



2741. T. G. g. 1. cl.

UNIVERSITÉ  
DE PARIS

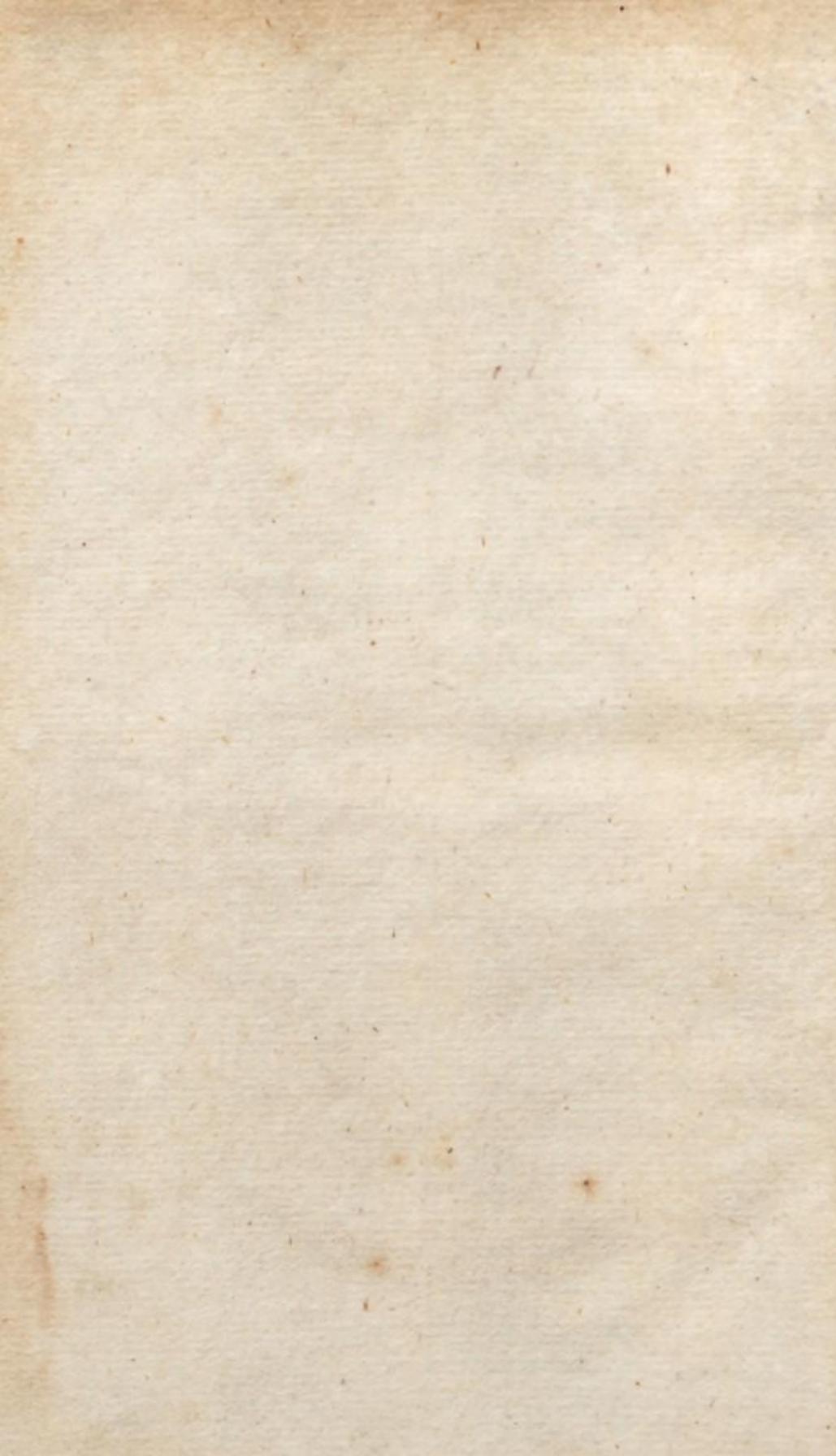
HISTOIRE  
DES DÉCOUVERTES

écrite par les Français dans les  
différentes parties du Monde  
par M. de Belin des Glaces  
et de la Compagnie des Indes  
françoises

Par M. de Belin des Glaces  
TOME TROISIÈME



Paris chez la Citoyenne Lesclapart  
à la Citoyenne Lesclapart  
à la Citoyenne Lesclapart



ABRÉGÉ  
CHRONOLOGIQUE  
OU  
HISTOIRE  
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les  
différentes parties du Monde,  
*EXTRAIT des Relations les plus exactes  
& des Voyageurs les plus véridiques,*  
Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire  
Géographique.

*Traduit de l'Anglois par M. TARGE.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais  
DELORMEL, rue du Foin.  
DESAINT, rue du Foin.  
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française,



M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

ABRÉGÉ  
CHRONOLOGIQUE

HISTOIRE  
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les  
différentes parties du Monde,  
EXTRAIT des Relations les plus exactes  
& des Voyages les plus remarquables,  
par M. L'ABBÉ BARROU, Auteur du Dictionnaire  
Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARDIEU.

TOME TROISIÈME



A PARIS,

chez M. L'ABBÉ BARROU, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de la Géographie, sous le Vestibule.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE  
DE LA DÉCOUVERTE  
ET DE LA CONQUÊTE  
DU PÉROU,  
PAR FRANÇOIS PIZARRE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Famille de Pizarre : Ses commencements : Il s'éleve par son mérite : Il sert avec succès sous Balboa : Il acquiert une fortune aisée : Il se joint à Almagro & à de Luques pour faire des découvertes : Origine d'Almagro : Ils équipent un vaisseau , & se rendent au port de Pines : Ils ont quelques escarmouches avec les habitants , & entendent parler de grands trésors : Ils éprouvent des difficultés excessives,*

**PIZARRE,**  
Chap. I.

*& leur projet est presque totalement détruit : Tous leurs hommes les abandonnent à l'exception de quatorze.*

Naissance  
& jeunesse de  
Pizarre.

**P**LUSIEURS Auteurs Espagnols ont assuré que François Pizarre, dont la valeur & la persévérance acquirent à l'Espagne le Royaume du Pérou, étoit noble de naissance : mais plusieurs autres ont écrit avec plus d'apparence de raison, & sur de plus fortes preuves, qu'il étoit fils illégitime de Gonzalez Pizarre, Officier à Truxillo, ville d'Estramadure, qui le fit d'abord exposer à la porte d'une Eglise. On découvrit qu'il en étoit le pere, & on l'obligea d'en prendre soin : mais il en remplit les devoirs avec tant d'indifférence qu'il ne lui donna aucune éducation, & l'envoya garder ses pourceaux, emploi dans lequel Pizarre passa la plus grande partie de sa jeunesse.

Guidé par un mouvement de la nature, qui lui servoit de maître, il méprisa bien-tôt cette vile occupation, pour embrasser un genre de vie plus actif. Il quitta son troupeau, & s'embarqua sur une flotte chargée pour les Indes occidentales : il s'y fit

bien-tôt connoître par sa prudence, par son exactitude & par la vivacité de son esprit, enforte qu'après avoir commencé par les plus bas emplois, il parvint à un poste plus important; servit avec honneur tant à Saint-Domingue qu'à Cuba; accompagna Hoyéda au Golphe de Darien, & y fut laissé par ce Commandant, pour gouverner en son absence la Colonie qu'il y avoit établie.

Pizarre servit ensuite sous Vasquez Nunez de Balboa, & acquit la réputation d'un Officier prudent & brave jusqu'à l'intrépidité. Il s'établit à Panama, dans le temps où l'on commençoit à bâtir cette ville, & comme il avoit déjà fait une fortune assez considérable, il parut entièrement disposé à mener une vie tranquille & commode: mais il en fut bien-tôt arraché par le désir d'acquérir de la gloire, & peut-être par celui qui s'y joignit d'augmenter ses richesses.

Au commencement du seizième siècle, les Espagnols avoient découvert le Brésil sur la côte orientale de l'Amérique méridionale: mais on n'avoit encore fait aucunes découvertes dans la partie occidentale, quand Pizarre

Il fait société avec Almagro & Ferdinand de Lucques.

**PIZARRE**,  
Chap. I. excité par Almagro, avanturier dont nous aurons occasion de parler plus amplement, fit société avec lui & avec Ferdinand de Lucques, riche Ecolâtre établi à Panama, pour continuer de ce côté les découvertes commencées par Nunez de Balboa.

Pizarre & Diégo de Almagro résolurent de mettre à la voile pour cette expédition dans des vaisseaux armés à leurs frais : ils convinrent que s'ils faisoient quelques nouvelles découvertes, le premier demeureroit dans le pays dont on auroit pris possession, pendant que le second reviendrait à Panama pour y faire des recrues, & pour se procurer les choses nécessaires, & que Ferdinand de Lucques auroit soin de les tenir prêtes le plus promptement qu'il seroit possible. Ce dernier demeura à Panama, comme agent de leur compagnie, étant plus propre à se charger de ce soin qu'aucun des deux autres, non-seulement comme le plus âgé : mais aussi comme le plus riche, puisqu'il possédoit une somme considérable en argent comptant ; de très gros fonds de terre, & étoit seul propriétaire de l'Isle de Tabago, dans la baye de Panama.

Diégo avoit pris le nom d'Almagro, PIZARRE,  
 d'une ville dans la province de Caf- Chap. I.  
 tille en Espagne, où il avoit été trou- Origine  
 vé dans les rues, étant encore en- d'Almagro.  
 fant, enforte qu'on n'a jamais fu de  
 qui il tiroit sa naissance : son éduca-  
 tion avoit été des plus médiocres : il  
 ne devoit sa fortune qu'à son esprit  
 naturel qui paroissoit fait pour les  
 plus grandes entreprises.

Le plus grand nombre des hommes  
 dont les vues étroites & resserrées ne  
 peuvent atteindre à se former une  
 juste idée de ce qui anime à la gloire  
 les ames élevées, regarderent les  
 projets de ces trois associés comme  
 romanesques & impossibles, & ju-  
 gerent qu'ils les conduiroient imman-  
 quablement à leur ruine.

Supérieurs à toutes les idées & à Ils ratifient  
 toutes les opinions vulgaires, nos leur société  
 aventuriers persisterent dans leur des- par le serment  
 sein, établirent pour fondement de le plus solennel.  
 leur société de ne se jamais aban-  
 donner réciproquement : se promi-  
 rent qu'aucun danger ni aucun ob-  
 stacle ne les détourneroit de cette  
 entreprise, & convinrent de partager  
 également sans aucune réserve toutes  
 les richesses qu'ils pourroient gagner,

PIZARRE,  
Chap. 1.

An. 1524.

déduction faite des droits de l'Empereur & de tous les frais nécessaires.

La façon dont ils ratifierent leurs engagements mutuels fut aussi solennelle que singulière. Pizarre & Almagro assistèrent publiquement à une Grand'Messe, célébrée par Ferdinand de Luques qui étoit Prêtre : il rompit l'Hostie consacrée en trois parts, en consumma une, & donna les deux autres à ses associés, comme pour leur marquer qu'ils devoient poursuivre leur projet avec autant d'ardeur que si leur salut éternel en dépendoit.

Vues intéressées du  
Gouverneur  
de Panama.

Ils eurent beaucoup de peine à obtenir le consentement de Dom Pedro de Arias, autrement nommé Perrarias, Gouverneur de Panama, qui regardoit une telle entreprise formée par trois particuliers, comme chimérique & visionnaire. Il avoit lui-même été le chef de deux ou trois expéditions qui n'avoient pas réussi, & il ne pouvoit croire que d'autres eussent plus de succès : Cependant il consentit à celle-ci, en faisant réflexion que s'ils réussissoient, son rang & son autorité lui procureroient les moyens de profiter lui-même du

fruit de leurs travaux ; & que s'ils ne réussissoient pas il ne lui en pouvoit survenir aucun désavantage , ni aucune perte. Ces sentimens étoient conformes à son caractère orgueilleux , injuste , cruel & d'une avarice excessive : mais il ne retira aucun profit de leur voyage , & ne fut pas même instruit des commencemens malheureux de leur entreprise , parce qu'il fut peu de temps après dépouillé de son gouvernement.

Après avoir rassemblé tous ceux qui avoient accompagné Balboa dans son expédition , & après avoir acheté un vaisseau neuf , qu'il avoit aussi fait construire , Pizarre s'embarqua vers le milieu de Novembre 1524 , avec cent quatorze hommes , y compris les Officiers , ce qui composoit le plus petit corps qui eut jamais osé former une aussi grande entreprise.

De Panama il fit voile à l'Isle des Perles , au milieu de la baye , où il prit de l'eau , du bois & du foin pour quatre chevaux qu'il avoit à bord ; animaux d'un grand usage , & très rares dans cette partie du monde. Ensuite il fit environ cent lieues au Sud , & descendit au Port de Pines

---

 PIZARRE ,  
 Chap. 1.

An. 1524.

 Embarque-  
 ment de Pi-  
 zarre.

**PIZARRE**,  
Chap. I.

An. 1525.

dans le continent: mais les habitants ayant pris la fuite dans l'intérieur du pays, qui ne paroïssoit être que des marais & des montagnes couvertes de bois sans aucune apparence de provisions: Pizarre continua à suivre la côte. Il lui fut pour lors impossible de continuer sa route, parce que la saison pluvieuse commençoit, & que la plûpart de ses gens étoient tombés malades de fatigue, & de défaut de bonne nourriture, ce qui l'obligea de renvoyer son vaisseau à l'Isle des Perles.

Almagro le  
joint au port  
de Pines.

An. 1525.

Il fut joint par Almagro, & par soixante hommes de recrues, qui malgré la mauvaise qualité du climat, & l'air mal sain de ce pays y descendirent avec lui, & eurent avec les habitants plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Almagro perdit un œil. Ils trouverent de l'or pour la valeur environ de quatorze ou quinze mille écus, ce qui ranima leur courage, & ils résolurent de tout hazarder pour suivre leur projet. Ils y furent aussi encouragés par leur pilote; pendant leur séjour à terre il avoit été jusqu'au Cap Passaro, où il avoit fait quelques prisonniers,

qui lui avoient parlé de façon à le tenter, des richesses du pays où ils avoient dessein d'aller. Cette description ne pouvoit pour lors avoir d'autre effet que de leur causer la foif de Tantale, puisque malgré le peu d'éloignement du lieu de ces trésors, ils ne pouvoient en approcher, parce que leurs provisions étoient épuisées, qu'ils manquoient d'argent & que leurs hommes les plus nécessaires étoient malades : Enfin parce que Pizarre avoit envoyé Almagro à Panama avec l'or qu'ils avoient gagné pour acheter des provisions, & les autres choses dont ils avoient besoin.

Il y fut joint par environ quarante hommes de recrues, & après avoir acheté quelques chevaux, des armes, des habits, des souliers, des provisions & des médicaments, il rejoignit Pizarre, qu'il trouva dans une fâcheuse situation, la plus grande partie de ses gens étant déjà morts ou malades. Ils quitterent cet endroit mal sain & gagnèrent l'Isle de Gallo, où ils demeurèrent environ quinze jours; & s'avancerent ensuite plus au Sud en suivant la côte: mais ils trouverent que le temps continuoit à être si

PIZARRE,  
Chap. I.

An. 1524.

Commence-  
ments peu fa-  
vorabl's de  
leur e. treptir  
se.

PIZARRE,  
Chap. I.

An. 1525.

mauvais, & le pays tellement inondé, que même l'intrepide Pizarre commença à défespérer du succès de leur entreprise.

Les affaires paroïssent en si mauvais état que les deux Commandants furent prêts d'en venir à une rupture ouverte, après une dispute pour abandonner ou pour suivre le voyage. Cependant ils se déterminèrent à le continuer, & Pizarre avec ce qui lui restoit de ses gens revint à Gallo, pour attendre le retour d'Almagro, qui retourna encore à Panama chercher du renfort.

Mécontentement des soldats.

An. 1526.

Plusieurs soldats demanderent à y venir avec lui, ce qui leur fut absolument refusé: parce que quelques-uns avoient menacé de se plaindre au Gouverneur, qui en les envoyant à cette expédition sembloit les avoir livrés à leur destruction. On se donna les plus grands soins pour empêcher qu'ils ne fissent passer quelques lettres: mais malgré toute l'attention des Commandants, plusieurs d'entre eux souscrivirent un papier, dans lequel ils exposèrent les maux qu'ils souffroient & demanderent d'être rappelés. Ils le renfermerent avec

tant d'art dans un paquet de coton filé, qu'il échapa à la vigilance des Officiers, & parvint à Pedro los Rios, Gouverneur, après la déposition de Pedrarias.

PIZARRE,  
Chap. I.  
An. 1526.

Sur les plaintes de ces soldats, on empêcha Almagro de faire de nouvelles recrues, & l'on envoya un vaisseau à l'Isle de Gallo, avec un Commissaire, pour ramener ceux qui étoient encore vivants. Son arrivée fut le coup le plus rude que Pizarre eut encore ressenti: mais il supplia le Commissaire de permettre à tous ceux qui en auroient la volonté, de demeurer avec lui, ce qui lui fut accordé. Alors il tira une ligne avec la pointe de son épée, & commença à leur parler dans les termes les plus pathétiques pour leur persuader de ne pas abandonner des espérances aussi glorieuses, dans le temps où ils étoient prêts de recueillir une moisson d'or, pour récompense de tous leurs travaux. Il les assura que pour lui qui voyoit quel renom & quel avantage on retireroit d'un peu de persévérance, il étoit déterminé à ne jamais renoncer à son entreprise: & leur déclara qu'il

Pizarre demeure avec quatorze hommes.

PIZARRE,  
Chap. I.

An. 1526.

n'avoit nulle intention d'en faire tourner la moindre partie à son avantage particulier. Il ajouta qu'il partageroit toujours également avec eux, ce qui tomberoit entre leurs mains : & conclut en demandant que ceux qui avoient assez de courage pour persister, vinssent du côté de son épée. Son discours eut peu d'effet : les maux qu'ils avoient soufferts étoient si grands, qu'il n'y eut que treize hommes & un mulâtre qui passèrent de son côté : tous les autres s'embarquerent avec le Commissaire & retournerent à Panama.



## CHAPITRE II.

*Pizarre paroît ne devoir attendre que très peu de succès : Il est joint par un petit nombre de volontaires avec lesquels il passe l'Equateur : Ils s'emparent de quelques richesses : Pierre de Candie est envoyé pour reconnoître le pays, dont il fait un rapport étonnant : Les Espagnols sont très bien reçus à Payta : Une Dame du premier rang leur fait un accueil favorable : Pizarre lui prêche la Religion Chrétienne : Un de ses gens en devient amoureux ; sa passion lui fait perdre l'esprit : Pizarre retourne à Panama : Le Gouverneur l'empêche d'y lever des troupes : Il s'embarque pour l'Espagne.*

**O**N ne peut exprimer quel fût le chagrin, & même le désespoir de Pizarre quand il se vit ainsi abandonné. Son état actuel étoit des plus fâcheux, & il n'avoit pas lieu d'en attendre un plus favorable. A peine lui restoit-il quelque léger rayon des

Embarras  
& constance  
de Pizarre.

**PIZARRE**, grandes espérances qu'il avoit d'abord  
 Chap. II. conçues : mais il renfermoit en lui-  
 même toutes ses inquiétudes. Bien  
 An. 1526. loin de communiquer à personne ses  
 pensées affligeantes, la sérénité pa-  
 roissoit toujours sur son visage : il se  
 retira avec les chers compagnons de  
 sa fortune dans l'Isle de Gorgone pour  
 y faire de l'eau, & il y fut joint peu de  
 temps après par Almagro, accom-  
 pagné d'un petit nombre de volon-  
 taires & d'un Pilote, qu'il avoit en-  
 gagés pour ce service.

Il passe  
 l'Equateur.

Avec ce renfort ils partirent de  
 Gorgone, continuerent à suivre la  
 côte, & passerent l'Equateur, ayant  
 employé deux ans à parcourir trente  
 degrés de latitude septentrionale, ce  
 qu'on fait à présent en peu de semai-  
 nes, depuis que les vents & la mer  
 sont mieux connus. Ils prirent en  
 route quelques bâtimens indiens,  
 dont ils retirèrent un profit considé-  
 rable, ce qui les confirma dans les  
 grandes espérances qu'ils avoient con-  
 çues des richesses du pays pour lequel  
 ils s'étoient embarqués.

Pour ne plus avoir aucun doute sur  
 les rapports qu'on leur en avoit faits,  
 Pizarre choisit Pedro de Candie, qui

avoit pris son nom de l'Isle où il étoit né : homme judicieux, parlant bien, & très capable de s'insinuer dans les bonnes graces des Indiens. Il le chargea de pénétrer autant qu'il seroit possible au-delà de Tumbez, & de lui faire un récit exact de tout ce qu'il y auroit observé.

PIZARRE,  
Chap. II.  
An. 1526.

Pedro remplit sa commission en homme très intelligent, & revint sans aucun accident auprès de Pizarre. Il l'assura que le pays surpassoit tout ce que l'imagination la plus vive pouvoit représenter; qu'il étoit impossible à ceux qui ne l'avoient pas vu de se former une idée juste de sa richesse & de sa splendeur : enfin que les murailles mêmes des bâtimens publics, construits avec beaucoup d'art, étoient couvertes d'or & d'argent.

Il est encouragé par le récit de Pierre de Candie.

Pizarre tint conseil avec ses gens, & après plusieurs réflexions sérieuses, ils convinrent de retourner à Panama, où il y avoit tout lieu d'espérer que lorsqu'on auroit des assurances suffisantes du prodigieux avantage qu'on pouvoit retirer d'une expédition dans le Pérou, ils trouveroient assés de gens qui s'embarqueroient pour cette entreprise, ainsi que tous

PIZARRE,  
Chap. II.

An. 1526.

les secours, qui mettroient le succès hors de doute. Ils convinrent tous aussi que dans les circonstances où ils se trouvoient, ils ne pouvoient aller plus avant avec quelque espérance de réussir, & que lorsqu'ils seroient bien renforcés, ils n'auroient plus à craindre les mêmes dangers qu'ils avoient courus dans ce voyage, parce que l'expérience leur avoit appris les moyens de s'en garantir.

Un de ses gens est bien traité par une Dame Indienne.

Avant d'exécuter leur résolution, ils suivirent encore la côte pendant quelques lieues, & arriverent à Payta, que Pizarre nomma Santa-cruz, l'un des plus beaux ports de la côte du Pérou. Ils y jetterent l'ancre: trouverent les habitants très humains & même polis, prêts à leur fournir toutes les provisions qui leur manquoient, pour lesquelles ils leur donnerent en retour des hameçons, des grains de verre, & d'autres bagatelles. L'élevation de la mer les ayant obligés de quitter ce port, Alphonse de Molina demeura sur le rivage: ses compagnons suivirent la côte un peu au Sud sans autre intention que celle de le chercher, & ils revinrent ensuite au même lieu, où il se rendit à bord

dans une des barques qui sont en usage dans ce pays, & qui ressemblent assés à des radeaux. Il leur dit qu'il avoit été reçu de la manière la plus honnête par une Dame de grande considération, qui désiroit beaucoup de voir le vaisseau; peu de temps après elle envoya d'autres barques pour le conduire dans un port sûr, un peu plus du côté du Nord.

Pizarre fit descendre Molina avec trois autres de ses gens pour complimenter la Dame, & pour lui demander qu'elle leur fit la faveur de venir à bord. Elle s'y rendit avec ses députés, & fut reçue par Pizarre avec toute la magnificence que les circonstances pouvoient permettre. Elle l'invita à descendre, & il offrit de se rendre auprès d'elle sans aucuns ôtages. Elle refusa absolument d'y consentir: & le lendemain matin elle envoya douze Indiens de distinction sur le vaisseau, où ils demeurèrent, malgré les instances de Pizarre, tout le temps qu'il fut à terre.

Cette Dame qui se nommoit Capillana le reçut avec une suite nombreuse: le conduisit aussi-tôt qu'il fût débarqué sous un berceau très élé-

PIZARRE,  
Chap. 11.

An. 1526.

Elle vient  
au vaisseau  
de Pizarre.

**PIZARRE**,  
Chap. 11. gant, où elle lui donna à dîner, & ensuite elle le régala de plusieurs divertissements indiens, très agréables.

An. 1526.

Il essaye inutilement de la soumettre à la Religion Chrétienne & au Roi d'Espagne.

Pizarre lui fit ses remerciements de la politesse avec laquelle il avoit été reçu, & dans un long discours qu'il lui tint, il lui parla le mieux qu'il lui fût possible de l'excellence de la religion chrétienne & des erreurs de l'idolatrie, l'exhortant à la fin, ainsi que tous ceux qui l'écoutoient à embrasser la Foi, & à se soumettre au Roi d'Espagne, qui étoit le Monarque le plus puissant de la terre.

Les Indiens répondirent en termes généraux qu'ils n'avoient pas de grandes connoissances sur la religion: mais qu'ils étoient contents de celle de leurs ancêtres: qu'à l'égard d'un Souverain ils n'en connoissoient aucun qui eût droit d'exiger leur fidélité excepté leur légitime Inca, nom qu'ils donnoient à leur Empereur, Guayana-capá.

L'amour fait tourner l'Esprit à l'un de ses gens.

An. 1527.

Après cette conversation, les Espagnols se retirèrent très satisfaits de la bonne reception qu'ils avoient eue: mais lorsqu'ils étoient prêts à lever la voile, Alcon, un de ceux qui avoient accompagné Molina dans

son ambassade auprès de Madame PIZARRE,  
 Capillana, & qui en étoit devenu Chap. II.  
 excessivement amoureux, demanda An. 1527.  
 qu'on le remit à terre. Cette faveur  
 lui ayant été refusée, son esprit tour-  
 na totalement : il s'imagina qu'il étoit  
 Roi, & que ses compagnons étoient  
 des vagabonds & des usurpateurs ve-  
 nus pour lui enlever la couronne. Il  
 dit qu'il vouloit la soutenir avec son  
 épée, la tira, & auroit commis quel-  
 que désordre, si le Pilote ne l'avoit  
 jetté à terre d'un coup de rame, &  
 n'avoit aidé à l'enchaîner pour le  
 mettre sous le pont.

Vers la fin de 1527, Pizarre re- Il retourne  
 tourna à Panama, où il apporta à Panama.  
 plusieurs pieces d'or travaillées, & ame-  
 na trois jeunes Indiens dans l'intention  
 de les faire instruire pour lui servir  
 d'interprète, avec quelques moutons  
 du Pérou, dont nous aurons occasion  
 de décrire la force & la figure quand  
 nous parlerons des voyages de Fran-  
 çois Drake.

Les échantillons que Pizarre ap- Il s'embar-  
 porta des richesses du pays & le récit que pour l'Es-  
 que lui & ses gens firent de ce qu'ils pagne.  
 y avoient vus, donnerent une meil-  
 leure opinion de son projet à ceux qui

**PIZARRE**,  
 Chap. II.  
 An. 1527.

avoient d'abord raillé cette expédition comme absurde & ruineuse. Ils reconnurent leur erreur, & parurent disposés à en partager les avantages : mais le nouveau Gouverneur s'opposa à ce que Pizarre engageât des hommes, & à ce qu'il se munit de ce qui lui étoit nécessaire pour l'exécution de ses projets. Le Commandant jugea alors qu'il avoit absolument besoin d'être soutenu par une autorité supérieure, & avec le consentement de ses associés, il s'embarqua pour l'Espagne, afin de solliciter la protection de l'Empereur, & d'obtenir les pouvoirs sans lesquels il lui étoit impossible de réussir dans ses desseins.



## C H A P I T R E I I I .

*Pizarre arrive en Espagne : Il est présenté à l'Empereur Charles-Quint , & nommé Gouverneur de toutes les découvertes qu'il pourroit faire : Ses quatre freres se joignent à lui , & il retourne à Panama : Il continue son cours dans la baye de S. Matthieu , où il souffre beaucoup pour avoir attaqué sans aucune raison les Indiens désarmés : Il essaye de gagner l'affection du peuple de Tumbex , qu'il intimide : Il se rend maître de plusieurs trésors : Il bâtit des forts & une Église : Récit abrégé des divisions qui agitoient le Pérou , quand Pizarre en fit la découverte.*

**P**IZARRE arriva à Seville sans aucun accident remarquable , & il se rendit de cette ville à Tolède , où l'Empereur Charles-Quint tenoit sa Cour. Il présenta à Sa Majesté quelques Péruviens dans les habits de leur pays , avec deux ou trois moutons du Pérou , & plusieurs pieces de

Pizarre se présente à l'Empereur Charles-Quint.

**PIZARRE**,  
Chap. III.  
An. 1528.

vaisselle d'or & d'argent telles qu'on les y construisoit : ce que l'Empereur reçut avec des marques de bonté.

Le Monarque écouta avec plaisir le récit des difficultés que Pizarre avoit essuyées dans la recherche du Pérou ; il le renvoya au Conseil des Indes pour en recevoir les instructions, & il y fut autorisé à en entreprendre la conquête jusqu'à deux cents lieues au Sud de Tumbez.

Il est nommé Capitaine Général du Pérou.

Il lui fut ensuite accordé par une concession impériale les titres de Capitaine-Général, d'Adelantade ou de Lieutenant pour l'Empereur, & de Chef de Justice du Pérou. Ces honneurs étoient expressement contraires à ses conventions avec ses associés, en ce qu'il avoit promis de procurer le second de ces titres à Almagro, & le dernier à son Pilote qui l'avoit servi avec autant de science que de fidélité. Ferdinand de Luques obtint le titre de Protecteur-Général des Péruviens, ce qui fut accompagné d'une promesse que fit l'Empereur de le recommander au Pape, comme un homme digne d'être préconisé Evêque de Tumbez. Almagro fut nommé Gouverneur de la même Place avec le titre de Dom,

& son fils bâtard fut légitimé. Des treize hommes qui avoient persisté à demeurer avec Pizarre dans l'Isle de Gallo, ceux qui étoient Gentilshommes furent promûs au rang de Chevaliers, & ceux qui n'étoient pas nobles de naissance furent élevés à ce titre d'honneur.

Ces Commissions furent délivrées à Tolède le 26 de Juillet 1528, au grand contentement de Pizarre, & à la satisfaction de la Cour d'Espagne, qui envoya six Dominicains avec lui pour servir de Missionnaires au Pérou, & fut aussi très contente de l'espérance d'annéxer encore un aussi puissant Empire à ses vastes Etats. Il est à remarquer que ces conquêtes d'Amérique étoient d'autant plus agréables à cette Cour qu'elle ne faisoit aucune avance d'argent pour ce service, puisque ces pays fournissoient suffisamment de quoi subvenir à toutes les dépenses, & de quoi satisfaire l'avarice de leurs conquérants.

Après avoir terminé toutes les affaires qui l'avoient fait venir en Espagne, Pizarre passa à Truxillo, lieu de sa naissance. Il y trouva son père marié à une personne de très bonne

Il emmena  
ses quatre  
freres.

An. 1530

PIZARRE,  
Chap. III.

An. 1528.

PIZARRE,  
Chap. III.  
An, 1530.

famille dont il avoit eu trois fils : Ferdinand, Gonzalez & Jean. Sa mère qui étoit une pauvre fille de campagne avoit épousé un Fermier, & lui avoit donné un fils unique, nommé François-Martin d'Alcantara. Ses quatre frères s'engagerent pour le même service, & au mois de Janvier 1530, ils arriverent avec lui à Nombre-de-Dios, qui est à 25 lieues au Nord-ouest de Panama; il se rendit bientôt dans cette dernière ville, où il débarqua avec tous ceux qu'il avoit amenés.

Origine de  
ses divisions  
avec Almagro.

Almagro très mécontent de ce que Pizarre avoit rassemblé sur lui seul, tous les honneurs & toute l'autorité qu'il avoit pu recueillir, refusa de continuer à l'aider dans cette entreprise : mais après que Pizarre lui eût promis de lui céder le titre d'Adelantade, & de lui procurer quelques autres avantages, ils parurent reconciliés : cependant Almagro n'oublia jamais la conduite que Pizarre avoit tenue en cette occasion, comme la suite le fit voir clairement.

Il attaque  
les Indiens  
sans sujet.

On équipa pour cette expédition trois vaisseaux, à bord desquels monterent cent quatre-vingt-cinq soldats, trente-sept

trente-sept chevaux, avec des armes & des munitions. Pizarre mit à la voile de Panama : mais il trouva les vents aussi contraires que dans son premier voyage, ce qui lui fit juger qu'il étoit impossible de tenir la mer plus long-temps avec sûreté, tant qu'il auroit des chevaux dans ses navires, & il jeta l'ancre dans un endroit qu'il nomma la baye de S. Mathieu, environ à cent lieues au Nord de Tumbez. Les Espagnols y descendirent : tombèrent sur les naturels du pays, sans aucune provocation, en firent plusieurs prisonniers, & pillèrent leur ville, où ils trouverent de grands trésors, parce que ces Indiens qui étoient sans artifice, ne soupçonnoient aucune trahison, & par conséquent n'avoient pas pris le soin de rien cacher de ce qui leur appartenoit. Les Espagnols envoyèrent plus de trente mille pezos d'or par les vaisseaux qui allèrent chercher du renfort à Panama, & ils y ajoutèrent une assez grande quantité d'émeraudes : mais il y en eût plusieurs de perdues par l'extravagance de ceux entre les mains desquels elles tombèrent, parce que voulant essayer si elles étoient aussi dures que les diamants,

PIZARRE,  
Ch. III.

An. 1532

**PIZARRE**,  
Chap. III.

An. 1530.

ils les cassèrent avec des marteaux. Cette conduite perfide envers les habitants, réduisit Pizarre & ses gens à la plus grande extrémité, faute de provisions. Plusieurs contractèrent une maladie très extraordinaire, qui fut imputée à la mauvaise qualité des eaux qu'ils burent : leurs visages & leurs corps furent tout-à-coup couverts de vèrues, qui leur causoient des douleurs excessives, & même quelques-uns à qui on les coupa moururent, faute de pouvoir en arrêter le sang.

Pizarre fut joint dans ce lieu par quelques recrues d'Almagro, & par quelques Espagnols que les richesses de ce pays y attirèrent. Ils y vinrent de Nicaragua, endroit fort éloigné de Panama, du côté du Nord-ouest près de la baye d'Hudson. Il continua ensuite sa route par terre pour Tumbez : mais sans jamais perdre la mer de vue.

Il s'empare  
de Tumbez,  
où il trouve  
des richesses  
immenses.

Il s'étoit élevé de grandes disputes entre le peuple de Tumbez, & les habitants d'une Isle voisine nommée Puna. Pizarre résolut de profiter de ces dissensions, en devenant ami des derniers : mais il les trouva faux & dissimulés, les attaqua, les mit en dé-

route, & rendit la liberté à plus de PIZARRE,  
Chap. III. six cents hommes de Tumbez qu'ils avoient fait prisonniers, entr'autres à un homme de grande qualité. Il les renvoya chez eux, sous la conduite de trois de ses gens, & pensa que les Tumbèzes deviendroient ses amis : mais il fut bien trompé dans son attente, car les premiers de ses gens qui tomberent ensuite entre leurs mains furent cruellement massacrés. On fit marcher contre eux quelques cavaliers Espagnols avec de l'artillerie, & ils furent bientôt mis en désordre. Alors ils prirent la fuite dans tous les endroits où les Chrétiens s'avancèrent, & ils les laisserent en peu de temps maîtres de toute la vallée de Tumbez. Les trésors qu'on y trouva montoient à des sommes presque incroyables, & les Espagnols s'emparèrent non-seulement du palais de l'Inca, mais encore du Temple du Soleil, où l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, & beaucoup d'autres riches dépouilles furent trouvées rassemblées en monceaux.

Le bruit du canon & la vue des chevaux répandirent une si grande consternation parmi les fuyards,

**PIZARRE,**  
Chap. III.

An. 1530.

qu'ils dirent que si les Espagnols n'étoient pas des Dieux, il falloit qu'ils fussent des diables, puisqu'il n'étoit pas au pouvoir des hommes de s'opposer à eux.

Il fait bâtir  
un fort & une  
Eglise.

Pizarre ne négligea pas de profiter de la terreur que sa présence avoit répandue, & il résolut d'en tirer tout l'avantage qu'il lui seroit possible: mais il voulut avant élever un Fort, tant pour se mettre à couvert en cas de quelque accident, que pour mettre en quartier les recrues qu'il attendoit.

An. 1531.

Il en fit construire un sur les bords de la mer en 1531, & lui donna le nom de saint Michel. Ce fut la première colonie Espagnole établie dans le Pérou; on y éleva une Eglise, & comme le Père Ferdinand de Lucques fut hors d'état de la desservir à cause de ses indispositions, le soin en fut confié au P. Reginald de Pedrago, qui fut nommé Protecteur des Indes.

Un établissement de cette nature étoit absolument nécessaire, & il n'y avoit sur toute la côte aucun endroit plus convenablement situé pour cet usage que celui qui fut choisi par Pizarre.

Il partage  
l'or & l'argent  
avec ses gens.

Les mesures qu'il prit ensuite marquoient autant de prudence que de

désintéressement & de bonne conduite. Il partagea en portions égales tout l'or & l'argent qu'ils avoient acquis : donna des billets, payables à Panama à tous ceux qui le devoient accompagner ; & pour ceux qui devoient demeurer dans la nouvelle colonie, il leur distribua leurs parts sans aucune diminution, afin de les mettre en état de remplir leurs différens emplois.

Il étoit évident que Pizarre ne pouvoit conserver par force le terrain qu'il avoit gagné dans ce pays : cependant il paroissoit résolu à le défendre, puisqu'il y avoit élevé un fort, & qu'il obligeoit tous les habitans des environs à reconnoître la domination du Roi d'Espagne.

Rien n'expose plus un Royaume aux incursions, & rien ne l'affoiblit autant que les divisions intestines. Le Pérou y étoit plongé quand Pizarre y fit une invasion ; & il ne fera pas inutile de jeter un coup d'œil sur l'Etat où étoit alors ce Royaume.

De tous les Princes qui étoient montés sur le trône du Pérou, il y en avoit peu qui eussent autant excellé en vertus que le dernier Inca

PIZARRE,  
Chap. III.

AN. 1531.

Etat du Pérou à son arrivée.

PIZARRE,  
Chap. III.

AN. 1535.

ou Empereur, nommé par quelques auteurs Espagnols Guayanacapa, & par d'autres Guayanacava. Il étoit humain, vaillant & généreux, & méritoit la fortune qui l'accompagna toujours. Il fut ordinairement heureux dans toutes ses entreprises, & joignit des pays considérables à ses Etats, particulièrement la Province de Quito. Pour rendre ses droits plus assurés sur cette Province, il épousa la fille du dernier Souverain, dont il eut un fils, nommé par quelques écrivains Atahualpa, & par d'autres Atabaliba. Il lui laissa par ses dernières volontés la couronne de Quito, comme étant indépendante de la domination des Incas, & comme lui devant appartenir du chef de sa Mère, aux droits de laquelle il succédoit.

Hués-car, fils aîné de Guayanacapa, succéda aux Etats de son Père, & prétendit qu'Atabaliba devoit lui abandonner le Royaume de Quito, promettant de lui donner un équivalent en quelque autre pays. Ce Prince refusa absolument d'y consentir, quoiqu'il offrit de faire hommage de la couronne, qui lui apparte-

noit autant par droit de naissance, que par les dernières volontés de son Père: mais Huefcar rejetta cette dernière offre.

PIZARRE,  
Chap. III.

AN. 1531.

En conséquence de cette dispute, les deux partis leverent des armées très formidables, & il y eut entre elles une bataille qui dura plus de trois jours avec un carnage horrible de part & d'autre. Les troupes d'Atabaliba ayant enfin été défaites il fut pris & renfermé dans une prison: mais pendant que ses gardes étoient occupés des réjouissances & des divertissemens nocturnes qui suivoient ordinairement les victoires, il réussit à faire une ouverture au mur de la maison où il étoit retenu, s'échapa, & alla rejoindre ses troupes, auxquelles il dit que par le secours des Dieux il avoit été changé en serpent, & sous cette forme avoit trompé la vigilance de ceux qui le gardoient.

Le bruit de ce prétendu miracle fut bientôt répandu parmi tous les habitants de Quito, & comme la superstition & la crédulité avoient jetté chés eux de plus profondes racines que dans tout autre pays du monde, il y fit un tel effet, que cha-

**PIZARRE**,  
Chap. III.

An, 1532.

cun prit les armes pour la défense du Prince, & il se trouva bientôt à la tête d'un corps de troupes beaucoup plus considérable que le premier. Il fut informé que son Frère étoit en campagne avec une puissante armée, & il marcha sans perdre de temps à sa rencontre: Pour connoître quelles étoient les forces de Huescar, il envoya deux de ses meilleurs Généraux avec quelques troupes armées à la légère, mais lorsqu'ils furent près du camp ennemi ils s'écartèrent du grand chemin pour ne pas être découverts.

Huescar voulant éviter le bruit & le tumulte de l'armée, avoit malheureusement pour lui pris la même route avec quelques-uns de ses principaux courtisans & de ses premiers Officiers. Ceux d'Atabaliba voyant l'Etandard royal, jugerent de la vérité, & résolurent de terminer la guerre par un coup hardi. Ils marcherent en avant, surprirent ce corps de troupes, le mirent en déroute, & firent le Roi prisonnier. Son corps d'armée l'auroit eu bientôt remis en liberté, s'il n'eut été forcé de donner des ordres pour le faire retirer,

Parce que ceux qui le retenoient le menacerent de lui couper la tête s'il hésitoit à le faire. Ils l'assurèrent qu'ils mourroient tous ensuite sur la place jusqu'au dernier, étant déterminés à ne se pas rendre, & lui firent observer en même temps qu'il ne devoit rien craindre de son emprisonnement, puisque Atabaliba ne demandoit que de tenir le royaume de Quito à titre de son Vassal; & ils lui firent entendre que lorsqu'il en seroit assuré il étoit trop généreux pour vouloir retenir son Frère en captivité.

Sur ces assurances Huescar fit un signal pour que son armée s'arrêtât: ensuite il envoya ordre à ses principaux Officiers de retirer ses forces à Cuzco, ville où les Incas faisoient leur résidence, & ils lui obéirent sans délai.



PIZARRE,  
Chap. IV.

AN. 1531.

CHAPITRE IV.

*Les puissances belligérantes demandent le secours de Pizarre : Il reçoit une ambassade d'Atabaliba : Traditions & anciennes prophéties au sujet des Espagnols : Pizarre est introduit auprès d'Atabaliba, & a une conférence avec ce Prince, qui lui fait une visite dans son camp : Il s'éleve quelques troubles : Les Espagnols tombent sur les Péruviens, & font Atabaliba prisonnier : Ingratitude politique de Pizarre : Huescar est mis secrètement à mort : Ferdinand Pizarre retourne en Espagne : Discours qu'Atabaliba lui tient à son départ : Causes de la mort de ce Prince.*

Huescar & Atabaliba demandent le secours de Pizarre.

**T**EL étoit l'état des affaires quand Pizarre entra dans le Pérou, où il fut d'abord sollicité par quelques Seigneurs compatissants de donner du secours à Huescar. Il répondit en termes généraux, qu'il s'étoit mis en marche pour aider ceux qui étoient dans la peine, & pour faire rendre

La justice sans aucune partialité. Il reçut ensuite une Ambassade solennelle d'Atabaliba, qui lui demandoit son alliance & son amitié, ce qui le détermina à aller visiter ce Prince dans la ville de Caxamalca, où il étoit alors.

PIZARRE,  
Chap. IV.  
An. 1531.

Les Espagnols souffrirent excessivement pour s'y rendre, étant obligés de marcher plus de vingt lieues dans un pays aride & désert. Mais ensuite ils entrèrent dans une contrée riche & fertile, où ils trouverent des rafraichissements en abondance, & ils y continuèrent leur voyage avec plus de satisfaction.

Ils rencontrèrent de nouveaux députés d'Atabaliba, qui présentèrent à Pizarre de la part de l'Inca une paire de botines d'or, richement ornées, avec des bracelets du même métal garnis superbement d'émeraudes & d'autres pierres précieuses, & on lui dit qu'il devoit les porter à l'audience d'Atabaliba, pour que ce Prince le put reconnoître à ces marques. Ces députés lui apportèrent aussi d'autres présents de grand prix, avec beaucoup de provisions dont l'armée avoit le plus grand besoin. On remar-

PIZARRE,  
Chap. IV.

AN. 1531.

qua dans la conduite du chef d'Am-  
bassade qui étoit lui même du sang  
des Incas, tant de politesse & d'at-  
tentions qu'elles contribuèrent beau-  
coup à élever le courage des Espa-  
gnols, qui les attribuerent à la crainte  
qu'ils avoient imprimée dans l'es-  
prit de ces peuples. Ils ne se trom-  
poient pas dans cette conjoncture,  
les Péruviens étoient retenus dans le  
respect à leur égard non-seulement  
par l'idée qu'ils s'étoient formée de  
leur force & de leur valeur : mais en-  
core plus par des motifs de religion,  
s'imaginant que les Espagnols étoient  
des descendants du soleil.

Nous avons déjà parlé de la cré-  
dulité excessive de ces peuples, & il  
est nécessaire de faire connoître en-  
core plus particulièrement les idées  
singulieres qui s'étoient répandues  
parmi eux, & qui furent par la suite  
très avantageuses aux Espagnols.

Tradition  
favorable aux  
Espagnols.

Suivant une ancienne tradition re-  
çue généralement, le fils aîné d'un de  
leurs Incas, qui vivoit plusieurs sié-  
cles avant le temps dont nous par-  
lons, avoit vu un esprit d'une forme  
singuliere, nommé Virococha, ou  
fils du soleil, comme il le lui avoit

dit lui même. Ses habits & sa figure étoient totalement différens de ceux des Péruviens, d'autant que ceux-ci n'avoient point de barbe, au lieu que le Phantôme en avoit une très longue. Son habillement ne ressembloit nullement aux leurs, & il conduisoit de la main une espèce particulière d'animal, tel que le Prince n'en avoit jamais vu de semblable. Cette fable étoit si fortement imprimée dans l'esprit des peuples, & on la regardoit si bien comme une vérité, qu'aussitôt qu'ils virent les Espagnols avec leurs barbes, leurs habits différens de ceux des Péruviens, & les chevaux qu'ils conduisoient, ils s'écrierent : « Virococha le fils du soleil est arrivé ». On rapporte aussi que le dernier Inca Guayanacapa avoit prophétisé un peu avant sa mort, que son Empire étoit prêt de sa fin, & que dans peu de temps il passeroit à une race d'étrangers barbus. En réfléchissant sérieusement sur toutes ces circonstances, on est forcé de convenir que de tels recits chez un peuple d'un esprit foible, joints aux dissensions qui regnoient entre les deux Frères, doivent avoir facilité prodigieusement les conquêtes de Pizarre.

**PIZARRE,**  
Chap. IV.

An. 1531.

Les Espa-  
gnols font ad-  
mis à l'au-  
dience d'Ata-  
baliba.

Lorsque les Espagnols furent arrivés à Caxamalca, ils trouverent qu'Atabaliba s'étoit retiré dans un endroit qui en étoit peu éloigné, & le Général y envoya son Frère Ferdinand Pizarre, avec Ferdinand Soto en qualité d'Ambassadeur.

Ils furent introduits en présence du Monarque avec beaucoup de pompe & de cérémonial : mais ils demeurèrent immobiles d'étonnement, & dans une espece d'extase, à la vue des richesses & de la magnificence qui éclatoit de toutes parts autour de ce Prince.

Aussi-tôt que les Espagnols approcherent d'Atabaliba, qui étoit assis dans un siège d'or massif, ils le saluerent à la façon Européenne, ce qui parut lui être très agréable, & il se leva pour les embrasser. On apporta un siège d'or à chacun : ils s'affirent : deux jeunes filles du sang royal leur servirent des liqueurs parfumées, & l'Inca but à leur santé d'une façon qui marquoit une faveur particuliere suivant ce que leur dit leur interpréte, qui n'étoit qu'un homme du plus bas état.

Après cette cérémonie, qui fût ac-

compagnée d'une colation de fruits : PIZARRE,  
Chap. IV.  
AN. 1532.  
Ferdinand fit une longue harangue, dans laquelle il dit à l'Empereur que François Pizarre fameux Général venoit en qualité d'ambassadeur du Grand-Prêtre de l'Eglise Chrétienne, & de Charles-Quint le plus puissant Monarque du monde, pour lui montrer le droit chemin du Ciel, & pour lui faire des avances d'amitié.

L'Inca fit à ce qu'ils en purent juger une réponse très pathétique, puisqu'elle fit répandre des larmes à tous ceux qui la comprirent, & il la termina en leur disant que le lendemain il se rendroit aux quartiers de leur Général, & auroit une conférence avec lui. Ils ne purent entendre presque rien de son discours, & par le peu de sens qu'ils trouverent dans la façon dont leur interprete leur expliqua ce que l'Inca venoit de dire, ils eurent tout lieu de croire, que ce Prince n'avoit reçu que d'une manière très informe la harangue de François Pizarre.

Cet interprete se nommoit Phillipillo, ou le petit Phillippe, à cause de la bassesse de son origine, qui avoit beaucoup influé sur son intelligence. C'étoit Pizarre voyoit la visée d'Atabaliba,

PIZARRE,  
Chap. IV.

An. 1531.

un de ceux que Pizarre avoit choisis pour les faire élever en qualité d'interprètes, & il ne pouvoit en avoir un plus stupide. Le Général instruit de la visite qu'il devoit recevoir, partagea sa cavalerie en trois corps, de chacun vingt hommes, le total étant de soixante chevaux; il les plaça derrière une vieille muraille pour qu'ils parussent avec plus d'avantage, & se mit lui-même en marche à la tête de cent fantassins rangés en bataille, pour recevoir Atabaliba qui s'approchoit avec seize mille hommes.

La figure du Père Vincent de Valverde, qui s'avança au-delà des rangs des Espagnols, avec une Croix dans une main, & son breviaire dans l'autre pour aller à la rencontre de l'Empereur, étonna excessivement ce Monarque. Cependant il le reçut avec beaucoup de respect, & écouta attentivement un long discours, dans lequel le Père lui prêcha l'universalité & la vérité de la Religion catholique, les bienfaits de la Rédemption de Jesus-Christ, le grand pouvoir qu'il avoit donné à Saint Pierre, & la vaste étendue de la Monarchie de Charles-Quint; l'exhortant forte-

ment à s'y foumettre, crainte que les Espagnols ne fissent tomber sur lui des playes semblables à celles, que Dieu avoit répandues sur Pharaon pour le punir de son endurcissement.

Une telle dissertation sur des sujets dont l'Inca n'avoit jamais entendu parler, & qu'il lui étoit impossible de comprendre, devoit lui paroître absolument absurde, d'autant plus qu'elle passoit par le canal ignorant & barbare de l'interprète Philipillo. Cependant l'Inca fit quelque forte de reponse : mais le même Indien la rendit au Père d'une manière si inintelligible, qu'il ne fût pas possible d'en pénétrer le sens. Dans le même temps il s'éleva entre les deux nations, quelque rumeur qui devint bientôt un tumulte considérable, occasionné par l'avarice de quelques Espagnols, qui voulurent piller une idole très richement ornée. Les Indiens s'y opposerent d'abord, jusqu'à ce que l'Empereur dont les volontés étoient regardées comme des loix divines, leur cria de ne rien faire qui pût offenser les enfants du soleil. Au bruit de ce tumulte, le Père Vincent courut pour l'appaiser, & laissa tomber sa croix & son

PIZARRE  
Chap. IV.

AN. 1531.

Perfidie des  
Espagnols.  
Atabaliba est  
fait prison-  
nier.

PIZARRE,  
Chap. IV.

AN. 1531.

breviaire. Quelques-uns des perfides Espagnols les virent sous les pieds, & commencèrent à crier « on insulte la religion chétienne ! » alors la cavalerie s'avança, renversant tout ce qu'elle rencontroit en son chemin, & les malheureux Indiens furent les victimes de cette trahison, cinq mille ayant été sacrifiés, sans faire aucune résistance. Pizarre lui-même fut le premier à attaquer la litiere qui portoit l'Empereur, & la renversa avec ce Prince, après avoir été blessé à la main d'un coup que l'un des siens vouloit porter à Atabaliba. Il n'y eût pas une seule goutte d'autre sang espagnol de répandue dans cette scène affreuse d'un massacre tranquille, & cette cruauté se commit de sang-froid le 3 de Mai 1531, les Espagnols prophanaient par une action aussi horrible le jour où l'Eglise Romaine célèbre la fête de l'Invention de la sainte Croix de Jesus-Christ.

Diversité  
des Historiens  
sur cet évé-  
nement.

Les Ecrivains Espagnols varient beaucoup dans le récit qu'ils nous ont laissé de cette barbarie : mais quelque soin qu'ils ayent pris pour en adoucir les traits, la tache en demeurera toujours sur Pizarre & sur ses compagnons.

Herrera, Auteur Espagnol, dont l'Histoire des Indes a acquis la plus grande réputation, assure que ceux de sa nation furent forcés à en venir à ces extrémités pour leur propre défense, parce qu'Atabaliba les avoit amufés long-temps par des paroles artificieuses, pour les trahir ensuite avec plus de facilité : que dans cette vue, il avoit donné ordre à son avant-garde de se saisir des Espagnols, ses soldats'étant armés secrettement pour y réussir, & ayant apporté des cordes & des chaînes pour lier ceux qu'il vouloit destiner à l'esclavage. Si ce récit est fidele, Pizarre en attaquant les Indiens n'agit que pour sa propre conservation, qui est la premiere loi de la nature.

Au contraire Garcilasso de la Vega rapporte, que dès le commencement Atabaliba se conduisit avec le plus grand respect, sur la pensée que les Espagnols étoient les enfants du soleil, & les hommes annoncés dans la prophétie dont nous avons parlé : qu'il leur marqua la vénération la plus profonde, déclarant qu'il regardoit Pizarre comme un ambassadeur du ciel, aux commandemens duquel il falloit

PIZARRE,  
Chap. IV.

An. 1531.

PIZARRE,  
Chap. IV  
AN. 1531.

se soumettre en toutes choses. C'est le même Auteur qui dit que lorsque les Espagnols attaquèrent les Indiens sans nul sujet, l'Inca leur défendit de faire aucune résistance, quand même ils le verroient sacrifier : il ajoute qu'il se soumit à son destin, & réprimanda fortement ceux qui s'étoient assemblés en foule autour de sa litière pour le défendre, & dont plusieurs périrent en voulant le secourir.

Nous ne prétendons pas décider de quel côté est la vérité : nous remarquerons seulement qu'Herréra, pour l'honneur de sa patrie, s'est attaché autant qu'il lui a été possible à pallier les barbaries des Espagnols ; au lieu qu'on peut croire que la Véga, Péruvien de naissance, & descendu du Sang royal, a fait ses efforts pour écarter tout ce qui pouvoit être au désavantage de sa nation. Cependant le récit du dernier paroît plus vraisemblable, en faisant attention que si Atabaliba avoit été aussi traître & aussi fin qu'Herréra le représente, il auroit eu peine à laisser avancer les Espagnols sans aucun trouble jusqu'à Caxamalca, puisqu'il y avoit beaucoup de passages sur la route, où il

lui auroit été facile de les détruire entièrement. Il paroît auffi hors de toute raifon de croire que fi les Indiens avoient été préparés à une attaque, ils fe fuffent laiffé détruire auffi facilement fans avoir porté un feul coup.

Pizarre, après avoir éloigné Atabaliba de fon quartier-général, examina les dépouilles qu'on avoit remportées. Elles confiftoient en une quantité d'uftenciles d'or & d'argent, en joyaux, en ornemens & en habits de l'Inca & de fes principaux Officiers, outre ceux de plufieurs femmes de qualité, & de quelques vierges confacrées qui furent faites prifonnieres.

Le lendemain il envoya un détachement pour piller le camp, où l'on trouva une quantité prodigieufe de richesses, quoique les Péruviens qui étoient demeurés fur ce terrein euſſent emporté trois mille charges d'or & d'argent.

Le Général fit enfuite publier une proclamation, pour déclarer que l'Inca étoit vivant, & que tous ceux de fa Cour avoient la liberté de lui rendre leurs ſervices ordinaires; ce qu'il fit pour les encourager à ne point ca-

**PIZARRE**  
 Chap. IV.  
 An. 1531.

cher ni emporter leurs trésors. Cette déclaration réussit suivant ses vues, & plusieurs des principaux de la suite d'Atabaliba se rendirent auprès de ce Prince, chargés de présents de très grande valeur. Pizarre ordonna que quoiqu'il demeurât toujours dans les fers, il put jouir de la compagnie de ses femmes, & qu'il fût servi avec le même ordre & le même cérémonial qu'on observoit auprès de lui avant son emprisonnement. Atabaliba parut supporter ce revers de fortune avec la plus grande patience: cependant il marquoit quelquefois un chagrin très vif d'être obligé de porter des chaînes.

Atabaliba remarquant l'avidité excessive de ses nouveaux maîtres pour l'or & pour l'argent, & désirant sa liberté avec autant d'ardeur, il leur offrit de faire remplir de ces métaux une grande salle, à la hauteur où un homme de taille ordinaire peut atteindre avec la main. Ils douterent d'abord qu'il pût exécuter cette proposition, cependant ils l'accepterent, & l'on envoya un parti d'Espagnols en petit nombre avec quelques-uns de la suite d'Atabaliba à Cuzco & dans d'autres

viles pour faire apporter le trésor promis.

PIZARRE,  
Chap. IV.

Almagro arriva dans le même temps, en très mauvaise santé, à Saint-Michel, où il étoit venu du Cap Francisco. Il y avoit été jetté par les vents contraires: mais les marches fatigantes, le mauvais temps & l'air mal sain lui avoient fait périr environ quarante hommes, sur cent cinquante qu'il avoit amenés. Il fut informé en cet endroit des grands succès de Pizarre, & craignant qu'il ne refusât de partager ses trésors avec lui, il consulta ses Officiers, pour décider s'ils chercheroient à faire quelques nouvelles conquêtes indépendantes des siennes. Le Secrétaire d'Almagro, qui n'aimoit pas son maître, envoya un exprès à Pizarre pour lui faire part de ce qui se passoit, & aussi-tôt le Commandant fit partir plusieurs messagers pour inviter Almagro de la façon la plus obligeante à se joindre à lui; l'assurant de son intégrité. Il lui fit savoir en même temps qu'il y avoit quelques-uns de ses gens, qui sans doute en vue de leur propre avantage faisoient leurs efforts pour semer entre eux des divisions, & qu'il l'avertissoit

An. 1531.

Arrivée  
d'Almagro.

**PIZARRE**,  
Chap. IV.  
An. 1531.

de se tenir sur ses gardes, d'autant que s'ils y réussissoient, leurs intrigues causeroient la perte de l'un ou de l'autre & peut-être de tous les deux, en même temps que le renversement de toute l'entreprise. Pour confirmer la vérité de ce qu'il avançoit il renvoya à Almagro des preuves convaincantes de la trahison de son Secrétaire, qui fut pendu peu de temps après qu'elle eut été découverte.

Il y avoit certainement beaucoup d'ingratitude dans cette conduite de Pizarre, ce qui répand encore de nouvelles taches sur son caractère, qu'il est impossible de justifier, cependant elle étoit des plus politiques en cette occasion. Les troupes qu'il avoit n'étoient nullement suffisantes pour faire la conquête du Pérou; & Almagro en s'élevant contre lui, auroit pu donner de nouvelles forces aux Indiens, ce qui non-seulement auroit privé Pizarre de son butin, mais encore auroit renversé l'entreprise, & se seroit peut-être terminé par la destruction des deux Commandans.

Ce renfort augmenta encore le désir qu'Atabaliba avoit conçu de recou-

vrer la liberté, & jugea avec raison que l'insolence des Espagnols augmenteroit avec leurs forces. Il fut aussi informé que quelques Officiers de cette nation, qui avoient accompagné ses messagers à Cuzco pour faire apporter sa rançon, avoient eu une conférence avec Huescar qui étoit toujours en prison : qu'il les avoit instruits de la cruauté & de l'usurpation de son frère, & qu'il leur avoit promis s'ils le remettoient en liberté, de les récompenser beaucoup plus magnifiquement qu'Atabaliba ne pouvoit le faire, ajoutant qu'ils ne devoient pas ballancer, puisqu'ils étoient venus comme on le lui avoit dit, pour rendre justice à tout le monde.

Atabaliba se détermina aussi-tôt à faire mourir son Frère : mais craignant que s'il commettoit ce crime ouvertement, les Espagnols n'en prissent occasion de le faire mourir lui-même, il résolut de sonder les sentimens de Pizarre à ce sujet. Pour y réussir il lui dit avec une grande affectation de douleur & d'inquiétude, que son Frère avoit été tué dans sa prison par ceux qui le gardoient, ce qui fit si peu d'impression

PIZARRE,  
Chap. IV.

An. 1531.

Atabaliba  
fait tuer son  
frère.

PIZARRE,  
Chap. IV.

AN. 1531.

fur Pizarre qu'il répondit froidement : « que tel étoit le sort de la » guerre; que les uns périssoient par » l'épée; que d'autres étoient faits » prisonniers, & que chacun devoit » être satisfait de son destin ».

Atabaliba vit avec la plus grande joye le peu d'attention que le Général Espagnol faisoit à cet événement, & il envoya aussitôt des ordres secrets pour faire périr Huescar. Ils furent suivis exactement: mais on ignore le genre de sa mort. Quelques auteurs disent qu'il fut noyé, & d'autres assurent que son corps fut coupé en menues parcelles, pour que ses sujets ne pussent lui rendre les honneurs avec lesquels ils célébroient ordinairement les obsèques de leurs Incas.

On rapporte qu'avant de mourir, il dit à ses meurtriers: « Il est vrai que » mon regne n'a pas été long; mais » j'ai cette consolation en mourant, » que celui qui le termine par sa cruauté, & qui ne se fait aucun scrupule » de s'ouvrir au trône un chemin couvert du sang de son Frère, & de » son légitime souverain, sera bientôt trompé dans les vues de son

» ambition, & qu'il ne me survivra  
 » pas long-temps ».

PIZARRE,  
 Chap. IV.

An. 1531.

On apporta le trésor pour la rançon d'Atabaliba : mais Pizarre trouvant qu'il ne montoit pas à la quantité qu'il en avoit attendue, fut informé qu'il en étoit demeuré beaucoup en arrière dans le temple du Dieu invisible. Il envoya aussi-tôt ses trois Frères avec quelques-uns des Officiers d'Atabaliba pour en faire la recherche : mais ce qu'ils y trouverent ne valoit pas plus de quatre-vingt dix mille écus, outre ce que les soldats pillèrent, parce que les Prêtres avertis de l'avarice des Espagnols, & de la manière peu respectueuse dont ils avoient traité quelques autres temples, firent enlever plus de quatre cents charges d'or, d'argent & de bijoux, qu'ils enterrèrent, ou transportèrent si loin qu'ils ne tomberent jamais entre les mains des conquérants.

Ce fut dans ce temps qu'Almagro arriva dans le voisinage de Caxamalca, & Pizarre le reçut avec les marques les plus fortes d'estime & d'affection. Il lui donna une part du butin dont il dut être satisfait, distribua

Les Espagnols partagent les trésors d'Atabaliba.

**PIZARRE**, cent mille ducats aux hommes venus  
 Chap. IV. avec lui, & après avoir mis à part  
 An. 1531. la cinquieme partie pour l'Empereur,  
 il partagea le reste des dépouilles,  
 qui étoient d'une richesse étonnante,  
 entre ses propres Officiers & ses  
 gens, feignant de marquer la plus  
 grande estime pour ce qui paroissoit  
 être de moindre valeur. On prétend  
 que le moindre soldat reçut alors  
 pour sa part plus de quarante-cinq mil-  
 le livres, quoique ce qui fut partagé  
 n'égalât pas la cinquieme partie de la  
 rançon d'Atabaliba. Pizarre garda  
 pour lui la chaise d'or de l'Inca, avec  
 quelques autres curiosités de grand  
 prix.

Voyage de Ferdinand Pizarre en Espagne. An. 1532. Ferdinand Pizarre fut choisi com-  
 me le sujet le plus propre à être en-  
 voyé auprès de l'Empereur Charles-  
 Quint, pour lui porter ce qui lui ap-  
 partenoit dans ces trésors, & pour  
 lui faire le récit de tout ce qui s'étoit  
 passé. Plusieurs simples soldats de-  
 manderent qu'il leur fut permis de  
 faire le voyage avec Ferdinand : mais  
 Almagro s'y opposa fortement, ainsi  
 que la plus grande partie du Conseil,  
 parce qu'ils voyoient que cela dimi-  
 nueroit considérablement leur petite

armée. Leur opposition n'eut pas d'effet par les remontrances de Pizarre, qui leur fit observer avec beaucoup de raison, que la politique devoit les y faire consentir, d'autant que lorsqu'on verroit de simples soldats revenir aussi riches, ils gagneroient dix hommes pour chacun de ceux qu'ils pourroient perdre.

Atabaliba & Ferdinand avoient conçu une forte estime l'un pour l'autre, & lorsque l'Espagnol alla prendre congé de l'Inca, celui-ci lui dit: « Vous vous réjouissés de retourner » dans votre pays natal: mais pour » moi je vois votre départ avec beau- » coup de chagrin puisqu'il ne me » restera aucun ami parmi vos com- » patriotes: Ce nouveau venu dit-il » en parlant d'Almagro » que je ne » connois pas ne me fera nullement » favorable, & celui que vous nom- » més Trésorier me regarde de mau- » vais œil: disons nous donc le der- » nier adieu, car je vois évidemment » que ce peuple cruel ne me laissera » pas assez vivre pour me réjouir de » votre retour ».

Son pronostic ne fut que trop vé- ritable: depuis qu'Almagro avoit eu

PIZARRE ;  
Chap. IV.

An. 1532.

Origine de  
la haine de  
Pizarre con-  
tre Atabaliba.

PIZARRE,  
Chap. IV.

AN, 1532.

connoissance des grandes richesses du pays, il avoit pensé que lorsqu'Atabaliba ne seroit plus, il s'en empareroit avec beaucoup moins de difficulté; Pizarre avoit d'abord traité la proposition de le faire mourir avec tout le mépris qu'elle méritoit, mais peu de temps après, le ressentiment le porta à favoriser ce que l'honneur lui avoit fait détester. Il fut irrité de voir qu'Atabaliba paroissoit le mépriser, & il ne sera pas hors de propos d'en faire connoître les raisons.

Ce Prince quoique cruel & ambitieux, étoit prudent, pénétrant & curieux. Il s'étoit informé particulièrement des mœurs & des coutumes des Espagnols: mais la lecture & l'écriture étoit ce qui excitoit le plus sa curiosité, parce qu'il fut long-temps sans pouvoir pénétrer si ces dons leur étoient naturels, où s'ils étoient acquis par l'industrie.

Pour réussir à se satisfaire sur cet article, il demanda à un des soldats Espagnols s'il pourroit écrire le nom de Dieu sur l'ongle de son pouce: le soldat lui répondit que cela étoit facile, & le fit réellement comme Atabaliba le lui demandoit. Ce Monar-

que montra ce mot à plusieurs Espagnols, qui le lui expliquèrent tous, enforte qu'il commença à croire que ces dons étoient Divins & innés: mais Pizarre s'étant malheureusement présenté devant lui, il lui en demanda aussi l'explication. Le Commandant, qui n'avoit jamais appris à lire ni à écrire, rougit, & le quitta sans pouvoir répondre à sa question, & depuis ce temps l'Inca jugea que ces sciences étoient le fruit de l'étude & de l'instruction. Cette opinion diminua de beaucoup l'idée qu'il avoit eue d'abord des Espagnols en général: mais elle lui fit estimer encore moins Pizarre, dont il pensa que l'origine devoit être des plus basses, puisque le moindre de ses soldats le surpassoit en connoissances.

Le mépris, ou plutôt le dégoût qu'il fit toujours paroître depuis pour Pizarre fut la cause de sa perte: mais ce qui y contribua le plus fut la conduite extravagante de Phillipillo. Cet homme devint amoureux d'une des femmes de l'Inca, qui le traita avec tout le mépris qu'il méritoit, & l'on en porta des plaintes à Pizarre, qui y fit très peu d'attention. Alors l'in-

On lui fait son procès & il est étranglé.

PIZARRE,  
Chap. IV.

An. 1532.

terpréte accusa Atabaliba d'avoir formé une conspiration, qui étoit prête à éclatter pour détruire tous les Espagnols; & quoique cette fable dût paroître sans fondement & ridicule à tout homme de bon sens, elle trouva cependant créance auprès des deux chefs Espagnols, qui l'un & l'autre haïssoient le malheureux Inca. On joignit plusieurs autres articles peu importants pour former une accusation: on lui fit son procès, il fut déclaré coupable & condamné à être brûlé: mais la Sentence fut commuée en la peine d'être étranglé, sur ce qu'il consentit à être baptisé, pour éviter une mort aussi terrible que celle de périr par le feu. Il est difficile de juger s'il connoissoit un seul article de la foi chrétienne: mais enfin il reçut le baptême, & cela suffit pour en faire un chrétien aux yeux de l'enthousiasme.

Articles  
d'accusation.

Entre autres accusations qu'on forma contre ce Prince, il fut dit qu'il avoit usurpé le trône du Pérou quoiqu'il fut bâtard: qu'il avoit fait emprisonner son frère, qui en étoit le Monarque légitime: qu'il étoit un idolâtre: qu'il avoit permis de sacri-

fier plusieurs de ses ſujets : qu'il avoit entrepris des guerres ſans néceſſité ; qu'il avoit diſſipé le tréſor public : que depuis qu'il avoit été priſonnier des Eſpagnols , il avoit encouragé les Indiens à ſe révolter contre eux. &c.

PIZARRE,  
Chap. IV.

An. 1532.

C'eſt ainſi qu'on eſſaya à donner quelque couleur de juſtice à l'une des ſentences les plus illégales & les plus barbares qu'on puiſſe imaginer. On ne doit pas laiſſer ignorer qu'elle trouva une très forte oppoſition de la part de preſque tous les gens de famille & de diſtinction qui étoient engagés dans ce ſervice , & ils déclarerent publiquement que la bonté d'Atabaliba pour les Eſpagnols méritoit une autre récompènſe : qu'on ne pouvoit ignorer qu'ils n'avoient aucun droit de condamner un Prince Souverain ; & enfin que pour ſe mieux conduire dans cette affaire , il falloit l'envoyer en Eſpagne avec les articles d'accuſation , pour qu'il en fut diſpoſé ſelon la volonté de l'Empereur.

Malgré toutes ces raiſons , Pizarre & ſon Conſeil , ne ſuivirent que leur paſſion & pouſſèrent les choſes aux

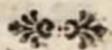
PIZARRE  
Chap. IV.

An. 1532.

extrêmités que nous avons rapportées, pour que l'infortuné Atabaliba ne leur fut plus un sujet d'inquiétude & de trouble.

Le Père Vincent, dont ils se servirent pendant l'instruction du Procès, non-seulement prostitua honteusement son caractère de Prêtre : mais l'irrégularité de sa conduite rejaillit encore dans l'esprit des Indiens sur la religion qu'il professoit, en se conduisant d'une façon qui doit faire regarder sa mémoire avec horreur.

On a avancé, mais sans aucunes preuves, que les Indiens eux-mêmes avoient demandé la mort d'Atabaliba, pour venger celle de son frère Huefcar. C'est une très foible défense pour justifier la conduite de Pizarre, puisqu'il ne fit pas proclamer pour Empereur le frère du dernier Inca, ce qui auroit en quelque sorte sauvé sa réputation. Nous trouvons aussi que depuis ce temps les Péruviens agirent toujours offensivement contre les Espagnols, ce qu'ils n'avoient pas fait jusques alors.



## CHAPITRE V.

*Soulevement d'un des Généraux d'Atabaliba : Paullu, frère de l'Inca, se joint à Pizarre : Etat des affaires du Pérou : Mango-Capac est reconnu Inca par les Espagnols : Pédro de Alvarado, l'un des Compagnons de Cortez, entre dans le Pérou : mais il est obligé de se retirer dans son gouvernement du Mexique : Pizarre jette les fondemens de la ville de Lima, & de celle de Truxillo : Conduite imprudente d'Almagro, il est mis à la raison : Découverte des mines du Potosi.*

**A**PRÈS la mort de l'Inca, Rumnavi, l'un de ses Généraux, qui commandoit l'arrière-garde de son armée s'empara de la Province de Quito, & mit à mort tous les Officiers qu'il soupçonna d'avoir été fortement attachés à leur ancien Maître. En même temps Quispis, autre Général, celui qui avoit tué Huescar, essaya de se rendre maître d'une partie de la

*Soulevement  
de Rumnavi.*

PIZARRE  
Chap. V.  
An. 1532.

Province de Cuzco, avec une armée encore plus considérable : mais bien loin de faire paroître du courage, il prit la fuite devant un petit nombre d'Espagnols envoyés pour le poursuivre, & en massacra lâchement plusieurs autres qu'il avoit surpris.

Ce Général, dans l'espérance de conserver son autorité, fit ses efforts pour faire prendre les rênes de l'Empire à Paullu, le plus jeune des frères de Huescar, qu'il avoit eu l'adresse de faire tomber entre ses mains. Ce Prince le refusa courageusement, & lui dit qu'il ne vouloit pas élever sa grandeur sur les ruines de son pays : qu'il préféroit la gloire d'être honnête homme à celle d'être un mauvais Roi : qu'il méprisoit l'autorité s'il l'acqueroit aux dépens de sa propre famille, & que la justice ne lui donnoit encore aucun droit au trône, puisque son frère Mango-Capac, légitime héritier étoit vivant.

Paullu va  
joindre Pi-  
zarre.

Une reponse si juste & si peu prévue fit un tel effet sur Quispis, qu'il permit à ce Prince de se retirer, & de joindre François Pizarre, auprès duquel il se comporta avec autant de grandeur d'ame. Il lui dit que s'il étoit

vrai, comme il le déclaroit, qu'il fût <sup>PIZARRE,</sup>  
 venu parmi eux pour y faire rendre <sup>Chap. V.</sup>  
 la justice, il en donneroit des preu- <sup>An. 1532.</sup>  
 ves en se déclarant pour son frère,  
 qui avoit déjà une forte armée, &  
 qui seroit bientôt en état de don-  
 ner un nouvel éclat au Trône Pé-  
 ruvien, s'il étoit soutenu par les  
 Espagnols.

Cette remontrance fit son effet, <sup>Mango-Capac est recon-</sup>  
 quoique Pizarre eût déjà pris ses me- <sup>nu Inca.</sup>  
 sures pour faire proclamer Inca un  
 fils d'Atabaliba, afin de pouvoir don-  
 ner les ordres qu'il jugeroit les plus  
 avantageux pour les intérêts des Es-  
 pagnols, sous le nom de ce phantôme  
 de la Royauté expirante. Cependant  
 il jugea alors qu'il lui seroit plus utile  
 de se joindre à Mango-Capac; le fit  
 proclamer Inca, & aida à le faire  
 inaugurer de la même manière que  
 l'avoient été ses prédécesseurs. Pizarre  
 promit d'observer exactement le traité  
 signé par François de Chaves, & l'Inca  
 de son côté donna quelques espéran-  
 ces de pencher vers le Christianisme:  
 mais pour plus d'éclaircissement, il  
 est nécessaire de rapporter quelques-  
 uns des événements précédents.

Atauchi, l'un des frères d'Atabaliba

**PIZARRE,**  
Chap. V.

An. 1532.

avoit rassemblé des trésors considérables pour contribuer à payer la rançon de ce Prince, & s'étoit mis en marche à cette intention, du côté de Caxamalca, lorsqu'il apprit que cet infortuné Monarque étoit mort, & que les Espagnols s'avançoient vers Cuzco, capitale de l'Empire, afin d'établir plus fortement leur pouvoir en se rendant maîtres de cette place.

Atauchi  
veut venger  
la mort de son  
frere Atabaliba.

Excessivement irrité du meurtre de son frère, il leva aussi-tôt un corps d'environ six mille hommes, avec lesquels il se mit en embuscade près du chemin par où les Espagnols devoient passer. Il tomba sur eux avec tant de succès qu'il y en eût plusieurs de tués, & plusieurs de faits prisonniers. Du nombre des derniers fut Sanchez de Cuellar, celui qui avoit instruit le procès du malheureux Atabaliba, & qui avoit assisté à son exécution. Atauchi avoit d'abord résolu de les sacrifier tous aux manes de son frère : quand Quispis qui l'avoit joint, tomba avec autant de succès sur un autre corps d'Espagnols; en tua dix-sept, & en fit plusieurs prisonniers. François de Chaves & Ferdinand de Haro, qui avoient protesté ouvertement contre

la conduite tenue envers Atabaliba, PIZARRE, étoient au nombre des captifs, & Chap. V.  
 Atauchi par reconnoissance fit grace An. 1532a  
 à tous, excepté à Sanchez de Cuellar, qu'il fit étrangler à Caxamalca, dans le même endroit où cet Officier avoit fait exécuter le Monarque.

Ce Généreux Indien, non-seulement donna la vie aux Espagnols : mais il prit encore soin de la guérison des blessés, & les renvoya avec des présents considérables, après que François de Chaves eût signé les conditions suivantes.

» Que tous les actes d'hostilité se- Conditions  
 roient oubliés de part & d'autre : signées par de  
 Chaves  
 » qu'il y auroit à l'avenir une paix  
 » inviolable entre les Indiens & les  
 » Espagnols : que les derniers permet-  
 » troient à Mango - Capac, héritier  
 » légitime de monter sur le Trone du  
 » Pérou : qu'ils mettroient en liberté  
 » tous les Indiens qu'ils retenoient  
 » dans les chaînes : qu'à l'avenir ils  
 » n'en mettroient aucun aux fers, &  
 » qu'ils se contenteroient de les avoir  
 » pour domestiques, sans les traiter  
 » en esclaves : que les loix du Pérou  
 » demeureroient dans toute leur for-  
 » ce, en ce qui n'étoit pas contraire

**PIZARRE**, » aux principes de la religion chré-  
 Chap. V. » tienne : enfin que ce traité seroit  
 An. 1532. » ratifié par François Pizarre, & par  
 » son Souverain, l'Empereur des Ro-  
 » mains. »

Il fut accordé aux Espagnols, qu'ils auroient le libre exercice de leur religion ; qu'on leur assigneroit des terres pour leur subsistance, & qu'ils auroient entiere liberté de faire le commerce.

Si les Espagnols eussent suivi les principes de l'honneur & de la vertu, ou même ceux que le bon sens devoit leur dicter, ils auroient observé très exactement ce traité, qui avec le temps auroit soumis le Pérou à la religion chrétienne, sans aucune effusion de sang : mais l'orgueil, l'avarice & la débauche étoufferent en eux la raison. Nous ne parlerons que légèrement de cet article, parce que notre objet n'est que de donner une histoire de la première découverte du Pérou, & non des événements qui en ont été la suite

Pizarre les  
 ratifie, & re-  
 connoît Man-  
 go-Capac.

François Pizarre, en ratifiant ces conventions, quoiqu'il n'eût pas dessein de les observer, mit dans son parti toutes les forces qui étoient sous Man-

go-Capac, qu'il reconnut pour Inca. PIZARRE,  
 Alors les habitants de Cuzco, qui Chap. V.  
 avoient abandonné leur demeures, An. 1532.  
 furent encouragés à y revenir, avec  
 une opinion plus favorable qu'ils n'a-  
 voient eu jusques alors de la douceur  
 & de la justice des Espagnols.

Cette conduite étoit l'effet de la  
 nécessité: parce que Rumnavi & les  
 autres Généraux avoient assemblé une  
 armée dans les Provinces septentrio-  
 nales, & s'étoient rendus maîtres de  
 Quito. Ils abandonnerent cette ville  
 aux approches de Sebastien Belalca-  
 zar, qu'on envoya contre eux avec  
 un petit détachement: mais avant que  
 d'en sortir, ils mirent le feu au palais  
 du dernier Inca, & il fut consumé  
 dans la grande salle de cet édifice des  
 richesses immenses, que Rumnavi y  
 rassembla pour les détruire par les  
 flammes, afin qu'elles ne tombassent  
 pas entre les mains des Espagnols.

La puissance de Pizarre étant en  
 même temps menacée d'un autre cô-  
 té, la prudence & la politique l'obli-  
 geoient également à chercher à s'ac-  
 quérir des amis.

Le vaillant Dom Pedro de Alva- Alvarado  
 rado, cet illustre compagnon de Cor- vient au Pé-  
 rou,

**PIZARRE**,  
 Chap. V.  
 An. 1533

tez, dont nous avons eu souvent occasion de parler dans la conquête du Mexique, étoit descendu à Puerto-Viejo, avec une armée de cinq cents hommes, dont la plus grande partie étoient très bien montés. Ils étoient presque tous de bonnes familles, endurcis depuis long-temps à la fatigue, & pouvoient être regardés comme les meilleures troupes qu'il y eût alors en Amérique. Ils venoient dans l'espérance de partager les richesses du Pérou, & après s'être rafraichis au Fort Saint-Michel, ils continuèrent leur marche vers Quito : mais quand ils furent arrivés à la vallée de Riobamba, ils y trouverent un gros corps de troupes envoyées par Pizarre, sous les ordres d'Almagro, qui avoit joint Belalcazar.

Il fait un  
 traité avec  
 Almagro.

La bataille paroïssoit inévitable, quand les deux Généraux considérant que de quelque côté que tournât la victoire, elle seroit toujours très préjudiciable à l'un & à l'autre par les hommes qu'ils y perdrieroient, entre-  
 rent en accommodement. Ils firent un traité réciproque par lequel Alvarado, au moyen du payement qui lui fut fait de cent mille pezos

d'or, promet de se retirer dans son gouvernement de Guatimala avec toutes ses forces, & de ne jamais entreprendre ni encourager aucune invasion dans le Pérou pendant la vie de Pizarre & d'Almagro.

PIZARRE,  
Chap. V.

An. 1533.

Pour que les gens d'Alvarado n'eussent pas lieu d'être mécontents, on publia une espece de traité, par lequel il fut stipulé, que chaque parti auroit la liberté de poursuivre ses découvertes à son profit particulier. Par ce moyen Alvarado assura à ceux de ses gens qui voudroient choisir de demeurer après son départ des avantages pareils à ceux des soldats de Pizarre.

Cette affaire ayant ainsi été terminée à l'amiable, Alvarado & Almagro joignirent leurs forces dans le dessein de marcher à Cuzco, pour faire ratifier le traité à Pizarre, qui y étoit en quartier. Il n'avoit conclu la paix avec Mango-Capac que depuis le départ d'Almagro, qui par conséquent n'en avoit aucune connoissance quand il fit son accomodement avec Alvarado. Il n'en étoit pas plus instruit quand revenant à Cuzco il trouva Quispis campé près de Caxamalca,

PIZARRE  
Chap. V.

An. 1533.

Ils attaquent  
le Général  
Péruvien  
Quispis.

où ce Général l'attendoit avec une grosse armée : mais sans aucune autre intention que celle de la congédier aussi-tôt qu'il auroit joint Almagro.

Les deux Généraux Espagnols voyant un corps de troupes si considérable jugerent qu'ils le devoient attaquer, & eurent d'abord le plus grand avantage, parce que Quispis n'étoit nullement en garde contre cette hostilité imprévue. Cependant il fit sa retraite vers quelques rochers voisins, dont il défendit très courageusement l'accès, faisant rouler de très grosses pierres sur les assaillants, avec tant de succès qu'il y en eût plusieurs de tués, & qu'il y périt quelques chevaux. Il se défendit ainsi jusqu'à la nuit, qui servit à assurer sa retraite dans les montagnes : mais le lendemain son arrière-garde fut attaquée sur les bords d'une riviere, & après s'être soutenu pendant plusieurs heures dans un passage très difficile, il se retira dans un endroit encore plus élevé. Il en sortit quelques jours après pour attaquer à son tour les Européens, ce qu'il fit avec quelque succès, & quoique sa perte fût considérable, il ne parut pas en être découragé, parce

qu'il tua plus de cinquante Espagnols.

PIZARRE,  
Chap. V.

L'arrivée de Pizarre termina les hostilités réciproques: il s'étoit avancé à la rencontre d'Alvarado, sous prétexte de lui marquer plus de respect: mais son véritable objet étoit de l'empêcher d'approcher davantage de Cuzco, crainte que les grandes richesses de cette ville ne l'engageassent à enfreindre le traité, & à y demeurer plus long-temps qu'il n'avoit été stipulé.

An. 1533.

Pizarre avant de sortir de Cuzco avoit pris congé de l'Inca Mango-Capac; lui avoit dit qu'il alloit à la rencontre de quelques-uns de ses compatriotes, afin d'établir avec eux une paix solide, & avoit en même temps recommandé ses deux frères à la protection de l'Inca pendant son absence. Mango lui avoit souhaité un bon voyage; lui avoit assuré que ses frères lui seroient aussi chers que s'ils étoient les siens propres, & avoit envoyé des messagers par tout où devoit passer Pizarre, pour donner ordre à ses sujets, de le traiter lui & ses gens comme leurs amis.

Bonne intelligence de Pizarre & de Mango - Capac.

Lorsque Pizarre fût arrivé à Caxa-

**PIZARRE**,  
Chap. V.  
An 1533.

malca, il eut une entrevue avec les Chefs Indiens: les informa du traité qui subsistoit entre Mango & lui, & les assura que si ses compatriotes en avoient eu connoissance, il n'auroient pas attaqué les Péruviens; mais il promit que toutes hostilités cesseroient à l'avenir.

Pizarre joint  
Alvarado.

Il s'avança ensuite dans la vallée de Pachacamac, où il trouva Alvarado, qu'il embrassa avec les expressions de la plus vive tendresse. Non-seulement il consentit à ratifier les articles réglés avec Almagro, mais il fit de plus à Alvarado un présent de vingt mille pezos d'or, pour le dédommager des frais qu'il avoit faits en marchant à son secours avec ceux qui l'avoient joint dans le dessein de quitter le service du Mexique, & qui étoient en assez grand nombre. Il lui donna aussi plusieurs belles émeraudes, des turquoises, & des ustenciles d'or d'un très beau travail, pour son usage, & donna ordre aux Officiers de le regarder comme leur Commandant tant qu'il demeureroit avec eux.

Alvarado  
retourne à  
Guatimala.

Alvarado après être resté le temps nécessaire pour se reposer, prit congé

des deux Généraux, très satisfait du traitement qu'il en avoit reçu, ainsi que des trésors qu'il avoit acquis. Il se retira sur la côte où il se rembarqua dans les deux vaisseaux qu'il avoit amenés, & reprit la route de Guatimala, beaucoup moins accompagné que quand il en étoit parti.

PIZARRE,  
Chap. V.

An. 1533.

Almagro retourna à Cuzco, & Pizarre demeura en arrière pour chercher quelque endroit convenable, où il put fonder une nouvelle ville. On en jeta les fondemens sur les bords de la petite riviere Lima, à douze degrés trente minutes de latitude méridionale, à cent vingt milles à l'Ouest de Cuzco. La première pierre fut posée le 6 de Janvier 1534, ce qui lui fit d'abord donner le nom de ville des Rois: mais elle a depuis été beaucoup plus connue sous celui de Lima.

An. 1534.

Pizarre établit quelques-uns de ses gens dans cette nouvelle ville, partagea entre eux les terres du voisinage, & leur donna à chacun un certain nombre d'Indiens pour les aider dans leurs plantations. Il choisit encore un terrain environ trois cents milles plus au Nord sur la côte de la mer du Sud, & y fonda une au-

Fondation  
de la ville de  
Lima.

**PIZARRE**,  
Chap. V. tre ville, qu'il nomma Truxillo, com-  
me le lieu de sa naissance.

An. 1534.

Pizarre est  
nommé Mar-  
quis.

Pendant que François Pizarre pre-  
noit toutes ces sages mesures, il re-  
çut des nouvelles de son frère Ferdi-  
nand, qui avoit réuissi à la Cour d'Es-  
pagne suivant ses désirs. Il avoit ob-  
tenu pour François le titre de Mar-  
quis de los Atabilos, avec une gran-  
de étendue de terrain, auquel on  
donna le nom de nouvelle Castille,  
& la Cour d'Espagne avoit nommé  
Almagro, Maréchal du Pérou, en  
lui accordant un gouvernement de  
deux cents lieues d'étendue du Nord  
au Sud, indépendant de Pizarre,  
sous le nom de nouvelle Toléde.

Almagro  
veut s'empa-  
ger de Cuzco.

Almagro apprit ces nouvelles,  
avant qu'il fut arrivé aucun acte au-  
thentique: il renonça aussi-tôt au titre  
de Lieutenant de Pizarre, & prit  
celui de gouverneur de Cuzco, sous  
prétexte que cette ville étoit hors de  
la juridiction de Pizarre, qui selon  
lui ne s'étendoit que jusqu'à deux  
cents lieues de la ligne. Les frères de  
Pizarre, Jean & Gonzalez s'oppose-  
rent à cette usurpation, & cette dis-  
pute conduisit à une rupture ouverte:  
Les uns & les autres eurent des par-  
tisans,

tifans, ce qui occasionna plusieurs escarmouches, où quelques Espagnols perdirent la vie.

PIZARRE,  
Ch. ap V.

An. 1534.

Pizarre, que nous nommerons à l'avenir le Marquis, fut instruit de ces dissensions pendant qu'il étoit dans sa nouvelle ville de Truxillo. Il sentit la nécessité de se rendre sans perdre de temps auprès de ses frères; mais pour ne pas interrompre l'établissement de sa nouvelle colonie, il y laissa tous les Espagnols qui étoient à sa suite: confia sa personne aux seuls Indiens, qui le porterent dans une litiere sur leurs épaules, en se relevant les uns les autres à des postes convenables, & fit tant de diligence, qu'il entra dans Cuzco avant qu'on eut aucun soupçon de son approche.

Le Marquis  
arrive à Cuz-  
co.

Il ramena bientôt Almagro à la raison: le fit convenir de sa faute, & l'assura que si à l'arrivée de leurs commissions d'Espagne il n'étoit pas satisfait de celle qui lui seroit accordée, il partageroit avec lui le gouvernement du Pérou. Il lui fit observer en même temps que suivant le rapport des habitans, le pays nommé Chili, situé au Sud de Cuzco

PIZARRE,  
Chap. V.

An. 1534.

étoit beaucoup plus riche en or & en argent que le Pérou, & l'assura qu'il consentiroit qu'il se mît à la tête de la plus forte partie de leurs troupes réunies, pour en faire la découverte, & en prendre possession.

Quoique les Espagnols fissent leurs efforts pour entretenir l'amitié avec les Indiens, dont le secours leur étoit nécessaire en beaucoup d'occasions; ils les tenoient toujours en respect par des corps de troupes, placés en différents endroits. Ils augmentèrent les forces de Belalcazar à Quito, & firent marcher un gros bataillon pour tenir dans la sujétion les habitants des environs des montagnes nommées des Andes. Almagro de son côté se prépara pour son expédition du Sud avec un assés grand nombre de troupes, & il se mit en marche vers le commencement de l'année 1535. L'Inca Mango dans l'espérance d'attacher plus fortement les Espagnols à son amitié leur fournit quinze mille hommes, sous la conduite de son frère Paullu, & de Villachuma, Grand-Prêtre des Indiens, que nous trouvons nommé Villahoma par les écrivains Espagnols.

An. 1535.

Dans cette expédition la première découverte qu'on fit, fut celle de la Province de Charcas, pays nud & désert qu'Almagro regarda d'abord comme ne méritant pas d'être conservé: Cependant on trouva par la suite que cette acquisition étoit la plus importante de toutes celles que la Couronne d'Espagne eut jamais faites en Amérique, puisque c'est dans ce pays que sont les riches mines du Potosi, qui ont fourni plus d'argent qu'aucunes autres qu'on ait pu découvrir.

PIZARRE,  
Chap. V.

AN. 1535.

On découvre le Potosi, sans en connoître les richesses.



An. 1535.

## CHAPITRE VI.

*Almagro s'avance dans le Chili : Il souffre beaucoup de fatigue & perd un grand nombre d'hommes : Bon naturel & tendresse des Indiens : Il abandonne cette découverte pour usurper le Gouvernement de Cuzco : L'Inca lève deux cents mille hommes , & attaque cette place : Jean Pizarre y est tué : L'Inca prend la fuite dans les montagnes : Cuzco se rend à Almagro , & il remporte plusieurs avantages sur les gens de Pizarre : Entrevue des deux Généraux : Ils font un traité : Pizarre le romp & fait mourir Almagro.*

Almagro se prépare à entrer dans le Chili.

**A**LMAGRO fut informé qu'il y avoit deux passages pour entrer dans le Chili : mais qu'ils étoient presque impraticables. Par le premier il falloit traverser un désert de sables ardents, où ses gens seroient exposés aux impressions les plus vives de la soif & de la chaleur. Le second, quoique plus court avoit des

difficultés encore plus infurmontables, parce qu'il falloit passer par dessus des montagnes d'une hauteur prodigieuse, couvertes d'une neige aussi ancienne que le monde; & si escarpées que l'accès en paroïsoit presque impossible. On lui dit aussi que le froid y étoit si vif qu'il n'y avoit qu'une seule saison de l'année où l'air fut un peu supportable.

PIZARRE,  
Chap. VI.

An. 1535.

Almagro choisit ce dernier chemin, parce qu'il étoit le plus court, & il persista dans sa résolution malgré les représentations de Paullu & des Indiens. Il eut bientôt lieu de se repentir de son opiniâtreté; ses gens obligés d'écarter la neige avec leurs mains ne purent faire que de très petites journées; consommèrent bientôt leurs provisions, & se trouverent dans le plus grand embarras. On perdit en route plus de dix mille Indiens avec cent cinquante Espagnols: & les doigts des pieds & des mains tomberent au plus grand nombre de ceux qui resterent, quoi qu'on eût pris soin de leur donner des chaufferes extrêmement chaudes.

Ses gens  
souffrent ex-  
cessivement  
en route.

Après une marche très ennuyeuse & très fatigante de plus de six cents

PIZARRE,  
Chap. VI.

AN. 1535.

milles, ils arriverent dans la Province de Copayapu située à vingt-six degrés de latitude méridionale. Elle appartenoit à l'Inca du Pérou, & par les soins de Paullu, ils y furent très bien traités. Non-seulement les habitants leur fournirent des provisions en abondance : mais quand ils furent l'estime que les Espagnols faisoient de l'or, ils leur en firent des présents pour la valeur de cinq cents mille ducats.

Simplicité  
des Indiens.

Le bon naturel & la simplicité des Indiens parut particulièrement dans la diligence avec laquelle ils s'empresserent à fournir cet or, aussi-tôt qu'ils eurent reconnu combien les Européens avoient d'ardeur pour ce métal. Leur complaisance à ce sujet alla toujours si loin que dès le temps où les premiers arriverent à Caxamalca, les Indiens remarquant que les chevaux paroissoient mâcher leurs mords de fer, s'imaginèrent qu'ils avoient besoin d'une nourriture aussi solide, & eurent soin de mettre des lingots d'or dans leurs mangeoires, croyant que ce métal leur étoit encore plus agréable puisque leurs maîtres le recherchoient avec tant de soin.

Almagro avoit fait entendre à PIZARRE,  
 Paullu que son intention étoit de Chap. VI.  
 joindre le Chili aux Etats de l'Inca,  
 & il retira de grands services de l'au- AN. 1535.  
 torité de cet Indien pendant son  
 voyage. Il fut reçu très cordialement  
 dans presque tous les endroits où ils  
 passèrent, n'en trouva que très peu  
 où on lui fit de la résistance, & il auroit  
 pu établir avec faécilité des Colonies  
 comme on le fit par la suite, dans des  
 situations très avantageuses : mais par  
 un entêtement inexcusable il tourna  
 toujours ses vues vers Cuzco, & mal-  
 gré tous les traités il résolut de s'en ren-  
 dre maître. Ce fut alors qu'il reçut sa  
 commission du Roi d'Espagne, & elle  
 lui servit d'un nouveau prétexte pour  
 soutenir que cette ville étoit compri-  
 se dans l'étendue de sa Jurisdiction,  
 ce qui le conduisit enfin à sa perte.

Cette commission lui fut apportée  
 par Jean de Herrada & par Ruiz  
 Dias qui le joignirent avec des re-  
 crues venant de Cuzco. Ils passèrent  
 les Cordillieres par la même route  
 qu'Almagro avoit suivie : mais ils n'y  
 eurent que très peu de fatigue, parce  
 qu'ils les traversèrent au mois de No-  
 vembre, qui est le temps de l'Eté

PIZARRE, sous ce climat & la seule saison de  
 Chap. VI. l'année où le passage soit libre.

An. 1535.<sup>17</sup> Voulant toujours suivre son projet favori de s'emparer du Gouvernement de Cuzco, Almagro abandonna toutes ses vues sur le Chili, & se remit en marche vers le Nord : mais ses troupes effrayées du souvenir de ce qu'elles avoient souffert en passant les Cordillieres, refuserent absolument de rentrer dans ces montagnes. Il fut donc obligé de prendre sa route par le désert, à l'ombre des hauteurs en suivant la côte de la mer : mais les Indiens lui dirent qu'il ne trouveroit d'eau à boire que celle de quelques étangs corrompus par la chaleur du soleil, & qui étoient encore à dix-huit ou vingt milles d'éloignement les uns des autres.

Pour remédier à cet inconvénient, on fit des boucs ou bouteilles de cuir, pour porter l'eau, & l'on envoya devant l'armée des partis d'Indiens pour épuiser tous les puits de celle qui y étoit croupie, afin de donner la liberté à la fraîche d'y monter. Ces deux moyens furent d'un très grand usage pendant leur marche, & ils passerent ces plaines désertes avec beau-

coup moins de difficulté qu'on ne l'avoit prévu.

PIZARRE,  
Chap. VI.

Les affaires tomberent alors dans une grande confusion au Pérou : le Marquis s'étant retiré à Lima où il crut sa présence nécessaire, l'Inca Mango-Capac fut bientôt convaincu qu'il ne pouvoit espérer d'être rétabli dans sa couronne & dans son pouvoir, malgré ce qui lui avoit été promis par le traité de Caxamalca. Il s'échappa de Cuzco, abusant de la liberté que Ferdinand Pizarre son meilleur ami lui avoit accordée d'aller à Yucaya, qui en étoit éloigné de quatre lieues, pour y assister à une fête solennelle. Ce fut en ce lieu qu'il forma le projet de lever immédiatement trois armées, & de tomber en même temps sur Lima, Truxillo, & Cuzco.

An. 1535.

Mango-Capac se dispose à attaquer les Espagnols.

Ces projets furent communiqués à Paullu, pendant qu'il étoit dans l'armée d'Almagro, alors en marche au travers du désert. Ce Général plein de sentiments d'honneur refusa d'y prendre aucune part, & de manquer de foi aux Espagnols. Almagro par reconnoissance de cette sage conduite lui donna le titre d'Empereur, qu'il n'accepta qu'avec beaucoup de ré-

Trahison & châtement d'un Interprète.

An. 1536.

PIZARRE,  
Chap. VI.  
An. 1536.

pugnance, & uniquement pour ne pas laisser son pays sans protecteur. Un événement extraordinaire fit connoître la droiture & l'intégrité de Paullu; il s'éleva dans le camp d'Almagro une conspiration contre la vie de ce Commandant Espagnol, & Philipillo qui y avoit beaucoup de part, accusa Paullu d'en être le principal auteur. Ce complot parut absolument incompatible avec la conduite & la candeur connue de ce Prince, & Almagro donna ordre d'appliquer l'interprète à la torture. Alors il déclara la conduite noble de Paullu, confessa qu'il l'avoit accusé injustement, & avoua en même temps que les articles d'accusation qui avoient coûté la vie à Atabaliba n'avoient aucun fondement. Philipillo termina toutes ses horreurs par la mort ignominieuse qui en fut la juste punition.

Mango-Capac est repoussé devant Cuzco. Jean Pizarre est tué.

Mango-Capac avoit assemblé plus de deux cents mille hommes, & après avoir taillé en pieces quelques Espagnols, qu'il trouva écartés autour des mines, il mit le siège devant Cuzco. Cette place n'étoit défendue que par un petit nombre de troupes: mais

elles étoient soutenues d'un bon train d'artillerie & de quelques chevaux: aussi l'Inca fut souvent repoussé avec un grand carnage.

PIZARRE,  
Chap. VI.

An. 1536.

Les Indiens dans la première attaque s'emparèrent d'un fort très important d'où l'on ne put les chasser qu'après cinq ou six jours. Dans le temps que Jean Pizarre faisoit tous ses efforts pour le reprendre, il ôta son casque pour se rafraîchir: mais il fut frappé à la tête d'un coup de pierre, dont il mourut trois jours après, au grand regret des Espagnols de son parti, qui le regardoient avec raison comme le plus brave de tous les frères.

L'Inca se retira quand il apprit qu'Almagro s'approchoit de Cuzco, & quoique le Commandant Espagnol fit ses efforts pour l'engager à un traité, il le refusa absolument, ne voulant plus écouter nulles conditions de la part d'une nation qui n'avoit observé aucune de celles dont elle étoit convenue avec lui.

Il fit une démarche qui parut d'abord très surprenante: mais lorsqu'il en déclara les raisons on jugea qu'il se conduisoit en habile politique. Ce fut

L'Inca se  
retire dans les  
montagnes.

de congédier son armée, & de se retirer caché dans les montagnes; quoique plusieurs deses Officiers fissent leurs efforts pour l'en dissuader, en lui représentant qu'il ne pouvoit espérer des circonstances plus favorables, ni se flatter de succès plus heureux que dans un temps où Almagro & Pizarre étoient en guerre ouverte. Il leur répondit que malgré toute l'animosité de ces deux Généraux, ils lui feroient certainement tête, s'il paroïssoit vouloir les attaquer, & qu'il seroit temps de revenir & de faire connoître ses desseins, lorsque leurs divisions réciproques les auroient suffisamment affoiblis.

Cette conduite pourroit paroître imprudente, à ceux qui ne feroient attention qu'à la difficulté de rassembler une armée: mais on doit toujours se ressouvenir que les Indiens avoient un si profond respect pour leur Souverain, qu'aussi-tôt qu'il savoient que leur service étoit nécessaire au Prince, ils se rassembloient volontairement avec autant de diligence qu'ils en faisoient paroître lorsqu'ils se dispersoient.

Almagro parut alors devant les murs de Cuzco, & il somma la place de le recevoir pour Gouverneur, suivant la teneur de la Commission royale. Les Magistrats répondirent, que cette affaire étoit trop importante pour qu'on la décidât en un moment, & ils demanderent quelque délai pour délibérer. Almagro jugeant que cette excuse étoit suggérée par Ferdinand Pizarre, pour gagner du temps, entra dans la ville à la fin du jour, & attaqua la maison du Lieutenant de Roi, qui refusa de se rendre. Almagro donna ordre d'y mettre le feu, ce qui força les deux frères Ferdinand & Gonzalez à céder, & ils furent aussitôt faits prisonniers, après quoi Almagro fit sommer les Magistrats, les força de le reconnoître pour Gouverneur, & nomma de Rojas pour son Lieutenant de Roi.

Le Marquis étoit toujours à Lima, où il n'avoit aucune connoissance de ce qui se passoit : mais comme il ne recevoit point de nouvelles de Cuzco, il craignit que les Indiens n'attaquassent ses frères. Il envoya à leur secours cinq cents cavaliers Espagnols, commandés par Dom Alonzo de Al-

PIZARRE  
Chap. VI.

Ann. 1536.

Almagro  
s'empare de  
Cuzco, & de  
deux des frè-  
res Pizarre.

Il défait les  
troupes du  
Marquis, &  
prend le com-  
mandant pri-  
sonnier.

**PIZARRE**,  
 Chap. VI.  
 An. 1536.

varado, & mit sous ses ordres Pedro de Lerma, qui étant plus ancien Officier, n'oublia jamais cette préférence. Almagro informé de ce sujet de mécontentement, entretint avec Lerma une correspondance secrète, dont les suites furent que cet Officier faisoit la première occasion d'abandonner Alvarado avec un gros corps de troupes, dans le temps où ce Commandant étoit attaqué le plus vivement. Il fit cependant une forte résistance; mais il fut mis en déroute & fait prisonnier, ce qui ne lui seroit jamais arrivé si tous avoient obéi à ses ordres.

Les troupes qui dans ce combat avoient passé du côté d'Almagro furent magnifiquement recompensés, & il en forma un corps, dont il donna le commandement à Pedro de Lerma. Cet événement éleva tellement le courage des ennemis de Pizarre, qu'Almagro eut beaucoup de peine à conserver la vie des deux frères, qui étoient ses prisonniers: Organez, son Lieutenant-Général, & plusieurs autres Officiers insistant fortement pour qu'il les fit mettre à mort.

Les nouvelles de cette défaite firent

une profonde impression dans l'esprit du Marquis : il ne se trouvoit pas alors en état de faire tête à Almagro, d'autant que toutes ses forces ne montoient qu'à un peu plus de quatre cents hommes, & il résolut d'essayer ce que pourroit faire la politique. Il envoya des députés à Cuzco proposer un accommodement, & Almagro les reçut très civilement, quelques efforts que pussent faire ses amis pour lui persuader que jamais Pizarre ne tiendrait aucun traité. Il promit d'avoir une entrevue avec le Marquis afin de nommer réciproquement des Commissaires pour régler leurs limites respectives. En conséquence après avoir laissé une garnison suffisante à Cuzco, il en partit à la tête de plus de cinq cents Espagnols, & prit la route de Lima, avec Ferdinand Pizarre prisonnier à sa suite. Il avoit laissé Gonzalez & Alvarado dans la ville à la garde de De Rojas : mais après le départ d'Almagro ils réussirent à se rendre maîtres de la personne de cet Officier : gagnèrent Lima, accompagnés d'environ soixante hommes qu'ils avoient attirés dans leurs intérêts, & y amenèrent avec

**PIZARRE**, eux le Lieutenant du Gouverneur  
 Chap. VI, dans les fers.

An. 1536.

Entrevue du  
 Marquis &  
 d'Almagro.

Organez & ses partisans, sur la nouvelle de leur évafion, prefferent Almagro d'en tirer vengeance par la mort de fon prifonnier Ferdinand, & redoublèrent les instances qu'ils lui en avoient déjà faites : mais il refufa abfolument de commettre cette cruauté. Il eut avec le Marquis une entrevue à Mala ; chacun étant accompagné de douze perfonnes, pour terminer tous leurs différens. Quelques Auteurs affurent qu'ils s'embrâferent réciproquement, avec toutes les marques de la plus fincere amitié : au lieu que fuivant quelques autres, Pizarre marqua beaucoup de hauteur & de réferve : cependant le premier récit nous paroît plus vraifemblable, d'autant qu'il n'étoit pas dans le caractère de Pizarre de fe conduire avec auffi peu de politique dans une occafion auffi importante, & auffi délicate. Quoiqu'il en foit la conférence fut tout-à-coup rompue par l'arrivée d'un des gens d'Almagro, qui accourut en lui criant qu'il étoit trahi, ce qui le fit auffi-tôt monter à cheval, & il s'éloigna avant que rien pût être réglé.

Cette allarme fut occasionnée par l'approche de Gonzalez qui arriva à la tête de sept cents hommes, ce qui engagea aussi Organez à s'avancer avec ses troupes, pour repousser par la force la trahison qu'il croyoit prête à éclater. Mais dans le temps où l'on paroissoit des deux côtés également disposé à la guerre, le Marquis réussit à engager Almagro à renouer la conférence. On fit un traité qui fut ratifié par le serment des deux parties, & entr'autres avantages la possession de Cuzco fut cédée à Almagro, jusqu'à ce qu'il en fût ordonné par la décision de l'Empereur. Ferdinand fut mis en liberté, sur la promesse qu'il fit avec serment de ne point agir contre Almagro, qui de son côté retira la Colonie qu'il avoit établie depuis peu à Chiuca entre Cuzco & Zangalla à quinze degrés de latitude méridionale.

Aussi-tôt que le Marquis eût obtenu son principal objet, qui étoit la liberté de son frère, il rompit le traité: & envoya un Notaire avec des témoins sommer Almagro de rendre Cuzco, & les places qu'il avoit conquises, sous peine d'être traité comme

PIZARRE

Chap. VI.

An. 1536.

Accommodement entre les deux Généraux.

Il est rompu par le Marquis.

An. 1537.

**PIZARRE**,  
Chap. VI. rebelle dans tous les Etablissements  
espagnols.

An. 1537.

Cette conduite si deshonorante de Pizarre est d'autant plus inexcusable qu'il avoit reçu depuis peu, par un de ses gens un ordre exprès de la Cour, qui ordonnoit que chaque Gouverneur demeurât tranquille possesseur des places qui seroient sous sa juridiction immédiate lors de l'arrivée de celui qui en seroit le porteur : & que dans le cas où quelqu'un prétendroit que cet ordre lui seroit préjudiciable, l'affaire seroit portée au Conseil des Indes, le tout sous peine d'encourir l'indignation de l'Empereur : mais Pizarre jugea à propos de supprimer cet ordre.

Organez blâma fortement Almagro d'avoir négligé ses avis ; & ce Commandant convaincu, mais trop tard de sa faute, se repentit beaucoup de ne les avoir pas suivis. Il donna ses ordres pour mettre Cuzco en sûreté, & marcha avec ses troupes aux salines, endroit ainsi nommé d'une fontaine d'eaux salées qui y coule, à peu de distance des bords de l'Apurima, & à quelques lieues de Cuzco. L'Armée du Marquis conduite par

Gonzalez s'avança contre lui , & après un combat de deux heures sans relache, Almagro fut entierement défait. Organez combattit très vaillamment jusqu'à ce qu'affoibli par ses blessures il accepta le quartier qui lui fut offert par un nommé Fuentes, qui ensuite le tua de sang-froid.

Ferdinand Pizarre fut démonté dans le fort du combat par Lerma, qui lui fit en même temps des reproches de son parjure : mais son armure lui sauva la vie. Lerma fut ensuite renversé par quelques-uns des gens de Pizarre, qui lui donnerent lâchement plusieurs coups de poignard, dont il guérit depuis pour être massacré d'une manière encore plus cruelle.

Almagro qu'on portoit dans une litière sur le champ de bataille, parce qu'il étoit trop foible pour monter à cheval, voyant que ses troupes étoient défaites, se retira dans la Citadelle de Cuzco, où il fut poursuivi par Alvarado, qui le força bien-tôt de se rendre. Lorsqu'il fut entierement au pouvoir de ses ennemis, Ferdinand déterminé à venger sur lui sa longue prison, & craignant peut-être

---

PIZARRE,  
Chap. VI.

An. 1537.

Almagro  
est fait pri-  
sonnier.

**PIZARRE**,  
 Chap. VI.  
 An. 1537.

qu'il ne revint en état de tenir encore tête aux Pizarres, parce qu'il le connoissoit pour très brave & aimé des troupes, l'accusa de haute trahison. Cette accusation fut fondée sur ce qu'il s'étoit emparé de la ville de Cuzco; avoit fait un traité secret avec l'Inca: avoit attenté sur le Gouvernement conféré à Pizarre par des Patentes Royales: & avoit combattu deux fois contre les troupes de son Souverain, ce qui avoit causé l'effusion de beaucoup de sang Chrétien, & retardé considérablement le progrès des armes Espagnoles.

Sur ces accusations on fit le procès à Almagro, Maréchal du Pérou, qui fut déclaré convaincu & condamné à mort, quoiqu'il insistât pour en appeler à l'Empereur. Alvarado soutint fortement que son appel devoit être admis, & fit des efforts inutiles pour adoucir l'inflexibilité de Ferdinand, en lui représentant les marques d'amitié qu'il leur avoit données quand ils étoient ses prisonniers. Almagro lui-même s'adressa à Ferdinand avec les expressions les plus tendres & les plus propres à le persuader. Il lui rappella qu'il avoit toujours épargné sa

vie, malgré tous ceux qui vouloient l'engager à le faire périr: lui représenta la part qu'il avoit à la gloire actuelle de Pizarre, puisque c'étoit lui qui avoit subjugué les nations voisines: le pria de considérer que courbé sous le poids de l'âge & des infirmités, il descendroit bien-tôt dans le tombeau, suivant le cours ordinaire de la nature: enfin il le conjura, quelque sort qui pût lui être destiné, de jeter les yeux sur toute sa conduite passée, & qu'il y verroit que dans tous les temps il avoit été ami de Pizarre, & avoit travaillé pour la gloire de sa Patrie.

Ses représentations furent aussi infructueuses que la généreuse interposition d'Alvarado. Peu de temps après que la Sentence eût été prononcée, Ferdinand supposa qu'on avoit formé un complot pour le tirer de prison, & il le fit étrangler à l'âge de soixante & quinze ans, quoique quelques Auteurs prétendent qu'il n'en avoit que soixante & cinq. Son corps fut transporté dans une place publique de Cuzco, où il fut décapité, & il y demeura presque nud la plus grande partie du jour, sans que personne ozât

PIZARRE.  
Chap. VI.

An. 1537.

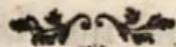
Ferdinand  
Pizarre le fait  
exécuter.

An. 1538.

**PIZARRE**,  
 Chap. VI.  
 An. 1538.

lui donner la sépulture, crainte de s'attirer le ressentiment de ses ennemis, qui furent assez inhumains pour n'en prendre aucun soin. Enfin quelques pauvres Indiens qui avoient été à son service, l'envelopperent d'un gros linceul, & le porterent dans une Eglise, où le Clergé l'enterra sous le grand Autel.

Almagro laissa un fils naturel, qu'il avoit eu d'une femme Indienne, & à sa mort il le recommanda aux soins de Jacques Alvarado. Cet Officier demanda que Pizarre évacuât tout le pays qui avoit toujours été sous le Gouvernement d'Almagro, afin d'en prendre possession au nom de ce jeune fils: mais le Marquis répondit avec hauteur, que son Gouvernement n'avoit plus alors de limites, & qu'il ne connoissoit personne qui eût aucun droit de partager avec lui, puisqu'Almagro ne vivoit plus. Alvarado sur ce refus résolut de se pourvoir en Espagne, & d'y porter toutes les preuves propres à soutenir ce qu'il avoit dessein de représenter à la Cour.



## CHAPITRE VII.

An. 1538.

*L'Inca fait tête aux Espagnols : Ferdinand Pizarre est emprisonné en Espagne : On partage les mines du Potosi : Cruautés du Marquis envers les partisans d'Almagro : Histoire remarquable de douze d'entre eux : Complot formé à Lima pour le faire périr : Il est assassiné avec tous ses compagnons : Son portrait : Le fils d'Almagro est proclamé Gouverneur du Pérou.*

**V**ERS le même tems, l'Inca Mango Capac résolut de faire un effort pour chasser les Espagnols, & nuisit considérablement à leur progrès, parce que les Péruviens ayant en grande partie perdu la terreur qui leur avoit d'abord été imprimée par les armes à feu & par les chevaux, se trouverent alors en état de leur faire une plus vigoureuse résistance. Il y eut même quelques occasions où ils réussirent à pousser leurs ennemis devant eux, & il est certain que plus de deux mille

Mango-Capac résiste aux Espagnols.

**PIZARRE**,  
Chap. VII.  
An. 1538.

Espagnols trouverent alors beaucoup plus de difficultés à conserver le terrain qu'on avoit conquis, que quatre cent n'en avoient eu à en faire la conquête. Il paroît également certain que si quelques corps particuliers d'Indiens n'eussent été assez insensés pour s'attacher fortement & avec fidélité à leurs intérêts, en leur fournissant des provisions, en leur découvrant tous les passages, & en leur donnant continuellement des avis, Pizarre auroit pu être chassé de ses acquisitions de la maniere la plus honteuse.

Ferdinand  
Pizarre est ar  
rêté en Espa  
gne.  
An. 1539.

Il arrive souvent que les mesures dictées par la sévérité irritent les dissensions civiles, au lieu de les appaiser, & l'on en vit alors une preuve évidente par les suites de la mort d'Almagro. La faction contraire aux Pizarres prit de jour en jour de nouvelles forces, & devint si puissante, que Ferdinand qui avoit été le principal auteur de cette mort, jugea qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de se retirer en Espagne avec tout l'or qu'il pourroit ramasser, parce que les clameurs des Soldats lui firent soupçonner qu'on formoit quelque dessein contre sa vie. Alvarado avoit déjà pré-  
venu

venu les esprits contre lui à la Cour; PIZARRE, Chap. VII.  
 il fut arrêté à son arrivée & jetté dans une prison. Alvarado mourut peu de temps après, & l'on soupçonna qu'il avoit été empoisonné: mais cet événement ne changea rien au sort de Ferdinand, dont les défenses furent trouvées si foibles, qu'il demeura renfermé plus de vingt ans.

An. 1539.

Les mines du Potosi dans la Province de Charcas, furent l'acquisition la plus importante que firent les Espagnols après la mort d'Almagro: le Marquis les partagea entre les conquérants, après avoir fondé la ville de la Plata, ainsi nommée à cause de sa situation: il assigna une portion considérable de ces mines à son frere Ferdinand, alors en Espagne, & une autre à son frere Gonzalez, qu'il avoit trouvé Gouverneur de Quito, & qui étoit alors occupé à soumettre l'Inca Mango-Capac.

Après avoir repoussé l'Inca dans ses Montagnes, Gonzalez tourna toutes ses vues à faire de nouvelles découvertes. Il marcha bien accompagné du côté de l'Est, pour parvenir, s'il lui étoit possible, à acquérir quelques connoissances de la largeur de l'Amé-

Nouvelles découvertes faites par les Pizarres.

PIZARRE,  
Chap. VII.

An. 1539.

rique, & malgré des difficultés inconcevables, ce fut en suivant ses ordres qu'Orellana, l'un de ses Officiers, cotoya la riviere des Amazones, & qu'après en avoir atteint l'embouchure, il regagna les établissemens des Espagnols de l'autre côté du continent de l'Amérique, enfin qu'il s'ouvrit un passage pour pénétrer dans des pays inconnus, aussi importants qu'aucuns de ceux dont on eût encore fait la découverte.

Inhumanité  
du Marquis.

Après la mort d'Almagro, la conduite du Marquis Pizarre fut aussi imprudente que cruelle : non-seulement il déplaça tous les Officiers qu'il soupçonna d'avoir eu de l'inclination pour le parti de l'Adelantade: mais ne pouvant lui-même se faire illusion sur sa propre injustice, & craignant les suites des plaintes qu'ils pouvoient porter contre lui, il prit ses mesures pour les empêcher absolument de retourner en Espagne. Un grand nombre d'entre eux se trouverent alors dans la situation la plus fâcheuse, & furent réduits à la nécessité de vivre des aumônes de leurs compatriotes. Il y en eut douze, tous gens de très bonne famille, qui demeuroient dans une maison que de

la Prefsaleur avoit donnée, & qui ne possédant qu'un seul habit le portoient tour à tour, & ne fortoient qu'alternativement un seul à la fois. De la Prefsale mourut: Pizarre les chassa de la maison, & fit en même temps publier un Edit, par lequel il fut défendu de leur donner aucun secours, non plus qu'à leurs adhérens, sous des peines très sévères.

PIZARRE,  
Chap. VII.

An. 1539.

Le désespoir où les jetta cet Edit, eut des suites plus funestes pour Pizarre, que tout ce qui leur étoit arrivé jusqu'alors. Ils reconnurent que leur misère ne pouvoit se terminer que par leur mort, ou par celle du Marquis, & ils résolurent ouvertement de se venger, ce qu'ils exécuterent avec autant d'ardeur que de courage.

Les partisans  
d'Almagro se  
déterminent à  
la vengeance.

An. 1540.

Quoique la ville de Lima eût été fondée par les soins & sous les yeux du Marquis, le plus grand nombre des habitans plaignoient le sort d'Almagro. Les uns se rappelloient combien il avoit contribué à la réduction du Pérou: d'autres se ressouvenoient de l'affection qu'il marquoit aux gens de guerre dont il étoit aussi très aimé: enfin un troisième parti, composé de gens qui s'étoient élevés par sa protection, ne

**PIZARRE,**  
Chap VII.

An. 1540.

cherchoit qu'une occasion favorable de venger sa mort sur ceux qui en avoient été les auteurs. De ces derniers étoient les malheureux Vétérans qui gémissaient sous les tristes effets de l'Edit de Pizarre : ils se rendirent séparément à Lima, deux ou trois seulement ensemble, jusqu'à ce qu'ils y fussent au nombre de plus de deux cents, bien déterminés à saisir la première occasion d'exécuter leur projet. Cependant ils le suspendirent quelque temps, parce qu'ils apprirent qu'il devoit venir un Commissaire d'Espagne, pour examiner la conduite du Marquis : & que quelques gens de sa suite étoient déjà arrivés, ce qui leur fit espérer d'obtenir justice sans être réduits à la nécessité de se révolter.

Ils attaquent  
la maison du  
Marquis.

An. 1541.

Ces dispositions durèrent peu : le Dimanche 26 de Juin 1541. de Rada, un des chefs de la conspiration fut vivement allarmé sur ce qu'on l'assura qu'ils étoient découverts, & que le Marquis prenoit des mesures pour se rendre Maître de tous les conjurés, dans l'intention de les faire périr en moins de trois heures par une mort ignominieuse. Rada fit part de cette nouvelle à ceux de ses compagnons

qu'il put rencontrer, & voyant qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, ils se rendirent un à un jusqu'au nombre de dix-neuf à la maison du jeune Almagro située dans la grande place de Lima: en partirent l'épée à la main: passèrent par la place du marché & marcherent au palais du Marquis, en criant, vive le Roi! Meure le Tyran! Il est remarquable qu'il y avoit alors plus de mille personnes dans la place, sans qu'aucun leur fit la moindre opposition, & sans qu'on donnât avis à Pizarre de leur soulèvement: enforte qu'ils entrèrent sans aucune difficulté dans le palais, dont les portes étoient ouvertes.

Pizarre, qui n'avoit alors avec lui que deux ou trois personnes, apprit ce qui se passoit par un de ses pages, & donna ordre à François de Chaves, son Lieutenant Général, de fermer la porte de l'appartement, ce que cet officier négligea, croyant que c'étoit seulement une mutinerie entre quelques soldats, qu'il appaiseroit aisément par sa présence. Il se rendit sur les degrés, & leur demanda quel étoit l'objet de ce mouvement: mais il ne reçut de réponse que par les épées de deux ou trois des conspirateurs qui les lui

---

 PIZARRE,  
 Chap. VII.

An. 1541.

**PIZARRE**,  
Chap. VII. enfoncèrent dans le sein, & il tomba mort à leurs pieds.

An. 1541.

Il est assassiné.

Le Marquis, voyant ce qui se passoit de la gallerie, n'eut pas le temps de prendre son armure : il se faisoit seulement de son épée & de son bouclier, & défendit la porte de sa salle à manger pendant quelque temps avec une grande valeur, soutenu seulement de son beau-frere Dom François d'Alcantara, & de deux de ses Pages, parce que le reste de sa suite, & tous ses Domestiques avoient pris la fuite dès le commencement du tumulte. Un des conspirateurs pressant vivement, porta un coup, qui jetta Dom François sur le carreau : alors les autres redoublèrent leurs efforts : le Marquis fut contraint de reculer devant eux : enfin il tomba affoibli par ses blessures, & ils acheverent bien-tôt de le tuer. Ses deux Pages, après avoir blessé dangereusement plusieurs des conspirateurs, expirerent aussi à ses côtés, combattant vaillamment jusqu'au dernier soupir pour sa défense.

Son portrait.

C'est ainsi que périt à l'âge de soixante-cinq ans, Dom François Pizarre, le premier qui fit la découverte & la conquête du Pérou : homme dont la

bassesse de l'éducation paroissoit en ce qu'il ne savoit pas même signer son nom, son Secrétaire étant obligé de l'écrire pour lui entre deux traits que Pizarre faisoit avec la plume. Il avoit certainement de grandes qualités, & la Nature lui en avoit donné qui le rendoient aussi illustre dans les opérations de la guerre, que propre à gouverner durant la paix. Il étoit brave, prudent, & d'un esprit élevé : mais d'une ambition sans bornes, ne faisant aucun scrupule de sacrifier son honneur à ses intérêts, & ternissant ses grandes qualités par des actes d'inhumanité, que rien ne peut excuser.

La conduite qu'il tint en s'emparant de la personne d'Atabaliba, & en le faisant mettre à mort : la maniere honreufe dont il manqua au serment solennel qu'il avoit fait à Almagro, & dont il contribua à la mort de ce Commandant infortuné : ainsi que l'injuste persécution qu'il fit souffrir à ses partisans, auroient suffi pour obscurcir la gloire d'un conquérant encore plus illustre que ne pouvoit être Pizarre.

Le Marquis ne fut jamais marié : mais il eut plusieurs maîtresses, dont quelques-unes étoient de la famille de l'In-

Le jeune Almagro est reconnu pour Gouverneur au Pérou.

PIZARRE,  
Chap. VII.  
An. 1541.

ca : cependant nous ne trouvons pas qu'il ait laissé d'enfants. Il fut enterré secrètement par ses domestiques, comme l'avoit été son compétiteur Almagro, aucun officier ni personne de quelque distinction n'osant assister à ses funérailles, crainte de s'attirer la haine de ses ennemis. Sa maison fut pillée aussitôt, ainsi que celle de ses freres, & celles de deux ou trois de leurs amis déclarés. On prétend qu'on trouva dans son palais la valeur d'un million d'écus en or & en argent : mais on ne toucha pas aux meubles, & on les laissa pour l'usage du jeune Almagro, que ceux de son parti proclamèrent aussitôt Gouverneur du Pérou. Il lui vint du secours de toutes parts, suite ordinaire du pouvoir : mais il se commit de grands défordres dans la Ville, comme il arrive toujours après de tels changements.



An. 1541.

## C H A P I T R E V I I I .

*On s'oppose en plusieurs endroits à l'autorité du jeune Almagro : Vaca de Castro arrive d'Espagne avec une nouvelle commission : Son caractère : Il est joint par Alonzo de Alvarado, par Holguin, & par plusieurs autres Officiers : Défauts de conduite d'Almagro : Gonzalez Pizarre se soumet à lui : Querelle de deux Officiers d'Almagro dont un est tué : Almagro tue lui-même le second : Il refuse toutes les propositions de Castro, contre lequel il combat : Il est mis en déroute, est fait prisonnier, est déclaré coupable de haute trahison, & exécuté avec un grand nombre de ses partisans.*

**L**A Magistrature de Lima fut obligée de reconnoître l'autorité d'Almagro ; & plusieurs parties de l'Empire en firent de même : mais Alonze de Alvarado, qui étoit dans la Province méridionale de Chiachapuca, & Holguin refuserent absolument de s'y sou-

Opposition  
contre Alma-  
gro.

PIZARRE,  
Ch. VIII.

An. 1541.

mettre. Le dernier, sur les premières nouvelles de cette révolution se rendit avec la plus grande diligence à Cuzco, où il éleva l'Etendard royal, & envoya sans perdre de temps des messagers dans les Provinces d'Arequipa, & los Charcas, ainsi que dans les lieux voisins, pour encourager ceux qui demeuroient fideles à leur devoir, & opposés au nouveau gouvernement. Quelques-uns qui étoient attachés à la faction d'Almagro s'échapperent secrettement, dans l'intention de joindre leurs amis à Lima: mais on les poursuivit, & ils furent bientôt ramenés à leur devoir.

Cependant Holguin fut informé qu'Almagro marchoit à la tête de six cents hommes, soit pour s'emparer de Cuzco, soit pour lui livrer bataille, & se jugeant trop foible pour lui pouvoir seul tenir tête, il résolut de se joindre s'il étoit possible avec Alvarado, ce qu'il exécuta par le stratagème que nous allons rapporter.

Arrivée de  
Vaca de Castro.

Il fit marcher en avant un parti de cavalerie, qui surprit quelques-uns des gens d'Almagro. Il en fit pendre deux, pour intimider les autres, & renvoya le reste au camp, avec or-

dre de dire à leur chef, que dans un jour ou deux il lui feroit une telle visite qu'il auroit lieu de se repentir de leur entrevue. Almagro s'arrêta aussitôt pour l'attendre, & Holguin profita de cette circonstance pour prendre tout-à-coup une autre route, par laquelle il eut bientôt joint Alvarado. Peu de jours après ils joignirent aussi Vaca de Castro, le nouveau Commissaire, qu'on attendoit depuis si long-temps d'Espagne. Outre les ordres dont il étoit chargé pour examiner les différens qui s'étoient élevés entre les Généraux, il étoit encore autorisé, dans le cas de la mort du Marquis Pizarre, à prendre la dignité de Gouverneur du Pérou, & à se charger de l'administration. Les vents contraires l'avoient jetté dans la baye de Gorgona, il avoit résolu de se rendre par terre à Lima, & ce fut sur la route de cette ville qu'il reçut ces nouveaux renforts, qui le mirent à la tête de sept cents hommes.

Vaca de Castro étoit un homme d'un très grand sens, qui avoit des connoissances fort étendues, beaucoup de résolution, & une intégrité à toute épreuve. Il s'étoit particulie-

Ses grandes  
qualités.

PIZARRE,  
Chap. VIII.

An. 1541.

rement livré à l'étude des loix : mais son ferme attachement à la justice : son éloignement pour tout ce qui n'étoit pas conforme à la droiture la plus rigoureuse, & sa fermeté à ne jamais suivre, même dans la cause la plus juste, aucune méthode qui parut avoir la plus légère apparence de détour, avoient empêché qu'il ne remplît les postes que sa vertu méritoit, & jusqu'alors il avoit été fort peu connu.

Nous ignorons par quel hazard un homme d'une intégrité aussi parfaite parvint à avoir quelque crédit à la Cour : mais il est certain que l'Empereur l'éleva à ce poste d'honneur, sans prendre le conseil d'aucun de ses Ministres, & uniquement parce qu'il avoit des preuves convaincantes de sa droiture. Charles-Quint en le nommant dit qu'il vouloit éprouver si la vertu fructifieroit dans le terroir des Indes, puisqu'elle étoit si peu chérie dans les cours de judicature d'Espagne. En effet jamais l'Amérique n'a eu de semblable Gouverneur ni avant, ni après lui, & sa conduite prouve évidemment la vérité du proverbe que la droiture est la meilleure politique.

Quand il partit pour cette expédition sa suite étoit très peu nombreuse, & il n'avoit presque point d'argent; aussi paroît-il étonnant qu'avec d'aussi foibles secours, il ait pu avoir autant de succès: mais on cessera d'en être surpris si l'on fait attention à l'état où étoient alors les affaires du Pérou, & aux circonstances qui déterminèrent un fort parti à se joindre à lui pour trouver un appui devenu nécessaire.

De Castro reçut très bien Alvarado & Pedro de Holguin: & il les confirma dans les commandements dont ils étoient pourvus: mais pour prévenir toutes les disputes qui auroient pu naître d'un partage de la principale autorité, après le funeste exemple des divisions de Pizarre & d'Almagro, il prit pour lui-même le titre de Capitaine-Général, & résolut d'agir en personne par tout où il seroit nécessaire, quoiqu'il n'eût pas été élevé dans l'art militaire.

Personne ne se conduisit peut-être jamais avec plus d'égalité que le fit Castro; il ne marqua point son autorité par l'oppression, & ne gagna l'amitié de personne par la flatterie; l'une & l'autre voie lui étant également odieu-

PIZARRE,  
Chap. VIII.

Ann. 1542.

Il prend le  
titre de Capita-  
taine Géné-  
ral.

**P**IZARRE,  
Chap. VIII.  
An. 1541.

se. Il jugeoit avec la plus grande impartialité toutes les affaires qui lui étoient rapportées : sans que le nom d'Espagnol ni celui d'Indien fit jamais pencher la balance. Envers ceux qui étoient soumis à l'Empereur il se conduisoit en père : envers les rebelles il agissoit en interprète des loix, qu'il faisoit observer à la lettre. Comme particulier il étoit très doux & très humain : comme Juge il ne connoissoit pas l'indulgence. Le peuple fut d'abord frappé d'étonnement d'une telle conduite : mais on fut bientôt convaincu de la droiture de ses intentions & les sujets de l'Espagne révérent enfin celui qui dans les commencements leur avoit imprimé tant de crainte.

Son autorité  
est reconnue  
par Gonzalez  
Pizarre.

Belalcazar vint de son Gouvernement de Popayan complimenter Castro sur son arrivée ; & la plus grande partie des places qui n'étoient pas gênées par la présence d'Almagro reconnurent son autorité. Gonzalez Pizarre qui étoit revenu de son voyage à l'Est après avoir éprouvé des fatigues excessives, & perdu plus des deux tiers de ses gens, lui envoya une députation de Quito, pour se soumettre à sa supériorité, & pour offrir de

marcher à son secours avec tous les hommes qu'il pourroit lever. De Castro, qui se conduisoit toujours par les principes de la droiture, lui fit réponse: qu'il acceptoit sa soumission, & étoit très satisfait de sa fidélité envers l'Empereur: mais qu'après la fatigue qu'il avoit soufferte dans son voyage il falloit qu'il prit du repos: que le parti fidele à son devoir étoit actuellement assez fort: que par cette raison il le dispensoit de se rendre auprès de lui, & qu'il le laissoit en pleine liberté de se livrer au soin des affaires civiles de Quito.

Le jeune Almagro étoit alors occupé des moyens de faire tête à une opposition aussi formidable: son caractère étoit franc, brave & généreux, mais un peu cruel. La nature l'avoit favorisé d'un heureux génie, qui avoit été cultivé par une excellente éducation: mais sa jeunesse empêchoit qu'il n'eût autant d'influence & d'autorité que son mérite lui en auroit acquis s'il avoit été d'un âge plus avancé. Cet inconvénient le jeta dans un grand nombre de fautes, dont la principale fut de laisser joindre les armées d'Alvarado & d'Hol-

PIZARRE  
Chap. VIII.

Ann. 1541

Conduite  
imprudente:  
d'Almagro.

**PIZARRE**, guin, & de ne pouvoir prendre un  
 Chap. VIII. parti fixe sur la conduite qu'il devoit  
 An. 1541. tenir, jusqu'à ce qu'il fût trop tard  
 pour le faire avec fruit.

La mort de son Général de Reda, homme aussi fidele qu'expérimenté contribua beaucoup à le jeter dans les plus grands embarras, & le parti qu'il prit ensuite de partager la Commission de Général entre Christophe de Sotalo, & Garcie de Alvarado le conduisit bientôt à sa ruine totale.

Ces deux Commandants prirent querelle sur la supériorité : le premier ayant condamné un soldat à être pendu pour vol : le second s'y opposa : cette dispute dégénéra en paroles très vives & Christophe fut tué sur la place.

Il fait tuer  
 un de ses Gé-  
 néraux en sa  
 présence.

Almagro fut très irrité de cet assassinat & Garcie de Alvarado craignant sa vengeance, résolut de le prévenir en le tuant à une fête qu'il feignit de préparer pour son amusement. Ce projet fut découvert, & on en instruisit Almagro, qui sous prétexte de maladie demeura dans sa maison. Garcia qui craignoit de perdre une occasion aussi favorable, se rendit auprès de lui pour l'engager à venir

à son divertissement : & Almagro ,  
 comme s'il eut cédé à ses instances  
 cria à haute voix qu'on lui appor-  
 tât ses habits. C'étoit le signal qu'il  
 avoit donné à ses gens lorsqu'il avoit  
 été instruit de l'approche de Garcia,  
 & qu'il s'étoit déterminé sur la façon  
 dont il vouloit le faire périr. Six hom-  
 mes entrèrent à la fois, se jetterent  
 sur Garcia, & le frapperent de plu-  
 sieurs coups de poignard : Almagro  
 même tira son épée & la lui passa au  
 travers du corps, après quoi il nom-  
 ma Balsa pour son Général, & réso-  
 lut de marcher contre le nouveau  
 Gouverneur.

PIZARRE,  
 Chap. VIII.

An. 1541

Vaca de Castro campa à Guaman-  
 ga, environ cinquante lieues au Sud-  
 ouest de Cuzco, & voulant empêcher  
 l'effusion du sang chrétien, il fit ses  
 efforts pour persuader à Almagro de  
 mettre bas les armes : mais ce jeune  
 Commandant insista pour qu'on lui  
 laissât la jouissance du gouvernement  
 de son père, sans aucun trouble, jus-  
 qu'à ce que l'Empereur en eût décidé.  
 Il fonda ses espérances sur ce que  
 ses droits étoit alors soutenus devant  
 Sa Majesté Impériale par Alvarado,  
 contre l'opposition de Ferdinand Pi-

Vaca veut  
 séduire ses  
 gens.

An. 1542

**PIZARRE**,  
Chap. VIII.

An. 1542.

zarre : mais pendant que les députés alloient & venoient des deux côtés, il apprit que Vaca faisoit secrettement tous ses efforts pour séduire ses gens. On découvrit aussi dans son camp un Espagnol déguisé en Indien avec une lettre pour Pierre de Candie, Ingénieur d'Almagro, par laquelle on l'engageoit sous des offres très considérables à mettre l'artillerie hors de service, si les deux armées en venoient au combat. Cette perfidie irrita tellement le jeune Général, qu'il donna ordre de pendre à l'instant cet espion; & quoiqu'il eût paru jusqu'alors disposé à se prêter à des termes d'accommodement, il ne voulut plus écouter aucune proposition, à moins que de Castro ne consentit à bannir Holguin, Alvarado, de la Véga, & plusieurs autres anciens Officiers, qui faisoient la principale force de son armée.

Bataille entre les deux partis.

Toute espérance d'accommodement étant évanouie de l'un & de l'autre côté, les deux armées se mirent en marche pour combattre dans la vallée de Chupas. Celle de Castro étoit composée de sept cents Espagnols, avec beaucoup d'Indiens,

& celle d'Almagro n'étoit que de cinq cents Européens: mais ils avoient l'avantage d'occuper un terrain élevé, sur lequel il plaça son artillerie, qui commandoit toute la plaine. Pour éviter les effets de cette disposition, Carvajal Major - Général de Castro trouva le moyen d'approcher assés près des ennemis sous le couvert d'une petite éminence: mais quand cet abri lui manqua il se trouva entièrement découvert, & exposé au feu de l'artillerie. Almagro remarquant alors que tous les boulets passoient par-dessus les têtes des troupes de Castro, sans leur faire aucun mal, s'avança sur Pierre de Candie, la fureur dans les yeux: le frappa de son épée, en le nommant traître: descendit de cheval; se jetta sur un des canons: le fit pencher vers l'ennemi avec le poids de son corps, ordonna d'y mettre le feu & renversa dix-sept Espagnols de ce coup, qui fut le premier qui fit quelque effet.

La vivacité de la jeunesse & le défaut d'attention lui firent faire une faute qui occasionna sa ruine, dans le temps où il paroissoit près d'avoir le plus heureux succès. Lorsque de

PIZARRE,  
Chap. VIII.

An. 1542.

Castro s'avançoit, quelques-uns des gens d'Almagro le presserent imprudemment de les mener à sa rencontre ; il y consentit & passa entre les ennemis & son artillerie, ce qui la rendit absolument inutile. Le Major-Général Suarez voyant cette faute irréparable dit à Almagro : « Si vous » aviez gardé votre poste, ainsi que » je vous l'avois conseillé, de Castro » étoit immanquablement ruiné : mais » vous avez perdu tout l'avantage que » la fortune vous avoit donné, & je » ne veux pas avoir part à une dé- » faite, qui vient de votre impru- » dence. » Après avoir dit ces mots il piqua son cheval vers l'armée de Castro, où il fut suivi de plusieurs autres.

Les troupes  
d'Almagro  
sont défaites.  
Il est arrêté à  
Cuzco.

Holguin fut tué d'une balle de mousquet au commencement du combat, & Alonze de Alvarado auroit été renversé par Almagro, si de Castro, qui par le Conseil de ses Officiers les plus expérimentés s'étoit tenu à l'écart avec un Corps de trente hommes, pour se porter où la nécessité le demanderoit, n'eût volé à son secours. Il fit bien voir alors qu'il avoit autant de génie pour la guerre, que pour les affaires civiles,

& jamais il ne fut donné de secours plus à propos. Ses Troupes s'animerent d'une nouvelle ardeur : elles combattirent avec des efforts prodigieux de valeur, & chasserent bien-tôt les ennemis du champ de bataille.

PIZARRE,  
Chap. VIII.

An. 1542.

Almagro, qui avoit marqué autant de courage que de résolution, voyant son armée totalement dispersée, se retira accompagné seulement de six Cavaliers, & prit la route de Cuzco : mais les mêmes Magistrats auxquels il avoit donné l'autorité, l'arrêterent aussi-tôt qu'ils furent instruits de sa défaite, & le mirent en prison.

La bataille de Chupas fut livrée le 16 de Septembre 1542 : cinq cents Espagnols y furent tués des deux côtés, les partisans d'Almagro y furent entièrement mis en déroute, & leurs chefs furent faits prisonniers. De Castro ne négligea pas d'honorer & de récompenser la conduite intrépide de ses Troupes : il fit prendre le plus grand soin des blessés, donna ses ordres pour que les morts fussent enterrés avec décence, & se rendit ensuite à Cuzco, où l'on érigea un Tribunal pour faire le procès à Almagro. Il fut déclaré convaincu de haute trahison,

Il est condamné à mort  
& exécuté.

An. 1543.

**PIZARRE**,  
Chap. VIII.

An. 1543.

condamné & exécuté au commencement de l'an 1543. On l'enterra dans le tombeau de son pere, avec aussi peu de cérémonial.

Sa tête ne fut pas regardée comme une expiation suffisante pour ses crimes ; la plûpart de ses principaux Conseillers, particulièrement ceux qui avoient trempé dans l'assassinat du Marquis Pizarre furent jugés & exécutés sans aucune faveur, & sans aucune grace. Par cette conduite, non-seulement de Castro éteignit la rébellion, mais il en arracha même jusqu'aux racines : & la droiture de ses intentions fut généralement reconnue, ainsi que son amour désintéressé pour la justice.



## CHAPITRE IX.

*De Castro fait d'excellents Réglements après la rébellion : Il est supplanté par Blaise Nunez qui prend le titre de Viceroi , & se conduit avec beaucoup d'imprudence : Nunez trouve de l'opposition de la part de Gonzalez Pizarre , dont l'autorité obtient la sanction des Juges : Le Viceroi est emprisonné , mais il s'échappe , & après de grandes fatigues il est tué dans une bataille. Pedro de la Gasca arrive avec le titre de Président , & une grande autorité : Pizarre rejette les offres de Pedro , & perd beaucoup de pays : mais il combat Centeno & remporte la victoire.*

**D**E Castro , ayant ainsi appaisé tous les mouvements qui agitoient depuis si long temps le Pérou , s'appliqua entierement à regler l'état civil du pays , & à le faire jouir des fruits de la paix. Il établit des Cours de Justice , où le bon droit étoit soutenu avec la plus grande impartialité :

Sage conduite de Castro. Etablissement de la Religion Chrétienne au Pérou.

**PIZARRE**, il affermit les anciennes Colonies,  
 Chap. IX. & donna des encouragements pour

An. 1543.

en établir de nouvelles : il récompensa les découvertes autant qu'il fut en son pouvoir, & par cette sage conduite il appaisa les clameurs & les cris d'un peuple imbécile.

Sous son Gouvernement les mines furent exploitées avec un grand profit pour les Propriétaires : il établit des Ecoles & des Colléges dans toutes les grandes Villes, & fit choix de plusieurs hommes savants, bien instruits dans les langues Indiennes pour prêcher l'Evangile au Peuple. Lui-même réussit à convertir Paulu frere de l'Inca, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, & qui fut baptisé sous le nom de Christophe : cet homme avoit un excellent jugement, & fut très attaché aux intérêts des Espagnols, envers lesquels il se conduisit suivant les principes les plus exacts de l'honneur & de la droiture.

De Castro partagea aussi les Terres en Jurisdictions Ecclésiastiques, & établit des Evêques & des Ministres subordonnés, ayant été revêtu à cet effet de l'autorité nécessaire, tant de la part du Pape, que de celle  
 de

de l'Empereur. Si le Gouvernement étoit demeuré entre ses mains, le Pérou en peu d'années seroit devenu l'un des Royaumes les mieux réglés de tout l'Univers, & il auroit rapporté plus de profit à l'Espagne que tous ses autres États: mais les cabales des Ministres qui ne retiroient aucun profit d'un homme dont la conduite n'avoit jamais besoin de défense, & qui ne savoit pas acheter la faveur par des présents, troublèrent bientôt ce calme. Ils nommerent d'abord des Juges auxquels ils donnerent une autorité très étendue, pour prendre connoissance des affaires publiques, & qui s'opposèrent souvent aux mesures du Gouverneur, uniquement pour la satisfaction de contredire: ensuite on envoya Blaise Nunez avec le titre de Viceroy, pour le supplanter, & pour donner force à des Loix absolument contraires à l'avantage & à la paix du Royaume.

Quand ce nouvel Officier arriva à Lima, en 1544, les habitants offrirent unanimement de soutenir de Castro dans son administration, & de supplier l'Empereur de le continuer: mais il refusa absolument de pro-

PIZARRE;  
Chap. IX.

An. 1543.

Onenvoye  
Nunez pour  
Viceroy. Son  
impudence  
cause de nou-  
veaux trou-  
bles.

An. 1544.

PIZARRE,  
Chap. IX.

An. 1544.

fiter de leur amitié. Il se soumit à l'autorité de Nunez, qui conçut de la jalousie du grand crédit qu'il avoit acquis parmi le peuple : le fit bientôt mettre aux arrêts sous quelque prétexte, & se conduisit d'une manière si arbitraire & si imprudente qu'elle lui attira un grand nombre d'ennemis. Ils encouragerent Gonzalez Pizarre à lever des troupes contre lui : & promirent de le soutenir dans sa place de Procureur - Général, qui lui donnoit le pouvoir d'engager des troupes pour la défense de sa personne. Les Juges dont nous avons déjà parlé confirmèrent son titre par opposition contre Nunez, & disposerent si bien toutes choses en sa faveur qu'il fût reconnu Gouverneur du Pérou dans la ville de Cuzco.

Herrera & Garcilasso de la Véga parlent différemment de l'administration de Nunez; mais nous avons préféré de nous attacher au récit du dernier, qui paroît le plus modéré, qui ne marque de passion contre aucun parti, & qui n'entreprend point de justifier les actions condamnables de quelque côté qu'elles se trouvent. Au contraire Herrera fait paroître une animosité

continuelle contre la famille de Pizarre; mais ce qui nous détermine encore plus à nous attacher à la Véga, est qu'il vivoit dans le pays, & dans le temps où sont arrivés les faits qu'il rapporte.

PIZARRE,  
Chap. IX.

An. 1544.

La conduite de Nunez étoit si arbitraire & si odieuse que ses troupes passoient de jour en jour à Pizarre. Son caractère étoit si violent qu'il fit assassiner en sa présence Suarez, l'un de ses meilleurs amis, parce qu'il le soupçonna d'avoir dessein de déserter: mais il se repentit bientôt de cette cruauté, ayant eu des preuves incontestables de sa fidélité.

Une conduite aussi despotique, obligea les Juges à faire mettre Nunez en prison, & à l'envoyer sous bonne garde à bord d'un vaisseau. C'étoit le seul moyen de le garantir des insultes d'une populace irritée, & de le sauver de la vengeance de Benoit de Carvajal, frère de Suarez, qui avoit servi sous Gonzalez. Quelque temps après il fut mis en liberté & transporté comme il le désiroit à Truxillo, sous les ordres d'Alvarez l'un des Juges qui fut chargé par les autres de le mener en Espagne, & de présenter

Les Juges  
le font arrê-  
ter. Gonzalez  
Pizarre est re-  
connu pour  
Gouverneur,

**PIZARRE**, à l'Empereur le détail de sa conduite:  
 Chap. IX. Cependant Gonzalez, en partie par  
 An. 1544. des moyens légitimes, en partie par  
 des moyens honteux, réussit à se faire  
 reconnoître généralement pour Gou-  
 verneur du Pérou : mais il eut la pru-  
 dence de laisser toute l'administration  
 des affaires civiles aux Juges, pour  
 s'appliquer entierement à ce qui con-  
 cernoit le régleme[n]t & la conduite de  
 l'armée.

Vaca de  
 Castro quitte  
 le Pérou.

Après que Pizarre eût si bien établi  
 son autorité que personne ne paroissoit  
 avoir ni la force ni la volonté de la lui  
 disputer, il résolut d'envoyer deux de  
 ses partisans en Espagne dans le même  
 vaisseau qui devoit y transporter Vaca  
 de Castro. Ils étoient chargés de faire  
 l'apologie de sa conduite : mais de  
 Castro, qui en craignoit quelques mau-  
 vais offices, engagea l'équipage à sortir  
 du port, & à faire voile pour Pana-  
 ma, avant que les dépêches de Pizarre  
 fussent en état.

Mauvaise  
 conduite de  
 Pizarre.

Cette retraite irrita excessivement  
 Pizarre, & il accusa diverses person-  
 nes qui lui avoient rendu de très  
 grands services, d'avoir eu part à l'éva-  
 sion de Castro. Non-seulement il en  
 fit emprisonner plusieurs de son auto-

rité arbitraire , mais il en fit même mourir quelques-uns cruellement. Il fit tous ses efforts pour faire tomber l'horreur de cette conduite sur Carvajal : mais comme il ne fit aucune démarche pour l'en punir par la fuite , on jugea qu'il n'avoit cherché qu'à se disculper lui-même.

PIZARRE,  
Chap. IX.

An. 1544.

Aussi-tôt que le Viceroy & le Juge Alvarez furent arrivés à Tumbes , ils publierent un Manifeste , qui contenoit le récit de la révolte de Pizarre , & requirent l'assistance de tous les fideles sujets contre lui. Nunez fit paroître en cette occasion beaucoup plus d'habileté qu'on ne lui en avoit jugé dans le temps où la fortune lui avoit été le plus favorable : mais la mauvaise réputation qu'il s'étoit acquise avoit tellement pris le dessus , que les ennemis mêmes de Pizarre craginirent de se joindre à lui , & il fut obligé de se retirer à son approche. Pizarre le chassa & le poursuivit jusques dans les montagnes escarpées de Quito , où il se trouva souvent réduit à la plus grande disette , obligé de se nourrir de la chair de ses chevaux , ou des herbes sauvages & des végétaux qu'il pût trouver dans cette terre inculte.

An. 1545.

**PIZARRE**,  
Chap. IX.  
An. 1545.  
Nunez est  
défait & tué.  
An. 1546.

Nunez demeura errant pendant plus d'une année, durant laquelle on commit de grandes cruautés de part & d'autre. Enfin il fut attiré au combat le 19 de Janvier 1546 près de Quito : son parti fut totalement mis en déroute, & le Chef fut tué en combattant vaillamment. Sa tête fut coupée & mise au bout d'une lance par les ordres du vindicatif Suarez : mais Pizarre vivement touché de cette indignité, la fit ôter aussitôt qu'il en eût connoissance, & ordonna qu'elle fut enterrée honorablement avec le corps.

Pierre de la Gasca arrive au Pérou avec le titre de Président.

Le récit de ces dangereuses divisions affligea beaucoup la Cour d'Espagne, & elles déterminèrent l'Empereur à envoyer Pierre de la Gasca avec le titre de Président de la Cour royale du Pérou, & avec un pouvoir égal à celui d'un Prince Souverain. Par ses instructions il fut autorisé à faire de nouvelles loix ou à abroger les anciennes, à pardonner ou punir la trahison, comme il le jugeroit le plus à propos pour l'honneur de Dieu & pour le service du Prince : enfin il lui fut permis d'exercer la même autorité sur les personnes & sur les choses que s'il avoit été le Roi lui-même.

Pierre de la Gasca, Prêtre, & Membre de l'Inquisition, étoit un homme d'une résolution & d'une droiture à toute épreuve, d'un courage inébranlable, doux, affable, pénétrant, subtil : & qui se conduisoit par les principes les plus défintéressés. Sa Commission fut dattée de Vienne, au commencement de 1546, & il arriva à Panama au milieu de Juin de la même année. Il y fut reçu avec un grand respect : son air agréable & sa conduite judicieuse lui procurerent quantité d'amis, & attirerent dans le parti du Roi quelques sujets considérables, du nombre desquels fut Hinojaca, qui commandoit la flotte en qualité d'Amiral sous Pizarre. Sa défection demeura secrète, d'accord avec le Président jusqu'à ce qu'on eût vu de quelle manière Pizarre se conduiroit envers le député qui fut chargé de lui remettre une lettre de l'Empereur, & une autre de Gasca.

PIZARRE,  
Chap. IX.

An. 1546.

Sa conduite  
sage & prudente.

Ces lettres furent données à Pizarre, par Paniagua qu'il reçut très respectueusement. Il communiqua à une assemblée de ses principaux Officiers les instructions de ce député, par lesquelles on offroit une amnistie générale à tous

Pizarre suivit  
des conseils  
violents.

PIZARRE,  
Chap. IX.

An. 1546.

ceux qui voudroient reconnoître l'autorité du Président, & l'on promettoit une concession considérable à Pizarre & à sa famille, en considération de leurs services, sans aucune mention de la rebellion. Carvajal se déclara avec chaleur pour l'acceptation de ces conditions, & il fut soutenu de tous les gens modérés : mais plusieurs autres qui étoient d'un caractère inquiet, & remuant, gagnèrent l'esprit de Pizarre, & l'engagerent à se contenter de faire une réponse. Elle contenoit en peu mots une justification de sa conduite, & il demandoit à être confirmé dans le gouvernement du Pérou, disant qu'il y avoit un droit incontestable en qualité d'héritier de son frère, qui en avoit fait la conquête, ce qu'il appuyoit de divers exemples.

Paniagua avoit des ordres secrets pour accorder cette demande à Pizarre s'il trouvoit que son parti fût très fort : mais il fut visité en particulier par un grand nombre de ses principaux partisans, & ils l'assurèrent qu'ils joindroient tous l'Etendard royal, aussi-tôt que le Président arriveroit dans le Pérou. Sur cette assurance Paniagua ne fit point paroître

ces ordres , pensant qu'il pourroit réussir sans les mettre au jour : mais Garcilasso de la Véga nous assure que par la suite il se repentit plus d'une fois de cette conduite , lorsqu'il vit qu'en agissant différemment il auroit sauvé la vie à un grand nombre de personnes.

Vers le même temps Pizarre fut informé de la défection de Hinojosa , & de celle de plusieurs autres sujets en qui il mettoit une grande confiance : mais ce qui lui causa le plus de chagrin fut d'apprendre qu'il étoit abandonné par les deux députés envoyés en Espagne , pour y justifier sa conduite.

La ville de Cuzco fut surprise peu de temps après par un stratageme. Centeno , Officier qui avoit combattu avec beaucoup de courage sous le Viceroi Nunez , & qui s'étoit retiré dans les montagnes après sa défaite , parut de nouveau , & déclara qu'il étoit fortement attaché à l'Empereur. Il fut joint par environ quatre-vingt Cavaliers avec lesquels il résolut de surprendre cette ville , où il y avoit une garnison de trois cents hommes , commandés par de Robles , homme

PIZARRE ,  
Chap. IX.

An. 1546.

Centeno  
surprend Cuz-  
co.

An. 1547.

**PIZARRE**,  
Chap. IX.

Ann. 1547.

très attaché aux intérêts de Pizarre. Pour y parvenir, il ordonna à quelques Indiens de conduire au soir leurs mules & leurs autres bêtes de charge par une certaine rue avec grand bruit, & avec les méches allumées au pommeau de la selle. La garnison en fut alarmée, & les soldats marcherent du côté où l'on entendoit ce bruit : mais Centeno & ses gens entrèrent dans la ville du côté opposé, les attaquèrent dans leur retraite, & les mirent dans un si grand désordre qu'ils prirent aussitôt la fuite. Centeno demeura maître de la place, & un grand nombre de ceux qui étoient peu affectionnés à Pizarre ou à de Robles y revinrent se joindre à lui, quand ils apprirent ce qui étoit arrivé. De Robles fut découvert lorsqu'il se refugioit dans un couvent : on le fit prisonnier, & il se comporta avec tant d'insolence envers Centeno, que ce Commandant ordonna de lui trancher la tête.

Loix imprudentes de Gaf.  
22.

Le Président arrivé dans la Province de Quito, fit publier de tous les côtés une amnistie générale, & la cassation des loix qui avoient tant déplu au peuple, à l'exception de

quelques-unes qui furent conservées. Il défendit sous des peines très sévères que les Indiens travaillassent aux mines, ou fussent employés à la pêche des perles, & par cette douleur mal entendue il empêcha de retirer le produit de ces trésors, qui rendoient le Pérou une acquisition si importante. Il défendit aussi qu'aucun des Officiers ne retint de serviteur Indien, sous quelque prétexte que ce pût être, & plusieurs de cette nation, qui étoient tombés entre les mains de maîtres tendres & humains, eurent autant de douleur d'être obligés de les quitter, que si on les avoit arrachés d'entre les bras de leurs parents les plus chers. Il ordonna par une nouvelle loi, que les biens de tous les sujets retourneroient après leur mort à la Couronne qui pourroit accorder ce qu'elle jugeroit à propos pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfants. Il en fit encore plusieurs autres, au nombre de quarante-quatre, également contraires à la politique, à la prudence, & aux véritables intérêts du pays.

L'armée de Centeno, renforcée par les troupes qui l'avoient jointe d'Are-

PIZARRE,  
Chap. IX.

An. 1547.

Retraite de  
Pizarre.

PIZARRE,  
Ch. IX.  
An. 1547.

quipa, de la Plata, & d'autres endroits, montoit alors à mille hommes, & le Président dont les forces augmentoient continuellement, résolut de marcher vers Lima, qui se déclara en sa faveur deux ou trois jours après le départ de Pizarre. Ce Commandant avoit dirigé sa marche du côté d'Aréquipa : mais voyant que tous les événements lui étoient contraires, & qu'il n'avoit plus qu'environ quatre cents hommes, quoiqu'il eût été joint par Acosta avec cinquante chevaux ; il tourna du côté du Midi, dans l'intention d'établir une Colonie dans la partie orientale des montagnes du Potosi, dont les mines d'argent avoient été découvertes depuis peu. Il avoit aussi formé le dessein, s'il trouvoit quelque opposition, de se retirer encore plus au Midi, pour former un Etablissement dans le Chili : mais Centeno lui en coupa le chemin, & Pizarre après avoir essayé inutilement de l'attirer dans son parti par de belles promesses, se détermina à s'ouvrir un passage au travers de son camp. Acosta y fit une attaque la nuit qui précéda la bataille, dans l'espérance de surprendre Centeno : mais

il fut découvert, & se retira sans au-

PIZARRE,  
Chap. IX.

An. 1547.

Les forces de Centeno étoient composées d'environ mille à douze cents hommes, & celles de Pizarre n'étoient pas de plus de cinq cents. Le 20 d'Octobre les deux armées se rangerent en bataille vis-à-vis l'une de l'autre : mais le courage & la conduite de Carvajal suppléa au nombre des troupes. Il ordonna à ses gens de ne pas quitter le poste où il les avoit placés, & de conserver leur feu jusqu'à ce que les ennemis fussent près d'eux. Il donna à chaque homme deux mousquets, parce que le plus grand nombre des déserteurs n'avoient pas emporté leurs armes, & ses ordres furent si bien exécutés, que Centeno fut entièrement mis en déroute, quoique la cavalerie de Pizarre eut d'abord été poussée vivement, & que lui-même eût été forcé de se mettre à couvert sous son infanterie.

Il remporte  
une victoire  
sur Centeno.

Centeno, qui s'étoit fait porter au combat dans une litier, fut par sa défaite entièrement guéri de sa maladie : il monta à cheval, pour persuader à ses gens de se rallier : mais tous ses efforts furent inutiles. Cet esprit de

PIZARRE,  
Chap. IX.

Ann. 1547.

témérité, qui les avoit pouffés à marcher au combat, sans attendre les ordres de leur Général, & sans garder leurs rangs, se changea tout-à-coup en crainte & en confusion : ils ne firent aucune attention à ses remontrances, & réduit presque au désespoir, il fut obligé de gagner Lima par les routes les plus détournées.



## CHAPITRE X.

*Gonzalez entre dans Cuzco : Le Président est visité par Valdivia, & par plusieurs autres Officiers : Pizarre court à sa perte en rejetant les conseils de Carvajal : Il est abandonné de toutes ses troupes à la rencontre des deux armées : Il est obligé de se rendre, & se conduit avec beaucoup de fermeté en présence du Président : Il est condamné comme rebelle à l'Empereur, & décapité : On fait mourir plusieurs de ses Officiers : Le Président embarrassé pour le partage du terrain se retire en Espagne.*

CETTE victoire renforça considérablement les troupes de Pizarre, qui furent jointes par un grand nombre de ceux qu'elles avoient vaincus. Elles se mirent en marche pour prendre possession de Cuzco, après quoi l'on en détacha plusieurs partis pour nettoyer le pays: mais dans cette expédition, leurs Commandans se rendirent cou-

Suites de la  
victoire de Pi-  
zarre.

**PIZARRE**, pables d'un grand nombre de cruautés. Cette défaite ne fit aucun tort à  
 Chap. X. l'armée du Président, au contraire  
 An. 1547. elle s'augmenta de jour en jour. Centeno trouva moyen de le joindre, & il fut aussi joint par Belalcazar, & par plusieurs autres bons Officiers, ainsi que par Pedro de Valdivia avec environ douze chevaux.

Valdivia  
 joint le Pré-  
 sident.

An. 1548.

Ce dernier Gentilhomme avoit été nommé Gouverneur du Chili : mais jugeant que ses forces n'étoient pas suffisantes pour se maintenir dans ce poste, il s'étoit embarqué à saint Jago pour Lima, avec des trésors très considérables, dans l'intention de s'en servir à lever des recrues. Quand il vit la situation des affaires, il préféra de se joindre au Président, qui eut la plus grande joye de recevoir un second d'une aussi grande importance. Il ne pouvoit manquer d'en retirer de très grands avantages : Valdivia étoit le plus vaillant guerrier qu'il y eût alors dans toute l'Amérique, & pour l'intrépidité & la prévoyance, il n'y avoit que Carvajal qui pût lui être comparé.

Gasca se trouvoit alors à la tête de quinze cents hommes, & il résolut

de s'avancer contre Pizarre, qui enflé par le succès se déterminâ à marcher à sa rencontre. Cette démarche étoit absolument contraire aux avis de Carvajal, Officier très expérimenté, qui l'assura qu'elle le conduiroit infailliblement à sa perte. Il lui représenta que l'armée du Président étoit de beaucoup supérieure à la sienne: qu'il étoit très certain de la fidélité de ses gens, au lieu que Pizarre devoit être assuré que les trois cents hommes qui avoient déserté de l'armée de Centeno après le combat précédent, retourneroient à leur premier maître sur l'apparence du plus léger avantage. Il lui dit aussi que la conduite la plus prudente qu'il pouvoit tenir, étoit de harasser l'armée du Président, en se retirant devant lui du côté du midi, & de l'affamer, en enlevant toutes les provisions des endroits par où il passeroit, ce qui le jetteroit dans de très grands embarras s'il entreprenoit de le suivre: enfin il promit de lui faire connoître un endroit où il seroit impossible de le forcer, en même temps qu'il tiendrait tout le pays en respect, & qu'il réduiroit son ennemi à la plus grande disette de vivres.

**PIZARRE**,  
Chap. X.  
An. 1548.

Pizarre avoit conçu contre Carvajal les soupçons les plus mal fondés, comme si cet Officier eût eu dessein de le faire périr, & il ferma l'oreille à tous ses avis; Carvajal lui offrit d'empêcher avec deux cents hommes d'Infanterie & cinquante Chevaux, que les ennemis ne passassent la riviere à Apurimac, ou de les mettre en déroute après qu'ils l'auroient traversée: mais ces offres furent méprisées, & Pizarre donna le commandement à Acosta, qui manquoit également de prévoyance & de diligence, & qui laissa les ennemis s'emparer du passage, sans leur opposer la plus légère résistance.

Pizarre ruine ses affaires en ôtant le commandement à Carvajal.

Sur le haut d'une colline près d'Apurimac est une fontaine d'eau fraîche, la seule qui se trouve dans l'étendue de plusieurs milles, & le projet de Carvajal étoit d'y placer une embuscade. Il jugeoit que les soldats, ne soupçonnant pas le voisinage des ennemis, y viendroient boire en désordre après avoir traversé la riviere, & pensoit qu'il lui seroit aisé de tomber sur eux, & de les mettre en déroute dans la confusion où les jetteroit cette attaque imprévue.

Si Pizarre s'étoit prêté à quelqu'un de ces projets, il auroit rétabli ses affaires, & renversé tous les desseins de Gasca : mais Carvajal les lui proposa inutilement, & il perdit toutes les occasions de nuire au Président. Le 9 d'Avril 1548 les deux armées furent rangées en bataille vis-à-vis l'une de l'autre, & lorsque Carvajal eut observé l'ordre de celle de Gasca, il dit que Valdivia l'avoit certainement joint, parce qu'il n'y avoit aucun autre dans le Pérou qui fût en état de disposer cette armée aussi avantageusement qu'elle l'étoit.

La victoire ne fut pas long temps en suspens : les troupes de Pizarre passerent en foule à l'ennemi : Garcilasso de la Vega, pere de l'Historien, fut le premier à leur en montrer l'exemple : toute l'aîle droite le suivit, & plusieurs escadrons de Cavalerie en firent de même. Carvajal, qui dégouté par l'entêtement de Pizarre, avoit refusé tout commandement, & qui n'agissoit plus que comme volontaire, commença alors à chanter quelques couplets d'une ancienne ballade, qui avoit assés de rapport à ce qui se passoit.

PIZARRE,  
Chap. X.

An. 1548.

Pizarre est  
abandonné de  
ses troupes  
& fait prison-  
nier.

**PIZARRE**,  
Chap. X.  
An. 1548.

Le reste des Troupes, se voyant ainsi abandonnées jetterent leurs armes & prirent la fuite, enforte qu'en très peu de temps Pizarre se trouva seul avec un petit nombre d'Officiers. Il se tourna tranquillement du côté d'Acofta, & lui dit : » Eh bien ! frere » Jean, que devons nous faire ? Mou- » rir comme des Romains, répondit » d'Acofta : non, repliqua Pizarre, » si nous périfsons, que ce soit plutôt » en Chrétiens. »

Après avoir dit ces mots, ils s'avancerent du côté de l'armée de Gafca, & Pizarre se rendit à Pedro de Villavincensio, qui le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit, & avec la plus grande politesse refusa l'épée & le poignard que lui présentoit Pizarre, & qui étoient ses seules armes. Centeno alla au-devant de lui, lorsqu'il se rendit auprès du Président, & parut fort touché de cet événement : mais Pizarre lui répondit d'un air ouvert : » cette journée Centeno a com- » pletté ma ruine : vous aurez peut- » être sujet demain d'en être vous » même affligés ? »

Il répond  
avec fermeté  
au Président,

Gafca, l'accusa de s'être révolté contre l'Empereur, & d'avoir été le

meurtrier de Nunez. Pizarre lui répondit avec fermeté : qu'il n'avoit pris le Gouvernement que lorsqu'il lui avoit été conféré par les Juges qui en avoient le pouvoir, quoiqu'il eût pu le faire en vertu de la commission accordée par l'Empereur à son frere & à ses héritiers : que Nunez avoit été tué dans une bataille, & qu'il avoit été forcé de s'opposer à lui pour le maintien de la paix publique.

Le Président l'accusa d'ingratitude envers l'Empereur, qui l'avoit élevé du néant, à quoi Pizarre répondit : que personne n'ignoroit qu'il étoit homme de naissance, & que ses ancêtres avoient dû leur élévation uniquement à leur courage : que quand même les Pizarres auroient manqué dans leur conduite, ce qui n'étoit pas, il s'imaginoit que les services qu'ils avoient rendus à la Couronne, devoient militer en leur faveur. Il conclut en disant au Gouverneur, de regarder autour de lui, à quoi il ajouta : » vous devez vous » ressouvenir que tout ce pays a été » annexé à la Couronne d'Espagne » par la valeur de mon frere: & que

---

PIZARRE,  
Chap. X.

An. 1548.

PIZARRE,  
Chap. X.

An. 1548.

» j'y ai affés contribué. Je fuis fon  
 » feul représentant, & je n'ai jamais  
 » quitté le pays, auffi je crois ne  
 » rien demander que de très raifon-  
 » nable quand j'infifte à en être le  
 » Gouverneur : je fuis bien éloigné  
 » de taxer l'Empereur d'aucune in-  
 » juftice : mais je ne puis m'empê-  
 » cher de dire que s'il avoit connoif-  
 » fance de ma fituation, & s'il pou-  
 » voit la voir d'un œil impartial, bien  
 » loin de me retenir dans la captivi-  
 » té, & de me flétrir du nom de ré-  
 » belle, il m'accorderoit des récom-  
 » penfes beaucoup plus confidéra-  
 » bles que celles dont j'ai été forcé  
 » de me contenter.»

Cette hardie défenfe ne fut nulle-  
 ment agréable à Gafca ; il donna or-  
 dre de remettre Pizarre à la garde de  
 Centeno, qui le traita avec autant de  
 refpect, que s'il avoit été en poffef-  
 fion du pouvoir le plus abfolu.

Carvajal avoit fait fes efforts pour  
 fe fauver dans la campagne : mais il  
 fut pris par quelques gens qui le vi-  
 rent tomber de cheval, comme il  
 vouloit traverser un ruiſſeau, & fi  
 Valdivia & Centeno ne furent arri-  
 vés affés à temps, fa vie auroit pu

être en danger: mais le dernier le prit sous sa garde.

PIZARRE,  
Chap. X.

An. 1548.

Le Président tint aussi-tôt un Conseil de guerre pour délibérer sur la situation actuelle des affaires, & après de grands débats Alonzo de Alvarado & Chianca furent choisis pour juger Pizarre & ses partisans. On pensa que le parti le plus sage étoit de décider leur sort le plus promptement qu'il seroit possible, crainte qu'il ne survint en leur faveur quelque changement qui donnât une autre face aux affaires.

On établit  
une commis-  
sion pour le  
juger.

En conséquence de cette résolution, Pizarre, le vieux Carvajal, Acoſta & Guevara furent jugés, déclarés convaincus, & condamnés à être pendus. La sentence fut aussi-tôt exécutée sur tous, à l'exception de Pizarre, dont la peine fut commuée en celle d'être décapité, à cause du titre éminent de son frere, & le lendemain sa tête fut tranchée sur le billot, dans la quarante-deuxième année de son âge.

Il est déca-  
pité.

Ainsi périt Gonzalez Pizarre, qui méritoit certainement un meilleur sort. Il remplissoit dignement la place, pour la défense de laquelle il per-

**PIZARRE**,  
Chap. X.

An 1548.

dit la vie, & elle lui étoit également due en vertu des droits de sa famille, de ses vertus particulieres, & de ses talens supérieurs. On raza jusqu'aux fondemens la maison de Pizarre, tant à Cuzco qu'à Lima: on sema du sel sur leur terrain: on y éleva un pilier de marbre, sur lequel ses crimes furent inscrits, & l'on exposa sa tête avec celle de Carvajal dans la place du marché de Lima. Plusieurs de ses officiers & de ses partisans furent exécutés en divers endroits, & après avoir sacrifié ces victimes, le Président se retira à Cuzco, où il passa quelque temps dans les réjouissances avec ses amis. Il pensoit que tous les troubles devoient être finis par la mort des révoltés: mais il vit bien-tôt qu'il n'étoit encore qu'au commencement. Quand il voulut faire la distribution des Terres, il ne lui fut pas possible de satisfaire aux demandes de chacun, & jusqu'aux moindres soldats vouloient devenir Seigneurs de quelque portion de terrain.

Le Prési-  
dent quitte le  
Pérou.

An. 1550.

Fatigué de toutes leurs sollicitations, Gasca résolut de s'en éloigner: il se retira secrètement à Lima,

ma, & ensuite à Panama dans l'intention de s'y embarquer pour l'Espagne, & d'emporter avec lui près de deux millions au profit de l'Empereur, sans s'approprier un seul ducat pour lui-même. Je crois qu'il seroit très difficile de trouver des hommes semblables à Gasca & à Vasca de Castro, qui se conduisirent l'un & l'autre suivant des principes bien différents de ceux du plus grand nombre, ne cherchant que le bonheur du Peuple, & à augmenter les revenus de la Couronne, sans aucun égard à leurs intérêts particuliers: aussi doit-on remarquer qu'ils n'étoient ni courtisans, ni même de naissance illustre.

A Panama, Gasca fut près de perdre tout le trésor qu'il avoit amassé pour l'Empereur, & même sa propre vie fut très exposée, par un soulèvement imprévu, qu'il appaisa par sa valeur & par sa prudence. Il s'embarqua pour l'Espagne à Nombre de Dios en l'année 1550, & l'Empereur fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui donna l'Evêché de Siguença, ville très peuplée dans la vieille Castille, dont le revenu annuel est actuellement estimé quatre cents mille

PIZARRE,

Chap. X.

An. 1550.

PIZARRE,  
Chap. X.

An. 1550.

ducats. Il y mourut en 1567, & fut enterré dans la Chapelle Paroissiale de la Magdelaine de Valladolid, qu'il avoit fait bâtir & dotée.

*Fin de la Découverte du Pérou.*





# HISTOIRE

## DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.*

---

Découverte de la Floride par plusieurs  
 Aventuriers, & particulièrement  
 par FERDINAND DE SOTO,  
 en 1539.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Découverte de la Floride par Sebastien Cabot : Jean de Ponce y fait une expédition avec trois vaisseaux : Origine du nom de Floride : Les gens de Ponce sont attaqués & battus deux fois par les habitants : Recherches qu'il fait pour la Fontaine de Santé : Entreprise infruc-*

*tueuse de François de Cordoue dans le même pays: Pamphile de Narvaez y passe avec des forces plus considérables: Il prend quatre prisonniers, & se procure des provisions: Il va à la recherche d'une contrée imaginaire toute remplie d'or: Un de ses hommes est noyé: Il arrive avec ses gens à Apalachen, où il trouve quelque opposition.*

Découverte  
de la Floride  
par Cabot.

**L**A Floride, située dans le continent de l'Amérique, fut d'abord découverte par Sebastien Cabot, vers le commencement du seizième siècle: mais il ne lui donna pas de nom. On ne trouve point qu'il en soit parlé dans les voyageurs des différentes nations, qui s'étendoient alors de toutes parts, jusqu'au temps de l'expédition de Jean Ponce de Leon. Lorsqu'il eut été supplanté dans son Gouvernement de Porto-Rico, où il avoit fait une très grande fortune, il forma une Escadre de trois vaisseaux bien équipés, & montés de braves gens, dans l'intention de faire de nouvelles découvertes qui pussent servir à augmenter ses richesses, & à étendre sa réputation.

Après avoir fait un grand circuit, & passé plusieurs pointes de terre, il fut tenté de jeter l'ancre à la vue d'une côte, qui présentoit le plus charmant paysage dont la vue eût jamais été frappée. Il lui donna le nom de Floride en l'honneur du Printemps, nommé par les Espagnols Pascua florida, parce qu'on étoit alors dans la belle saison des fleurs; la découverte en ayant été faite le jour de Pâques de l'année 1512.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. 1.

An. 1512.

Jean Ponce  
de Léon lui  
donne le nom  
de Floride.

Ponce de Leon suivit assés long temps la côte, pour trouver un port commode, & il aborda le rivage le 8 d'Avril. Son dessein étoit de faire quelque liaison avec les habitans, & il en vit un assés grand nombre, qui s'étoient rangés en bataille à quelque distance, dans l'intention de chasser les Espagnols de leur chaloupe. Un des Chrétiens reçut un coup violent à la tête: le combat s'anima, & il y en eut deux autres dangereusement blessés: mais les naturels du pays ne reçurent aucun dommage. Le Commandant ayant eu un peu de peine à rassembler ses gens, fit voile vers une riviere, qu'il nomma

Il cherche  
une fontaine  
qui rajeunisse.

Découverte  
de la Floride.

Chap. I.

An. 1512.

Rio-de-la-Cruz, ou riviere de sainte Croix: il y fit du bois & de l'eau; mais étant continuellement harassé par les Indiens, il jugea que ce seroit en vain qu'il entreprendroit de former quelque établissement dans ce pays: cependant avec la moitié du nombre d'hommes qui l'accompagnoient, un aventurier de l'habileté de Cortez auroit été en état de soumettre la plus grande partie de l'Amérique. Ce qui contribua le plus à empêcher Ponce de parvenir à former un établissement dans ce pays, fut l'idée ridicule dont il s'étoit rempli l'esprit, qu'en quelque endroit voisin de ces Cantons on trouvoit une fontaine, dont les eaux avoient la vertu de la chaudiere de Médée, où ceux qui étoient plongés revenoient de l'âge décrépît à la vigueur de la plus brillante Jeunesse. Après avoir passé beaucoup de temps en ce lieu, & entre les Isles de Bahama, pour y chercher cette curiosité imaginaire, il retourna en Espagne, où il éleva beaucoup le mérite de cette expédition, & il fut récompensé généreusement par le Gouvernement, quoique son industrie n'eût procuré

d'autre avantage que celui d'avoir trouvé un chemin plus court par le golphe du Mexique pour se rendre en Espagne, sans faire le tour de l'Isle de Cuba, qui étoit la route que suivoient les vaisseaux avant ce temps.

Découverte  
de la Floride.

Chap. I.

An. 1512.

En 1517, François de Cordoue mouilla sur cette côte pour y faire du bois & de l'eau: mais plusieurs de ses gens y furent taillés en pieces, & lui-même y reçut des blessures si dangereuses qu'il en mourut peu de jours après son retour à Cuba.

François de  
Cordoue y est  
tué.

Vasquez de Ayllon y fit une expédition quelque temps après: mais son plan d'opération fut si mal dirigé, que les Indiens lui tuèrent plus de deux cents hommes, & obligèrent les autres à abandonner la côte. Quelques Auteurs assurent que de Ayllon y fut tué lui-même, ce qui paroît assés vraisemblable, puisqu'il n'est plus parlé de lui après cette expédition. (a)

(a) Ce récit ne s'accorde pas avec celui du Père Charlevoix, qui paroît plus exact. Suivant cet Auteur, Vasquez étant arrivé à la côte, les Indiens accoururent de toutes parts sur le rivage, & quand ils furent revenus de leur première frayeur, ils se familiarisèrent si bien, qu'il en vint un grand

Découverte  
de la Floride.

Chap. I.

An. 1528.

Expédition  
de Pamphile  
de Narvaez.

Pamphile de Narvaez, (le même dont nous avons eu occasion de rapporter les liaisons avec Cortez, & l'emprisonnement, en parlant de la conquête du Mexique) ayant enfin recouvré la liberté, résolut quelque temps après de faire des découvertes du côté de la Floride. Il y conduisit cinq vaisseaux, montés de six cents hommes & de quatre-vingt chevaux. Les principaux de ceux qui l'accompagnerent furent : Alvaro Purnez, ordinairement nommé Capo di Vava, en qualité de Trésorier : Agozino, Grand-Prévôt : Alonzo Enriques, Auditeur : & Alonzo de Solis, Commissaire pour le Roi, avec le père Giovanni Franciscain, & quatre autres Religieux du même Ordre.

Il prend  
possession de  
la Floride.  
pour l'Espa-  
gne.

Après deux ou trois violentes tempêtes, où ils perdirent plus de deux cents hommes, & la moitié de leurs

nombre sur le navire. Vasquez eut la mauvaise foi de s'en rendre maître, & de les envoyer à Saint-Domingue : mais le plus grand nombre de ceux qui y passèrent moururent de chagrin. Vasquez vint ensuite en Espagne, & obtint de Charles-Quint des provisions de Gouverneur de Chicora, & s'il périt dans la Floride, ce ne fut que dans la seconde expédition.

chevaux, ils arriverent sur la côte de la Floride le 12 d'Avril 1528.

Découverte  
de la Floride.

L'Auditeur descendit dans une petite Isle, dont les habitants lui donnerent quelques peaux de Daims, & quelques petits poissons. Le lendemain, Narvaez prit autant d'hommes que les chaloupes en pouvoient contenir, & descendit avec eux dans la terre-ferme de la Floride, vers un petit village que les habitants avoient abandonné. Les maisons en étoient de différentes grandeurs: il y en avoit de fort petites, & d'autres assés vastes pour contenir plus de trois cents personnes. Il fut le premier qui prit formellement possession de ce pays au nom du Roi d'Espagne: ensuite il envoya un brigantin chercher un Port où les vaisseaux pussent être en sureté: fit débarquer le reste de ses chevaux, & marcha du côté du Nord avec quarante hommes de pied & six Cavaliers. Après avoir parcouru environ quatre lieues, ils firent prisonniers quatre Indiens, qui leur promirent par signes de leur enseigner où ils trouveroient du Maïs, ce qu'ils avoient cherché inutilement dans le pays. En effet, ils conduisirent les Es-

Chap. I.

An. 1528.

Découverte  
de la Floride.

Chap. I.

An. 1528.

pagnols à un village, dans le voisinage duquel ils en virent, mais il n'étoit pas encore mur. Ils les menerent ensuite à un autre, où ils trouverent quelques pieces d'étoffes du pays, & une petite quantité d'or. On leur fit entendre qu'il venoit d'une contrée nommée Apalachen, au Nord-Ouest de celle où ils étoient. Un peu plus loin ils trouverent un grand champ de Maïs en état d'être coupé, & ils resterent deux jours en cet endroit.

Narvaez, déterminé à chercher par terre le pays d'Apalachen, d'où venoit l'or qu'ils avoient vu, fit choix pour cette expédition de trois cents hommes, dont quarante étoient bien montés. Il leur donna à chacun deux livres de biscuit, & une demi livre de porc, dont ils vécutent pendant quinze jours, ne trouvant ni maison, ni habitants, ni rien de bon à manger, à l'exception de quelques dattes qui étoient excellentes. Ils furent arrêtés dans leur voyage par une riviere qui couloit avec une rapidité excessive: mais après être demeurés environ un jour sur le rivage, la violence des eaux diminua, & ils la passerent sur des radeaux,

avec autant de difficulté que de péril. Ils trouverent ensuite deux cents Indiens rangés en bataille & armés, comme s'ils eussent voulu s'opposer à leur voyage : mais quand ils eurent reconnu que les Espagnols n'avoient que des intentions pacifiques, ils leur fournirent du Mais, & leur montrèrent le chemin d'Apalachen.

Le 7 de Juin ils rencontrèrent un Cacique porté sur les épaules d'un de ses gens, & couvert d'une peau de Daim peinte. Il étoit escorté d'un corps de musiciens, qui jouoient sur des flutes de roseaux, & il passa une heure avec Pamphile, faisant ses efforts pour lui persuader que les Peuples d'Apalachen étoient ses ennemis. Il lui fit présent de sa peau de Daim, en retour de quelques grelots, & d'autres bagatelles que lui donnerent les Espagnols. Après avoir quitté ce Cacique, ils arriverent sur les bords d'une riviere qu'ils n'osèrent traverser, même avec des radeaux, effrayés par l'exemple d'un de leurs gens, qui plus hardi que les autres, avoit entrepris de la passer à la nage, monté sur son cheval, & qui fut noyé à leur yeux avec cet animal.

Découverte  
de la Floride

Chap. I.

Ann. 1528

Découverte  
de la Floride.

Chap. I.

An. 1528.

Il s'empare  
de quatre In-  
diens.

Le corps du cheval fut jetté sur le ri-  
vage ; ils en firent un bon repas , &  
ensuite passerent la riviere dans un  
canot , qu'ils construisirent pour cet  
usage.

Après avoir surpris quatre Indiens  
qu'ils forcerent de les conduire , ils  
arriverent le 26. de Juin à la vue  
d'Apalachen , ayant traversé de gran-  
des forêts , dont les arbres étoient si  
ferrés , qu'à peine y trouvoient-ils un  
passage , & ayant franchi des Mon-  
tagnes si élevées , qu'elles sembloient  
atteindre au Ciel. La découverte d'A-  
palachen flatta agréablement les Es-  
pagnols , devenus semblables à des  
squelettes par la faim & par la fati-  
gue. Plusieurs étoient prêts à périr  
sous le poids de leurs armes , dont  
ils avoient les épaules écorchées , &  
qui leur causoient une incommodité  
insupportable.

Il arrive à  
Apalachen.

La ville d'Apalachen étoit compo-  
sée de quarante cabanes de terre très  
basses , situées dans un terrain sablo-  
neux , & entourées de bosquets de  
pins , de cédres , d'ormes , de pal-  
miers & de noyers. Ils y trouverent  
du Maïs en grande abondance , & y  
virent des Lapins , des Ours , des

Lions, des Oyes, des Canards, des Merles, des Faucons de diverses sortes, & plusieurs autres especes de bêtes & d'oiseaux de proye.

Découverte  
de la Floride

Chap. I.

An. 1528.

On envoya le Trésorier, avec cinquante hommes de pied & neuf chevaux reconnoître la place : il n'y trouva que des femmes & des enfants, quelques peaux de Daims, quelques vétemens de fil de peu de valeur, du maiz & des moulins pour le mettre en farine. Les hommes, qui s'étoient retirés avec leurs armes, attaquèrent peu de temps après les Espagnols, qui les repoussèrent aisément, mais ils y perdirent un cheval qui fut tué à coups de flèches. Les Indiens revinrent bientôt d'une manière plus paisible, suppliant qu'on leur rendit leurs femmes & leurs enfants, ce qui leur fût immédiatement accordé : mais Narvaez ayant retenu un de leurs Caciques, ils en furent tellement irrités qu'ils reprirent les armes. On les reçut avec vigueur, ils furent aisément mis en fuite, & ils se cachèrent dans des champs de bled, après avoir eu un homme tué.

Les Espagnols resterent en ce lieu vingt-cinq jours, durant lesquels on

Découverte  
de la Floride.

Chap. I.

Ann. 1528.

envoya de tous côtés des partis pour reconnoître le pays. Il ne leur présentoit rien dont leurs espérances pussent être flattées, puisqu'on ne voyoit de toutes parts que des montagnes inaccessibleles, des rochers escarpés, des forêts impénétrables, des déserts impraticables, & de grands lacs qu'il étoit impossible de traverser. Apalachen paroissoit être le seul terrain habité de tout le pays, mais le Cacique qu'ils tenoient prisonnier leur dit, qu'à une distance considérable du côté du Midi on trouvoit la mer, & sur ses bords une nation appelée Aute, dont les peuples étoient de ses amis, & où il y avoit du bled d'Inde en grande abondance.



## CHAPITRE II.

*Narvaez perd l'espérance de trouver de l'or & est réduit à une grande misère. Il construit cinq bateaux dans lesquels il s'embarque sur la riviere de la Magdelaine : Il descend dans une Isle : Les habitants attaquent les Espagnols & Narvaez est blessé : Son vaisseau est écarté & perdu par un coup de vent furieux : Alvaro gagne la terre, & est bien reçu des habitants, dont on dit qu'il guérit les maladies : Description de ce peuple : Les Espagnols passent pour les enfants du Soleil : Ils rencontrent des Chrétiens qui se conduisent mal avec eux.*

**L**es Espagnols n'ayant rien trouvé dans ce pays qui répondit à leur attente, ni vû aucune apparence d'or, résolurent de marcher à Aute, ce qu'ils exécuterent aussitôt. Après un voyage très fatigant, pendant lequel ils furent continuellement harassés par les naturels du pays, ils arri-

Les Espagnols sont trompés dans leurs espérances.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. II.  
An. 1528.

verent en neuf jours à Aute, dont les habitants avoient brûlé les maisons & pris la fuite : mais ils y trouverent du maiz, des citrouilles, & d'autres végétaux, qui leur fournirent de bons rafraichissements.

Ils construi-  
sirent des bat-  
teaux.

Cet endroit ne répondant encore nullement à leurs espérances, ils se déterminèrent à essayer de construire quelques bateaux pour s'embarquer sur une riviere qu'ils nommerent de la Madelaine. Elle étoit très large, & ils comptoient qu'elle pourroit les conduire sur la côte de la Floride, qui est voisine du Golphe du Mexique. Après beaucoup de difficultés, ils réussirent à se construire cinq grands bateaux, chacun de trente-trois pieds de long. Un de leurs hommes, qui avoit le génie d'invention, fit une forge, où il ajusta une espee de soufflet de peaux de bêtes, avec un tuyau de bois, ce qui leur servit à former les ouvrages de fer qui leur étoient nécessaires, en y employant leurs arbalêtres, leurs éperons, & quelques-unes de leurs armes. Ils garnirent les fentes de feuilles & d'écorces de palmier : firent des cordages de crin de cheval, & prirent leurs chemises pour servir

de voile. Ils formerent des rames avec du sapin, & au lieu de goudron ils employèrent la gomme qui distilloit des pins. Ils avoient conservé les peaux des cuisses des chevaux qui leur étoient morts, les plus entières qu'il leur avoit été possible, & quand ils les eurent cousues, elles leurs servirent de boucs pour garder leur eau.

Le 22 de Septembre ils s'embarquerent sur ces bateaux, & s'abandonnerent à la merci des flots, aucun d'eux n'ayant de connoissance dans l'art de la navigation. Ils avoient perdu quarante hommes en vingt jours, tant par la maladie que par la fatigue, outre dix que les Indiens avoient tués à la vue de leurs camarades, sans qu'ils pussent leur donner aucun secours, dans l'état de foiblesse où ils étoient réduits. Après sept jours de navigation, ils découvrirent cinq canots remplis d'Indiens, qui aborderent dans une Isle, où Narvaez & ses gens les suivirent : ils y trouverent quelques œufs & plusieurs rayes qui leur furent d'un grand secours. Ils emmenèrent les canots avec eux, & remirent à la voile : mais l'eau venant à leur manquer, ils furent réduits à la

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

Ann. 1528.

Narvaez est  
attaqué &  
blessé par les  
Indiens.

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

An. 1528.

plus grande peine, & plusieurs ayant bu de celle de la mer, il y en eut cinq qui moururent. Voyant quelques habitants sur une pointe de terre qu'ils doubloient ils se hazarderent à descendre, & trouverent de petites maisons bien bâties & tapissées de nates, avec de l'eau fraîche dans des pots aux portes de ces maisons, & des poissons tout cuits, ce qui leur fit un repas délicieux. Le Cacique leur marqua beaucoup de bonté, mais le soir les Indiens étant tombé sur eux, les Espagnols emmenerent ce Cacique, que ses gens réussirent à reprendre, & Narvaez y fut blessé d'un coup de pierre à la tête.

Après cet accident, ils trouverent d'autres Indiens, qui offrirent de leur montrer de l'eau fraîche, leur laisserent des ôtages, & emmenerent sous ce prétexte trois Chrétiens dont on n'eût depuis aucunes nouvelles. Les ôtages firent leurs efforts pour s'échapper, & leurs compatriotes essayèrent inutilement de les enlever par force: Enfin les Espagnols trouverent une riviere dont l'eau étoit douce, ce qui leur causa une grande joie: mais n'ayant point de bois, ils s'abandon-

rièrent encore au courant, chaque homme étant réduit à une poignée de mauvais maiz par jour.

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

An. 1528.

Ils furent surpris par une violente tempête : leur petite flotte fut dispersée, & l'on juge que ce fût alors que périt Pamphile de Narvaez, qu'on ne revit jamais depuis. Le bateau qui portoit Alvaro Nunez fut jetté dans une Isle, dont les habitants, qui étoient de plus haute taille que le commun des hommes, le reçurent & le traiterent avec la plus grande humanité. Les Espagnols y recouvrerent leurs forces, y firent provision de poisson, de bois, d'eau, & de quelques végétaux : ensuite ils se dépouillerent tout nuds, pour remettre leur barque à l'eau, y transporterent tous leurs effets, & y monterent eux-mêmes. Une vague la renversa tout-à-coup, & trois hommes qui en furent frappés tombèrent au fond, & furent noyés, pendant qu'Alvaro & le reste de ses gens firent leurs efforts pour gagner la terre: ils y réussirent, mais entierement nuds, ayant perdu leurs habits & tout ce qu'ils possédoient dans ce dernier accident, qui les réduisit à la misere la plus excessive.

Tempête furieuse : Perte de Narvaez. Alvaro prend le commandement.

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

An. 1528.

Il perdit sa  
dernière bar-  
que.

Ils étoient dans un état si affreux que les Indiens eurent de la peine à les reconnoître : mais ils leur apportèrent bientôt de la nourriture, & se vinrent asseoir auprès d'eux, en faisant des lamentations sur leur infortune. Ils les transporterent sur leurs épaules au lieu de leur demeure, s'arrêtant souvent en chemin pour les chauffer à de grands feux qu'ils avoient eu la précaution d'allumer de distance en distance. Les Espagnols y trouverent les gens d'une de leurs barques, ce qui leur causa la plus grande joie, & comme elle étoit en bon état, ils se préparèrent à continuer leur voyage : mais quand ils furent prêts à s'embarquer, cette barque fut submergée par un coup de vent furieux, & leur nombre se trouva alors réduit à quinze hommes, au lieu de quatre-vingt, le reste ayant péri par la faim & par la fatigue.

Les hommes de cette nation se percent l'une des mamelles, & quelquefois les deux, pour y attacher un petit roseau d'environ trois palmes de long. Ils en portent aussi à la lèvre inférieure, qui est également percée. Les femmes en général y sont traitées en esclaves. Les Indiens habitent cette

Isle depuis le mois d'Octobre jusqu'à la fin de Février : se nourrissent de poisson, & d'une racine fort agréable qu'on trouve environ à un pied de profondeur sous les eaux : mais après ce temps, ces fortes de racines leur manquent, & ils se retirent autre part.

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

Ann. 1528.

Alvaro demeura avec cette nation pacifique jusqu'au temps où elle passa au Continent, & les Espagnols y furent aussi transportés. Si nous voulons croire le récit d'Herrera & de Ramusio, les Indiens les traitèrent si bien parce qu'Alvaro avoit guéri plusieurs de leurs malades avec le signe de la Croix. Si le fait est vrai, il faut supposer que ces Indiens quoique payens avoient plus de foi que les Espagnols Chrétiens, puisque ce remède leur fut plus efficace. Il est certain qu'Alvaro & deux de ses compagnons firent serment depuis à Saint-Michel près de la Mer du Sud, de la manière la plus solennelle que pendant six ans, qu'ils voyagerent au milieu des nations sauvages d'Indiens, ils y furent toujours bien traités à cause des guérisons qu'ils y opérèrent.

Guérisons  
miraculeuses  
qu'on lui at-  
tribue.

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

AN. 1528.

rent par le moyen du signe de la Croix. (b)

Suivant le récit d'Alvaro & de ses deux compagnons, ils furent récompensés des cures qu'ils avoient faites par des présents d'un fruit, qui sert particulièrement de nourriture à ces peuples. On le nomme Tune: il est à peu près de la grosseur d'un œuf: le goût en est très bon, & la couleur en est mêlée de rouge & de noir. Non-seulement on le mange frais, & l'on en tire une liqueur qui fait une boisson

(b) Personne n'ignore combien les Espagnols aiment à mettre du merveilleux dans toutes les relations: mais il paroît que leurs aventuriers n'avoient pas des vues assez pures pour qu'on puisse croire que Dieu ait voulu faire des miracles en leur faveur. L'Être suprême, maître souverain de la nature, peut sans doute changer quand il lui plaît l'ordre qu'il a établi, & manifester sa puissance par des guérisons subites. Il y auroit de l'impiété à en douter: mais combien de preuves ne faut-il pas pour s'assurer de l'authenticité des miracles, même de ceux qui sont opérés par les prières de ces hommes pleins de zèle, qui exposent leurs vies uniquement pour faire entrer les Infidèles dans le chemin de la vérité. Ne soyons donc pas assez crédules pour croire que l'amour de l'or soit récompensé par des dons surnaturels.

excellente : mais on le coupe aussi en deux, on l'enfile, & on le pend pour le faire sécher comme des figes.

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

Les Espagnols donnerent à cet endroit le nom de Mal - Hado, qui signifie infortune. Les habitans, partagés en diverses nations de noms différens, ont un attachement excessif pour leurs enfans, dont ils pleurent la mort pendant une année entière, avec une espèce de solemnité : mais ils agissent très différemment pour les gens âgés, particulièrement quand ils ne sont plus en état de travailler, & ils disent qu'il est temps qu'ils s'en aillent, au lieu de demeurer à dévorer la substance des jeunes gens vigoureux, qui la gagnent à la sueur de leur corps, ce que les vieillards sont incapables de faire.

An. 1528.

Mœurs des  
habitans.

Ceux qui ont des enfans de leurs femmes n'abandonnent jamais les mères : mais ils n'habitent point avec elles pendant tout le temps de leur grossesse. Quand ils ont entr'eux quelques querelles ils se battent volontiers à grands coups de bâton, mais ils ne se servent jamais de leurs armes que contre les ennemis de leur nation, & même ils ne tiennent ferme dans les

Découverte  
de la Floride.  
Chap. II.  
An. 1528.

combats que tant qu'ils ont des flèches à tirer. Quand elles leur manquent, quelque avantage qu'ils puissent avoir, ils tournent aussi-tôt le dos, & se retirent tranquillement. Leurs blessures ne sont point mortelles, quand ils en auroient le corps entièrement couvert, à moins qu'elles ne leur percent la tête ou les entrailles. Ils ne veulent toucher à rien de ce qui appartient à une femme pendant le temps des infirmités ordinaires de son sexe, & elle est même obligée de manger seule quand elle est en cet état.

An. 1534.

Quand Alvaro & ses compagnons réduits au nombre de deux furent près de quitter les peuples où ces coutumes se pratiquoient, ils demanderent qu'on les transportât du côté où le soleil se couchoit. Les Indiens le refuserent, parce qu'ils affuroient que les régions étoient inhabitées dans cette partie, mais les Chrétiens ayant insisté, & même marqué quelque colere de ce qu'on les contredisoit, ces gens craignirent que ceux qui leur avoient fait du bien par les guérisons qu'ils avoient opérées, ne leur fissent ensuite du mal, s'ils leur désobéi-

soient,

foient, ils consentirent à leur demande, & s'engagerent à les conduire.

Découverte  
de la Floride

Chap. II.

An. 1534

Pendant plus de cinq jours ils passèrent par différents territoires, où quelquefois ils trouvoient de la nourriture, & d'autrefois n'en rencontroient aucune. Un jour ils mangerent des especes de vaches & de la venaison, un autre jour ils furent obligés de se contenter de paille broyée. Enfin ils arriverent dans un pays où le peuple leur parut plus civilisé, ayant des maisons couvertes de chaume, beaucoup de maiz, des légumes, des concombres, de bonnes peaux, particulièrement de Daims, du basin, du coton, du corail, des turquoises, & des émeraudes formées comme des têtes de flèches, & les Indiens firent des présents de toutes ces choses aux Espagnols.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent une tribu d'un peuple fort brutal, & qui paroissoit avoir très peu d'entendement. Cependant les Espagnols y furent reçus avec grand respect, parce que ces gens s'imaginèrent qu'ils descendoient du Ciel, voyant qu'ils ressembloient à ceux qui, disoient-ils, avoient visité leur pays depuis peu, avec des chevaux,

Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

An. 1534.

Alvaro trou-  
ve d'autres  
Espagnols,  
qui veulent le  
perdre dans  
l'esprit des  
habitants.

des lances, & des épées. Ils s'étoient alors remis en mer, & les Indiens les regardoient comme des enfants du soleil.

Peu de temps après, les Espagnols eurent des nouvelles des Chrétiens qui avoient chassé les habitants de quelques endroits, & qui les avoient forcés de se retirer aux montagnes, après avoir commis contre eux plusieurs cruautés. Ils jugerent alors qu'ils n'étoient pas éloignés de la mer du Sud, & ils furent bientôt confirmés dans cette opinion par la rencontre qu'ils firent de Diégo de Acaraz, un de leurs compatriotes, qui s'étoit écarté pour une excursion, avec quelques-uns de ses gens. Il dit aux guides d'Alvaro que ce Commandant, & ceux qui l'accompagnoient faisoient partie d'un peuple méprisable, sans aucune considération, né pour l'esclavage, & qu'ils ne méritoient pas les attentions qu'on avoit eu pour eux. Les Indiens leur répondirent avec la simplicité de la nature, que ce qu'ils leur disoient étoit incroyable, puisqu'ils avoient donné des preuves de leur habileté en guerissant les malades : qu'ils ne se plaifoient qu'à faire

du bien : qu'ils ne gardoient rien pour eux-mêmes, mais qu'ils partageoient tous les présents qu'on leur faisoit entre ceux qui les suivoient. Les Indiens ajoutèrent, que ceux qui en faisoient une peinture si défavantageuse y employoient les couleurs par lesquelles on pouvoit les distinguer eux-mêmes, puisqu'au lieu de sauver les hommes de la mort, ils paroissoient se plaire à les détruire sans sujet : qu'ils agissoient avec autant de hauteur que de cruauté envers ceux qui les accompagnoient : enfin que l'avarice leur faisoit convoiter avec ardeur tout ce qu'ils voyoient, preuve convaincante de leur propre bassesse.

Cette réponse, dictée par le bon sens naturel, piqua excessivement Diégo, & il s'en vengea sur Alvaro, en le jettant dans de grands embarras, parce qu'il lui persuada de renvoyer ses Indiens, & de se confier à lui pour être conduit sûrement avec ses deux compagnons dans un Etablissement espagnol. On sera sans doute surpris de voir que Diégo fit ses efforts pour détacher les Indiens d'Alvaro : mais il y étoit porté par la jalousie, ne pouvant souffrir que d'au-

---

 Découverte  
de la Floride.

Chap. II.

An. 1534.

Découverte  
de la Floride.

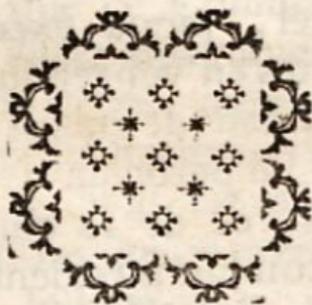
Chap. II.

An. 1534.

tres fussent traités avec déférence & avec respect, pendant que lui & ses gens ne trouvoient rien de semblable : aussi leur mauvaïse conduite n'étoit pas propre à leur attirer aucune vénération de la part de ces peuples.

Ils arrivent  
au Mexique.

Enfin Alvaro & ses compagnons firent un nouvel effort pour gagner Saint-Michel, où ils furent très bien reçus de Nunez de Gusman, qui en étoit Gouverneur. Il leur fit donner des habits, dont ils avoient le plus grand besoin, étant arrivés presque nus, & il les fit ensuite embarquer, pour les conduire au Mexique.



## CHAPITRE III.

*Ferdinand de Soto obtient une Commission pour la conquête de la Floride : Il est annobli , & nommé Gouverneur de Cuba : Sa vie , son portrait , aventures de sa jeunesse : Il arrive dans la Floride avec de grandes forces : Il a quelques escarmouches avec les habitants : Il rencontre Ortiz , qui depuis plusieurs années vivoit parmi les Indiens : Ils vont aux Etats de Paracossi , & passent ensuite à Cale , sans pouvoir gagner les esprits des naturels du pays.*

**L**ES mauvais succès de Narvaez , ni les peines que ceux qui le suivirent avoient souffertes , ne purent détourner Ferdinand de Soto , de tenter si l'on pourroit tirer quelque avantage d'une expédition dans la Floride. Pour le faire avec succès , il demanda la protection de Sa Majesté Catholique , qui la lui accorda avec joie : lui fit expédier une Commission , par laquelle il étoit nommé Gouver-

Projet de  
Soto pour la  
conquête de  
la Floride.

Découverte  
de la Floride.

Chap. III.

An. 1534.

Commence-  
ments de So-  
ro.

neur de Cuba, (ce qui lui donnoit une place très convenable pour l'exécution de son projet), & Président de la Floride, avec le titre & le rang de Marquis.

Ferdinand étoit un homme d'un génie entreprenant : son père étoit un Gentilhomme de Badajoz, & le fils s'étoit avancé par son courage. Également doué de prudence & de valeur, il étoit passé d'abord aux Indes avec le Gouverneur Pierre Araias d'Avila, & avoit ensuite accompagné Pizarre dans la conquête du Pérou, où il s'étoit distingué par ses talents militaires, qui l'avoient élevé au poste de Lieutenant-Général.

Il passe à  
Cuba.

An. 1539.

Ayant assemblé environ mille hommes, il partit pour Cuba avec dix vaisseaux, & arriva au port de Saint-Jago après une heureuse navigation. Cette Île a deux cents lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, & environ quatorze ou quinze du Nord au Sud : elle a six villes principales, dont les plus grandes sont S. Jago & la Havane, qui sont très peuplées, & qui font un commerce considérable. Les maisons y sont bien bâties, & le peuple

riche : il y a de bons paturages pour les chevaux, qui y profitent beaucoup, ainsi que les porcs & les bœufs, l'herbe y étant verte toute l'année. Le terrein y est fertile, & produit des figes, des oranges, des limons, ainsi que plusieurs autres fruits bien connus en Europe, outre un grand nombre qui ne croissent que dans le climat américain: on y trouve aussi une très grande quantité d'or.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. III.  
An. 1539.

Après avoir fait quelques régle-  
ments nécessaires à Saint-Jago, il  
laissa le Gouvernement aux soins  
de sa femme, & se rembarqua avec  
neuf cents hommes d'Infanterie,  
& plus de trois cents de cavalerie,  
le 12 de Mai 1539. Le 31 il jetta  
l'ancre dans la baye du Saint-Esprit,  
dans la partie orientale du Golphe du  
Méxique, à 27 degrés de latitude sep-  
tentrionale, & fit débarquer environ  
trois cents hommes, & deux cents  
trente chevaux, pour soulager son  
vaisseau, à deux lieues d'une ville,  
qui appartenoit à un Cacique nommé  
Ucita. Ils camperent sur les bords de  
la mer, & furent attaqués le lende-  
main matin par les Indiens: mais com-  
me ils se tenoient sur leurs gardes, il

Il arrive à  
la Floride.

Découverte  
de la Floride. ne leur en arriva aucun inconvé-  
nient.

Chap. III.

AN. 1539.

Soto fit descendre peu-à-peu tous  
ses gens à terre, excepté les mariniers,  
qui en huit jours conduisirent le vais-  
seau jusqu'à la ville : mais pendant cet  
intervalle, Vasquez Porcallo étant allé  
au fourage avec sept hommes, fit ren-  
contre de six Indiens, qui déchar-  
gerent leurs flèches sur eux. Ils  
tuerent deux de ces Indiens, mais les  
quatre autres échaperent, parce que  
ceux qui les poursuivoient tomberent  
dans un borbier avec leurs che-  
vaux.

Le lendemain, l'armée conduite par  
Louis de Moscoso, qui faisoit les  
fonctions de Major-Général, entra  
dans la ville, où le Gouverneur l'avoit  
devancé. Elle étoit composée d'en-  
viron huit maisons, dont la plus  
forte, bâtie sur une éminence, étoit  
la résidence ordinaire d'Ucita, qui  
s'étoit retiré dans les montagnes, crai-  
gnant les représailles des Espagnols,  
parce qu'il avoit fait tuer quelques-  
uns des gens de Narvaez qui étoient  
tombés entre ses mains. Les maisons  
étoient de bois, couvertes de feuilles  
de palmier : on trouva dans une quel-

ques perles enfilées comme des colliers, mais gâtées par la fumée, & les gens du pays les portoient pour ornement à leurs poignets & à leurs cols.

Découverte  
de la Floride.

Chap. III.

An. 1539.

On envoya Gallegos avec quarante chevaux, & quatre-vingts hommes d'Infanterie pour faire quelques prisonniers, & Lobillo prit une autre route à la tête de cinquante soldats. Ce dernier revint peu de temps après amenant avec lui quatre femmes; il avoit eu six hommes blessés, dont un mourut presque aussi-tôt. Gallegos rencontra un parti d'Indiens armés d'arcs & de flèches, environ à deux lieues de la ville. Ils marchoit en bon ordre, mais d'une manière très paisible, & les Espagnols étoient prêts à tomber sur eux sans en attendre le commandement, quand ces Indiens se retirèrent en diligence dans les bois voisins. Lorsqu'ils virent qu'on marchoit contre eux, un homme sortit du bois, & vint au devant des Chrétiens. Alors un Espagnol nommé Nieto leva sa lance pour le percer, mais cet homme fit le signe de la Croix & cria en langage Castillan: » je suis Chrétien & Espagnol,

On trouve  
un Espagnol  
parmi les In-  
diens.

Découverte » épargnés - moi , & rappelés mes  
de la Floride. » amis dispersés , à qui je dois la vie,  
Chap. III. » & dont les intentions sont très  
An. 1539. » pacifiques. »

Ce discours prononcé par un homme , qui en apparence différoit si peu des Indiens , arrêta Gallegos , qui le reconnut pour un des compagnons de Narvaez , nommé Jean Ortiz. Il modera l'ardeur trop impétueuse de ses gens : encouragea les Indiens à revenir , & les ramena tous en sûreté au camp , ce qui causa une grande joye à Soto , qui fut très content en particulier de l'acquisition d'Ortiz , d'autant qu'il espéra trouver en lui un Interprête , d'un grand service pour la suite de son entreprise.

Pourquoi il  
étoit avec  
eux.

Jean Ortiz étoit d'une bonne famille de Seville , & après avoir suivi la fortune de Narvaez , ce Commandant l'avoit envoyé de la Floride avec des lettres pour sa femme qui étoit à Cuba : mais à son retour il étoit tombé entre les mains des Indiens , avec un autre Espagnol qui avoit été taillé en piéces , parce qu'il s'étoit mis en défense. On avoit conduit Ortiz au Cacique Ucita , qui d'abord avoit ordonné de le suspendre

sur un petit feu pour le faire rôtir vivant : mais sur les instances de la fille du Cacique, on avoit épargné sa vie, & il avoit été chargé du soin de garder les corps morts près du Temple, pour qu'ils ne fussent pas emportés par les loups, qui venoient souvent les dévorer pendant la nuit. Il fut encore près de perdre la vie, parce qu'un loup avoit entraîné l'enfant d'un chef des Indiens : mais il fut épargné, sur ce qu'on trouva cet animal mort, percé d'un dard qu'Ortiz lui avoit enfoncé dans le corps, & l'enfant près de lui sans être endommagé.

Quelque temps après, Ucita ayant été chassé de cet endroit par un Cacique voisin, Ortiz perdit son poste & sa faveur, & l'on étoit résolu de le sacrifier au Diable ; mais celle qui lui avoit déjà sauvé la vie, l'informa du danger auquel il étoit exposé : lui enseigna comment, & de quel côté il pourroit s'échaper, & même le conduisit une partie du chemin. Il tomba alors entre les mains de Mucozo, auquel il promit fidélité, & ce chef par récompense l'assura qu'il lui procureroit les moyens de rejoind-

Découverte  
de la Floride.

Chap. III.

An. 1539.

dre sa nation le plutôt qu'il lui seroit possible, lui permettant, sans aucune restriction, de se retirer auprès des premiers Chrétiens qu'il apprendroit être débarqués sur la côte. Quand les Espagnols arriverent il n'en avoit plus aucune espérance, après avoir passé trois ans avec Ucita, & neuf auprès de Mucozo, qui le traita toujours avec grande hospitalité. Il l'envoya alors chargé d'offres de paix & de secours au devant de Soto, accompagné de quelques-uns des principaux de ses Sujets.

Soto reçoit  
la visite du  
Cacique Mu-  
cozo.

Le Gouverneur reçut très bien ceux qui vinrent avec Ortiz : il leur dit d'assurer leur Cacique qu'il n'oublieroit jamais l'humanité dont il avoit usé envers un Chrétien, & qu'il la reconnoîtroit par tous les moyens possibles. Il les renvoya après avoir appris d'eux qu'à trente lieues plus avant dans les terres, il y avoit un Canton, appartenant à un Cacique nommé Paracossi, auquel Ucita & Mucozo payoient tribut, & dont les possessions étoient beaucoup plus riches que celles du voisinage de la mer. Peu de temps après

Soto fut visité par Mucozo en personne : il le reçut avec la plus grande affabilité, & le trouva non-seulement un homme de très bon sens, mais il remarqua de plus que sa parole étoit toujours d'accord avec sa pensée, qualité très rare chez les Américains, & qu'on ne trouve pas même bien communément entre les nations les plus civilisées de l'Europe.

Quelque temps après cette entrevue, Soto, par une conduite semblable à celle de Cortez, dans des circonstances à peu près pareilles, renvoya ses vaisseaux à Cuba, à l'exception de trois ou quatre qu'il garda pour parcourir la côte : mais il donna ordre aux autres de revenir chargés de provisions après un temps qu'il leur marqua. L'un de ces vaisseaux étoit monté par Porcallo de Figueira, qui avoit déjà eu quelque différent avec le Gouverneur, & qui d'un autre côté étoit très mécontent de trouver tant de marais, & tant de bois que leur épaisseur rendoit impénétrables, sans aucune apparence de trésors, qui pussent dédommager les Espagnols de leurs fatigues, &

Découverte  
de la Floride.

Chap. III.

An. 1539.

Il renvoye  
la plus grande  
partie de ses  
vaisseaux.

Découverte  
de la Floride.

Chap. III.

An. 1539.

fans qu'on put réduire les Indiens en esclavage pour les faire travailler aux mines de Cuba, où l'on en avoit le plus grand besoin. En effet, cet objet avoit été l'un des premiers motifs de cette expédition, dans laquelle Porcallo avoit eu un des principaux commandemens.

Quoique Soto se conduisit avec la plus grande douceur envers tous les Indiens qu'il rencontroit, & quoiqu'il fit tous ses efforts pour entretenir la discipline, ils marquoient fort peu d'égards pour les Espagnols. Ils surprirent un parti au fourage : firent un Chrétien prisonnier : le dépouillèrent entierement nud, & quand ils se crurent hors de danger, ils s'arrêterent pour manger, boire & se divertir avec leurs femmes : mais ils les abandonnerent avec leur captif à quelques Espagnols qui les poursuivoient : on amena les femmes à Soto : il les traita avec douceur, & les renvoya ensuite à leurs maris.

Les Espa-  
gnols arri-  
vent à Para-  
gossi.

Gallegos s'étant mis en marche vers les Etats de Paracossi, trouva dans toute la route un pays très fertile & abondant en vignes, en noyers, en pins, en pruniers, en

chênes, en muriers & en divers autres arbres. Il fut informé que dans un endroit nommé Cale, le peuple jouissoit de beaucoup de provisions, & possédoit de l'or en si grande abondance qu'on en faisoit des boucliers & des armures de tête. Il fit part de ces nouvelles au Gouverneur, qui se prépara à le suivre, laissant le soin des vaisseaux à Calderon, auquel il donna quatre chevaux, le recommanda à Mucozo, & le chargea expressément d'avoir attention à ce qu'on ne fit aucune insulte aux habitans.

Gallegos avoit demandé à Paracossi une conférence sans avoir pu l'obtenir, & ce Prince avoit envoyé trente de ses gens faire de frivoles excuses : mais Gallegos les avoit retenus. Quand il eut été joint par Soto, & par tout son monde, ils se mirent en marche pour Cale, le Gouverneur conduisant lui-même un parti avancé de trente chevaux & de soixante & dix fantassins. Ils traverserent une ville que les habitans avoient abandonnée, & arriverent sur les bords d'une riviere très rapide, qui emporta un de leurs che-

---

 Découverte  
de la Floride.

Chap. III.

An. 1539.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. III.  
An. 1539.

vaux. Les autres la passèrent par le secours des Haussieres, & les hommes se firent un pont de vieux arbres qu'ils trouverent près de l'eau. Les Espagnols souffrirent beaucoup dans cette marche, parce que le pays étant désert, ils ne trouvoient d'autres subsistances que des racines de poirée qu'ils mangeoient avec du sel & de l'eau. Ils faisoient aussi usage des tiges tendres du maïs, dont le grain n'étoit pas encore mur, ayant eu bien-tôt consommé toutes les provisions qu'ils avoient apportées.

Ils arrivent  
à Cale.

A Cale ils trouverent assés de maïs pour s'en nourrir pendant trois mois mais chacun étoit obligé de piler sa portion dans un mortier de bois. Ils en cribloient la farine dans leurs côtes de maille, ce qui étoit si embarrassant que plusieurs préférèrent de le manger desséché : aussi ne s'en nourrissoient-ils que lorsqu'ils y étoient contraints par la nécessité. Les Indiens avoient abandonné cette ville aux approches des Chrétiens : mais ils avoient laissé une embuscade près d'un lac voisin, d'où ils firent une sortie, & tuerent trois Espagnols qui ramassoient du maïs.

## CHAPITRE IV.

*Les Espagnols font vingt-huit prisonniers, dont le principal cherche à les tromper & à s'échaper; mais il est arrêté par un chien dans sa fuite: Les Espagnols entrent dans un Territoire appartenant à trois freres, dont un se fait connoître pour leur implacable ennemi: Il veut surprendre les Espagnols par une ruzé, dont il est lui-même la victime: Exemple remarquable de la résolution & de la persévérance des Indiens, ainsi que de la générosité des Espagnols, qui en sont mal récompensés.*

**L**E 11 d'Août 1539, Soto quitta la ville de Cale: fut attaqué le même jour par un parti d'Indiens: les mit en fuite, & en fit vingt-huit prisonniers. Peu de temps après le combat, un homme se présenta en se disant le Cacique, & vint demander leur liberté, sous promesse d'une grande quantité de provisions, & de

Un Indien  
est arrêté par  
un chien.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

fournir un bon guide pour l'armée. Le Gouverneur lui accorda sa demande, mais il donna ordre de le tenir sous bonne garde, jusqu'à ce qu'il eût rempli son engagement. Sous prétexte d'accomplir sa parole le Cacique demanda qu'on le conduisit dans un endroit près duquel il savoit qu'un parti d'Indiens étoit caché dans un bois. Aussi-tôt qu'il fut à leur vue, il s'échapa de ceux qui le gardoient, & prit sa course si légèrement, qu'il n'étoit pas possible à un Chrétien de songer à le poursuivre: mais Soto, qui avoit été témoin de sa fuite, envoya après lui un chien bien dressé. Cet animal passa plusieurs autres Indiens, attrapa le fuyard par la hanche, & le retint jusqu'à ce que les Espagnols fussent auprès de lui. Cet homme en fut tellement effrayé, que non-seulement il leur fournit des provisions, mais il leur donna un si bon guide qu'il les fit passer par une route meilleure qu'aucune de celles qu'ils eussent suivies jusqu'alors.

Ils sont bien  
traités par un  
des Caciques  
de Vitacu-  
cho.

Les naturels du pays les attaquèrent souvent dans leur marche, & furent toujours repoussés avec perte. Les Espagnols passerent un marais

avec affés de difficulté, & entrèrent dans la Province d'Acuera, où ils resterent vingt jours, recevant de fréquentes allarmes de la part des habitans. Soto marcha ensuite à Ocali, où il fut reçu par le Cacique, qui le traita avec la plus grande affabilité, & lui donna de nouveaux guides. Ils le conduisirent vers Vitacucho, Province d'environ cinquante lieues d'étendue, gouvernée par trois frères, dont un prit les armes à l'approche des Espagnols, refusant toutes propositions de paix. On fit quelques prisonniers, mais on les relâcha, sous la condition qu'ils porteroient à ce Prince des paroles pacifiques au nom des Chrétiens, ce qu'ils firent exactement. Alors le Cacique se rendit lui-même au camp, y demeura quelque temps: fit savoir à ses frères la bonne reception qu'on lui avoit faite, & sur ses représentations le plus jeune des trois entra en alliance avec les Espagnols: mais l'aîné qu'on nommoit Vitacucho comme le pays, retint tous les messagers, à l'exception d'un seul, dont il se servit pour reprocher à ses freres la conduite qu'ils avoient tenue, & en même-temps il

---

 Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

fit dire aux Espagnols que s'ils entroient dans ses Territoires, il leur feroit souffrir les tortures les plus cruelles qu'il pourroit imaginer. Soto lui fit une réponse qui marquoit combien il le méprisoit, & en même-temps il donna au vindicatif Cacique une si haute idée de sa résolution, & du courage de ses soldats, que ce Prince vint aussi, accompagné d'une suite brillante aux quartiers des Espagnols. Bien loin de paroître leur ennemi, il leur fit des excuses de son indiscretion, & leur promit son amitié pour l'avenir, après quoi il se retira, paroissant très content de la bonne réception qu'on lui avoit faite.

Trahison  
d'un des trois  
freres.

Cette soumission n'étoit qu'extérieure, & il projettoit en même-temps la destruction des Espagnols. Pour y réussir il fit choix de dix mille hommes qui devoient les tailler en pieces à la premiere occasion favorable. Il donna avis de son dessein aux quatre Interprètes de Soto, qui l'applaudirent, & l'encouragerent à le mettre à exécution : mais ils en firent part à Jean Ortiz, qui le dit aussitôt au Gouverneur, Soto lui donna

ordre de garder le secret, & en même-temps il prit ses précautions pour se conduire toujours avec un air aussi libre, afin que Vitacucho ne pût soupçonner que son complot eût été découvert.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

Lorsque ce Prince eut tout disposé pour exécuter son projet, les Indiens furent rangés en bataille au nombre de dix mille, bien équipés, dans une plaine voisine, avec un bois à leur gauche, & un lac à la droite. Leurs arcs & leurs flèches étoient devant eux couverts de verdure, & chacun devoit s'en saisir dans l'instant où l'on donneroit le signal. Vitacucho invita le Gouverneur à se rendre dans cet endroit, sous prétexte de lui faire voir de quelle manière ses gens faisoient l'exercice; Soto accepta son invitation, & donna ordre à tous les Espagnols de se mettre le même jour en ordre de bataille, & de suivre le Cacique comme pour faire plus d'honneur à ce Prince qui y consentit, voulant éviter tout soupçon. Soto l'accompagna à pied avec son armure cachée sous ses habits, ce qui fut très agréable à Vitacucho, parce qu'il

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

Il en est  
puni par le  
massacre de  
ses gens.

s'imagina qu'il lui feroit aisé de les faire tomber tous ensemble dans le piège.

Quand les deux chefs furent arrivés à un certain endroit, on tira un coup de mousquet, signal convenu entre les Chrétiens. Alors Soto jetta son habillement de dessus, se rendit maître de Vitacucho, & le remit entre les mains de ses gens. Ensuite il monta à cheval, se mit à la tête de la Cavalerie, qui avança en toute diligence: tomba sur le gros des Indiens, & en fit un furieux carnage. Ils furent d'abord mis en déroute: mais une partie se fauverent dans les bois, & d'autres sauterent dans le lac.

Les Espagnols tuerent un grand nombre de fuyards, & tournerent leurs mousquets & leurs arbalêtres contre ceux qui s'étoient jettés dans l'eau, pour les obliger à se rendre: mais les Indiens étant excellents nageurs, tirerent leurs flèches jusqu'à la fin, montant sur le dos les uns des autres, pour viser plus aisément, ce qui en exposa un grand nombre aux balles & aux traits des Espagnols. Quand leurs flèches furent épuisées,

ils gagnèrent le milieu du lac, qui n'étoit pas fort grand, dans l'espérance de s'échaper : mais les forces leur manquant à la fin, plusieurs revinrent au bord pour se rendre : les Chrétiens les aiderent, & les empêcherent de périr, après qu'ils eurent demeurés près de vingt heures dans l'eau. Cependant il en restoit encore sept, qui paroissoient déterminés à mourir plutôt qu'à se soumettre : mais douze Espagnols bons nageurs, très forts & très actifs se jetterent dans le lac, leurs épées entre leurs dents, prirent les Indiens par les cheveux dans le temps où ils couloient à fond, & les amenerent tous à terre.

Le Gouverneur les interrogea sur la raison qui les déterminoit ainsi à périr, & le principal d'entr'eux répondit : que le commandement leur ayant été confié, ils avoient pensé que le plus sur moyen de convaincre le Cacique que leur défaite ne venoit pas d'un défaut de courage, ni de fidélité, mais uniquement de la fortune adverse, étoit de mourir avec honneur. Le Gouverneur, qui étoit lui-même un homme très

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

Intrépidité  
de sept In-  
diens.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

courageux, & qui estimoit beaucoup la valeur dans les autres, les traita avec bonté, & lorsqu'ils furent raffraîchis, & que par les soins des Espagnols ils eurent repris des forces suffisantes, il les renvoya avec des présents de miroirs & d'autres bagatelles, qui leur furent très agréables, parce que c'étoient de jeunes gens, & que trois d'entr'eux n'avoient pas même plus de dix-huit ans. Avant de les congédier, Soto en présence du Cacique déclara aux quatre autres, qui étoient beaucoup plus âgés, & des principaux Officiers, qu'ils avoient mérité la mort pour leur dessein perfide: mais qu'il leur pardonnoit pour les convaincre de la différence qui étoit entre leurs dispositions & celles des Chrétiens, espérant qu'après cet exemple ils se comporteroient plus honorablement à l'avenir.

Ingratitude  
du Cacique.

Soto, qui étoit très humain, fit tous ses efforts pour gagner l'amitié des Indiens par la douceur & l'affabilité: il ne voulut pas qu'on mit un seul prisonnier dans les fers, ni qu'on les employât à des ouvrages trop rudes: le Cacique fut toujours

à

à sa table, & il lui permit même d'al-  
 ler librement dans la ville. Ce chef  
 ne méritoit certainement pas cette  
 complaisance, car il excita & en-  
 couragea fortement contre les Espa-  
 gnols une nouvelle conspiration,  
 dont les suites pouvoient être très  
 funestes pour Soto & pour ses gens,  
 tant il est vrai qu'il y a des hommes  
 chez lesquels le vice est tellement en-  
 raciné, qu'il ne peut être détruit  
 qu'avec leur vie. Tel étoit l'esprit  
 de trahison dans Vitacucho, & cet  
 exemple nous force à convenir que  
 l'expérience justifie quelquefois la sé-  
 vérité de certaines mesures, qu'on  
 pourroit autrement regarder comme  
 des effets de la cruauté.

Le septième jour après la bataille,  
 Vitacucho dînant à l'ordinaire avec  
 Soto, se leva tout-à-coup en jettant  
 un grand cri. En même-temps il  
 frappa le Gouverneur d'un coup de  
 poing, le prit à la gorge, & fit ses  
 efforts pour l'étrangler, après être  
 tombé avec lui sur le plancher: mais  
 il fut bien-tôt tué par les Officiers  
 Espagnols, ce qui débarrassa le Gou-  
 verneur. Dans le même instant, plu-  
 sieurs autres Indiens saisissant toutes

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

Il est tué en  
voulant sur-  
prendre Soto.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

Ann. 1540.

les armes qu'ils trouverent sous leurs mains, comme pots, tisons enflammés, & pieces de bois: tomberent sur ceux qui faisoient le service. On eut beaucoup de peine à les dissiper; mais après en avoir taillé en pieces la plus grande partie, les autres furent attachés à des poteaux, & massacrés par les Indiens de Paracossi, qu'on avoit mis en liberté depuis quelque temps, & qui servirent très-fidèlement les Espagnols.

Les frères de Vitacucho persistant toujours dans leurs dispositions pacifiques, le Gouverneur sortit de leurs Etats, prit la route du Nord-Ouest du côté d'Apalachen, Province dont on lui avoit parlé très-avantageusement, & y arriva en très-peu de temps sans aucun événement remarquable. Il trouva que le Cacique nommé Capaci avoit quitté la ville, & s'étoit fortifié dans un bois, éloigné d'environ huit lieues. Soto y marcha aussi-tôt, l'attaqua dans ses retranchements, le fit prisonnier après une très-vive résistance, le mit dans une chaise parce qu'il étoit très-infirmes, & dispersa toute son armée. Cependant les Indiens infestoient

souvent le camp, surprenoient les petits partis d'Espagnols, & les incommodoient beaucoup: mais le Cacique promit de les en empêcher, si on vouloit lui permettre d'aller leur parler un peu avant dans le pays. On lui accorda cette permission, & on l'envoya avec une bonne garde: mais on ne veilla pas sur lui aussi exactement qu'on auroit dû le faire; il eut l'adresse de s'échaper, & fut emmené par quelques-uns des siens, sans que les gardes s'en apperçussent. Lorsque ceux-ci furent de retour auprès de Soto, ils lui dirent pour excuser leur négligence, que certainement Capaci s'étoit envolé dans les airs, & il leur répondit tranquillement: » que cela étoit assés vraisemblable, parce que les Indiens étoient sûrement des forciers. » Ce n'est pas que le Gouverneur fût assés crédule pour le penser: mais il le disoit seulement pour railler ceux qui lui tenoient un discours aussi dépourvu de sens.

On étoit alors au mois d'Octobre, & comme l'hyver s'approchoit, Soto résolut de passer cette saison dans le même endroit. Il donna ordre à Louis

Découverte  
de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

Soto met  
ses troupes en  
quartier d'hiver.

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

An. 1539.

Moscofo, son Major Général, de  
mettre ses troupes en quartier à une  
lieue ou une lieue & demie de la ville,  
dont tous les environs étoient rem-  
plis de haricots & de pruniers, meil-  
leurs que tous ceux d'Espagne, outre  
une grande abondance de maïs.

---

## C H A P I T R E V.

*Les brigantins de Soto sont conduits à  
Apalachen; Maldonado en prend  
un pour aller en course: Soto en-  
voye quelques présents à la Havane;  
Il est informé d'un pays très riche,  
gouverné par une femme: Il se met  
en route pour y aller: Description  
des bâtimens & des habillemens de  
Toalli: Soto élève une Croix à  
Achése, il reçoit des secours du Ca-  
cique d'Ocute: Les chiens plus esti-  
més que les moutons & les meilleurs  
alimens: Les Espagnols sont traités  
avec grande humanité: Rêve sin-  
gulier d'un Indien, qui l'engage à  
se faire Chrétien,*

Soto fait  
conduire ses  
vaisseaux à  
Ocute.

**L**E Gouverneur n'ayant pas des-  
sein de retourner dans la baye  
du Saint Esprit, envoya Jean Danu-

isco avec trente chevaux, pour faire conduire au port de Aute, qui n'est pas éloigné d'Apalachen, les brigantins qu'il avoit laissés dans cette baye, & pour donner ordre en même-temps à Calderon qu'il avoit laissé à la garde de ce pays, de se mettre en marche pour le venir joindre par terre.

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

Ann. 1539.

Jean Danusco exécuta sa commission avec la plus grande diligence : eut quelques escarmouches avec les Indiens, où il fit des pertes légères : s'embarqua sur un des brigantins, & arriva promptement à Apalachen. Calderon le suivit de près ayant traversé le pays, à la grande satisfaction de Soto, qui envoya Maldonado pour croiser pendant deux mois le long de la côte Occidentale, avec ordre de tenir une notice exacte de tous les ports, bayes, havres & caps qu'il pourroit remarquer dans sa course.

Maldonado remplit ses ordres très exactement, & rapporta à Soto qu'il avoit trouvé un très beau port, nommé Ochus. Le Gouverneur l'envoya ensuite à la Havane, avec un présent de vingt femmes ou filles esclaves

Il envoya  
des présents à  
Cuba.

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

An. 1539.

pour sa femme, dont il désiroit savoir des nouvelles. Il lui donna ordre de se charger au retour de diverses provisions, & de venir le joindre au port d'Ochus, nouvellement découvert, où il avoit dessein de se rendre par terre: mais il l'avertit en même-temps que s'il ne l'y trouvoit pas l'Été suivant, il devoit retourner avec le vaisseau à la Havane, y demeurer une année entière, & revenir dans l'Été à Ochus, où il seroit certain de le rencontrer.

On lui parle  
d'un riche  
pays nommé  
Cofachiqui,  
gouverné par  
une femme.

Entre les prisonniers Indiens, il y en avoit un qui appartenoit au Trésorier, & qui fut conduit devant le Gouverneur, parce qu'on lui avoit entendu dire plusieurs fois qu'il n'étoit pas né dans la Province où il avoit été pris: mais qu'il étoit d'un pays fort éloigné, du côté du Soleil-levant: qu'il l'avoit quitté fort jeune pour trafiquer: que ce pays étoit gouverné par une femme, & se nommoit Cofachiqui: que la ville Capitale en étoit très grande, & que plusieurs Seigneurs voisins payoient tribut à la Reine, en riches habillemens, en perles, en or, & en plusieurs autres effets très précieux. Ce

qui surprit encore plus dans ce jeune homme, fut que non-seulement il étoit instruit de la façon dont on tiroit l'or des mines, mais encore des moyens dont on se servoit pour le fondre, & pour le raffiner.

Ce récit, sur lequel il ne pouvoit rester aucun doute, excita tellement l'avarice & la curiosité des Espagnols, qu'ils brûlerent d'envie de marcher dans ce pays, & dès le commencement du Printemps de l'année 1540 ils quitterent la Province d'Apalachen, & partirent pour Cofachiqui. Chaque soldat se chargea de sa provision de maïs pour quelques jours, parce que la plus grande partie des prisonniers étoient malades ou affoiblis, ce qui les mettoit hors d'état de pouvoir porter des fardeaux. Le quatrième jour de leur voyage, ils furent arrêtés par une rivière profonde : mais les meilleurs nageurs gagnèrent le rivage opposé, & attachèrent d'un bord à l'autre une corde qui servit à conduire un radeau, sur lequel passa le reste de l'armée. Le 12 de Mars, cinq Espagnols étant allés reconnoître une ville Indienne nommée Capachiqui, les habitants

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

An. 1540.

Les Espagnols se met-  
tent en mar-  
che pour y  
aller.

An. 1540.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. V.  
An. 1540.

tomberent sur eux, en tuerent un ; & en blefferent dangereusement trois autres. Le cinquieme prit la fuite dans le camp, & y donna l'allarme : mais les Indiens se retirerent dans les bois, où il ne fut pas possible de les fuivre.

Ils arrivent  
à Toalli.

Le 21 du même mois, ils arriverent dans une ville nommée Toalli, où ils trouverent les bâtimens différens de ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors. Dans tous les endroits par lesquels ils avoient passés, les maisons étoient couvertes de paille, au lieu qu'à Toalli tous les toits étoient de roseaux. Les Indiens de cette ville avoient des maisons pour l'Eté, & d'autres pour l'Hyver : dans les premières il y avoit une chambre à feu, détachée du reste du bâtiment, où ils faisoient cuire leur pain, & préparoient tout ce qui leur étoit nécessaire pour la cuisson : au lieu que dans les maisons d'Hyver les murs étoient bien enduits de terre glaise en dedans & en dehors. Ces dernières n'avoient qu'une très petite porte, par laquelle il ne pouvoit entrer qu'une seule personne : on la fermoit exactement le soir, & on allumoit

un grand feu au milieu de la maison, ce qui la rendoit aussi chaude qu'une étuve. L'endroit où les Indiens conservoient le maïs étoit planchéyé de roseaux, & porté par quatre poteaux au-dessus du rez de chaussée, pour le garantir de l'humidité.

Les maisons des principaux habitants sont plus grandes que les autres, ornées de galeries couvertes sur le devant, avec des sieges de cannes, sur lesquelles ils passent la soirée. A côté sont des greniers où ils conservent pour leur usage les présents que leur apportent les autres Indiens, consistant en maïs, en peaux de bêtes, & en manteaux, qui leur servent quelquefois de couvertures, étant faits d'une toile composée de l'écorce intérieure des arbres, & d'une espèce d'ortie. Les femmes s'en servent aussi pour se couvrir : elles en prennent une pièce pour se former comme une ceinture, & en jettent sur leurs épaules une autre qu'elles tiennent avec la main droite. Les hommes ne portent que cette dernière, & au lieu de celle que les femmes ont autour des reins, ils se ceignent de peaux de Daims, qu'ils

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

An. 1540.

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

Ann. 1540.

teignent ou en rouge, ou en noir, ou en d'autres couleurs, en quoi ils réussissent si bien, qu'elles ressemblent à des étoffes du plus beau grain: ils se font aussi des souliers avec les mêmes peaux.

Soto fait  
élever une  
croix à Achè-  
se.

Soto quitta cet endroit le 24 de Mars, & le lendemain il perdit Benito Fernandez, Portugais, qui fut noyé au passage d'une petite rivière. Après cet accident, les Espagnols arriverent dans une ville nommée Achèse, d'où les Indiens prirent la fuite, à l'exception d'un petit nombre, qu'on fit prisonniers, & qui furent remis en liberté après que Soto les eut fait très bien traiter. Ils en firent le rapport à leur Cacique, qui vint en personne trouver le Commandant, fit apporter des provisions pour ses gens, & lui donna un guide pour le conduire à Ocute, Province voisine, dont le Cacique étoit très riche, & très puissant. Avant de sortir d'Achèse, Soto y fit élever une grande Croix de bois dans la place du marché, & il recommanda aux naturels du pays de la révéler, en leur faisant entendre qu'elle étoit érigée en l'honneur du Créateur de l'U-

nivers, qui avoit perdu la vie sur cette Croix pour la rédemption des hommes. A Ocute il fut très bien reçu par le Cacique, qui envoya deux mille Indiens avec des présents de maïs, deux poules & quelques chiens que les Espagnols reçurent avec autant de joye, que si on leur avoit présenté des moutons les plus délicats, parce qu'ils n'avoient pas mangé de viande depuis très long temps, & qu'un chien leur paroïsoit alors un morceau délicieux. Avant qu'ils quittassent cet endroit le Cacique leur donna, pour porter les fardeaux, deux cents Tamènes ou Indiens, qui leur furent d'un très grand service.

Les pays par lesquels ils avoient passés depuis quelque temps, étoient très fertiles & bien arrosés, formant en quelques endroits des payfages charmants. Les habitans leur marquoient aussi beaucoup de politesse & d'affabilité, particulièrement dans un Canton, où on leur demanda quand ils en approcherent, s'ils venoient avec des intentions pacifiques ou guerrières. Aussi-tôt qu'ils eurent assuré qu'ils n'avoient dessein de commettre aucunes hostilités, on les con-

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

An. 1540.

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

An. 1540.

Les Espa-  
gnols sont  
bien traités  
par le Caci-  
que de Cofa-  
chi.

duisit à de bons quartiers, où on leur fournit des rafraîchissements en abondance.

Ils arriverent ensuite à Cofachi, dont le Cacique sortit pour aller au-devant des Espagnols, qu'il fit mettre en quartier dans sa principale ville, & il se retira dans un village voisin pour leur laisser la place libre. Il leur fournit du maïs, & d'autres provisions en quantité suffisante pour subsister pendant sept jours, parce qu'il leur falloit ce temps pour arriver à Cofachiqui. Il donna ordre aussi à quatre mille Tamènes de porter leurs bagages, & à quatre mille autres Indiens de prendre les armes pour aider & défendre les Espagnols. Ce Cacique marquoit tant d'envie de servir Soto, dans l'espérance qu'il feroit la guerre pour lui aux peuples de Cofachiqui, qui étoient ses ennemis. Soto lui promit d'embrasser sa querelle, & le Cacique lui fit présent d'un riche manteau de Martre, qu'il ôta de dessus ses épaules pour le mettre sur celles du Général, marque de distinction qu'on n'accorde qu'aux personnes de la plus grande considération.

Vers le même temps l'Indien de **Cofachiqui**, qui avoit le premier instruit les Espagnols de ce qui concernoit son pays, & qui les avoit engagés à se mettre en marche pour en faire la recherche, fut épouvanté par un rêve terrible, dans lequel il s'imagina que le Diable le battoit pour le punir de les y avoir conduits. Il demanda à se faire Chrétien; on le baptisa sous le nom de Pierre, & il ne fut plus regardé comme un esclave: mais on lui permit de monter à cheval pour recouvrer plutôt les forces qu'il disoit avoir perdues dans sa dispute avec l'Esprit malin.

Découverte  
de la Floride.

Chap. V.

An. 1540.

Conversion  
d'un Indien.



Découverte  
de la Floride.

Chap. VI.

AN. 1540.

## CHAPITRE VI.

*Soto marche avec son armée vers Cofachiqui : Il perd sa route dans un désert : Il découvre un pays très abondant : Il renvoye ses nouveaux alliés à cause de leur cruauté : Il arrive enfin à Cofachiqui, où il a une conférence avec la Reine, qui lui donne un riche collier : Délicatesse d'un Seigneur Indien qui se coupe la gorge : Les Espagnols perdent l'espérance de trouver de l'or dans ce pays.*

Les Espagnols perdent leur route dans un désert.

**S**OTO fit marcher les premiers ses quatre mille Indiens armés ; mit le bagage à leur suite, & demeura à l'arrière-garde avec ses Espagnols. Il prit ainsi la route de Cofachiqui, avec l'attention de tenir toutes les nuits ses quartiers séparés, & de faire toujours monter la garde avec la plus grande exactitude, à cause du grand nombre d'Indiens qu'il avoit dans son armée. Le troisième jour après leur départ de Co-

fachi, ils entrèrent dans un désert, où ils marcherent pendant six jours : mais le septieme ils perdirent leur route, & les Indiens ne furent plus par où les conduire ; le Cacique avouant alors naturellement que personne de ses gens n'avoit jamais été à Cofachiqui : mais qu'ils avoient souvent rencontré des habitants de ce pays sur les bords d'une riviere voisine, où ils avoient eu quelques disputes au sujet de la pêche.

Il parut tant de simplicité, & de droiture dans la façon dont il rapporta cette circonstance, que Soto, qui avoit conçu des soupçons sur sa bonne foi aussi-tôt qu'il s'étoit vu égaré, changea alors entierement d'opinion.

Le Gouverneur encouragea ses gens le mieux qu'il lui fut possible, & ils continuerent leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les bords d'une riviere, qui n'étoit pas guéable. Les provisions ne pouvant suffire jusqu'à ce qu'on eût construit des radeaux : il envoya quatre partis de ses troupes, chacun avec mille Indiens pour aller à la découverte. Celui qui étoit commandé par Jean

Découverte  
de la Floride.

Chap. VI.

Ann. 1549.

Cruauté des  
alliés de Soto.  
Il les congé-  
die.

Découverte  
de la Floride

Chap. VI.

Ann. 1540.

Danusco trouva une ville très peuplée, où il y avoit une grande abondance de provisions; il envoya aussitôt un exprès en donner avis à Soto, qui s'y rendit avec ses gens en grande diligence: mais avant qu'il y arrivât, ses Indiens tomberent sur les habitants, qu'ils massacrerent pendant la nuit, & ils pillerent un Temple destiné aux sépultures. \* Cette conduite irrita tellement Soto, qu'il refusa d'être secondé par eux à l'avenir, & il voulut absolument qu'ils retournassent dans leur Province. Le Cacique après quelques difficultés céda enfin a la volonté de Soto, & ses gens en furent satisfaits, d'autant qu'ils partirent avec des provisions en abondance, & quelques présents de bagatelles, qui furent partagées entre leurs principaux Officiers.

Il arrivent  
à Cofachiqui.

Soto cotoya la riviere, parcourant un pays très agréable, que les habitants avoient abandonné à cause de la cruauté de ceux de Cofachi.

(c) On trouve dans Laët que ces Indiens après avoir tué tous les habitants & ruiné leurs cimetières, emporterent pour butin les crânes des têtes de morts qu'ils y trouverent.

L'avant-garde, composée de trente Cavaliers, étoit commandée par Jean Danusco, qui avoit ordre de chercher un gué. Dans la nuit il découvrit une lumière, & entendit un chien aboyer : mais en examinant plus attentivement, il reconnut que l'un & l'autre étoient de l'autre côté de la riviere où il y avoit une ville. Le lendemain Soto envoya cent hommes avec un Indien Chrétien nommé Marc, & le nouveau converti Pierre pour reconnoître. Quand ils furent vis-à-vis de cette place, où Pierre étoit né, il appella plusieurs personnes qu'il vit sur le rivage voisin de la ville. Peu de temps après six des habitants traverserent la riviere dans un canot, & furent reçus par le Gouverneur assis dans un fauteuil, qu'on portoit avec le bagage pour les occasions extraordinaires.

Quand ils furent en sa présence, ils commencerent par saluer le Soleil & la Lune, après quoi ils firent une profonde révérence à Soto, & lui demanderent » s'il venoit pour la » paix ou pour la guerre. » Il leur répondit : » qu'il ne vouloit que la paix,

Découverte  
de la Floride.

Chap. VI.

An. 1640.

Députation  
de la part de  
la Reine.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. VI.  
An. 1540.

» & qu'il avoit besoin de provisions.»  
Sur cette réponse ils lui dirent : » qu'il  
» étoit le bien venu : qu'ils désiroient  
» également la paix , mais que la pes-  
» te avoit fait depuis peu de grands  
» ravages dans leur pays , ce qui  
» avoit rendu les provisions très ra-  
» res : que cependant ils communi-  
» queroient sa demande à leur Sou-  
» veraine, qui étoit Fille, & Reine de  
» tout le Cofachiqui. »

Elle visite  
elle-même  
Soto.

Ils prirent ensuite congé de Soto ,  
& rentrèrent dans leur canot : mais  
quelques heures après on en vit deux  
autres beaucoup plus grands sur la  
rivière. Le premier contenoit les six  
Ambassadeurs ; & dans le second ,  
qui étoit magnifiquement orné , il y  
avoit un très beau dais , avec une  
natte dessous & deux coussins , sur  
lesquels se reposoit la Princesse elle-  
même , accompagnée de six femmes.

Lorsqu'elle fut descendue à terre ,  
le Général s'avança pour la saluer ,  
& après qu'ils se furent assis , elle  
lui dit avec politesse : » qu'elle étoit  
» très fâchée , tant pour lui que pour  
» ses gens , de ce que les provisions  
» étoient devenues si rares : que ce-  
» pendant elle avoit deux magasins

» destinés pour les pauvres, & qu'elle  
 » le en remettroit un à sa disposi-  
 » tion : mais qu'elle le prioit de  
 » permettre qu'elle conservât l'autre  
 » pour les besoins de ses Sujets. Elle  
 lui dit encore : » qu'elle avoit deux  
 » mille mesures de farine dans une  
 » ville voisine, où il pouvoit com-  
 » mander, & que s'il le jugeoit né-  
 » cessaire, elle quitteroit sa propre  
 » maison & la ville où elle faisoit son  
 » séjour, pour y loger les Espagnols.»

Découverte  
de la Floride.

Chap. VI.

Ann. 1540.

Le Général, déjà captivé par les manières affables & généreuses de cette Princesse, lui répondit : qu'il étoit très éloigné de penser à lui faire changer de demeure : qu'une partie de la ville suffiroit pour lui & pour ses gens : qu'il auroit une reconnoissance éternelle des bontés qu'elle lui marquoit, & qu'il espéroit l'en convaincre en faisant de telles dispositions, que ni elle, ni aucun de ses Sujets n'auroient lieu de se plaindre du plus léger manque de conduite, tant de sa part, que de celle des Espagnols qui l'accompagnoient.

La Reine ôta un collier de perles qu'elle avoit au col, & par les mains de l'Interprète, le donna au Gouver-

Découverte  
de la Floride.

Chap. VI.

AN. 1540.

neur, en le priant de ne pas trouver mauvais qu'elle ne le lui présentât pas elle même: & ajouta, que la seule raison qui l'en empêchoit, étoit la crainte que cette action ne fût une faute contre la modestie. Le Gouverneur se leva, reçut le collier, le baïsa pour marque de son respect, & en même-temps tira de son doigt un très beau rubi, qu'il présenta à la Princesse. Après ces présents réciproques elle se retira, laissant aux Espagnols l'idée la plus avantageuse de sa Personne. Peu de temps après qu'elle eut débarqué sur l'autre rivage, elle envoya des canots & des radeaux pour passer l'armée, qui traversa la riviere, & fut mise en quartier dans la ville.

La mere de  
la Reine est  
opposée aux  
Espagnols.

Cette Princesse avoit encore sa mère, qui étoit veuve, & demouroit dans une ville éloignée de douze lieues de la Capitale; elle fut invitée à voir les Espagnols: & non-seulement elle refusa de venir, mais elle fit faire de très sévères réprimandes à sa fille sur ce qu'elle avoit si bien reçu des gens, avec lesquels elle n'avoit eu jusqu'alors aucune liaison. Soto, dans l'espérance d'adoucir l'es-

prit de cette vieille, envoya Jean Danusco, avec un noble Indien, & une suite de trente chevaux richement harnachés, pour renouveler cette invitation avec plus de force. Pendant le voyage ils mirent tous pied à terre, & s'affirent pour prendre quelque rafraîchissement à l'ombre d'un gros arbre: mais l'Indien qui paroïsoit très réveur, jetta son manteau, tira de son carquois l'une après l'autre toutes ses flèches, dont il y en avoit quelques-unes d'un très beau travail: & pendant que les Espagnols l'examinoyent, pour connoître quel étoit son dessein, il en prit une, dont l'extrémité étoit garnie d'une pierre aussi aigue que la pointe d'une épée, & se la plongea dans la gorge avec tant de succès qu'il en mourut à l'instant. La seule raison qu'on jugea qu'il pouvoit avoir eue, de commettre contre lui-même cet acte de cruauté, qui frappa les Espagnols du plus grand étonnement, fut qu'il avoit préféré la mort au danger de faire un message désagréable à la vieille Princesse. Jean Danusco apprit qu'elle étoit sortie de sa ville, & qu'on ignoroit en quel

Découverte  
de la Floride.

Chap. VI.

An. 1540.

Découverte  
de la Floride.

Chap. VI.

An. 1540.

Les Espa-  
gnols sont  
trompés dans  
leur attente  
de trouver de  
l'or.

endroit elle s'étoit retirée, ce qui le détermina à retourner aussi-tôt auprès du Général.

Dans ce pays de Cofachiqui, les Espagnols trouverent une espee de cuivre brillant, que sa couleur éclatante pouvoit faire passer pour de l'or à des yeux peu connoisseurs: ce qui avoit jetté Pierre dans l'erreur de croire que son pays étoit plein de ce métal précieux. Cependant ils y trouverent une grande quantité de perles, ayant obtenu la permission de fouiller dans les tombeaux des nobles, d'où ils en retirèrent de très belles qu'on avoit enterrées avec eux. Il y en avoit d'aussi grosses que des pois, & la cinquieme partie qui fut mise à part pour le Roi d'Espagne, pesoit plus de cinq cents livres. \*

(d) Cette dernière circonstance, le rêve de l'Indien, & quelques autres faits rapportés par Herrera paroissent assés peu vraisemblables: mais il avertit qu'ils viennent originairement d'un Cordelier, & comme le remarque très-bien Laët: » Nous trouvons » plusieurs choses là & ailleurs contées par » de tels freres, qu'on ne croit que difficile- » ment ».

Découverte  
de la Floride.

Chap VII.

An. 1540.

## CHAPITRE VII.

*Les Espagnols quittent Cofachiqui, & marchent à Chalaque: Il tombe une grêle prodigieuse: Ils sont bien reçus à Canasaqua, & dans plusieurs autres villes: Honnêteté d'un soldat bien récompensée: Grande présence d'esprit de Soto: Reception que lui fait le Cacique de Coza: Taille extraordinaire de celui de Tascalusa, & des gens de sa famille: Conspiration contre les Espagnols à Mavila.*

**A** PRÈS les plus exactes recherches, on vit qu'il n'y avoit aucun or dans tout ce pays, & Soto résolut de continuer à marcher en avant. Pour la commodité des provisions il jugea à propos de partager son armée en deux corps, en prit un sous ses ordres, & donna le commandement de l'autre à Gallegos. La Princesse qui les avoit reçus si généreusement, envoya quatre de ses principaux Sujets avec les Espagnols pour leur servir de guide dans

Départ des  
Espagnols de  
Cofachiqui.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. VII.  
An. 1540.

leur marche, & pour engager le Cacique de Guaxale, Province voisine, par laquelle ils devoient passer à les recevoir en amis & en alliés, lui déclarant qu'il s'attireroit sa haine s'il agissoit différemment.

Une grêle  
furieuse les  
met en dan-  
ger.

Ils marcherent pendant sept jours, & entrèrent ensuite dans le pays de Chalaque, dont le terroir est très stérile : les habitants vont nus, sont d'un caractère très doux, & en général fort maigres, ne vivant que de racines, d'herbes & de bêtes sauvages qu'ils tuent à coups de flèche. Les Espagnols y furent prêts à périr par une grêle furieuse, dont les grains étoient aussi gros que des œufs de pigeons : mais ils eurent le bonheur de trouver un abri sous des arbres touffus. Le Cacique de cet endroit leur fit apporter deux peaux de Daims, ce qu'il regardoit comme un présent considérable, & les Magistrats de la ville leur en firent un de deux poules.

Cinq jours après ils arriverent à Xaulla, où ils demeurèrent quelque temps, parce qu'ils remarquerent que leurs chevaux étoient très fatigués. Le pays des environs étoit rempli

rempli de montagnes, & ils se trou-  
voient alors, suivant leur calcul, à  
deux cents cinquante lieues de Co-  
fachiqui. Ils quitterent cet endroit  
après s'y être ainsi réposé, & con-  
tinuerent à marcher dans un pays  
varié par les bois, les cantons stéri-  
les, & les terres de paturages : mais  
en général très bien arrosé. Il paroît  
par la maniere dont la route de Soto  
est marquée dans les Atlas Anglois,  
qu'ils avoient alors gagné le pays  
qu'on a depuis nommé la Caroline.

Découverte  
de la Floride.

Chap. VII.

An. 1549.

Quand ils approchèrent de Gua-  
scale, le Cacique sortit pour les re-  
cevoir avec beaucoup d'affabilité : il  
leur fit amener trois cents cochons  
en très bon état, ce qu'ils regarde-  
rent comme un présent considéra-  
ble, ne trouvant que très rarement  
de la viande à manger. Ils passèrent  
ensuite à Canasaqua, ville située un  
peu plus loin, où ils furent reçus par  
vingt Indiens chargés de mûres \*,

(e) Je ne connois point les mûres dont  
l'Auteur veut parler. On fait en général  
qu'il se trouve des fruits très différents les  
uns des autres en divers pays, quoiqu'on  
leur donne le même nom, & il est vraisem-  
blable que les mûres qu'on appporta aux

Découverte  
de la Floride.

Chap. VII.

Ann. 1540.

dont il y avoit une grande quantité dans tout ce canton, ainsi que des noix & des prunes. De cette ville ils allerent à celle de Chiaha, située dans une isle, au milieu d'une large riviere, guéable dans toutes ses parties. Le Cacique fortit au-devant d'eux avec quinze Indiens chargés de maïs, & les assura qu'il en avoit vingt gréniers pleins à leur disposition. Il leur dit aussi que trente lieues plus loin, le pays abondoit en or: Soto y envoya quelques Espagnols pour s'en assurer; mais ils lui rapporterent à leur retour, qu'il n'y avoit que du cuivre.

Générosité  
d'un soldat.

Dans le voisinage de cette isle, on pêchoit de très belles coquilles, où l'on trouvoit de riches perles: mais en général les habitants en détrui-  
soient tout l'éclat, parce qu'ils les mettoient au feu pour les ouvrir. Un des soldats en dînant un jour en trouva une aussi grosse qu'une noisette, & la porta aussi-tôt au Gouverneur pour qu'il en fit présent à sa femme, ce que Soto eût la générosité de refuser: mais voulant récompenser l'honnêteté du soldat, il fournit de

Européens faisoient une nourriture plus solide que les nôtres.

ses propres deniers le quint du Roi pour cette perle, qui montoit à quatre cents ducats. Les Espagnols trouverent en cet endroit des gourdes pleines d'huile de noix, qu'ils regardoient comme un mets délicieux, & de la graisse d'ours, dont ils se servirent comme de beurre, avec de très bon miel, qui est fort rare dans ces pays. Les cantons voisins leurs parurent très agréables, & ils en virent les campagnes toutes couvertes de maïs. Soto demeura trente jours dans cet endroit pour reposer les hommes & les chevaux qui étoient très fatigués de la chaleur, & de la difficulté des chemins. Il y fut joint par Gallegos, & ils tournerent ensuite au Nord du côté d'Acofte; Soto ayant établi son camp à la vue de cette ville, sortit avec assez peu de suite pour aller saluer le Cacique, qui parut disposé à le recevoir avec amitié: mais pendant qu'il s'entretenoit avec lui, les habitants irrités de l'insolence de quelques Espagnols qui leur avoient enlevé des provisions par force, tomberent sur eux avec des bâtons, dont ils les frapperent à grands coups. Soto, qui avoit vu en partie

Découverte  
de la Floride.

Chap. VII.

An. 1540.

Découverte  
de la Floride.

Chap. VII.

An. 1540.

Soto arrive  
à Coza où il  
est très bien  
reçu.

l'imprudence de ses gens, prit lui-même un bâton, & se joignit aux Indiens, qui admirerent son impartialité, & cessèrent aussi-tôt de battre les Espagnols.

Cette présence d'esprit empêcha une émeute, qui auroit pu avoir de très facheuses suites: mais le Gouverneur craignant que les Indiens ne fussent tentés de recommencer, sortit du Territoire d'Acofte le plus promptement qu'il lui fut possible, & prit la route de Coza, pays abondant, où il fut très bien reçu. Quand il fut à la vue de la principale ville, le Cacique en sortit pour le recevoir dans une litiere ou palanquin, porté sur les épaules de ses gens. Il étoit magnifiquement habillé d'un riche manteau de martre, qui descendoit presque sur ses talons, & il portoit sur la tête un très beau diadème de plumes de diverses couleurs. Devant lui marchaient plusieurs musiciens, qui jouoient d'une espece de flute, & il étoit suivi de plus de mille de ses Sujets.

Le pays avoit d'excellents pâturages, & étoit très bien arrosé; on y voyoit une belle variété de pruniers,

& de superbes raisins odoriférants de différentes especes, dont les seps s'entortilloient naturellement autour des arbres, avec d'excellent maïs. Les Espagnols furent reçus avec la plus grande hospitalité, & le Cacique invita Soto à passer l'Hyver dans son pays. Le Général lui répondit que c'étoit son dessein: mais qu'il vouloit aller encore un peu plus loin pour examiner d'autres endroits, & pour faire les dispositions nécessaires à l'établissement d'un commerce, qui étoit l'objet de son voyage.

Les vues de Soto se tournoient principalement à la recherche des mines d'or ou d'argent, & il commençoit à être très chagrin de ce qu'il n'en trouvoit aucunes. Il résolut de visiter ses brigantins qu'il avoit laissés à Acusi, croyant que ce port étoit le plus proche, cependant les Espagnols n'étoient qu'à soixante lieues de l'endroit connu depuis sous le nom de Cap-fear, sur la côte de la Caroline: mais ils n'en avoient alors aucune connoissance.

Le Cacique de Coza l'accompagna jusqu'à la frontiere de Tascalusa, où il prit congé de lui, parce que les

Il est reçu de même à Tascalusa.

Découverte  
de la Floride.

Chap. VII.

An. 1540.

habitants de ce pays étoient ses ennemis. En entrant dans cette Province, Soto trouva le fils du Cacique, qui au nom de son père lui dit : qu'il venoit pour traiter de la paix. Il n'avoit pas plus de dix-huit ans, & sa taille étoit de sept pieds de hauteur : il marqua beaucoup de respect au Gouverneur, & le conduisit à la ville de son père, où ils trouverent le vieux Cacique encore plus grand que son fils, assis sous une tente devant la porte de sa maison, située sur une élévation. Ce Prince étoit environné de plusieurs de ses principaux Officiers, qui se tenoient respectueusement à une certaine distance, & il avoit devant lui un parasol de peau de daim, si bien teinte de noir & de blanc, qu'on auroit pu la prendre pour du taffetas. Il se leva, & alla vingt pas au-devant du Gouverneur, qu'il fit asseoir à côté de lui.

Projet pour  
détruire les  
Espagnols.

Soto ne fut que trois jours dans cette ville, & le Cacique ayant offert de le conduire une partie du chemin, monta sur un des plus grands chevaux de bagage, & cependant ses pieds n'étoient qu'à quelques pouces de terre. Le premier jour qu'ils fu-

rent en marche ils eurent de mauvais quartiers au bord d'une rivière, qu'ils passèrent le lendemain avec assez de peine sur des radeaux. Les Indiens avoient un air sombre qui fit soupçonner à Soto qu'ils fomentoient quelque mauvais dessein; & les réponses brusques qu'ils firent au sujet de deux Espagnols perdus, confirmèrent ses soupçons. Il donna ordre à un parti de Cavalerie de marcher en avant, & de visiter le lieu où ils devoient passer la nuit, éloigné seulement de cinq milles. Ils rapportèrent qu'ils n'avoient trouvé aucune opposition: mais que la ville étoit beaucoup mieux fortifiée qu'aucune autre qu'ils eussent encore vue dans cette partie du monde, & qu'il s'y étoit assemblé un grand nombre d'Indiens, sous prétexte d'accompagner les troupes Espagnoles.

Sur cette nouvelle, Soto s'avança à la tête de son armée, conduisant l'avant-garde composée de cent Cavaliers, & de cent cinquante hommes d'Infanterie, avec lesquels il arriva vers huit heures du matin dans la ville, nommée Mavilla. Elle contenoit environ quatre-vingt maisons,

Découverte  
de la Floride.

Chap. VII.

An, 1540.

dont chacune étoit assez grande pour loger un Régiment. Le tout étoit entouré de fortes pieces de bois, enfoncées très profondement dans la terre, & les espaces entre ces pièces étoient remplis d'un ciment très dur quoiqu'il ne fut que de terre & de paille; enfin de distance en distance il y avoit des tours avec de petites ouvertures pour voir au dehors. Dans une grande place, au milieu de la ville on avoit préparé une maison, & le Cacique dit qu'elle étoit destinée pour Soto & pour quelques uns de ses gens: mais que les autres logeroient dans des huttes élevées hors de la ville. Le Gouverneur répondit qu'il disposeroit ses troupes quand son Major Général Louis Mofoso seroit arrivé. Le Cacique se retira alors dans une maison voisine, où il avoit assemblé les principaux chefs Indiens, & où l'on avoit prémedité la ruine des Espagnols, comme on l'apprit quelque temps après.



## CHAPITRE VIII.

*Grande bataille entre les Indiens & les Espagnols : Les derniers remportent la victoire : Soto s'avance vers les bords de la mer ; mais il s'en éloigne crainte de la désertion : Il passe avec assez de difficulté une riviere près de Chicoza : On met le feu à la ville avec des flèches enflammées : Les Espagnols perdent tous leurs trésors & leur butin : Il défont un gros corps d'Indiens : Ils arrivent à la riviere de Mississipi : Les habitants les reçoivent avec la plus grande vénération.*

**Q**UOIQUE Soto ne fut pas instruit de leur projet, il se tint sur la méfiance, & donna ordre que les chevaux demeuraissent sellés & bridés jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent arrivées. En même-temps il envoya un homme au Cacique pour lui parler de sa part : ce Prince refusa de le recevoir, & l'Européen persistant à demander audience, l'In-

Commence-  
ment des  
hostilités.

Découverte  
de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1540.

dien qui s'opposoit à lui, commença à parler d'un ton très aigre contre le messager, & contre tous les Espagnols. En tenant ce discours il leva son arc, comme pour tirer sur deux ou trois qui passaient par le même endroit : mais il fut prévenu par Gallegos qui arriva dans le même instant, & qui le fendit d'un coup de sabre depuis le col jusqu'au milieu du corps, en sorte qu'il tomba sans prononcer une parole.

Bataille  
générale :  
massacre des  
Indiens.

On ne vit plus de toutes parts qu'hostilités & que confusion : Soto & ses compagnons monterent à cheval, & se retirèrent en bon ordre hors de la ville pour joindre le reste des troupes : mais le Cacique les poursuivit à la tête de sept cents hommes qui furent assemblés presque en un instant. Les Indiens furent bien-tôt repoussés & chassés dans leurs murs par une troupe de Cavalerie, soutenue d'un corps de Mousquetaires, qui les suivirent de très près, & firent leurs efforts pour entrer avec eux dans la place : mais ils en furent empêchés par une grêle de flèches & de pierres qui les obligèrent de s'arrêter. Quelques minutes après,

les Indiens firent une vigoureuse sortie sur les Espagnols : & ceux-ci les repoussèrent sans rompre leurs rangs. Ils continuèrent ainsi à escarmoucher pendant quelque temps, jusqu'à ce que toute l'armée fut arrivée : alors le Général ayant mis pied à terre s'avança à la tête de deux cents hommes armés de haches d'armes, & ils commencèrent à couper les portes & les pieux. Ils ne travaillèrent pas long-temps sans avoir fait une brèche assez considérable, par laquelle ils monterent, & Soto entra dans la ville à la tête d'un corps de Cavalerie. Les Espagnols foulèrent aux pieds un grand nombre d'Indiens, qui combattoient très courageusement, mais sans observer aucun ordre. Ce qui fatigua le plus les Chrétiens dans ce combat, furent les femmes Indiennes soutenues d'espace en espace par quelques hommes, & montées sur les galeries & sur les toits des maisons d'où elles tiroient des flèches & jettoient des pierres, ce qui obligea d'y mettre le feu, & il en périt un grand nombre dans les flammes. Il y en eut qui firent leurs efforts pour se sauver :

Découverte  
de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1540.

Découverte  
de la Floride.

mais elles tomberent sur les épées  
des Espagnols, & le massacre devint  
horrible.

Chap. VIII.

An, 1540.

Cette bataille qui se livra le jour  
de saint Luc 18 d'Octobre de l'année  
1540, dura neuf heures, & vers le  
coucher du Soleil, les Indiens furent  
totalement défaits. Il y en eut onze  
cents de tués, du nombre desquels  
fut le fils du Cacique, & l'on croit  
que ce Prince même périt dans les  
flammes. Quelques femmes qu'on fit  
prisonnières, déclarerent qu'on avoit  
fait venir leurs maris en cet endroit  
pour partager les dépouilles des Es-  
pagnols, qu'on regardoit comme un  
butin assuré, & que toutes les fem-  
mes des environs avoient été invi-  
tées d'assister à un magnifique festin,  
qu'on devoit faire en l'honneur du  
Soleil, après la destruction de leurs  
ennemis. Il y eut quarante-huit Es-  
pagnols tués sur le champ de batail-  
le, trente-cinq moururent de leurs  
blessures, & l'on perdit quarante-  
cinq chevaux.

Soto s'éloi-  
gne de la mer  
crainte que  
ses gens ne  
l'abandon-  
nent.

Après cette bataille, Soto demeura  
quinze jours à Mavilla, pour obser-  
ver la contenance des Indiens: mais  
les principaux ayant péri dans le

combat, les autres ne firent aucune tentative pour venger leur mort, & ils lui apportèrent des provisions avec autant de soumission que d'abondance. Peu de temps après, un parti que le Gouverneur avoit envoyé reconnoître les pays aux environs de la mer, rapporta que Maldonado étoit occupé à faire des découvertes sur la côte. Cette nouvelle déterminâ Soto à se mettre en marche jusqu'à l'embouchure de la rivière Alibamous, ayant un grand désir d'établir une Colonie à Anchusi: mais il quitta bien-tôt la côte, craignant que ses gens, qui paroïssent assez peu satisfaits de cette expédition, n'en prissent occasion de le quitter, & de retourner à Cuba. Il prit sa route au Nord-Ouest, du côté de Chicoza, dans un pays très peuplé, & qui produisoit du maïs en abondance. Pendant ce voyage les naturels s'opposèrent plusieurs fois à son passage, & ils lui disputerent particulièrement celui d'une rivière: mais il fit construire deux grandes barques en douze jours, sans que les Indiens en eussent aucune connoissance, & les fit lancer à l'eau sans

Découverte  
de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1540.

Découverte  
de la Floride. Chap. VIII. qu'ils s'en méfiaient, parce qu'elles y furent conduites sur des rouleaux.

An. 1540.

Les Espagnols perdent tout leur butin.

Il mit sur chacune de ces barques quarante Mousquetaires & autant d'Arbalétriers, avec quelques chevaux. Ils gagnèrent le rivage opposé après beaucoup de sang répandu, & conserverent leur terrain jusqu'à l'arrivée du second embarquement. Alors ils chasserent les Indiens de leurs postes, & firent ensuite leurs efforts pour gagner l'amitié de ces sauvages, en leur donnant diverses bagatelles, mais ils ne purent jamais y réussir. Les Indiens les attaquèrent de trois côtés différents pendant la nuit, tuerent quarante Chrétiens, & mirent le feu à la ville où ils étoient en quartier, par des flèches enflammées, qui brulerent tout ce qu'elles rencontrèrent avec une fureur étonnante. Soto les chargea avec son courage ordinaire, les mit promptement en déroute, & en fit un furieux carnage: mais toute sa valeur & toutes ses précautions ne purent empêcher que les deux tiers de la ville ne fussent consumés par les flammes. Les Espagnols y perdirent

toutes les perles, les provisions, & en général tous les trésors & le butin qu'ils avoient gagné dans cette longue & ennuyeuse marche.

Découverte de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1541.

La destruction de cette ville les jetta dans de grands inconvénients pendant le reste de l'hyver, qui fut très rude : enfin le 25 d'Avril 1541, ils sortirent de Chicoza, & se mirent en marche vers Alibamo, où ils avoient appris que le fort étoit muni d'une garnison de quatre mille Indiens de leurs ennemis. Soto les attaqua avec son infanterie, & laissa à quelque distance sa cavalerie qui ne pouvoit entrer dans les bâtimens. Les assiégés firent un vigoureuse sortie : mais ils furent repouffés, & les Espagnols profiterent si bien de leurs avantages, qu'ils entrèrent pêle-mêle dans la place avec les Indiens, & en firent un horrible carnage. Ceux qui voulurent échapper aux tranchants des épées furent foulés aux pieds par les chevaux ; on en fit d'autres prisonniers, mais en petit nombre, & l'on jugea que les ennemis avoient perdu plus de deux mille hommes dans cette action.

Ils s'emparent de la ville d'Alibamo.

D'Alibamo, les Espagnols allerent

Ils traversent le fleuve de Mississipi.

Découverte  
de la Floride.

Chap. VIII.

Ann. 1541.

à Chisca, sur les bords de la riviere connue depuis sous le nom de Mississipi, qui est le plus grand fleuve qu'on ait encore vu dans l'Amerique septentrionale. Ils surprirent & firent prisonniers quelques-uns des naturels du pays : mais ils les remirent en liberté sur la promesse que fit le Cacique de fournir des provisions aux Chrétiens, & de vivre en paix avec eux. Il habitoit au sommet d'une montagne escarpée, & il y avoit des degrés pour arriver à sa maison. Soto demeura seize jours en cet endroit à rafraîchir ses troupes, & à prendre soin des malades, ensuite il cotoya la riviere en remontant, pour chercher un passage où elle fût moins rapide : il le trouva après quatre jours de marche, & fit construire deux barques dans lesquelles il la traversa avec ses gens, & ils entrerent dans la belle province de Casquin, où ils furent très bien reçus. Le Cacique invita le Gouverneur à venir dans sa maison, accompagné de ses principaux Officiers, & il les y traita très généreusement. Casquin est une grande plaine élevée, & qui produit en abondance des noix, des mûres, des prunes

rouges & vertes, une grande variété de différents fruits, on y trouve aussi beaucoup de peaux & de très bons poissons.

Découverte  
de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1541.

La saison étoit alors très chaude, & Soto fit camper ses gens dans une belle plaine, où des arbres touffus répandus de côté & d'autre, leur fournirent un couvert délicieux. Le Cacique y fit une visite de cérémonie à Soto, précédé de plusieurs de ses gens qui chantoient devant lui : il amena à sa suite deux aveugles, & pria le Gouverneur d'intercéder en leur faveur auprès de l'illustre & puissant auteur de ses jours le Soleil, parce qu'il croyoit que Soto étoit descendu de cet astre. Le Gouverneur s'excusa de lui rendre ce service, & il en prit occasion de lui faire un court sermon, dans lequel il lui expliqua les principaux articles de la Foi chrétienne. Il conclut en l'exhortant à mettre sa confiance au Sauveur du monde, qui avoit non-seulement le pouvoir de rendre la vue, mais encore celui de faire jouir de toutes sortes de bonheurs. Malgré tout ce que Soto pût dire, les Indiens avoient conçu pour lui une si grande vénération, que sa

Vénération  
des Indiens  
pour Soto.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

An. 1541.

réponse ne pût les détromper : ils jugerent que le refus qu'il faisoit de les guérir , venoit de quelque offense qu'ils lui avoient faite , & il ne fut pas possible de leur persuader le contraire.

## CHAPITRE IX.

*Soto marche à Capaha : Ses alliés Indiens commettent de grands désordres : Ils prennent la fuite quand leurs ennemis les menacent : Le Cacique de Capaha traite avec Soto , & lui fait présent de deux femmes : Manière singulière de prendre le poisson : On trouve du sel à Cayar : Manière dont les habitants le purifient : Contrariété dans les Historiens : Escarmouche entre les Espagnols & les naturels du pays : Bravoure d'un Indien , qui est tué par Silvestre.*

Désordres  
commis à Ca-  
paha par ceux  
de Casquin.

**S**OTO avoit dessein de se rendre à Capaha, dont les habitants étoient ennemis de ceux de Casquin, & le Cacique, qui souhaitoit profiter de cette occasion pour satisfaire sa vengeance, insista à escorter les Espa-

gnols, auxquels il cacha ses véritables intentions. Il prit avec lui un corps de cinq cents hommes armés, & envoya quelques-uns de ses gens en avant pour jeter un pont sur une rivière qu'il falloit nécessairement passer, ce qu'ils exécuterent avec autant d'adresse que de diligence. Lorsqu'ils approchoient de Capaha, le Cacique de Casquin, qui conduisoit l'avant-garde avec ses Indiens, comme pour servir de guide aux Espagnols, envoya un fort parti dans la ville, où ses gens firent quelques prisonniers, entr'autres deux femmes très belles, qui appartenoient au Souverain. Ils y commirent divers outrages, & auroient certainement mis le feu aux maisons, si les Espagnols ne fussent arrivés à temps, & ne les eussent empêché de continuer leurs hostilités.

Aussi-tôt que Soto fût arrivé, il reprit sévèrement Casquin de la conduite qu'il avoit tenue : mit en liberté les prisonniers, & les renvoya avec des offres de paix & d'amitié au Cacique de Capaha. Ce Prince s'étoit retiré trois lieues plus loin dans une Isle fortifiée, & il rejetta les avances de Soto avec des menaces très vives

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

An. 1541.

Soto fait la  
guerre à ceux  
de Capaha qui  
s'opposent à lui.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

An, 1541.

de se venger, ce qui obligea le Gouverneur à faire des préparatifs pour l'attaquer. Casquin, qui avoit donné ordre d'amener des canots, dans l'espérance que les affaires tourneroient de cette façon, fut très satisfait de cette réponse : ils furent bientôt prêts à transporter les Espagnols dans l'Isle, où ils forcerent le premier retranchement de Capaha, malgré une très vive résistance, ce qui épouvanta beaucoup ses femmes. Leur terreur augmenta à la seconde palissade, mais les gens de Capaha ayant dit à ceux de Casquin qu'ils auroient tout lieu de se repentir de cette invasion quand les Chrétiens seroient partis, ils prirent aussitôt la fuite; gagnèrent les bords de la riviere, emmenerent quarante canots, & si les autres n'avoient pas été défendus & garantis par une garde d'Espagnols il n'en seroit pas resté un seul. Pendant le trouble de cette retraite Soto donna ordre à ses gens de s'éloigner du fort, crainte de quelque désordre: mais Capaha ne leur donna pas le temps de revenir à la charge. Il envoya un député, pour déclarer qu'il étoit prêt d'accepter les propositions de paix qu'il avoit d'abord

refusées, ajoutant que si Soto le dé-  
 firoit il viendroit le trouver le lende-  
 main, mais il ne fut nullement parlé  
 de Casquin dans cette affaire.

Découverte  
 de la Floride.

Chap. IX.

An. 1541.

Soto très content de sa soumission,  
 revint de l'Isle dans la Capitale, où  
 Capaha se rendit le jour suivant. Il  
 commença par remettre dans leurs  
 tombeaux avec grande vénération  
 les os de ses ancêtres que Casquin en  
 avoit fait ôter; ensuite il se rendit aux  
 quartiers de Soto: lui parla avec la  
 plus grande politesse: le Gouverneur  
 lui répondit de même, & Capaha  
 lui fit un récit exact & abrégé de l'état  
 du pays. Voyant Casquin à côté de  
 Soto il lui dit d'un ton qui marquoit le  
 mépris, « qu'il pouvoit bien remercier  
 » ces étrangers de l'état d'humiliation  
 » où il le voyoit alors. mais qu'il lui  
 » feroit sentir tout le poids de son in-  
 » dignation, aussi-tôt qu'ils seroient  
 » partis. » Ensuite il pria le soleil &  
 la lune de leur donner des saisons fa-  
 vorables, & sans permettre à Casquin  
 de répondre, il entra en conversa-  
 tion avec Soto. Malgré l'animosité de  
 ces deux Caciques, le Gouverneur  
 réussit à les réconcilier avant son dé-  
 part, & ils dînèrent avec lui à une

Soto récon-  
 cilie les deux  
 Caciques.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

Ann. 1541.

même table. Après ce racommode-  
ment, on rendit les deux femmes à  
Capaha, ce qui parut lui donner la  
plus grande satisfaction : mais il les  
présenta à Soto pour lui marquer son  
respect. Le Général refusa d'abord de  
les accepter : cependant il y consentit  
par la suite.

Soto prit sa route vers une ville  
nommé Quigaute située du côté du  
Midi : il y arriva le 4 d'Août : mais il  
trouva que le Cacique, qui lui avoit  
envoyé un présent de peaux affés  
considérable, avoit abandonné cette  
place, la plus grande qu'on eût encore  
vue dans toute la Floride. Le Gouver-  
neur fit quelques prisonniers, qu'il  
mit en liberté, après les avoir traités  
avec la plus grande affabilité : alors  
les habitants retournerent dans leurs  
maisons, & apporterent de leur pro-  
pre mouvement du poisson, des  
peaux, & des provisions pour l'ar-  
mée.

Ils cher-  
chent en vain  
de l'or dans  
les monta-  
gnes.

On rapporta à Soto qu'il y avoit  
au midi un pays uni très peuplé : mais  
que du côté du Nord-ouest étoit une  
Province nommée Caligoa, remplie  
de montagnes très rudes, & il résolut  
de tourner vers cette dernière, dans

l'esperance de trouver de l'or sur les hauteurs. Le Cacique de Quigaute lui donna un guide Indien, qui le conduisit par un désert marécageux, où les Espagnols furent souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Ils y virent une grande quantité d'étangs remplis de poissons : quand on les épouvantoit ils venoient à la surface de l'eau : les Indiens y entroient, & les prenoient en les perçant avec des bâtons pointus.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

An. 1541.

Lorsque les Chrétiens approchèrent de Caligoa, les habitants prirent la fuite : on en fit quelques-uns prisonniers, du nombre desquels fut le Cacique, & par ses ordres on apporta aux Espagnols une grande quantité de peaux de daims & de vaches : mais ils ne virent aucune apparence d'or. Ce pays étoit abondant en maiz, en fèves & en courges qui sont une espece de melon. Cinq jours après ils arriverent à une petite place écartée, qu'on appelloit Paliséma, & qui donnoit le nom à un territoire assés étendu. Ils trouverent que les murs & la chambre du Cacique étoient couverts de peaux de daims de diverses couleurs, & tout le pays jusqu'à

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

An. 1541.

Contrariété  
des Hillo-  
riens.

Cayas leur parut très fertile. Dans plusieurs endroits où ils passerent on avoit étendu de semblables peaux en signes de paix suivant la coutume du pays.

Ils resterent un mois à Cayas, où il y avoit d'excellent maïz, & de très bon sel, ce qui leur avoit souvent manqué jusqu'alors. Il est formé par les eaux d'une riviere qui le dépose sur ses bords, où il est mêlé avec le sable. Les gens du pays le mettent dans une espece de passoire, où ils le lavent bien, ce qui le fait fondre : il tombe avec l'eau dans un vase qu'ils posent dessous, & tout le sable & l'ordure reste dans la passoire : après quoi ils mettent le vase sur un feu modéré, l'eau s'évapore, & le sel y reste net. De cet endroit les Espagnols, après une marche ennuyeuse, se rendirent à Tulla, où suivant Ramusio dans le troisieme Tome de sa collection de voyages, le Cacique alla les recevoir avec quatre-vingt de ses gens & les traita très amicalement : mais selon Herréra dans son Histoire de l'Amérique, les habitants de Tulla s'opposèrent à eux, & furent tous passés au fil de l'épée. Ces deux récits

cits font directement contraires, & ce feroit inutilement qu'on effayeroit de les concilier : cependant nous préférons de nous attacher à Herrera, qui paroît beaucoup mieux instruit dans les affaires de l'Amérique, & quoique ces deux Historiens soient très véridiques, ce dernier en général est le plus exact.

Peu de temps après cette action, les Espagnols furent attaqués dans leurs quartiers avec fureur pendant la nuit, & ils eurent assés de peine à les défendre : mais aux approches du jour ils reprirent une nouvelle vigueur, & chasserent les ennemis, qui cependant blessèrent un grand nombre de Chrétiens & en tuerent plusieurs. Après leur retraite un Indien, qui sans doute avoit seulement été étourdi d'un coup qu'il avoit reçu, se leva du milieu des morts, & se fait d'une hache d'armes, dans l'intention de s'en servir pour sa propre défense & de s'échaper. Il en donna un coup si furieux à un Espagnol nommé Carawza qui le vouloit arrêter, qu'il coupa son bouclier, & lui fit une profonde blessure au bras : il mit ensuite hors de combat un second Espa-

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

An. 1541.

Valeur éton-  
nante d'un  
Indien.

Découverte  
de la Floride.

Chap. IX.

An. 1541.

agnol nommé Godoy, qui couroit au secours de son compagnon, & se jetant sur Salazar, qui venoit à cheval, il le frappa si fortement au col qu'il le jeta par terre sans aucun sentiment. Enfin Gonzalez Silvestre ayant paré un coup que l'Indien lui portoit, lui fendit le front d'un coup de revers, & l'épée tombant sur sa poitrine, lui coupa la main gauche près du poignet: alors l'Indien rappelant toutes ses forces voulut encore s'élançer sur l'Espagnol: mais Silvestre jugeant de fondessein, l'acheva d'un coup dont il le perça au travers du corps.

Soto resta vingt jours dans le voisinage de Tulla, se rendit ensuite à Vitangue, où les Espagnols trouverent un pays très sain, & une grande abondance de provisions, ce qui les détermina à y passer l'hyver.

An. 1542.

Ils sortirent de cette ville au mois d'Avril 1542, & après une marche agréable de sept jours par une belle route, ils arriverent à Nagauten, où ils furent reçus par quatre nobles Indiens, accompagnés de cinq cents domestiques. Ils dirent qu'ils étoient envoyés par le Cacique, qui leur feroit dans peu une visite en personne,

pour les complimenter sur leur arrivée : mais quoique les Chrétiens y demeurassent dix-sept jours, le Cacique ne jugea pas à propos de tenir sa parole.

Découverte  
de la Floride.

Chap. X.

AN. 1542.

## CHAPITRE X.

*Jean Gusman déserte, & passe du côté des Indiens : Suites fâcheuses du jeu, & force de l'amour prouvés par des exemples : Le Cacique de Nagauten marque de grands sentiments d'honneur : Soto marche contre les habitants d'Anilco : Il est très dégoûté par les déprédations de ceux de Guacachoia : Réponse hardie & juste aux invitations de Soto : Ce Gouverneur meurt de chagrin, & a pour successeur dans le commandement Louis de Moscoso, qui tient sa mort secrète.*

**A**VANT de quitter cet endroit, Soto fut abandonné par un Espagnol nommé Jean Guzman, qui étoit venu de Seville dans la Nouvelle-Espagne. Ayant appris qu'il étoit passé au service du Cacique, le Gou-

Désertion  
d'un Espa-  
gnol qui se  
retire chez les  
Indiens.

Découverte  
de la Floride.

Chap. X.

AN. 1542.

verneur menaça de retenir les quatre Nobles en captivité si on ne lui remettoit Guzman. Il reçut pour réponse que l'Espagnol lui-même refusoit de retourner avec ses compatriotes : alors il envoya un des Indiens pour s'informer des causes de ce refus, & en même temps le Gouverneur le chargea d'une lettre pour ce déserteur. L'Indien revint exactement, & rapporta la lettre, en tête de laquelle Soto trouva écrit avec du charbon : » Je ne retournerai point, Jean Guzman. » Il reçut en même temps un message du Cacique, portant, qu'il croyoit contre l'honneur & la justice de livrer un homme qui s'étoit retiré auprès de lui, sans y avoir été engagé ni par force, ni par persuasion : qu'il le regardoit comme une acquisition importante, & qu'il seroit très content d'avoir un grand nombre de pareils sujets : enfin il ajoutoit que si le Gouverneur vouloit mettre à mort les quatre Indiens & ravager son pays pour ce sujet, tout étoit en son pouvoir, & qu'il l'en laissoit le maître. Soto trouva cette réponse très raisonnable, renvoya les quatre Indiens avec quelques présents, & quitta le

pays fans y commettre aucune hostilité.

Découverte  
de la Floride.

Chap. X.

An 1542.

La raison de la défection de cet Espagnol étoit qu'il avoit perdu au jeu son cheval, ses armes, & tout ce qu'il possédoit : mais il fut encore attiré plus fortement par l'amour violent qu'il conçut pour une femme qui lui étoit tombée en partage, & qui se trouva être la fille du Cacique auprès duquel il se retira.

L'amour &  
le jeu sont  
cause de sa dé-  
fection.

Il est difficile à cause des changements de noms qu'il y a eu dans ce pays de suivre avec exactitude la marche de Soto dans les temps dont nous parlons : mais il est probable que ces événements se passèrent à l'Ouest de la riviere de Mississipi. L'intention du Gouverneur étoit de se rendre par le plus court chemin sur les bords de la mer, & il traversa diverses provinces fans qu'il lui arrivât aucun accident jusqu'à ce qu'il eût gagné la ville d'Anilco. Le Cacique l'attendit pour s'opposer à son passage à la tête de quinze cents hommes : mais ils prirent tous la fuite aussi-tôt qu'ils virent les Espagnols, & se jetterent dans leurs canots pour repasser la riviere. De cette ville les Chrétiens continuerent

Découverte  
de la Floride.

Chap. X.

An. 1542.

leur marche en faisant de temps en temps de petites haltes jusqu'à Guacachoia, dont le Cacique étoit ennemi de celui d'Anilco. Il rechercha l'amitié de Soto par une ambassade de quelques-uns de ses principaux sujets richement ornés, & accompagnés de gens qui portoient des fruits & des provisions. Le Cacique vint ensuite lui-même avec dix Nobles habillés assés élégamment & armés à la manière du pays. Il offrit ses services au Gouverneur, en l'assurant que s'il vouloit les accepter, il le seconderoit avec une bonne armée, & quatre-vingt canots, qu'il envoyeroit contre le Cacique d'Anilco.

Cruauté des  
alliés de Soto.

Soto accepta cette offre, & marcha du côté d'Anilco avec presque tous ses gens & deux mille Indiens conduits par le Cacique, outre un autre corps de quatre mille, qu'on fit descendre la rivière dans des canots, sous les ordres d'un Officier Espagnol. Toutes ces forces se rassemblèrent à la fin du troisième jour, & les habitants d'Anilco, hors d'état de tenir contre de tels ennemis abandonnerent leur ville sans essayer de faire aucune défense. Ceux de Guacachoia

s'y jetterent précipitamment, & y commirent de très grands désordres, sans qu'il fût possible à Soto d'arrêter le torrent de leur fureur, & de les empêcher de mettre le feu à la ville, quoiqu'il y employât toute son éloquence & toute sa prudence. Il en eut un véritable chagrin, d'autant que la cruauté étoit éloignée de son caractère, particulièrement quand il la voyoit contraire à la bonne politique. Il réussit enfin à faire sortir les Indiens de cette ville, mais ce ne fut qu'après y avoir commis de nouveaux ravages, qu'il lui fut impossible d'empêcher, & il retourna très mécontent à Guacachoia.

Aussi-tôt qu'il y fut arrivé il employa la plus grande diligence à faire abattre & préparer des bois, pour construire des brigantins, afin de s'en servir à conduire ses gens jusqu'à la mer, son intention étant de partir aussi-tôt qu'ils seroient en état. Pendant qu'il étoit occupé de cette construction, il envoya une ambassade à un Cacique voisin pour lui demander son amitié, & pour l'inviter à lui faire une visite en qualité d'enfant du Soleil, titre qu'il avoit enfin résolu de

Découverte  
de la Floride.

Chap. X.

An. 1542.

Il construit  
des brigantins & veut  
qu'on le croie  
fils du soleil.

Déconverte  
de la Floride

Chap. X.

An. 1542.

prendre, afin d'imprimer plus de respect aux Indiens, parce qu'il voyoit que ces peuples révéroient particulièrement cet astre.

Le Cacique répondit avec fierté à sa députation: « Que s'il étoit le fils » du Soleil, il le croiroit quand il au- » roit desséché la riviere voisine, ou » qu'il auroit fait quelque grand pro- » dige pour prouver sa qualité & sa » puissance: que pour ce qui étoit de » lui faire une visite, il ne la devoit » jamais attendre: qu'il penseroit lui » faire assés d'honneur en lui accor- » dant une audience dans sa propre » ville où il le trouveroit également » disposé à la paix & à la guerre: » sans craindre l'une & sans désirer » l'autre. »

Mort & por-  
trait de Soto.

Cette réponse & plusieurs autres sujets de chagrin affecterent tellement Soto, qu'il tomba malade d'une fièvre violente: il sentit bientôt qu'elle le conduiroit au tombeau: fit assembler ses principaux Officiers dans sa tente; nomma Louis de Moscoso de Alvarado pour lui succéder dans le commandement, & les engagea à lui obéir jusqu'à ce que l'autorité de ce nouveau chef fût abrogée ou confir-

mée par le Roi. Il mourut enfin le 21 de Mai 1542, & fut généralement regretté de tous ceux qui le connoissoient. Soto étoit un bel homme, généreux, humain, courageux, d'un air ouvert & chéri de tous les soldats, avec lesquels il ne craignit jamais d'exposer sa personne. Il n'avoit que quarante-deux ans quand il périt dans cette expédition, pour laquelle il avoit dépensé la plus grande partie d'une très belle fortune, amassée en combattant sous Pizarre, & en se faisant chérir de ce Commandant par la douceur de son caractère.

Découverte  
de la Floride.

Chap. [X.

An. 1542.

Louis de Moscoso employa tous ses soins à cacher la mort du Gouverneur, parce que les Indiens des environs avoient la plus haute idée de sa personne, & qu'il leur avoit insinué que les Chrétiens étoient immortels. Il leur avoit aussi persuadé qu'il connoissoit l'avenir, & que l'image qu'il leur montrait dans un miroir étoit un esprit, qui voyageoit de tous côtés pour s'instruire de ce qui étoit le plus secret, afin de l'en informer, étant absolument soumis à ses ordres. Son successeur ne voulant pas les détromper, le

Moscoso  
veut cacher sa  
mort, & faire  
croire aux In-  
diens qu'il est  
allé au Ciel.

Découverte  
de la Floride.

Chap. X.

An. 1542.

fit enterrer au milieu de la nuit hors de la ville : mais comme on vit que les Indiens avoient remarqué l'endroit où le terrain étoit nouvellement remué, Moscoso le fit tirer de terre aussi secrettement qu'il y avoit été mis : on le renferma dans une piece de chêne creusée exprès, on la chargea de poids, & elle fut jettée au milieu de la riviere dans un endroit où il y avoit dix-neuf brasses de profondeur, à un mille de distance de la ville.

Le Cacique de Guacachoia, & quelques autres qui avoient eu connoissance de la maladie de Soto, soupçonnerent la vérité, & insisterent pour le voir. Moscoso leur dit qu'il étoit parti pour le Ciel, comme cela lui arrivoit souvent pour des raisons qui le regardoient personnellement, & qu'il l'avoit laissé pour être son représentant. Cette réponse ne satisfit pas le Cacique, & il envoya deux Indiens liés à Moscoso, en le priant de leur faire trancher la tête pour qu'ils accompagnassent le Gouverneur dans son voyage celeste : mais Moscoso les fit mettre en liberté, & répondit avec colere au Cacique que Soto n'avoit pas besoin de leur compa-

gnie : qu'il n'étoit pas mort, & qu'il avoit plusieurs foldats Chrétiens pour l'accompagner dans son voyage.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

An. 1542.

## CHAPITRE XI.

*Moscoso prend la résolution de retourner à Cuba : La mauvaise conduite & la trahison le jettent dans de grands dangers : Il prend le parti de construire des bâtimens de transport pour ses gens, qui marquent la plus grande constance : Conspiration contre lui : l'effet en est arrêté par des pluyes abondantes : Les Espagnols sont attaqués dans leurs barques, & sont incommodés par les ennemis : Ils arrivent enfin à la mer, & après bien des fatigues gagnent la côte du Mexique.*

**L**A première résolution que prit Moscoso quand il fut revêtu du commandement fut de quitter la Floride : mais par une imprudence impardonnable, il se laissa persuader de prendre sa route du côté de l'Ouest. Il fit une marche de plus de cent lieues

Imprudence  
de Moscoso.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

An. 1542.

dans un pays stérile & désert où il ne trouva aucun secours ni aucunes provisions. Il tomba aussi dans diverses embuscades, où il perdit plusieurs de ses gens, ce qui lui donna lieu de soupçonner que ses guides le trompoient. On en mit un aux fers pour découvrir la vérité: il avoua le tout: mais en rejetant le blâme sur son Cacique, auquel il dit qu'il étoit obligé d'obéir.

Il regagne  
la riviere de  
Mississipi.

Après avoir ainsi marché pendant plus de trois mois, les Espagnols changerent de route, & tournerent du côté de l'Est, dans l'intention de regagner la riviere de Mississipi s'il leur étoit possible, parce qu'ils n'avoient aucune connoissance de la latitude où ils se trouvoient, non plus que de leur éloignement du Golphe du Méxique. En tournant quelquefois du côté du Nord, ils retrouverent enfin ce fleuve vers la fin de Novembre, entre Anilco & Guacachoia, après avoir parcouru plus de trois cents lieues: réduits à trois cents vingt hommes de pied & à soixante & dix chevaux, qui tous étoient en très mauvais état.

Les deux Caciques d'Anilco & de

Guacachoia étoient alors en guerre l'un contre l'autre, ce qui pouvoit être très avantageux pour les Espagnols, parce que chacun les invitoit à se rendre dans sa ville. Ils refuserent également de prendre aucun parti, & se mirent en quartier à quelque distance des deux sur les bords de la riviere, dans un lieu nommé Aminoia, où les Indiens agirent envers eux avec le plus grand respect. Ils y resterent pour se remettre des fatigues de leur voyage infructueux jusqu'au milieu de Janvier 1543; alors étant bien rétablis, ils commencerent à couper du bois, & à préparer les pieces nécessaires pour les nouveaux bâtimens qu'ils avoient dessein de construire, afin de s'en servir à descendre la riviere.

Les mois de Février, Mars & Avril furent employés à la construction des brigantins, sous l'inspection d'un Génois, Charpentier de vaisseaux. Pour voiles ils prirent des manteaux ou couvertures, dont nous avons déjà parlé: qui étoient faits d'une plante assés semblable à la mauve. Elle se filoit très bien, & ils s'en servirent aussi pour se faire des cordes de diverses grosseurs. Toutes ces choses, ainsi que

Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

An. 1542.

An. 1543.

Ils construi-  
sirent des bri-  
gantins.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

An. 1543.

Complot  
des Indiens  
contre les Es-  
pagnols.

les autres dont ils eurent besoin leur furent fournies par les habitants d'Anilco, ce qui causa une jalousie excessive à ceux de Guacachoia.

Un Cacique dont les Etats étoient sur le bord oriental du fleuve, & qui regardoit les Espagnols comme des especes de pirates, forma une conspiration pour les détruire. Le Cacique d'Anilco fut invité à entrer dans cette ligue, avec plusieurs autres des provinces voisines : mais il la découvrit à Moscoso, ce qui l'obligea à se tenir soigneusement sur ses gardes. Il fut aussi averti qu'on le devoit attaquer pendant la nuit ; & ne voulant pas faire connoître à tous les Caciques des environs qu'il étoit informé de leurs desseins, il se contenta de leur faire dire qu'il avoit donné des ordres très sévères à ses soldats, pour qu'ils ne reçussent personne dans leurs quartiers aussi-tôt que le soir seroit venu, sous quelque prétexte que ce pût être : mais que la communication seroit toujours ouverte de jour comme par le passé. Malgré cette déclaration, deux Indiens essayèrent de passer le fossé sur un arbre qu'ils avoient jetté en travers à cette in-

tention : mais ils furent arrêtés par Découverte de la Floride.  
 Silvestre, qui étoit alors de garde, & Chap. XI.  
 qui coupa le visage de l'un d'eux d'une An. 1542.  
 manière terrible, dans le moment où  
 il s'avançoit pour le frapper, l'autre  
 Indien prit aussi-tôt la fuite.

Le lendemain il vint un message à  
 Moscoso de la part du Cacique qui  
 étoit à la tête de la conspiration,  
 pour demander qu'on mit à mort la  
 sentinelle qui avoit blessé un noble  
 Indien en temps de paix. Cette de-  
 mande fut bientôt suivie d'une secon-  
 de députation, par laquelle on ap-  
 prit que l'Indien étoit mort. La seule  
 réponse que fit le Général fut que  
 l'Indien avoit mérité ce qui lui étoit  
 arrivé, puisqu'il avoit voulu semer la  
 discorde, en contrevenant à un ordre  
 public, & que l'Espagnol avoit fait  
 son devoir. Le Cacique n'insista plus,  
 mais il persista dans la résolution de  
 tirer une prompte vengeance.

L'effet de la conspiration fut re- Il est retardé  
 tardé par le débordement de la ri- par les gran-  
 viere, qui inonda le pays à vingt des eaux.  
 lieues à la ronde, ce qui obligea les  
 Indiens d'abandonner leurs habita-  
 tions, & de se retirer dans les terres.  
 Les Espagnols transporterent leurs

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

brigantins dans la plus haute partie de la ville, & continuerent leur ouvrage, se trouvant absolument hors du danger des eaux. Cependant ils manquoient de provisions, & pour en avoir ils attachèrent deux à deux des canots qu'ils envoyèrent à Anilco: mais ils trouverent cette ville totalement submergée. Le Cacique les aperçut d'une hauteur où il s'étoit retiré avec ses gens; envoya un Indien pour favoir qui ils étoient, & après avoir appris que c'étoient les Espagnols, non-seulement il chargea leur canots de rafraichissements: mais il leur joignit encore plusieurs de ses propres barques. Silvestre commandoit ce détachement, & menoit avec lui le fils du Cacique, qui étoit instruit dans la langue espagnole. Il avoit accompagné les Chrétiens dans leur voyage inutile, & auroit volontiers demeuré avec eux & partagé leur fortune, si son père eût voulu consentir qu'il se séparât de lui.

Moscoso s'embarque sur le Mississipi.

Les pluyes avoient continué à tomber depuis le commencement de Mars jusqu'à la fin d'Avril, & elles commencerent alors à diminuer: mais il étoit resté tant de boue & d'immon-

dices dans les rues, que durant quelque temps il ne fut pas possible d'y marcher, & que les souliers des Espagnols, faits de cuir nouveau ayant été mouillés ne purent presque plus leur servir. Au commencement de Juin, leurs brigantins furent en état d'être lancés à l'eau; le 29 du même mois toutes les troupes s'embarquerent, & après avoir établi une paix solide entre les Caciques d'Anilco & de Guacachoia Moscoso fit mettre à la voile.

Nous avons remarqué que les desseins des provinces liguées contre les Espagnols avoient été retardés par les pluies: mais les Indiens avoient préparé mille canots pour attaquer sur la riviere les brigantins, qui n'étoient qu'au nombre de sept. Chacun avoit une petite chaloupe à la poupe: ils étoient bien couverts de planches & de peaux fraîches, & montés par trois cents cinquante Espagnols & trente Indiens hommes & femmes résolus de vivre & de mourir avec eux. Comme les Espagnols depuis longtemps avoient consommé toute leur poudre, ils prirent les canons de leurs mousquets pour faire des clous &

Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

Ann. 1543.

Les Espagnols sont harcelés dans leur route.

Découverte  
de la Floride

Chap. XI.

An. 1543.

d'autres ustenciles de fer pour leurs bâtimens, enforte qu'il ne leur resta d'autres armes que leurs épées dont les Indiens n'osoient approcher, & leurs arbalêtres, qui faisoient assés d'effet. Les canots se tinrent à quelque distance, cependant ils approchèrent assés pour pouvoir tirer leurs flèches, qui firent d'abord quelque ravage : mais les Espagnols voyant qu'ils demeuroient éloignés crainte des épées, commencerent à se servir de leurs arbalêtres qu'ils tirèrent en se tenant à couvert, & qui tuerent beaucoup d'ennemis.

Les Indiens, après avoir ainsi poursuivi les Espagnols pendant dix jours se retirèrent tout-à-coup, & les laisserent continuer tranquillement leur route, ce qui fit juger à Moscoso qu'il n'étoit pas éloigné de la mer. Alors les Espagnols déployerent toutes leurs voiles & firent agir leurs rames avec une nouvelle vigueur, jusqu'à ce qu'ils fussent à la vue d'une petite ville, où il fit descendre cent hommes & huit chevaux sous les ordres de Silvestre. Elle étoit abandonnée : mais ils y trouverent beaucoup de provisions, des peaux bien prépa-

rées & des espèces de manteaux de martre de quatre pieds de long, & d'une aune de large richement ornés de très belles perles. Les canots repa-  
 rurent alors, & Silvestre en retournant aux vaisseaux tomba dans une embuscade d'Indiens, qui blefferent quelques chevaux chargés de provisions: mais sans causer aucun autre dommage. Un Espagnol extravagant, nommé Estevanez résolut de faire une action remarquable; il engagea quarante autres à le suivre: ils s'emparèrent de quelques-unes des chaloupes des brigantins, & à force de rames tomberent sur les Indiens, pour les attaquer. Moscoso les fit rappeler par un Trompette; mit les voiles au vent, & envoya quelques canots pour leur faciliter la retraite, mais ce fut inutilement. Les Indiens passerent entre les vaisseaux & Estevanez; coulerent à fond ses chaloupes, & frapperent à grands coups sur la tête de ceux qui nageoient, enforte que des quarante il ne put s'en sauver que quatre. Cette victoire enfla le courage des Indiens; ils redoublerent leurs décharges de flèches sur les brigantins, jusqu'à ce que les ayant toutes

Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

An. 1543.

**Découverte de la Floride.** employés ils les laisserent continuer leur voyage , après les avoir poursuivis environ l'espace de quatre cents lieues.

Chap. XI.

An. 1543.

Ils arrivent à la mer.

Le 19 de Juillet, les Espagnols virent enfin la mer à leur grande joie, & relacherent dans une Isle, tant pour prendre quelques rafraichissements que pour réparer leurs brigantins. Lorsqu'ils étoient prêts d'en partir ils virent sept canots qui sortoient d'une anse couverte de joncs; dans celui qui paroissoit être le principal ils apperçurent un grand homme noir, qui leur parla d'un ton menaçant: Silvestre prit avec lui cent hommes choisis, & les poursuivit avec des chaloupes jusques dans leur asyle, où ils trouverent plus de soixante autres canots: ils en renverserent trois, les autres prirent la fuite, & il périt un grand nombre d'Indiens par les coups d'arbalêtres.

Ils arrivent au Mexique.

Après cet exploit les Espagnols remirent à la voile, faisant cours au Sud-ouest en cotoyant le rivage, autant qu'il leur étoit possible de le faire sans danger, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le Golphe du Mexique. Cinq des brigantins réussirent à ga-

gner une petite baye de la Nouvelle-Espagne, mais les deux autres furent repouffés en mer par un coup de vent de Nord. Ils furent horriblement battus par les vagues durant vingt-quatre heures, après quoi ils eurent le bonheur de revoir la terre, qu'ils gagnèrent avec assés de difficulté: enfin leurs vaisseaux aborderent le 10 de Septembre 1543. Alors les Espagnols se partagerent en plusieurs partis pour découvrir en quel lieu ils étoient, & l'un de ces partis conduit par Silvestre, s'étant avancé dans le pays trouva trois Indiens qui péchoient dans un lac, & deux autres qui amassoient des fruits. Ils en prirent un, mais ils ne purent entendre son langage, cependant il les conduisit à une cabane, où ils trouverent deux corbeilles de fruit, un Coq d'inde, deux Poules d'Espagne & quelques conserves. Pour ces provisions dont il s'emparerent ils firent quelques présents de bagatelles à l'Indien qu'ils renvoyerent, mais quatre heures après il revint avec huit autres de ses compatriotes, chargés de poissons, d'oiseaux, de maiz & de fruit. Le Cacique étoit du nombre, &

---

 Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

An. 1543.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XI.

An. 1543.

comme il favoit lire & écrire, il ap-  
portoit des plumes de l'encre & du  
papier, ce qui les mit en état de don-  
ner de leurs nouvelles au Gouver-  
neur de Panuco, dans le territoire du-  
quel ils étoient, & de lui apprendre  
leur arrivée.

Ils se mirent ensuite à la recherche  
des cinq autres brigantins, qui furent  
conduits au même endroit, tous les  
Espagnols se rejoignirent, & se ren-  
dirent à Panuco dans le pitoyable  
équipage où ils étoient débarqués.  
Ils y furent très bien reçus, & le Vi-  
ceroi du Mexique informé de leur  
arrivée, envoya aussi-tôt des che-  
vaux chargés de tout ce qui pouvoit  
leur être nécessaire. Il leur ordonna  
de passer à Mexico, & ils s'y rendi-  
rent sans perdre de temps. Sur le  
rapport qu'ils firent au Viceroi de la  
fertilité des pays qu'ils avoient tra-  
versés, il blâma beaucoup les Offi-  
ciers du Roi, de ne les avoir pas  
aidé dans cette expédition, & il leur  
promit de s'y rendre lui-même à leur  
tête. Cette promesse n'ayant jamais  
été remplie, quelques-uns passerent  
au Pérou, d'autres s'établirent au  
Mexique, où on leur fournit tout ce

qui leur étoit nécessaire ; & l'un d'en-  
 tr'eux qui étoit d'un caractère mé-  
 lancholique y prit l'habit religieux.  
 Les vues des Espagnols n'étant alors  
 tournées que du côté de l'or, on  
 ne pensa plus à la Floride jusqu'en  
 1549, que quelques Religieux Domi-  
 nicains y passèrent, dans l'intention  
 d'y établir le Christianisme : mais les  
 Indiens les détruisirent tous, vingt-  
 quatre heures après leur débarque-  
 ment.

Découverte  
 de la Floride.

Chap. XI.

An. 1543.



Les Français  
 prirent la  
 résolution de  
 s'établir dans  
 la Floride.

TAUT de ces entreprises  
 parurent avoir pour objet  
 les Espagnols de continuer à décou-  
 vrir la Floride : sans aucunement  
 dans le nouveau monde par l'appas  
 de l'or, tout pays où ils ne trou-  
 voient pas ce précieux métal en  
 abondance, leur paroissoit indigne  
 de leurs recherches. Ils n'avoient  
 formé

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

An. 1562.

## SUPPLÉMENT

*Pour la Découverte de la Floride.*

### CHAPITRE XII.

*Premier établissement des François à la Floride sous Jean Ribaut : Ils y bâtissent un petit fort : Retour de Ribaut en France : Les François quittent la Floride , & sont près de périr en mer par le défaut de vivres : Ils sont reçus dans un vaisseau Anglois : Seconde expédition sous les ordres de Laudonniere.*

Les François prennent la résolution de s'établir dans la Floride.

**T**ANT d'entreprises infructueuses parurent avoir dégouté totalement les Espagnols de continuer à découvrir la Floride: attirés uniquement dans le nouveau monde par l'appas de l'or, tout pays où ils ne trouvoient pas ce précieux métal en abondance, leur paroissoit indigne de leurs recherches. Ils n'y avoient formé

formé aucun établissement lorsque les François, sans être découragés par le peu de succès de leurs voisins, résolurent d'y établir une ou plusieurs Colonies : ils y auroient réussi sans doute, si moins attachés aux richesses fictives, ils avoient eu principalement en vue de profiter des richesses naturelles d'un pays fertile, & couvert d'une multitude d'animaux, dont les fourures précieuses pouvoient former une branche considérable de commerce. Outre le désir de trouver de l'or, qui fut toujours le premier motif des aventuriers qui allèrent dans le nouveau monde, il paroît que d'autres vues contribuèrent à déterminer le Monarque & le Ministère François à envoyer une Colonie à la Floride. Sous le règne tumultueux de Charles IX, & avant l'affreuse journée de la saint Barthelemi, les Protestants s'étoient excessivement multipliés en France, & la Couronne ne pouvoit que redouter des gens, qui par leurs principes religieux, sont portés naturellement à l'indépendance. L'Amiral de Coligni, l'un de leurs principaux chefs, sans qu'on ait pu pé-

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

An. 1562.

Découverte  
de la Floride

Chap. XII.

An. 1562.

nétrer ses motifs, projetta de former dans le nouveau monde une Colonie uniquement composée de Protestants, & soit que le Monarque crut cet établissement utile pour toute la nation en général, soit qu'il jugeât qu'il lui étoit avantageux d'éloigner des ennemis domestiques, il consentit volontiers au projet.

Expédition  
de Jean Ri-  
baut.

L'Amiral ne perdit point de temps : il fit construire deux vaisseaux, qui furent mis sous les ordres du Capitaine Jean Ribaut, avec un assez grand nombre de matelots, de soldats, & de volontaires, dont la plupart étoient Gentilshommes. Ils partirent de Dieppe le 18 de Février 1562, & après une heureuse traversée, ils reconnurent la côte de la Floride vers la fin du mois d'Avril. La première terre qu'ils découvrirent fut nommée le Cap - françois, vers le trente & unieme degré de latitude septentrionale ; ils suivirent la côte qui s'étend au Nord-Ouest, virent plusieurs belles rivières, entre autres celle qu'ils nommerent des Dauphins, à cause de la quantité de ces animaux qui parurent à son embouchure, & entrèrent dans une

qu'ils appellerent riviere de Mai, en l'honneur du mois qui commençoit le jour même qu'ils en firent la découverte.

Découverte  
de la Floride,

Chap. XII.

An. 1562.

Quoique les bords de cette riviere fussent couverts d'Indiens, les François ne virent en eux aucune marque d'hostilité: au contraire ils furent reçus très humainement, & le pays ayant paru aussi fertile qu'agréable, Ribaut en prit possession au nom du Roi de France, en faisant élever sur le rivage une colonne de pierre, où étoient gravées les armes de cette Monarchie. Il remarqua que cette contrée abondoit particulièrement en mûriers noirs & blancs, sur lesquels les vers à foye se multiplioient naturellement, & faisoient leur travail sans aucun secours de l'industrie humaine.

Après être sorti de cette riviere, & en continuant à suivre la côte, Ribaut en rencontra plusieurs, auxquelles il donna les noms de Seine, de Loire, & de quelques autres rivières de France. Au trente-deuxième degré de latitude, il en trouva une plus considérable qu'il nomma Port-royal: jetta l'ancre à son em-

Il bâtit un  
petit fort.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

An. 1562.

bouchure, la remonta de quelques lieues, toujours dans un pays fertile & au milieu des sauvages, qui d'abord avoient pris la fuite, & qui revinrent ensuite avec quelques présents de perles & de curiosités du pays. Les François y remarquerent quantité de bêtes fauves, de volailles, & beaucoup de poissons: mais ne voulant pas encore former d'établissement en cet endroit, ils reprirent la côte maritime, dans l'intention de trouver la riviere que les Espagnols avoient nommée le Jourdain. Le peu de connoissance du pays leur en fit prendre une autre pour celle qu'ils cherchoient; & après l'avoir remontée quelques lieues, Ribaut résolut de bâtir un fort dans une isle environnée de deux bras de cette riviere, pour y laisser vingt-six de ses gens, qui se déterminerent à y passer l'Hyver, sur la promesse qu'il leur fit de leur donner de prompts secours.

Ribaut revient en France.

Ce fort avoit si peu d'étendue, que chacun mettant la main à l'ouvrage il fut construit très promptement. On lui donna le nom du Roi Charles, & Ribaut nomma pour Gouver-

neur en son absence un François appelé Albert, auquel il recommanda d'ensemencer les terres, d'entretenir l'unanimité entre ses compatriotes, & de s'attacher particulièrement à gagner l'amitié des Indiens. Ribaut remit ensuite à la voile pour l'Europe, & fut de retour à Dieppe le 20. Juillet de la même année, n'ayant été que cinq mois dans ce premier voyage.

Albert ne suivit aucun des avis, ou plutôt des ordres qui lui avoient été donnés. Bien loin d'ensemencer les terres, il passa le temps qu'il demeura en ce pays, dans une molle oisiveté, ne s'occupant que du vain désir de chercher de l'or : & l'exemple du Commandant étant bien-tôt devenu contagieux, le désordre se mit dans la Colonie. Albert dont le caractère étoit très dur, au lieu d'employer la douceur, irrita de plus en plus les esprits par sa sévérité. Il fit pendre, ou pendit lui-même, comme le disent quelques Auteurs, un de ses compatriotes pour un sujet assez léger. La famine se fit sentir de plus en plus : les sauvages fournirent quelques provisions, qu'un accident

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

Ann. 1562.

Mauvaise  
conduite  
d'Albert. Il  
est tué par ses  
gens.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

An. 1562.

fit périr par les flammes, & en peu de temps le soulèvement devint général. Albert en fut la victime, & ses gens après l'avoir tué, élurent à sa place pour leur Commandant Nicolas Barré, homme intelligent, qui auroit pu réparer le désordre s'il eût été porté à de moindres excès: mais après avoir attendu inutilement des secours de France, où les guerres civiles ne permettoient pas alors de s'occuper des objets éloignés, il jugea qu'il ne restoit d'autre parti que celui d'abandonner un pays, où les foibles secours que les François tiroient des habitants, pouvoient leur manquer tout-à-coup, & les réduire à périr de misère.

Les François abandonnent la Floride. Famine horrible à laquelle ils sont réduits.

Ribaut n'avoit laissé aucun bâtiment aux François de la Floride: mais le désespoir leur donnant des forces & de l'industrie, ils se construisirent une barque, & se mirent en mer avec le peu de provisions qu'ils purent ramasser. Si les vents leur avoient été aussi favorables pour le retour, que ceux qu'ils avoient eu en quittant leur patrie, ils auroient pu gagner quelques-unes des isles où les Européens avoient des établisse-

ments, & y trouver des moyens de revenir en France : mais un calme de vingt jours qu'ils éprouverent peu de temps après s'être mis en mer, acheva de les plonger dans toutes les horreurs de la plus affreuse nécessité. La mort les menaçoit tous, & ils prirent l'horrible résolution de sacrifier un homme pour sauver les autres. Des François, qui avoient tant de fois frémi d'indignation au seul récit des abominables festins que font les Cannibales des corps de leurs ennemis, burent le sang & dévorèrent la chair d'un de leurs compatriotes. Ce funeste repas appaisa pour quelque temps la faim cruelle qui les tourmentoit : mais sans doute qu'ils ne se feroient pas bornés à une seule victime, si ces sépulchres animés n'eussent enfin eu le bonheur de rencontrer un bâtiment Anglois. Ils furent reçus à bord, & ramenés en Europe : on en débarqua quelques-uns sur les côtes de France, & les autres furent conduits à la Reine Elisabeth, qui formoit alors des desseins sur la Floride.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

An. 1562.

Pendant le feu des guerres civiles, l'Amiral de Coligni qui avoit formé

Découverte  
de la Floride

Chap. X I.

An. 1562.

L'Amiral  
de Coligni  
reprend le  
même projet.

An. 1564.

le projet de cette entreprise, étoit demeuré éloigné de la Cour : mais aussi-tôt que la tranquillité parut rétablie, Coligni revint auprès du Roi, & reprit le même projet. On équipa trois vaisseaux, l'un de cent vingt tonneaux, l'autre de cent, le troisième de soixante, & à la recommandation de l'Amiral, Charles IX. nomma pour commander cette petite escadre, René de Laudonniere, qui avoit accompagné Ribaut dans le premier voyage. On lui accorda des Lettres-patentes avec le titre de Lieutenant pour le Roi dans les pays dont il feroit la découverte ; & il lui fut délivré cinquante mille écus pour fournir sa Colonie de toutes les provisions nécessaires. Cette expédition fut encore totalement confiée aux Protestants : on embarqua non-seulement des soldats & des matelots, mais aussi un grand nombre d'ouvriers de toutes les especes qui peuvent être utiles dans une Colonie, outre plusieurs Gentilshommes qui entreprirent ce voyage en qualité de volontaires. Dans le récit que nous en allons donner, nous suivrons particulièrement la relation de Jacques

Le Moine de Dieppe, habille Dessinateur, qui accompagna Laudonniere, pour tracer exactement le Plan des côtes, le cours des rivieres, & tout ce qui pouvoit paroître digne de remarque : mais nous ne négligerons pas de faire usage des Auteurs qui ont écrit sur le même sujet, tels que Champlain, Laet & autres, autant qu'il nous sera nécessaire, en nous renfermant dans les bornes que nous nous sommes prescrites.

Les François mirent à la voile du Havre-de-grace le 22 d'Avril 1564, & le 5 de Mai ils arriverent à l'isle de Teneriffe, où ils s'arrêterent pour faire de l'eau. Ils relâcherent ensuite à la Dominique, & furent bien reçus des habitants, mais étant entrés par force dans quelques-uns de leurs jardins, où ils cueillirent des fruits contre leur volonté, les insulaires prirent les armes, & les François furent obligés de se retirer, après avoir perdu un des leurs. Le 22. de Juin ils arriverent à la Floride, & entrerent dans la riviere de Mai, d'où Laudonniere renvoya en Europe un de ses vaisseaux, nommé l'Elisabeth. Lorsqu'ils eurent commencé à re-

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

An. 1564

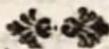
Laudonniere  
part pour une  
seconde expé-  
dition.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XII.

An, 1564.

monter cette riviere, ils virent que les sauvages faisoient des feux de toutes parts, ce qui les obligea à se tenir soigneusement sur leurs gardes : mais ils reconnurent bien-tôt que les Indiens n'avoient aucune mauvaise intention. Ils vinrent en foule trouver les François, marquant la plus grande admiration à la vue de leurs habillemens, & de la délicatesse de leur teint, & ils leur apporterent du maïs, avec plusieurs autres sortes de provisions. Ces sauvages ne furent pas long - temps sans s'appercevoir que l'or & l'argent étoient les principaux objets de la cupidité des Européens, & ils parurent disposés à leur en donner : mais le Commandant qui craignoit que l'avidité particulière ne fit tort au bien général de la Colonie, défendit, sous des peines capitales, de faire avec eux aucun échange d'or, d'argent, ou de pierres précieuses, sans y être autorisé, pour les déposer au trésor public.



## CHAPITRE XIII.

*Les François élevent le fort Carolin, ils sont visités par le Roi Saturiova, qui leur fournit des hommes pour y travailler : Laudonniere lui refuse du secours contre ses ennemis : Mécontentement des François : Le Commandant se fait remettre les lettres qu'ils écrivent en Europe.*

A peine les François eurent mis le pied dans la Floride, que les principaux chefs des Indiens vinrent les trouver, & comme Laudonniere avoit avec lui deux hommes, qui dans la première expédition avoient acquis quelques connoissances de la langue du pays, il apprit par leur secours que le Souverain de celui où il étoit alors, se nommoit Saturiova : que le lieu de sa résidence étoit peu éloigné : qu'il avoit un grand nombre de Caciques sous ses ordres, & qu'en peu de temps il pouvoit mettre sur pied une nombreuse armée. Ces connoissances déterminèrent le Com-

Les François se disposent à élever un nouveau fort.

Découverte  
de la Floride

Chap. XIII

An. 1564.

mandant à élever un Fort, avec la plus grande diligence, & tous les François, sans exception, commencerent à y travailler. Saturiova qui en fut informé, envoya plusieurs de ses gens examiner la conduite des Européens, & quand il fut par leur rapport, qu'ils creusent la terre dans l'endroit qu'ils avoient choisi, il résolut de s'y rendre lui-même pour être mieux instruit de leurs desseins. Il fut précédé d'un député, accompagné de cent vingt hommes des plus robustes, armés d'arcs, de flèches, de massues & de javelots, & ornés, suivant la coutume du pays, de colliers, de coquilles choisies, de bracelets, de dents de poissons, de ceintures garnies de boules d'argent, avec des plaques rondes d'or, d'argent & de cuivre, dont on entendoit le son à mesure qu'ils s'avançoient. La commission de ce député se bornoit à un simple compliment, pour annoncer l'arrivée du Roi, après quoi il fit élever pour ce Prince une espee de tente, formée de branches de palmier, de laurier, & d'autres arbres odoriférants.

Il sont visités par Saturiova.

Laudonniere ayant remarqué que

de cet endroit qui étoit élevé, Saturiova pourroit voir tout ce qui se passeroit dans les retranchements des François, fit les dispositions nécessaires pour combattre avec succès, s'il étoit attaqué par les Indiens : mais ils ne venoient que dans des vues pacifiques. Le Roi arriva précédé de huit cents hommes, bienfaits, robustes, exercés à la course, & tous armés en guerre. Ils étoient suivis de cinquante jeunes gens, qui lui servoient de gardes du Corps, & qui portoient des traits & des javelots. Le Prince avoit à sa droite son Négromancien, & à sa gauche son premier Conseiller d'Etat, qui l'accompagnoient toujours dans les occasions importantes : & à quelque distance étoient vingt joueurs de flûtes, dont les instrumens composés de roseaux percés de deux trous, rendoient un son si baroque & si discordant, qu'on pouvoit les regarder comme une musique infernale. Saturiova entra seul dans le lieu qui lui étoit préparé : s'y assit à platte-terre, comme nous voyons asséoir les singes, & regarda quelque temps les François qui étoient rangés en

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIII.

An. 1564.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. XIII.  
An. 1564.

ordre de bataille. Il manda ensuite Laudonniere, qui se rendit dans sa tente avec son premier Capitaine Ottigni, un de ceux qui entendoit un peu la langue; & le Prince leur fit un très long discours, qu'ils ne comprirent qu'en partie: cependant ils en entendirent assez pour connoître qu'il leur demandoit qui ils étoient: pourquoi ils étoient venus plutôt dans ses Etats, que dans ceux de tout autre: & quelle étoit leur intention. Le Commandant répondit par le Capitaine la Caille, qui pouvoit se faire entendre du Prince: qu'il étoit envoyé par un Monarque très Puissant, nommé le Roi de France, lequel désiroit faire alliance avec lui, être l'ami de ses amis, & l'ennemi de ses ennemis. Cette réponse parut très agréable à Saturiova: on se fit réciproquement des présents en signe d'amitié, & il sortit de sa tente pour voir de plus près les travaux des Européens. Il regarda leurs armes avec admiration, particulièrement l'artillerie: examina les retranchements en dedans & en dehors, & demanda quel en étoit l'usage. On lui dit qu'ils

étoient destinés à renfermer un grand édifice, capable de contenir tous les hommes qu'il voyoit, & qu'on alloit y construire des cabanes. Ce travail lui plut beaucoup, & il marqua le plus grand désir de le voir avancer en peu de temps ; ce qui donna occasion à Laudonniere de lui demander quelques-uns de ses gens pour aider les Européens. Il y consentit avec joie, & envoya quatre-vingts hommes accoutumés à porter de lourds fardeaux, ce qui soulagea beaucoup les François, & avança considérablement l'ouvrage.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIII.

An. 1564.

Animés par le désir de se garantir de toutes sortes d'ennemis, & de se mettre à couvert contre les injures de l'air, Gentilshommes, Officiers, Soldats, Ouvriers & Matelots travailloient avec une ardeur égale pour le conduire à sa perfection. Ils étoient encore excités par l'envie de se faire une retraite, où ils pussent déposer les richesses immenses qu'ils espéroient acquérir dans peu : mais bien loin de voir leur attente remplie, ils tomberent bien-tôt dans une si grande disette de boisson & de vivres, que chacun fut réduit par jour à un

On construit  
le fort Caro-  
lin.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIII.

An. 1564.

verre d'une espece de cidre coupé avec moitié d'eau, & que si l'on n'a voit reçu quelques secours des habitants, toute la Colonie auroit péri de misère. Pour remédier à cette disette, Laudonniere fit construire deux barques de trente à quarante pieds de longueur, afin de s'en servir à remonter la riviere, & à parcourir la côte, dans l'intention de chercher de toutes parts les provisions nécessaires.

Mécontente-  
ments dans la  
colonie.

Entre les compagnons de Laudonniere étoient, comme nous l'avons déjà remarqué, un assez grand nombre de Gentilshommes, élevés dans la délicatesse trop ordinaire à la nobleffe Françoise. Semblables à tous les autres aventuriers, ils n'avoient envisagé que la fortune brillante, à laquelle ils comptoient parvenir, & croyoient que la fatigue du voyage étoit l'unique peine qu'ils dussent éprouver. Quand ils se virent au contraire réduits à la disette, obligés de partager les travaux les plus rudes, dans un pays où ils ne voyoient aucune apparence d'or, ils commencerent à fatiguer Laudonniere de leurs plaintes. Le Commandant y fit peu d'at-

tention, & son caractère trop facile, le livrant à trois ou quatre flatteurs qui s'étoient emparés de son esprit, il ne marqua que du mépris pour les militaires qu'il auroit particulièrement ménager, & l'enthousiasme de leur Secte se joignant à leurs plaintes, ils lui reprocherent avec amertume, de n'avoir eu aucune attention au salut des ames, & de n'avoir amené avec lui aucuns Ministres. En effet Laudonniere avoit commis cette faute contre les ordres exprès de l'Amiral, & contre les règles de la bonne politique qui enseigne à tous les chefs d'avoir des gens affidés, qui sachent gagner les esprits du peuple, & le plier aux volontés du Commandant.

Découverte  
de la Floride;  
Chap. XIII.  
An. 1564.

Les barques des François n'étoient pas demeurées inutiles : Laudonniere avoit envoyé son Lieutenant Orrigni à la découverte, & après être remonté environ vingt lieues, il trouva les Timagoas, avec lesquels Saturiova étoit en guerre. Ils reçurent très bien les Européens, & leur dirent qu'ils n'avoient point d'or, mais qu'ils pouvoient les conduire dans un lieu où ils en trouveroient. Ot-

Découvertes  
des François.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIII.

Ann. 1564.

tigni envoya un de ses hommes avec eux, & voyant qu'après l'avoir attendu quelque temps, il n'en avoit aucunes nouvelles, il remonta encore dix lieues pour le chercher. Le François le rejoignit chargé d'un peu d'or, & lui dit que les habitants promettoient de lui en faire trouver davantage dans le pays du Roi Maïera: il se confia encore à leur conduite, & d'Ottigni revint à la forteresse.

Quinze jours après, le François ne revenant point, Laudonniere fit partir le Capitaine Vasseur avec quelques troupes pour le chercher. Ils remonterent la riviere pendant deux jours, & apprirent qu'il étoit passé dans le pays du Roi Mollava, l'un des vassaux du grand Roi Outina. S'étant rendus auprès de Mollava, qui les traita avec bonté, ils y retrouvèrent leur homme chargé de dix marcs d'argent: apprirent qu'Outina commandoit à quarante Rois, & qu'il étoit le plus puissant ennemi de Saturiova, qui en comptoit trente entre ses Vassaux.

Laudonniere  
refuse du se-  
cours à Satu-  
rio va.

Cependant Saturiova envoya à Laudonniere une députation pour lui demander de se mettre en marche

avec lui contre d'autres Indiens, avec lesquels il étoit en guerre, conformément à la promesse qu'il lui avoit faite, de se déclarer ami de ses amis, & ennemi de ses ennemis. Le Commandant, qui par les différents voyages de ses gens avoit appris qu'il ne pouvoit espérer de trouver de l'or, que dans les monts Apalaches, & que pour y parvenir il falloit passer par des pays sous la domination des ennemis de Saturiova, avoit résolu de faire alliance avec eux, particulièrement avec Outina, qui étoit le plus puissant. Il fit une réponse ambiguë au député, ce qui déterminina le Roi à se rendre en personne au Fort. Il reconnut bien-tôt que cet ouvrage n'étoit pas un simple logement pour les Européens, étant environné d'un rempart & d'un fossé assez large & profond, avec une palissade du côté de la rivière, sans autre issue qu'une entrée étroite & d'un accès difficile. Il avoit amené douze ou quinze cents hommes: mais le Capitaine la Caille lui dit au nom du Commandant, qu'il ne pouvoit être admis dans le Fort, auquel on avoit donné le nom de Carolin, qu'après

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIII.

An. 1564.

Découverte  
de la Floride.  
Chap. XIII.  
An. 1564.

avoir renvoyé son monde, ou seulement avec vingt hommes de sa suite. Frappé de ce message, Saturiova prit le parti de dissimuler, & entra avec le nombre prescrit: mais à peine eut-il mis le pied dans le Fort, que sous prétexte de lui faire honneur, les tambours & les trompettes commencèrent à se faire entendre, & ce bruit fut suivi d'une décharge d'artillerie, qui lui causa la frayeur la plus excessive. On lui dit en même-temps que ses gens épouvantés prenoient la fuite de toutes parts, & il en fut d'autant moins surpris, qu'il leur en auroit montré l'exemple, s'il n'eut pas été dans le Fort. Cependant il somma Laudonniere de sa parole, lui dit que son armée étoit prête à partir: que les Rois ses Vassaux étoient assemblés, & qu'il avoit fait toutes les provisions nécessaires. Le Commandant François s'excusa de l'accompagner, & il partit seul pour son expédition.

Il se fait remettre les lettres des François.

La frayeur de Saturiova & de ses gens, ayant rendu le nom François célèbre dans tout le pays, Laudonniere résolut de renvoyer un

vaisseau en Europe, sous les ordres du Capitaine Pierre. Un grand nombre de ceux qui l'accompagnoient désiroient ardemment profiter de cette occasion pour retourner dans leur patrie ; entre ceux qui le lui demanderent avec le plus d'instances, fut un jeune homme nommé Morillac, & le Commandant le lui promit, à condition qu'il lui remettroit toutes les dépêches dont on le chargeroit pour l'Europe, promettant de ne les ouvrir que lorsque le vaisseau seroit en mer.

Parmi les lettres qui furent ainsi remises à Laudonniere, il en trouva quelques-unes d'un jeune François de famille honnête, nommé de Gièvre, par lesquelles il marquoit que le Commandant bien loin de faire l'usage convenable des cinquante mille écus qu'il avoit reçus du Roi pour la Colonie, n'y avoit conduit aucunes des provisions nécessaires ; qu'il donnoit toute sa confiance à des flatteurs : méprisoit les gens de bien, & avoit totalement négligé de leur donner les secours spirituels, n'ayant amené aucun Ministre. Ces lettres auroient pu être fatales à de Gièvre :

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIII.

An. 1564.

Il étoit en  
le 2000  
colonies

Découverte  
de la Floride.  
Chap. XIV.  
An. 1564.

mais comme il étoit fort aimé, il fut averti de la trahison de Morillac, & eut le temps de se sauver dans les bois pour éviter la colere du Commandant.

---



---

## CHAPITRE XIV.

*Révolte d'une partie des gens de Laudonniere : Ils le mettent aux fers : Ils s'emparent d'une barque, & passent dans la nouvelle Espagne. Laudonniere refuse de prendre part aux affaires des Indiens. Les révoltés font quelques prises : Ils sont surpris & se sauvent : Leur retour à la Floride. Laudonniere fait punir les chefs & la tranquillité est rétablie.*

**R**ÉVOLTE OU  
verte dans la  
colonie.

LA conduite que Laudonniere avoit tenue pour se rendre maître des secrets des François, ne servit qu'à irriter de plus en plus les esprits. Tous faisoient les mêmes plaintes que de Gièvre avoit écrites, & ne doutant pas que le Commandant n'en fut également instruit, ils résolurent de ne plus rien ménager

avec un homme qui avoit droit de regarder chacun d'eux comme son ennemi. Ils formerent un complot, qui commença d'abord par cinq ou six, & dans lequel ils se trouverent en peu de temps au nombre de trente : ils connoissoient trop la probité & l'attachement de la Caille au Commandant, pour lui proposer d'y entrer : mais il s'adresserent à lui pour qu'il portât leurs plaintes à Laudonniere, & lui exposât le projet qu'ils avoient formé. En conséquence il le pria de se rendre au lieu d'assemblée & en présence des mutins il lui fit un discours, où en lui déclarant qu'ils le reconnoissoient toujours pour le Lieutenant du Monarque François, il lui représenta que ceux, au nom desquels il parloit, étoient pour la plupart des Gentilshommes aisés, qui avoient quitté volontairement, pour le suivre, les douceurs de leur patrie : qu'ils étoient exposés au danger de périr, faute de vivres au milieu des sauvages, dont on ne pouvoit en espérer que par des échanges, & qu'il ne restoit rien à leur donner pour en obtenir : que pour prévenir l'extrême disette où ils al-

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564.

loient tomber, ils demandoient que sans perdre de temps il fît radouber le vaisseau qui lui restoit, afin de les transporter dans la nouvelle Espagne dont il étoient voisins, où ils obtiendroient des vivres, soit à prix d'argent, soit par quelque autre voie, & il finit en ajoutant que si l'on connoissoit quelque moyen plus facile pour s'en procurer, ils étoient également disposés à le prendre.

Laudonniere répondit en peu de mots, qu'il n'étoit pas tenu de leur rendre compte de sa conduite : qu'il avoit plusieurs tonneaux remplis d'effets, avec lesquels on auroit des vivres des Indiens : qu'il ne permettroit jamais qu'on allât dans la nouvelle Espagne, mais qu'on pourroit monter sur les deux barques pour côtoyer le rivage de la mer jusqu'à trente ou quarante lieues, ce qui leur donneroit plus de provisions qu'on n'en auroit besoin.

La crainte de manquer de vivres n'étouffoit pas l'amour de l'or. Laudonniere envoya quelques gens dont il étoit sûr dans les Etats du Roi Outina : ils en apportèrent une petite quantité, & il fut mis dans le trésor,

Laudonniere  
est mis aux  
fers par les  
Muisins.

trésor, contre la promesse qu'il avoit faite de partager tout en commun.

Découverte  
de la Floride.

Ce manque de foi augmenta encore les murmures, & enfin les conjurés

Chap. XIV.

résolurent d'obtenir par force la permission de passer dans la nouvelle Espagne. Ils attirèrent dans leur parti le plus grand nombre des soldats. Un infigne hypocrite nommé Desfourneaux se mit à leur tête avec un Gènevois nommé Etienne, & deux autres François la Croix & Seigneur. Desfourneaux avec vingt hommes armés se rendit au milieu de la nuit chez Laudonniere : s'empara des clefs du trésor & des magasins : lui mit les fers aux pieds, & le fit conduire sur le vaisseau, où il le laissa à la garde de deux soldats. Les autres conjurés allèrent en même-temps chez le Lieutenant d'Ottigni, & chez l'Enseigne d'Erlac pour les désarmer, & leur firent jurer, sous peine de mort, de ne point sortir de leurs maisons avant le jour. Leur projet étoit de tuer la caille, & ils se rendirent chez lui à cette intention : mais il avoit été averti, & s'étoit sauvé dans les bois, où il demeura caché jusqu'à leur départ.

An. 1564.

Pour donner quelque sanction au

ils partent.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564.

pour la nou-  
velle Espa-  
gne.

voyage qu'ils avoient résolu de faire, & pour que les Espagnols ne fussent pas en droit de les regarder comme des Pirates sans aveu: Desfourneaux dressa une commission qu'ils firent Laudonniere de signer, par laquelle en sa qualité de Lieutenant pour le Roi, il leur accordoit la permission, attendu la disette de vivres, de passer dans la nouvelle Espagne pour s'en procurer, & prioit les Commandants, Magistrats & autres Sujets du Monarque Espagnol de leur accorder les secours dont ils auroient besoin. Ils mirent sur les deux grandes barques tout ce qu'ils purent trouver de munitions & de provisions dans les magasins: choisirent deux pilottes Levasseur & Trenchar, & partirent du Fort le 8 de Décembre, en traitant de lâches & d'esclaves tous ceux qui n'avoient pas voulu se joindre à eux, & en menaçant de les écraser, si on refusoit de les recevoir quand ils reviendroient comblés de richesses.

On apporte  
au fort quel-  
ques richesses.

Lorsque les mutins furent partis, Laudonniere remis en liberté, fit revenir auprès de lui la Caille, & après avoir fait la revue des François qui

lui étoient demeurés attachés, il leur fit prêter un nouveau ferment d'être toujours fideles au Roi, & de résister à tous ses ennemis, au nombre desquels on mit ceux qui venoient d'abandonner la Colonie. Cependant la Rocheferiere que le Commandant avoit envoyé vers les montagnes, fit remettre au Fort plusieurs présents qu'il avoit reçus des trois Souverains ennemis d'Outina. Ils étoient composés de plaques rondes d'or & d'argent, de boucliers aussi d'argent, mais non purifié, & mêlé de beaucoup de cuivre: de carquois couverts de très belles fourures, & dont toutes les flèches étoient garnies de pointes d'or; de plusieurs tapis de plumes: de joncs travaillés avec beaucoup d'art, & de pierres vertes & rouges en forme de coin, qui servoient à mettre au tranchant des haches. Laudonniere par reconnoissance leur envoya quelques pièces de grosses étoffes frisées, des haches, des scies & quelques quincailleries de celles qui se vendent au plus bas prix dans les boutiques de Paris, dont ils parurent très satisfaits.

Ce commerce causa beaucoup de

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564.

Les Indiens

Déconverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564

sollicitent le  
secours des  
Français.

jalouſie à Outina & à ſes ſujets, qui ne parloient plus des François que ſous le nom d'ennemis : mais la Rocheferiere avoit trouvé un autre chemin pour revenir au fort, en deſcendant quelques petites rivières qui ſe déchargeoient dans la mer, ſans paſſer par les Etats de ce Prince. Il envoya à Laudonniere un Gentilhomme Poitevin nommé Groutaut, qui l'avoit toujours accompagné dans ſes voyages auprès des trois Princes. Il dit au Commandant, que l'un d'eux étoit diſpoſé à entrer en guerre avec ſes ennemis : qu'il demandoit à Rocheferieres de contracter alliance avec les François ; & que ſi on vouloit lui fournir cent hommes armés de mouſquets, il remporteroit certainement la victoire, ce qui les rendroit maîtres des monts Apalaches. Rocheferieres qui ignoroit les troubles du fort, & la déſertion d'une partie des François, n'avoit fait aucune difficulté de promettre du ſecours à ce Prince : mais Laudonniere affoibli, jugea que ſ'il envoyoit autant d'hommes dans les montagnes, il ne lui en reſteroit pas aſſés pour défendre la fortereſſe, ce qui le détermina à re-

noncer à d'aussi grands avantages , jusqu'à ce qu'il eût reçu des secours de France.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

Les Indiens continuoient toujours à faire des échanges avec les François; il en vint deux au nom du Roi Mar- racou, qui habitoit à dix ou douze lieues du fort Carolin du côté du Midi, pour faire quelque compliment à Laudonniere de la part de ce Prince. Ils lui apprirent qu'il y avoit deux étrangers qui habitoient depuis long-temps auprès de deux autres Rois, nommés Ouachaquara & Mathiaca : Le Comman- dant soupçonna qu'ils étoient Chrétiens, & fit prier tous les Rois voi- sins de lui envoyer ceux qui pour- roient être dans leurs Etats, avec promesse de les bien récompenser. Les députés engagés par les présents que leur firent les François, amenèrent bientôt ces deux hommes dans le fort, & on les reconnut pour des Espa- gnols. Ils étoient entierement nuds, sans autre couverture que leurs che- veux qui leur descendoient presqu'aux jarets, & quoiqu'ils fussent Chrétiens d'origine, ils s'étoient tellement familiarisés avec les mœurs du pays qu'ils habitoient, que ceux des Eu-

An. 1564.

On amène  
deux Espa-  
gnols qui  
étoient depuis  
quinze ans  
avec les Sau-  
vages.

Découverte  
de la Floride

Chap. XIV.

An. 1564.

ropéens leur parurent d'abord étrangers. Laudonniere leur fit donner des habits : ils couperent leurs cheveux qu'ils voulurent conferver, & l'on trouva que l'un d'eux avoit caché dedans une petite quantité d'or, qui valoit environ vingt-cinq écus. On apprit qu'ils s'étoient sauvés quinze ans auparavant d'un naufrage près de Calos où leur vaisseau avoit été brisé sur les rochers qu'on appelle des Martyrs : que le Roi du pays s'étoit emparé de toutes les richesses qu'on avoit pu retirer tant de ce vaisseau que de deux autres qui avoient péri en même temps: qu'il avoit donné tous ses soins à sauver la vie à un grand nombre d'Espagnols, entre lesquels étoient plusieurs femmes mariées, & que depuis ce temps elles vivoient avec leurs enfants auprès de ce Prince, qui étoit le plus bel homme & le plus grand Roi de toutes les Indes, très vaillant, très puissant & très riche, tant par le commerce qu'il faisoit avec ses voisins, que par les dépouilles des vaisseaux Européens qui périssoient souvent sur ses côtes. Ils ajouterent qu'il avoit amassé un trésor en or & en argent de la hauteur d'un homme &

de la grosseur d'un tonneau : que les femmes qui dansoient dans les jours de rejouissances étoient si chargées de plaques d'or pendues à leurs ceintures, qu'elles avoient peine à faire leurs sauts, & que les hommes en portoient de même : que les Sujets du Monarque avoient pour lui la plus grande vénération, parce qu'ils croyoient que par des cérémonies magiques il procuroit la fertilité à leurs terres: que pour les entretenir dans cette superstition, il se renfermoit souvent avec quelques confidens dans un lieu destiné à faire ses conjurations, & qu'on mettoit à mort tous ceux qu'une curiosité indiscrete faisoit approcher trop près de ce lieu sacré: que dans le temps de la moisson ce Roi barbare faisoit sacrifier un homme, & qu'on réservoir particulièrement les Espagnols pour servir de victimes : enfin ils assurèrent qu'avec cent Mousquetaires il seroit aisé de s'emparer de toutes ses richesses, le pays n'étant pas fort éloigné, puisque sa distance au promontoire le plus méridional n'étoit que de quinze à dix-huit lieues.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564.

Pendant qu'on tiroit tous ces éclair- Laudonniere

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564.

refuse de  
prendre part  
aux affaires  
des Indiens.

cissements des deux Espagnols, Saturiova envoya une députation pour demander avec de nouvelles instances que les François lui fournissent des troupes contre Outina, & Laudonniere reçut un grand nombre d'autres députés des Princes alliés de Saturiova, pour le presser de se joindre à eux. Il étoit de l'intérêt des François de ménager Outina, & de se conserver l'amitié des Caciques voisins : aussi Laudonniere, bien loin de vouloir entrer dans leurs démêlés, ne songea qu'à les reconcilier. Ils y parurent disposés, & promirent même de le laisser le maître des conditions : mais il se tint toujours sur la reserve, sachant par lui-même, & par les Espagnols qui connoissoient à fond les mœurs des Indiens, que ces nations étoient d'autant plus à craindre qu'elles marquoient plus de condescendance & d'amitié.

Le Commandant François avoit fait construire deux nouvelles barques, sur l'une desquelles il envoya quelques-uns de ses gens suivre la côte septentrionale vers l'endroit où Ribaut avoit débarqué en 1562. Ils y trouverent le Roi Adusta qui en-

voya des présents de maiz, de fèves, de Cerfs, de peaux de bêtes, & d'autres effets du pays, en le priant de venir s'établir dans son canton, où il promettoit de lui fournir tout ce qui lui seroit nécessaire, & des vivres en abondance. Laudonniere ne crut pas devoir changer le lieu où il avoit établi sa Colonie, & il y eût alors une si prodigieuse quantité de pigeons de passage que pendant sept semaines les François en tuerent chaque jour plus de deux cents. Il envoya aussi une députation à la Reine Hiovacara, qui étoit veuve, & la plus belle personne du pays; ses sujets avoient pour elle une si grande vénération, que jamais ils ne permettoient que ses pieds posassent sur la terre, & ils la portoient toujours sur leurs épaules: elle fournissoit aussi beaucoup de vivres aux François, qui par le secours des Indiens se trouverent ainsi dans l'abondance: mais elle ne pouvoit être que passagere tant qu'ils négligeoient la culture des terres, à laquelle ils parurent ne faire jamais aucune attention.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les endroits que parcoururent les gens envoyés par Laudonniere,

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1565.

ils ne trouverent nulle part aucunes marques qui leur indiquassent des mines d'or ou d'argent : seulement vers les montagnes des Apalaches dans le voisinage d'Outina, ils virent que les habitants avec de gros roseaux tiroient le sable de quelques torrents qui venoient de ces montagnes, & qu'ils le trouvoient mêlé de quelques grains d'or, & d'autres de cuivre, ce qui leur fit juger qu'il y avoit des mines. Des connoissances aussi superficielles ne peuvent suffire pour décider s'il y auroit eu quelque avantage à faire des recherches plus particulieres. Personne n'ignore que dans plusieurs Royaumes de l'Europe, on trouveroit de ce précieux métal en diverses montagnes, & nous en avons quelques-unes en France où l'on ne peut douter qu'il n'y en ait assés abondamment; mais les frais d'exploitation en seroient si considérables qu'un sage Gouvernement préfère d'employer le travail des hommes à la culture des terres, plutôt qu'à recueillir des richesses dont la valeur n'est qu'imaginaire.

Les révoltés  
s'emparent de  
plusieurs vais-  
seaux Espa-  
gnols.

Il est temps de parler des révoltés qui avoient abandonné la Colonie. Ils

prirent la route de l'Isle de Cuba, & s'emparèrent presque sans difficulté de plusieurs vaisseaux, où ils trouvèrent quantité de cassave, d'huile d'olive, & de vin d'Espagne. S'ils n'avoient eu en vue que de se garantir de la disette, ils auroient eu lieu d'être contents : mais leur cupidité ne pouvoit se contenir dans des limites aussi étroites : ils firent des descentes dans plusieurs Isles, & s'enrichirent tellement par le pillage, qu'on prétend que le moindre soldat eût plus de deux mille écus pour sa part. Enfin ils se rendirent maîtres après un combat assez opiniâtre d'un bâtiment léger où ils prirent le Gouverneur de la Havane avec ses deux fils, & ils ne douterent pas qu'ils n'en tirassent une rançon considérable ; en effet ce Seigneur convint avec eux du prix de sa liberté, & pour se la procurer plus promptement, il leur proposa d'envoyer un de ses fils à terre avec une lettre pour que sa femme fit remettre sans perdre de temps la somme convenue. La prudence auroit demandé qu'ils chargeassent un des leurs de cette lettre : mais ils se contentèrent d'en avoir fait la lecture, & sans penser que le jeune homme pouvoit

Découverte  
 de la Floride.  
 Chap. XIV.  
 An. 1565.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An, 1565.

être chargé d'ordres particuliers, ils attendirent tranquillement son retour. Ils eurent bientôt de ses nouvelles; la femme du Gouverneur instruite de ce qui se passoit, ne perdit pas un instant à faire assembler toutes les barques & tous les bâtimens qu'on pût trouver: les François furent environnés: vingt-six se jetterent dans une barque, où ils étoient moins exposés à l'artillerie, & sauverent leur vie & leur liberté en combattant comme des hommes désespérés, sans que les Espagnols pussent s'en rendre maîtres: mais les autres tomberent en leur pouvoir avec toutes les richesses qu'ils avoient pillées, & on les envoya prisonniers en Espagne & en Portugal. Les mutins réduits à un petit nombre, & sans aucunes provisions se remirent en mer: le pilote Trenchart qu'ils avoient emmené par force de la Floride, aidé de quelques matelots plus prudents que les autres, leur en fit reprendre la route. Les chefs des mutins furent dans la plus grande colere quand ils se virent dans un pays où ils avoient tout à redouter s'ils tomboient entre les mains du Commandant: cependant contraints par la disette à

chercher quelques secours de vivres, ils jetterent l'ancre à l'entrée de la riviere de Mai pour en obtenir des Indiens. Ceux-ci en donnerent avis aussitôt à Laudonniere, qui par le conseil de la Caille envoya de nuit ses gens dans les barques qu'on put rassembler; ils monterent dans celle des mutins qui furent tous pris & conduits au fort. Les trois chefs furent condamnés à mort juridiquement, & exécutés: les autres obtinrent leur grace après une sévère réprimande, & la tranquillité fut retablie dans toute la Colonie.

L'abondance qui avoit regné parmi les François ne fut pas de longue durée: les Indiens voyant qu'ils n'avoient plus rien à échanger, & irrités des insultes que quelques-uns leur avoient faites, abandonnerent plusieurs lieues à la ronde le pays qui entouroit le fort. Au lieu de s'attacher à les ramener par la douceur, le Commandant suivit les conseils imprudents de ceux qui crurent qu'en mettant le feu aux cabanes des habitants, ils préféreroient d'apporter des vivres plutôt que de voir détruire leurs habitations. Ce moyen bien loin de réussir, les

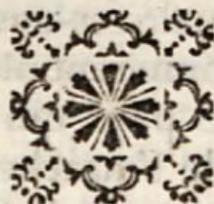
Décembre  
de la Floride;  
Chap. XIV.  
An. 1565.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1565.

éloigna tellement des Européens que tout le pays ne parut plus qu'un désert. Nous n'entrerons pas dans le détail de diverses escarmouches que les François eurent avec les Indiens, qui alors se déclarèrent ouvertement leurs ennemis, & écartèrent les vivres, de façon que la disette les réduisit (dit l'Auteur latin que nous suivons,) à n'avoir plus que la peau sur les os. Enfin Laudonniere privé de toute espérance de secours dans le pays, & n'en attendant plus de France après dix-huit mois de séjour, résolut de radouber le seul vaisseau qui lui étoit resté & de revenir en Europe.



## CHAPITRE XV.

*Secours apporté par une escadre Angloise. Ribaut retourne à la Floride : Arrivée de huit vaisseaux Espagnols : Ribaut se met en mer pour les combattre : Ses vaisseaux sont détruits par une tempête. Les Espagnols s'emparent du Fort : Laudonniere revient en Europe : Ribaut est massacré avec la plus grande partie de ses gens.*

**L**A misere avoit tellement abbattu les forces des François, que les ouvriers pouvoient à peine remplir leurs fonctions pour mettre le vaisseau en état d'entreprendre le voyage, quand on fut tout-à-coup surpris par la vue de plusieurs voiles. On avoit tout à craindre de la part des Espagnols, qui pouvoient se venger sur toute la Colonie des insultes de quelques particuliers : mais on fut détrompé agréablement quand on reconnut que c'étoient des bâtimens anglois, sous les ordres de Hawkins.

Une escadre  
Angloise  
donne du se-  
cours aux  
François.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

Il se rendit au fort, & donna de prompts secours aux gens de Laudonniere, qui fit avec lui plusieurs échanges. Le désespoir seul avoit fait espérer de se servir du vieux bâtiment pour revenir en Europe : il étoit presque impossible qu'il pût faire la route, & comme un vaisseau étoit alors plus nécessaire aux François que des pieces d'artillerie, on en donna plusieurs à Hawkins, qui de son côté fournit une bonne barque, de la farine pour faire du biscuit, des fèves & des pois en quantité suffisante pour entreprendre le voyage.

Ribaut re-  
vient à la Flo-  
ride.

Avant de se mettre en mer, Laudonniere jugea qu'il devoit détruire le fort qu'il avoit construit, crainte que les Espagnols ou les Indiens ne s'en emparassent, ce qui auroit rendu l'accès du pays plus difficile aux François s'ils avoient voulu y revenir. Ils commencerent à y travailler avec ardeur, pour que rien ne pût retarder leur départ; ils en avoient déjà détruit la plus grande partie, quand on avertit Laudonniere qu'il paroissoit sept voiles vers l'embouchure de la riviere. Plus leurs craintes furent vives à cette nouvelle, plus leur joie

fut complète, quand ils apprirent que c'étoient des navires françois commandés par Jean Ribaut. Trois entrèrent dans la riviere, & les quatre autres resterent à l'ancre vers l'embouchure. La satisfaction fut égale de part & d'autre : Ribaut vit avec le plus grand plaisir que tout ce qu'on avoit publié en France contre Laudonniere n'avoit aucun fondement, & que sa conduite étoit sans reproche. Bien loin de songer à embarquer les troupes du fort, on ne s'occupaplus que du soin de le rétablir, & de prendre les moyens de former un établissement plus solide.

Sept ou huit jours après l'arrivée de Ribaut, les Gentilshommes, les soldats, & presque tous les matelots étant descendus à terre, à l'exception d'un petit nombre destiné à la garde des quatre vaisseaux restés à l'embouchure de la riviere, on apperçut vers quatre heures du soir six gros navires, qui venoient sur les François, & on les reconnut bientôt pour Espagnols. Ceux qui étoient demeurés dans les bâtimens de Ribaut n'eurent que le temps de couper leurs cables, & de gagner la mer : les Espagnols voulu-

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

Arrivée de  
huit vaisseaux  
Espagnols.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

rent leur donner la chasse, mais les François plus fins voiliers leur échaperent aisément. Aussi-tôt que Ribaut fut instruit de cet événement par des soldats qui se promenoient sur le rivage, il fit mettre ses troupes sous les armes, au nombre de cinq à six cents hommes, armés de mousquets, & ils se tinrent sur la côte, prêts à monter dans les vaisseaux si les matelots les y ramenoient. On passa la nuit au bivouac, & le matin on revit l'un après l'autre les quatre vaisseaux, qui faisoient des signaux pour avoir du monde. Ribaut craignit d'abord que les Espagnols ne s'en fussent emparés, & que ces signaux ne fussent une ruse pour surprendre les François. Cependant ils monterent dans les barques, & dans les autres navires, disposés à tout événement. Le vent contraire empêchoit les quatre de gagner la côte, mais un matelot fut assés hardi pour se jeter en mer au péril de sa vie; on le reçut dans une chaloupe, & il remit à Ribaut une lettre du Capitaine Coffet qui lui marquoit que les Espagnols au nombre de huit vaisseaux après avoir manqué de s'en rendre maîtres, & tiré plusieurs volées de

canon, avoient fait une descente à six milles des François, & débarqué une grande quantité de Nègres, chargés de pelles & de hoyaux, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retrancher.

Ribaut communiqua cette lettre au Conseil, composé de près de trente Capitaines, de beaucoup de Gentilshommes, & des principaux d'entre les autres Officiers. Le plus grand nombre & les plus sensés furent d'avis de rétablir le fort en diligence, & d'aller par terre sans perdre de temps au lieu où étoient débarqués les Espagnols, afin de les en chasser. Ribaut fut d'un avis contraire, fondé sur une lettre de l'Amiral qu'il avoit reçue en s'embarquant, & qui étoit conçue en ces termes: « Comme nous étions prêts » à signer ces présentes: nous avons » été assurés du partir de Pierre de Me- » lendez pour aller vers la Nouvelle- » France; votre devoir est de prendre » garde que les Espagnols n'attendent » rien à l'encontre de nous, comme » il est raisonnable que nous n'entre- » prenions rien contr'eux sans occa- » sion. » Il conclut de cet ordre qu'on ne devoit pas laisser échaper les enne-

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

Ribaut se  
met en mer  
pour combat-  
tre les Espa-  
gnols.

Découverte  
de la Floride

Chap. XV.

An. 1565.

mis : mais qu'il falloit monter sur les vaisseaux, & se rendre maître des leurs pendant que la plus grande partie des troupes étoit à terre, jugeant qu'il seroit aisé de détruire ou de prendre ensuite ceux des Espagnols qui étoient débarqués.

Laudonniere qui connoissoit parfaitement à quels dangers on s'exposoit en suivant ce projet dans une saison aussi orageuse, fit de vives remontrances, mais il fut obligé de céder au sentiment de Ribaut. Celui-ci prit d'Ottigni & d'Erlac dans ses vaisseaux, & mit à la voile, ne laissant dans le fort que Laudonniere avec un petit nombre de François presque tous malades, ou qui n'étoient pas encore guéris des blessures qu'ils avoient reçues dans les combats contre les Sauvages. Laudonniere lui-même étoit si incommodé qu'à peine pouvoit-il quitter le lit : cependant la crainte des événements faisant retrouver des forces aux François, tous ceux qui étoient dans le fort commencerent à en relever les remparts : les femmes & les enfants mêmes les aidant autant qu'il leur étoit possible.

Des vaisseaux

Quelques heures d'un vent favora-

ble auroient conduits les François aux vaisseaux des Espagnols : mais à peine avoient-ils levé l'ancre , que le vent commença à fraîchir & à leur devenir contraire. Ils jugerent alors qu'ils auroient autant à combattre contre la violence de la mer , que contre l'Escadre des ennemis. En effet la tempête devint furieuse : les vaisseaux furent jettés à plus de cinquante lieues en mer : après avoir lutté long-temps contre les flots ils revinrent enfin se briser à la côte : mais presque tous les hommes furent sauvés.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

font brisés sur  
la côte.

Les Espagnols furent bientôt informés de la foiblesse des François restés dans le fort , & quoique les pluies fussent presque continuelles , ils résolurent de les y surprendre sous la conduite d'un déserteur. Le jour qu'ils prirent pour cette expédition M. de Laudonniere avoit confié le service au sieur de Lavigne , qui touché de compassion pour les soldats dont la pluie avoit percé les habits , & craignant qu'avec leurs autres infirmités une telle fatigue ne les mit absolument hors d'état de servir , leur permit de se retirer pour prendre quelque repos. A peine eurent-ils

Les Espa  
gnols s'em  
parent du  
fort.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

quitté leurs armes que les Espagnols arriverent ; ne trouvant aucune défenſe , ils entrèrent par les brèches qui n'étoient pas encore réparées , & commencerent à maſſacrer tous les François qu'ils rencontrèrent , ſans même épargner les femmes ni les enfans. Au premier bruit Laudonniere fortit de ſon lit , pour eſſayer de repouſſer leurs efforts : mais la vue des Eſpagnols le fer à la main , les cris des mourants , & la confuſion générale lui faiſant juger qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la fuite , il eut le bonheur de ſe ſauver dans les bois , où il fut joint par quelques-uns de ceux qui échaperent au carnage. Laudonniere ne les rafſembla qu'après pluſieurs jours & avec une infinité de dangers , outre la fatigue exceſſive de demeurer jour & nuit dans les forêts ou dans les roſeaux , expoſés à une pluye preſque continuelle.

Laudonniere  
ſ'échape &  
revient en Eu  
rope.

Quatre vaiſſeaux françois avoient péri ſur les rochers , & il en étoit reſté trois autres plus légers , commandés par Jacques Ribaut fils du Général : mais montés d'un petit nombre d'hommes , parce que le père avoit emmené tout ce qu'il avoit pu avoir de

forces, dans l'espérance de se rendre maître des navires ennemis. On lit avec peine dans les Historiens que le jeune Ribaut ne tira pas un seul coup de canon contre les Espagnols, quoiqu'ils fussent à sa portée : mais ceux qui ont voulu l'excuser prétendent qu'il ne pouvoit le faire sans que les François du fort fussent eux-mêmes exposés au feu de son artillerie. Quoiqu'il en soit Laudonniere le rejoignit avec le petit nombre de ceux qui étoient échappés au carnage. Ribaut n'avoit alors qu'un seul bâtiment, & les autres étoient moins avancés dans la riviere : les Espagnols lui firent plusieurs offres pour l'engager à se rendre par composition : mais il ne voulut écouter aucune proposition, & ne s'occupa que du soin de rejoindre les autres vaisseaux. Quand ils furent tous rassemblés, Laudonniere dit à Jacques Ribaut qu'il étoit à propos d'aller chercher son père, dont on ignoroit le naufrage : mais il lui répondit qu'il ne vouloit pas demeurer plus long-temps sur cette côte, & qu'il étoit résolu de repasser en France. Laudonniere y consentit, & comme ils avoient plus de vaisseaux qu'il ne

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

leur étoit nécessaire, il lui dit qu'il croyoit à propos de brûler ceux qui étoient inutiles. Ribaut sans autre raison que celle de le contredire refusa d'y consentir, & Laudonniere les fit couler à fond par son Charpentier. Cette méfintelligence des deux Commandants les empêcha d'agir de concert par la suite : Laudonniere demanda au jeune Ribaut un des quatre Pilotes qu'il avoit sur son vaisseau, parce qu'il n'en avoit pas un seul sur celui qui devoit le ramener en France. Il fut encore refusé : cependant il mit à la voile, eut la navigation la plus heureuse, gagna les côtes d'Angleterre, & entra dans le canal de Saint-George, d'où il repassa facilement dans sa patrie. Il n'en fut pas de même de Jacques Ribaut : soit qu'il ait péri en mer, soit que lui & ses gens aient été la victime des artifices & de la cruauté des Espagnols, jamais on n'en a eu de nouvelles en Europe.

Ribaut &  
ses gens sont  
trompés par  
les Espagnols.

Jean Ribaut & ses gens échappés du naufrage, ainsi que nous l'avons rapporté, erroient dans le pays sans armes, & sans autre nourriture que les herbes & les racines qu'ils arrachotent dans les bois. Ils ignoroient ce qui s'étoit

s'étoit passé au fort, & résolurent de s'en approcher, dans l'espérance de s'y rejoindre à leurs compatriotes. Après une marche très fatigante dans un pays coupé de ruisseaux & de torrents, & inondés par les pluies, ils arriverent enfin dans un bois éloigné environ de deux lieues du fort. Ribaut tenant ses gens à l'écart, envoya seulement un matelot avec Levasseur & cinq ou six soldats dans un canot indien. Ils approcherent du fort : reconnurent le Pavillon espagnol sans avoir été découverts, & pénétrés de douleur, ils retournerent rendre compte de ce qu'ils avoient vu. Ribaut prit conseil de ceux qui l'accompagnoient, & sur leur avis, il envoya la Caille & quelques soldats pour connoître les sentiments des ennemis, & pour savoir ce qu'étoient devenus les François laissés dans le fort. Quand les Espagnols virent cette petite troupe, ils firent passer quelques-uns des leurs sur le rivage, & eurent un entretien avec la Caille, auquel ils dirent, que leur Commandant homme plein d'humanité avoit renvoyé Laudonniere & ses gens en France dans un bâtiment bien pourvu de tout ce qui étoit

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

nécessaire pour le voyage, & qu'il étoit disposé à en agir de même avec les autres François. La Caille fit son rapport à Ribaut, qui ajouta foi trop aisément aux Espagnols. Cependant il prit encore l'avis de ses gens, & presque tous s'écrierent qu'il n'y avoit pas à ballancer, & qu'il valoit mieux se confier à des Chrétiens, que de périr de misere & de fatigue dans des forêts incultes, à la merci des bêtes féroces.

Il s'en sort tous  
massacrés.

Quelques-uns qui connoissoient mieux le caractère des Espagnols, & la haine qu'ils portoient aux Protestants, jugerent qu'il étoit très dangereux d'ajouter foi à leurs discours : mais dans l'extrêmité où l'on étoit réduit il paroissoit encore plus raisonnable de se confier à une foi douteuse, que de s'abandonner à une mort certaine. La Caille fut renvoyé & reçu dans le fort, où l'on prétend que le Commandant Espagnol lui donna sa parole d'honneur que Ribaut & tous ses gens auroient la vie sauve. Sur cette assurance ils ne firent plus aucune difficulté de se rendre : mais l'Espagnol s'appuyant sans doute sur le principe abominable qu'on ne

doit point de foi à des Hérétiques, Découverte de la Floride.  
 les fit tous mettre à mort, & en fit Chap. XV.  
 pendre quelques-uns avec un écriteau, An. 1566.  
 portant que ce n'étoit pas comme  
 François, mais comme Luthériens  
 ennemis de la Foi.

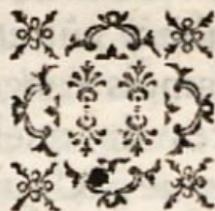
Telle fut l'issue des premiers éta- Conclusion.  
 blissemens que les Européens forme-  
 rent dans la Floride : quelque couleur  
 favorable que les Espagnols aient  
 voulu donner au massacre des Fran-  
 çois, ils ne peuvent se justifier d'avoir  
 exercé une cruauté aussi contraire  
 au droit des gens, dans un temps où  
 les deux nations étoient en pleine  
 paix. Il ne paroît pas que cette con-  
 duite barbare fut la suite de l'insulte  
 commise contr'eux par les révoltés de  
 Laudonniere, puisque l'Escadre es-  
 pagnole étoit partie d'Europe, vrai-  
 semblablement avant que la nouvelle  
 de cette insulte y eût été portée : de  
 plus on n'a jamais vengé sur une na-  
 tion les excès de quelques pirates  
 qu'elle défavoue, & qu'elle fait punir  
 aussi-tôt qu'ils tombent entre ses  
 mains. Rien ne peut donc excuser  
 les Espagnols : aussi les François en  
 tirèrent vengeance dans une nouvelle  
 expédition que fit le S<sup>r</sup>. de Gourgues à

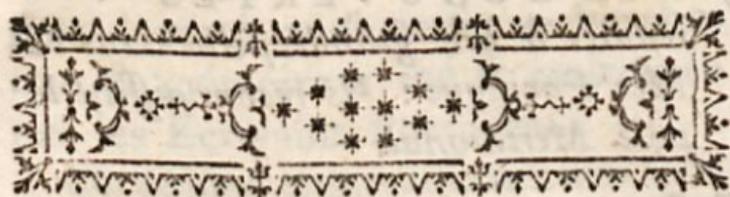
Découverte  
de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

la Floride où aidé des Indiens il se rendit maître du fort, & fit également pendre plusieurs Espagnols avec des écritaux, portant que ce n'étoit pas comme Espagnols : mais comme traîtres & meurtriers, après quoi ne se jugeant pas assés fort pour soutenir l'Etablissement, il remit à la voile, & la Floride demeura alors abandonnée des Européens. Ils y ont retourné depuis & y ont formé diverses Colonies : mais l'objet de cet ouvrage n'étant que l'Histoire des Découvertes & des premiers Etablissements, je croirois m'écarter de mon sujet si j'entrois dans un détail qui appartient plutôt à l'Histoire générale de l'Amérique.





# DÉCOUVERTES

D E

FERDINAND MAGALHAENS,

*Communément appellé Magellan.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Portrait de Magellan : Ses offres à l'Empereur ; encouragement qu'il reçoit : Il part pour son voyage : Il arrive au Cap-Sainte-Marie, & passe l'hiver près le pôle Méridional. Terre habitée par des hommes d'une grandeur excessive ; description de ce pays : On en prend deux prisonniers : Leur opinion sur le diable Sétébos, & sur ses compagnons : Quelques-uns des gens de Magellan sont pendus pour mutinerie : Découverte du Détroit qui porte son nom : Le Saint-Antoine est séparé de la flotte : Les gens de Magellan sont*

MAGELLAN,  
Chap. I.

*réduits à une grande peine dans la Mer Pacifique : Ils reconnoissent le pôle Méridional.*

Commence-  
ments de Ma-  
gellan.

**M**AGELLAN étoit un homme de beaucoup d'esprit & de courage ; il étoit né sujet du Roi de Portugal : mais il renonça au service d'Emmanuel, parce que ce Monarque lui refusa une médiocre augmentation par mois sur ses appointements. Il avoit servi avec réputation sous Albuquerque, avoit donné de grandes preuves de son habileté, & s'étoit établi un très grand renom tant dans l'Afrique que dans les Indes.

Il se retira à la cour de Castille, où il fit observer à l'Empereur qu'en examinant avec attention l'étendue des droits respectifs des deux couronnes dans les pays occidentaux, conformément à l'accord passé entre le Roi Jean II. de Portugal & les Souverains Ferdinand & Isabelle de Castille, les Isles Molucques & de Banda, fameuses pour les épiceries devoient appartenir à l'Espagne. Il entreprit ensuite avec un courage intrépide de trouver un passage pour s'y rendre du côté de l'Ouest, & c'est

fans doute à cause de ses recherches que sa mémoire a été si maltraitée par les Ecrivains Portugais.

MAGELLAN,  
Chap. 1.

An. 1519.

On équipa cinq vaisseaux aux frais de l'Empereur ; la Trinité, vaisseau Amiral, auquel on donna pour Pilote un Portugais nommé Etienne Gomez : Le Saint Victor, commandé par Serviz de Mendoza : Le Saint Antoine par Jean de Carthagène : Le Saint Jacques, par Jean Serran : & la Conception par Gaspard de Quexada. Ils étoient montés d'environ deux cents trente-sept hommes, & Magellan fut nommé Amiral & commandant en chef de cette petite escadre.

On lui donna le commandement d'une escadre.

Il se met en mer.

Ils partirent de Seville au mois d'Août 1519, & arriverent à Ténériffe le 26 de Septembre : ils suivirent quelque temps la côte de Guinée, & eurent un calme de soixante & dix jours avant de gagner l'Equateur. Quand ils l'eurent passé ils perdirent la vue de l'Etoile du Nord, & firent route au Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au Brésil. Ils y prirent quelque repos, & y trouverent une grande variété d'excellents fruits, de très bonnes cannes de sucre, & beaucoup d'animaux de

MAGELLAN,  
Chap. I.

An. 1519.

différentes especes. L'endroit où ils relacherent, est situé à huit degrés au Sud de l'Equateur, dans le même continent que le Cap Saint Augustin.

Ils gagnerent ensuite une terre, dont la situation est à vingt-quatre degrés & demi de latitude méridionale, habitée par des Cannibales très doux, que quelques Espagnols poursuivirent sans aucun sujet. On en vit un des vaisseaux, qui leur parut être d'une taille de Géant, & d'une voix aussi forte que celle d'un taureau. Ils trouverent une grande riviere d'eau douce, par où ils s'imaginèrent pouvoir passer dans la mer du Sud: mais ils furent trompés dans leur attente, & il n'y avoit aucun passage. A l'embouchure de cette riviere qui a dix-sept lieues de large, ils virent sept isles, & dans la plus grande, qu'ils nommerent Cap Sainte Marie, ils trouverent quelques pierres précieuses.

An. 1520.

Ils suivirent cette côte, en faisant cours vers le Pôle septentrional: découvrirent deux isles, où ils trouverent tant de veaux marins & de penguins, qu'en une heure ils en chargerent les cinq vaisseaux. Ces oiseaux

font noirs, ont un gout de poisson, & sont couverts d'un duvet très fin au lieu de plumes: ils ont des becs semblables à ceux des corbeaux, & sont si gras, qu'il leur est presque impossible de voler. Les Espagnols essuyèrent en ce lieu un furieux ouragan, qui s'appaîsa tout-à-coup dans le même-temps qu'ils virent sur leurs manœuvres, trois feux connus sous les noms de Saint Elme, Saint Nicolas & Sainte Claire.

Ils avancerent jusqu'au quarante-neuvième degré & demi de latitude Méridionale, & hyvernerent deux mois à cette hauteur, sans voir aucune créature humaine, à l'exception d'un homme d'une grandeur excessive, qui vint jusqu'au Port, dansant, chantant, & jettant la poussière par dessus sa tête. L'Amiral, qui étoit descendu dans une petite île, envoya un de ses gens près de cet homme dans une chaloupe, & lui ordonna de faire différents mouvements en signe de paix. Le Géant, sans marquer aucune crainte, vint avec lui trouver l'Amiral & les Espagnols, auxquels il marqua par différents gestes, & en montrant le Ciel, qu'il

MAGELLAN,  
Chap. I.

An. 1520.

MAGELLAN,  
Chap. I.

An. 1520.

Il arrive  
dans le pays  
des Patagons.  
Description  
de ces peu-  
ples.

croyoit qu'ils en étoient descendus. (f)

Cet homme étoit d'une si grande taille, que la tête d'un Espagnol de hauteur médiocre, ne passoit que de très peu sa ceinture: il étoit gros & bien proportionné: il avoit le visage large & peint de diverses couleurs, mais principalement de jaune: des cercles rouges autour des yeux, & une espece de figure de cerf sur cha-

(f) De même qu'on trouve des hommes beaucoup plus petits que le commun des Européens dans quelques contrées septentrionales, il peut aussi y en avoir au-dessus de la taille ordinaire en d'autres pays, mais on n'en a pas encore eu de preuves assez complètes, & en les attendant, on est dispensé d'ajouter foi à tout ce que notre Auteur en rapporte. Le reste de son récit est confirmé par le rapport des autres voyageurs: Il est souvent nécessaire de comparer les relations de plusieurs pour ne pas croire légèrement ce que quelques-uns ont cru eux-mêmes sur la foi des habitants, ou ce qu'ils ont voulu nous faire croire pour rendre leurs récits plus étonnants. Dans les pays où l'ignorance est souvent mise au nombre des vertus; Historiens, Voyageurs & Mystiques, tout se ressent du terroir. Moins crédules en France, nous mettons toutes ces relations au creuset d'une saine critique pour en tirer l'or pur de la vérité.

que joue. Ses cheveux étoient teints de blanc, & il portoit pour habillement la peau de quelque bête, dont il paroïffoit que la tête étoit très grosse, les oreilles comme celles d'un mulet, le corps semblable à un chameau, & la queue pareille à celle d'un cheval : le Géant avoit à ses pieds des especes de fouliers couverts de la même peau. Il portoit à la main un arc très fort & très court, avec un paquet de flèches, faites de roseaux, à l'extrémité desquelles étoient ajustées des pierres pointues : mais les plumes étoient assez semblables aux nôtres. L'Amiral lui donna à boire & à manger, après quoi il lui fit présent de grelots d'oiseaux de proie, d'un peigne, de quelques grains de verre, & d'autres bagatelles. On lui présenta aussi un miroir : mais quand il y eut vu son horrible figure, il recula en arriere tout effrayé, avec tant de vivacité, qu'il renversa une femme qui étoit près de lui : on le reconduisit à terre avec quatre hommes bien armés. (g)

(g) Si cet homme eût été seul de son espece, il auroit pu être aussi épouvanté de sa figure que le rapporte notre Auteur : mais

Il fut bientôt suivi d'un autre Géant encore plus grand, & armé de même. L'Amiral envoya quelques-uns de ses gens pour lui faire compliment comme au premier, & il ne fit aucune difficulté de venir dans l'île, paroissant d'un caractère très gai, chantant, dansant, & marquant une humeur très affable. Il demeura quelque temps avec les Chrétiens, & ils lui donnerent le nom de Jean : sa voix étoit sonore, mais plus forte que celle des hommes ordinaires, & on lui apprit à prononcer très distinctement le nom de Jésus, celui de Jean, & l'Ave Maria.

il avoit des confreres semblables à lui, auxquels il devoit être accoutumé. Je crois que cette seule circonstance suffit pour fonder des doutes très raisonnables sur tout ce qui est dit de ces hommes monstrueux. Leur appétit prodigieux paroît tenir également de la fable. Comment les Espagnols dans une navigation longue & douteuse, où ils devoient craindre de manquer de vivres, purent-ils se déterminer à en emmener deux? Ne couroient-ils pas aussi de grands risques si ces Géants avoient réussi à se détacher? Je le répète, la nature pouvoit leur avoir donné une stature au-dessus du commun des hommes, & l'imagination ou l'amour du merveilleux a fait le reste.

L'Amiral lui donna une chemise de toile, un habit blanc, un miroir, un chapeau, un peigne, avec plusieurs bagatelles, & le renvoya à terre. Il revint le lendemain trouver les Espagnols, & fit présent à l'Amiral d'une des bêtes dont il portoit la peau: mais il est vraisemblable que ses compatriotes le tuerent à cause de cette liaison avec des étrangers, car on ne le vit plus par la suite.

Environ quinze jours après, quatre autres Géants vinrent sur le bord de la mer, sans armes, ayant caché leurs arcs & leurs flèches dans des buissons. On se rendit maître par adresse des deux qui étoient les plus jeunes & les plus actifs: on leur donna des grains de cristal, des sonnettes, & d'autres bagatelles, jusqu'à ce que leurs mains en fussent entièrement remplies: ensuite on leur mit des fers très brillants & bien polis autour des jambes, comme pour leur faire un nouveau présent, & ils en parurent très contents à cause de leur éclat. Les deux autres avoient voulu les aider à porter ce qui leur avoit été donné; mais les Espagnols

MAGELLAN,  
Chap. I.  
An. 1520.

s'y étoient opposés : enfin les jeunes sentant leurs jambes attachées, commencerent à soupçonner quelque tromperie, se mirent à crier comme des taureaux rugissants, & à implorer le secours du grand diable Setebos. On les mit à bord de deux vaisseaux différens : mais il fut impossible de se saisir de leurs compagnons. Neuf matelots en renversèrent un avec beaucoup de peine, & lui attachèrent les mains : mais il rompit bien-tôt ses liens, se leva & prit la fuite. L'autre le suivit de près ; on les poursuivit, & l'un des hommes de Magellan fut tué par une de leurs flèches.

Leurs superstitions.

Ces gens croyent que quand quelqu'un d'eux vient à mourir, dix ou douze diables dansent autour de son corps : que ces diables sont de différentes couleurs, & qu'il y en a un beaucoup plus grand que les autres, qui paroît fort joyeux dans ces sortes d'occasions. Par les gestes de l'un des prisonniers il fit entendre qu'il avoit vu quelques-uns de ces diables, qui portoit deux cornes, avec une longue queue, qui descendoit

jusqu'à ses pieds, & qui jettoit du feu de tous côtés. (h)

MAGELLAN,  
Chap. I.

An. 1520.

Magellan donna à ces peuples le nom de Patagons. Ils étoient pour la plus grande partie habillés de ces peaux dont nous avons déjà parlé, ils n'avoient point d'endroits fixes pour leur habitation: mais ils transportoient par tout avec eux leurs cabanes, qui étoient aussi couvertes des mêmes peaux. Leur principale nourriture étoit la chair crue, & des racines d'une odeur agréable, nommées capax. Ils étoient très jaloux de leurs femmes: quand ils avoient quelque douleur d'estomach ils s'enfonçoient dans le gosier la tête d'une flèche pour exciter le vomissement, souvent même jusqu'au sang: pour les maux de tête, ils se faisoient une incision en croix au front, & ils se guériffoient de même quand ils avoient quelque incom-

(h) Nous avons déjà vu des fraudes pieuses, qui étoient des effets de l'adresse des Prêtres idolâtres de l'Isle Espagnole, & l'on auroit sans doute découvert des ruses semblables chez les Patagons si l'on y avoit pénétré. On trouvera des Diables Sé-tébos dans tous les pays où une saine Philosophie n'aura pas porté la lumière.

MAGELLAN,  
Chap. I.

AN. 1520.

modité, soit aux bras, soit aux jambes, soit en toutes autres parties. Ils coupoient leurs cheveux à peu près comme les Moines Européens, ou les attachoient avec un lacet de coton. Ils se ferroient si fort pour se garantir du froid, que quelquefois les parties de la génération étoient cachées dans leurs corps. Un de ces gens à bord des vaisseaux mangea une corbeille de biscuit à un seul repas, & but plein un petit baquet d'eau d'un seul trait.

Conspiration  
contre l'Amiral,  
découverte.

Il se forma dans ce lieu une conspiration contre la vie de l'Amiral, elle fut découverte, & il y eut plusieurs bas Officiers de pendus & mis en quartiers, entre autres Louis de Mendoza. Un Prêtre nommé Jean de Carthagène, & quelques autres qui avoient eu part au complot furent laissés dans le pays des Patagons, où l'on éleva une Croix pour marquer la prise de possession.

Il découvre  
les détroits  
qui portent  
son nom.

Les Espagnols firent voile ensuite jusqu'au cinquante-deuxième degré de latitude méridionale où ils trouverent une riviere d'eau fraîche, & d'excellent poisson. Ils furent exposés en ce lieu à quelques dangers, ce-

pendant les vaisseaux entrèrent dans un port, où ils demeurèrent environ deux mois à se fournir de poisson, de bois & de bonne eau: dans le même lieu l'Amiral obligea tous ses gens à se confesser. Ce fut vers cet endroit qu'ils trouverent les détroits auxquels Magellan donna son nom, ils ont cent dix lieues de long; sont fort larges en quelques parties, & n'ont pas plus d'une demi lieue en quelques autres. Ils sont environnés de hautes montagnes couvertes de neiges, au-delà desquelles commence la mer du Sud, que Magellan nomma l'Océan pacifique. Un des Géants qu'ils avoient amené mourut en cet endroit, & ce fut aussi vers le même lieu que le Saint Antoine se sépara de l'Escadre & retourna en Espagne.

Lorsque Magellan eut passé ces détroits, & qu'il vit un chemin ouvert pour entrer dans une autre mer, les larmes de joye tomberent de ses yeux, & il donna le nom de Cap désiré à la pointe de terre d'où il découvrit la première fois la mer du Sud. Sur le sommet d'une hauteur voisine, il fit élever une Croix pour diriger le Saint Antoine, s'il venoit

---

 MAGELLAN,  
 Chap. 1.

An. 1520.

MAGELLAN,  
Chap. I.

An. 1520.

dans cet endroit, parce qu'il crut que ce vaisseau avoit perdu sa route.

Dans ce détroit ils trouverent plusieurs bons ports, quantité d'eau fraîche, de bois, de poisson, & de plantes très salutaires: ils remarquerent aussi que dans le mois d'Octobre la nuit n'y étoit pas de plus de quatre heures.

Le Géant qui étoit resté vivant paroissoit d'abord très mécontent quand il voyoit faire le signe de la Croix devant lui, & il marquoit par ses gestes qu'il craignoit que cette action ne fit venir le diable Sétebos, qui entreroit dans son corps & le tueroit. Quand il vit que ses craintes étoient vaines, il embrassa la Croix avec beaucoup de dévotion, & demanda à être fait Chrétien, ce qui lui fut accordé, & on le baptisa sous le nom de Paul. Il parloit beaucoup de la gorge, & entre autres choses il apprit à nommer du pain, de l'eau, de l'huile, des habits rouges, la couleur rouge, la couleur blanche, de l'émail, & plusieurs autres mots Espagnols.

Il entre dans  
la mer du Sud.

Le 28 de Novembre 1520, les vaisseaux entrèrent dans la mer pacifi-

que, où ils naviguerent plus de trois mois sans voir la terre. Pendant ce temps toutes leurs provisions & leur eau fraîche furent consommées; les hommes furent réduits à la nécessité de manger de vieux cuirs, qu'on trempoit dans l'eau quatre ou cinq jours pour les amollir, & de boire leur propre urine: leurs gencives s'enflèrent de façon qu'elles leur couvroient presque les dents; & dix-neuf de leurs gens périrent misérablement, ainsi que le Géant, & un Brésilien qui étoit avec eux. Le plus grand nombre étoient devenus si foibles, que leurs bras se refusoient absolument au travail; & il n'y en avoit aucun qui ne fût attaqué de quelque incommodité douloureuse.

An. 1520.

Cet Océan dans lequel ils voguerent environ quatre mille lieues, est nommé avec raison Océan pacifique, puisque durant tout ce temps ils n'éprouverent aucunes tempêtes, & ne remarquerent aucun trouble, ni aucune agitation dans la mer. Ils y découvrirent deux Isles inhabitées, dont chacune pouvoit avoir deux cents lieues, la première au quatorzième degré de latitude méridionale, & la

An. 1522.

MAGELLAN,  
Chap. I.

An. 1521.

seconde au cinquieme. L'une & l'autre ne produisoient que quelques arbres d'un bois inutile, & un petit nombre d'oiseaux; c'est pourquoy ils les nommerent les Isles infortunées.

Ils obser-  
vent les étoi-  
les du pôle  
méridional.

Dans leur cours ils observerent deux amas d'étoiles peu éloignés l'un de l'autre, qui paroissoient comme de petits nuages, plus brillants dans le milieu. Entre ces amas, sont deux étoiles qui n'ont rien de remarquable, ni pour la grandeur, ni pour l'éclat; mais elles sont d'un grand usage pour reconnoître le pôle antarctique, ou pôle méridional, qui n'a pas d'étoiles qui servent à le distinguer, comme celles que nous voyons au pôle septentrional.

L'aiguille aimantée eut des variations considérables; & quoiqu'elle tournât toujours du côté du pôle septentrional, elle perdit beaucoup de sa vigueur; ce qui les obligea de la retoucher à la pierre d'aimant. Ils découvrirent aussi une croix de cinq belles étoiles du côté de l'Ouest à égales distances les unes des autres.

Ils passerent ensuite près de deux terres fort élevées, d'ont l'une nommée Cipanghu est à vingt degrés de

latitude méridionale, & l'autre qu'on appelle Sumbdit, est située sous le quinzième. Ils repassèrent l'Equateur & dirigerent leur cours de l'Ouest au Sud-Ouest, mais particulièrement suivant cette dernière direction l'espace d'environ cent lieues, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au treizième degré de latitude septentrionale, cherchant le Cap nommé Cattigara par les anciens Auteurs; mais il n'est pas situé à la hauteur où ils croyoient le trouver.

MAGELLAN,  
Chap. I.

An. 1521.



## CHAPITRE II.

*Les Espagnols arrivent aux isles des Larons : Simplicité des habitants : Leur figure & leurs habillemens : Grand usage du Cocotier : Description d'un peuple dont les oreilles sont d'une grandeur excessive : Magellan est très bien reçu par le Roi de Bethuan & par son Fils : Leur surprise à la vue d'un homme armé : Il est visité par le Roi de Messana : Les Espagnols gagnent Zubut, & convertissent toute l'Isle à la Foi Chrétienne : on abolit les cérémonies funébres & les sacrifices du peuple de Mathuan : Magellan est tué.*

Magellan  
arrive aux  
Isles des La-  
rons.

**L**E six de Mars, les Espagnols étant à douze degrés de latitude septentrionale, & environ à cent soixante-six degrés de longitude, découvrirent une Isle au Nord-Ouest, & deux au Sud-Ouest, d'inégale grandeur. L'Amiral avoit formé le dessein de s'y rafraîchir quelque temps; mais les habitants avoient tant d'inclina-

tion à voler, qu'il lui fut impossible  
 d'y rester. Ils emportoient toujours  
 quelque chose des vaisseaux, où ils  
 venoient régulièrement avec leurs  
 canots; & ces vols irritoient telle-  
 ment les mariniers, qu'on eut beau-  
 coup de peine à les empêcher d'ame-  
 ner les voiles, & de côtoyer la terre  
 pour en prendre vengeance. L'Amiral  
 descendit sur le rivage avec quarante  
 hommes bien armés, tua sept des In-  
 sulaires, brûla environ cinquante  
 maisons & plusieurs canots, reprit  
 la chaloupe d'un des vaisseaux qu'ils  
 avoient amenée, & revint à bord  
 pour suivre son voyage, après avoir  
 donné à ces Isles le nom d'Isles des  
 Larrons. Quelques-uns de ceux qui  
 étoient blessés arracherent de leurs  
 corps les fleches que leur avoient  
 tirées les Espagnols, & les regarde-  
 rent avec un air d'étonnement jusqu'à  
 ce qu'ils tombassent morts. Lorsque la  
 flotte partit, elle fut suivie assez loin par  
 plus de deux cents canots, d'où on  
 présentoit aux Européens du poisson  
 comme pour le leur donner; & l'on  
 remarqua particulièrement plusieurs  
 femmes qui s'arrachent les cheveux,  
 & faisoient paroître d'autres signes

MAGELLAN,

Chap. II.

An. 1521.

MAGELLAN,  
Chap. II.

de douleur, comme si elles avoient perdu leurs maris.

An. 1521.

Description  
de ces peu-  
ples.

Ces peuples sont de moyenne taille, de couleur olive, portant des barbes noires, & des cheveux qui leur tombent jusqu'à la ceinture. Ils vont nus, & il ne paroît pas qu'ils obéissent à aucun chef particulier. Les femmes sont plus blanches que les hommes, ont des traits assez réguliers, & portent leurs cheveux noirs si longs, qu'ils descendent presque jusqu'à terre. Elles se couvrent pour la pudeur avec l'écorce intérieure du palmier, & sortent rarement de leurs cabanes, où elles s'occupent à faire des nattes & des filets du même arbre, ainsi qu'à d'autres ouvrages domestiques. Les hommes portent des bonnets de feuilles de palmier, & pensent qu'il est essentiel à la beauté de teindre leurs dents de rouge ou de noir, & de se frotter le corps & la tête d'huile de coco. Leur nourriture est le coco, l'anas, les oiseaux, les figes, les canes de sucre, & les poissons volants.

Leurs barques sont de différentes couleurs; pour voile ils se servent des feuilles les plus larges du Datier cou-  
fues

sues ensemble, & leur gouvernail est une planche avec un bâton, en sorte que, selon qu'il leur est plus commode, l'une ou l'autre extrémité de leur petit bâtiment en devient la poupe. Ils voguent avec beaucoup de légèreté; & quand on les voit de loin, il semble que ce soient des dauphins qui courent sur la surface de la mer. Leurs maisons sont de bois, couvertes de planches & de feuilles de figuier, qui dans ce pays ont jusqu'à trois pieds de longueur: ces maisons sont partagées en une salle & en plusieurs chambres avec des fenêtres. Les habitants couchent sur des feuilles de palmier, qui sont très molles, avec des nattes aussi de palmier pour couvertures: leurs armes sont des massues ou bâtons dont l'extrémité est garnie d'épines.

Le 10 de Mars 1521, les Espagnols descendirent dans une petite île nommée Zamal, éloignée de trente lieues des Isles des Larrons. Le lendemain ils arriverent à une autre, appelée Humuna, où ils trouverent de très bonne eau, beaucoup d'arbres fruitiers, avec un peu d'or, & du Corail blanc. L'Amiral y fit

MAGELLIAN,  
Chap. II. élever une tente pour les malades  
des vaisseaux, & on y tua un cochon.

An. 1521. Le 18 du même mois, ils furent  
visités par neuf hommes dans un ca-  
not, qui parurent d'un caractère très  
doux & très humain : ils apportèrent  
du vin tiré des Cocotiers, & d'autres  
présents pour l'Amiral, & ils firent  
entendre par leurs signes que dans  
quatre jours ils apporteroient de la  
chair, des oiseaux & du ris, ce qu'ils  
firent exactement.

Description  
du Cocotier.

Le Cocotier fournit une espèce de  
pain, du vin, de l'huile & du vi-  
naigre. On fait une incision dans  
l'arbre, à laquelle on ajuste un gros  
rozeau, par où distille une liqueur  
agréable, un peu verte, dont le goût  
est assez semblable à celui du vin  
blanc, & qu'on boit de même. Le  
fruit du Coco est aussi large que la  
main d'un homme, l'écorce intérieure  
en est verte, d'environ deux doigts  
d'épaisseur; on le partage aisément  
en fils, dont on fait des cordages  
pour les barques : sous cette peau,  
on trouve une coque épaisse qu'on  
brûle pour la réduire en poudre, &  
les naturels du pays en font un grand  
usage en diverses maladies. Cette

coque renferme une substance blanche & épaisse, qui ressemble assez à la noix, & ils s'en servent au lieu de pain pour manger avec la chair & le poisson. Le goût approche beaucoup de celui de l'amande, & elle demeure toujours sèche. Au milieu de ce fruit, on trouve une liqueur très bonne, très douce & fort claire, qui quelquefois s'épaissit & devient comme du blanc d'œuf: quand ils veulent en faire de l'huile, ils la mettent fermenter dans l'eau, & la font bouillir jusqu'à ce qu'elle paroisse comme de l'huile ou du beurre fondu. Pour faire du vinaigre, ils prennent cette même eau, & l'exposent au Soleil, où en peu de temps elle acquiert toute l'aigreur du meilleur vinaigre blanc. Enfin si l'on broye ensemble la noix & la liqueur, & qu'on les passe au travers d'une étoffe, on en tire du lait qui ressemble beaucoup à celui d'une chèvre. Ces arbres fleurissent pendant cent ans, & deux Cocotiers peuvent fournir de la liqueur pendant soixante jours à une famille de dix personnes: mais on ne peut la conserver plus longtemps.

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

Il arrive aux  
Isles Philip-  
pines.

Ceux qui visiterent les Espagnols venoient d'une petite Isle voisine, nommée Zulvan : ils inviterent l'Amiral à descendre dans leurs barques pour voir leurs marchandises, qui consistoient en clous de girofle, canelle, muscade, poivre, macis, & en plusieurs bijoux d'or. Magellan les traita aussi à bord, & ils furent si épouvantés d'entendre le bruit du canon, qu'ils se feroient jettés dans la mer, si l'Amiral ne les avoit rassurés par des caresses & par des présents. Les hommes étoient nus, portoient des boucles aux oreilles & des bracelets aux bras ; leurs armes étoient des poignards, des couteaux & des lances ornées d'or. Ils parlerent aux Espagnols d'une nation qui habitoit dans des Isles voisines, & dont ils disoient que les oreilles tomboient jusques sur les bras. Le 22 Mars ils apporterent des oranges, du vin de Palme & des cocos, ce qui fut un grand rafraîchissement pour les malades.

Il y avoit un grand nombre d'Isles voisines les unes des autres, & les Espagnols leur donnerent le nom d'Archipelague de Saint Lazare. Les

habitants étoient idolâtres : en général fort gras , de grosse taille , & de couleur olive : ils se frottoient le corps d'huile de Coco pour se garantir de l'ardeur du soleil & des vents brûlants. Presque tous étoient nus à l'exception d'une ceinture d'écorces d'arbres , & leur tête étoit couverte d'un bonnet de soie , orné de quelques ouvrages faits à l'éguille.

Les Espagnols quitterent cette Isle le 25 de Mars, firent cours entre l'ouest & le sud-ouest , & le 28 ils jetterent l'ancre à l'Isle de Buthuan , où ils furent très bien reçus par le Roi & par son fils. L'Amiral fit présent au Roi d'un habillement rouge , & d'un jaune fait à la maniere des Turcs avec un bonnet rouge , & il distribua des couteaux & des grains de verre à ceux qui accompagnoient le Souverain. Ce Prince visita le vaisseau & les marchandises : mais il fut excessivement effrayé quand on tira une pièce de canon : cependant il se rassura quand il vit qu'il n'étoit arrivé aucun accident. Le Roi marqua la plus grande surprise de voir que plusieurs personnes frapportoient un matelot qu'on avoit exprès armé de pied-

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

en-cap, sans qu'il en fût blessé, ni que cela fît la plus légère impression sur lui, & il déclara par son interprète, qui étoit un esclave natif des Molucques, qu'un tel homme étoit lui seul aussi fort que cent de ses soldats.

Antonio Pigafatta, & un autre Espagnol, eurent ordre d'accompagner ce Prince jusques sur le rivage : aussi-tôt qu'il y fut descendu, il leva les mains au Ciel, & les étendit ensuite vers les Chrétiens, en quoi il fut imité par toute sa suite : Antonio & son compagnon en firent de même, & ils burent réciproquement à la santé les uns des autres. Ils monterent par des échelles au palais du Roi, qui étoit élevé sur des pièces de bois, & paroïssoit de loin comme un grenier à foin couvert de feuilles de palmier & de figuier. Ces peuples s'asseient les jambes croisées pour manger, & au lieu de chandelle pendant la nuit ils se servent d'une espèce de gomme qu'on met dans des feuilles de palmier pliées & tortillées pour cet usage. Sa Majesté fut très surprise de voir qu'Antonio écrivoit les noms de chaque chose, qu'il répétoit plusieurs fois, & il le renvoya ainsi que

son compagnon avec plusieurs présents. Le jeune Prince en fit de même après les avoir traités magnifiquement dans une Isle voisine nommée Calaghan, où il avoit son palais.

Les Espagnols trouverent dans cette Isle plusieurs morceaux d'or assés gros mêlés avec de la terre, & ils virent plusieurs vases du même métal dans la maison du Roi, qui étoit très bien ornée. Ce Prince étoit d'une belle figure: ses cheveux noirs tomboient sur ses épaules: il portoit sur la tête une espèce de turban de soie, des anneaux d'or à ses oreilles, & trois autres à chaque doigt. Il avoit au côté une espèce d'épée dans un fourreau de bois ciselé, avec une poignée d'or, & autour de sa ceinture, il portoit une pièce d'étoffe de coton & soie qui lui tomboit jusqu'aux pieds. Son corps étoit peint de diverses couleurs, & oingt d'huile de Benjamin & de Storax. Son visage étoit couleur d'olive; on le nommoit Raja Columbu, & le Prince, Raja Siagu.

L'Amiral ne voulut pas permettre à un de ses gens de prendre un collier & une couronne d'or en échange de quelques grains de verre, crainte que

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

Richesses &  
coutumes de  
l'Isle de Bu-  
thuan.

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

les habitants n'en tiraient la conséquence que leur or avoit plus de valeur que les marchandises des Espagnols.

Les naturels du pays étoient très agiles : avoient le corps peint & alloient entièrement nus. Les femmes étoient en grande partie couvertes de leurs cheveux qui tomboient presque jusques à terre. Tous portoient des anneaux d'or, & mâchoient un fruit qu'on nomme Arréca, & qui ressemble assés à la poire : ils le coupent en quartiers & l'enveloppent dans des feuilles de poirée. Ils prétendent que ce fruit fortifie l'estomach, rend la bouche vermeille, & quand ils l'ont mâché suffisamment, ils le jettent pour en prendre d'autres : mais ils y sont tellement accoutumés qu'ils auroient beaucoup de peine à s'en passer.

L'Amiral leur donna une croix avec une couronne d'épines, & en même temps lui & tous ses gens firent une profonde révérence à ces instruments de la passion : il fit dire aux habitants par son interprète qu'il leur faisoit ces présents comme une marque de la bienveillance de l'Empereur son

maître. Il leur recommanda de les mettre sur la plus haute de leurs montagnes, & les assura que s'ils se prof-  
 ternoient devant, ils seroient préser-  
 vés de tous les dangers qui peuvent  
 arriver des tempêtes, des foudres &  
 des tonnères : que si quelques Chré-  
 tiens venoient dans cet endroit, ils  
 jugeroient en voyant cette croix que  
 ceux qui l'avoient donnée avoient  
 été bien reçus, & qu'alors ils les se-  
 coureroient & leur donneroient tou-  
 te sorte d'aide, bien loin de leur  
 causer aucun dommage. La seule for-  
 me de leur culte étoit de lever les  
 mains & les yeux vers le ciel, en ap-  
 pellant leur Dieu Abbas, ce qui fit  
 plaisir à Magellan, parce qu'il favoit  
 que les Gentils se convertissent plus  
 aisément à la religion Chrétienne que  
 ne font les Mahométans.

Le Roi de Buthuan fournit aux  
 Espagnols des Pilotes, qui les con-  
 duisirent à Zailon, Zubut, Messana  
 & Caleghan. La meilleure de toutes  
 ces Isles est celle de Zubut, au moins  
 pour le commerce. Dans celle de  
 Messana, qui est à neuf degrés de  
 latitude septentrionale, ils trouverent  
 des chiens, des chats, des cochons,

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

des poules, des chèvres, du ris, du gingembre, du coco, de l'orge, des figues, des oranges, & de la cire, outre une grande quantité d'or. Ils firent ensuite voile au Nord-ouest, & passèrent entre Zeilon, Bohol, Canghu, Barbai & Caleghan. Dans cette dernière Isle, ils virent des Chauves-souris aussi grandes que des aigles, & dont le goût ressembloit assés à celui des poules. Ils y trouverent aussi des bisets, des tourterelles, des espèces de péroquets, & des poules qui avoient de petites cornes: elles font de gros œufs qu'elles enterrent profondément dans le sable, où la chaleur du soleil les fait éclore, & les petits poulets en sortent d'eux-mêmes.

Ils prirent à bord le Roi de Messana, & allèrent avec lui à Zubut, qui est éloigné de cinquante lieues de Catighan & de soixante & dix de Messana.

Il arrive à  
Zubut l'une  
des Isles Phi-  
lippines.

Le sept d'Avril vers midi, ils entrèrent dans le port de Zubut, & passèrent plusieurs villages situés entre des arbres. Quand ils furent à la portée du canon de la ville, Magellan rangea les vaisseaux en ordre de ba-

taille, & fit une décharge générale : ensuite il envoya à terre un député & un interprète : ils se rendirent auprès du Roi, qu'ils trouverent dans un grand effroi à cause du bruit de l'artillerie : mais il fut rassuré quand l'interprète lui eut dit que c'étoit un salut ordinaire, & une marque de respect pour le maître de la place. Il ajouta que l'Amiral son maître, qui étoit sujet du Monarque le plus puissant qu'il y eut dans le monde, étoit venu pour découvrir les Isles Molucques ; qu'il avoit dessein de lui faire une visite pour échanger des marchandises & des provisions, y étant engagé par le récit favorable que le Roi de Messana lui avoit fait de Sa Majesté. Le Roi fut très content de ce discours ; mais il observa seulement, que suivant l'usage, tous les vaisseaux qui entroient dans son port lui payoient tribut, & il cita l'exemple d'un bâtiment arrivé peu de jours avant, & qui étoit chargé d'or & d'esclaves, sur quoi il fit paroître les propriétaires du vaisseau pour en rendre témoignage. L'interprète répondit, qu'il étoit au-dessous de la dignité d'un aussi grand Roi que son maître

MAGELIAN,  
Chap. II.

An. 1521.

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

de lui payer un tribut, & que s'il insistoit sur cet article, il pouvoit sentir les fâcheuses conséquences d'une guerre qui lui seroit certainement très-désavantageuse, d'autant que la puissance de son maître étoit infiniment plus grande que celle du Roi de Portugal : & qu'il avoit beaucoup plus de vaisseaux & de territoires, puisqu'il étoit en même temps Roi d'Espagne & Empereur de toute la Chrétienté.

Il est bien  
reçu dans ces  
Iles.

Un Négociant Maure qui étoit présent à ce discours, confirma tout ce qu'avoit dit l'Interprète, & assura le Roi que si l'on ne traitoit pas ces gens avec les égards convenables, leur Souverain qui avoit soumis Calécut, Malaca, & toutes les grandes Indes, pourroit envoyer contre lui une armée qui ravageroit tous ses territoires. Le Monarque demanda un jour pour faire ses réflexions, & cependant fit fournir aux Espagnols toutes sortes de rafraîchissements.

Le Roi de Messana, qui, après celui de Zubut, étoit le plus puissant de tout le pays, lui fit alors une visite. Il lui parla avec tant d'éloges de l'humanité & de la douceur de l'Amiral,

que lorsque Magellan envoya pour favoir la réponse, le député trouva le Roi dans les rues, accompagné de plusieurs des principaux de sa cour, qui étoient en chemin pour venir aux vaisseaux. Ce Prince demanda s'il y avoit plus d'un Commandant sur la flotte : dit qu'il étoit disposé à trafiquer, marchandise pour marchandise, avec les Espagnols de la façon qui leur conviendroit, & qu'il leur accorderoit telles immunités qu'ils pourroient desirer : mais il demanda pour preuve d'amitié une goutte de sang du bras droit de l'Amiral, promettant de lui en remettre autant du sien. Alors le Roi de Mefana & le neveu de celui de Zubut, avec plusieurs des principaux de la nation, visiterent l'Amiral à bord, & lui apporterent plusieurs beaux présens, pour gagner sa confiance & son amitié.

L'Amiral leur prêcha alors la religion Chrétienne, qu'ils embrasserent avec satisfaction ; ils écouterent le symbole avec tant de plaisir qu'ils en verserent des larmes de joie, & peu de jours après cette visite, toute l'Isle fut convertie & baptisée.

Conversion  
de l'Isle de  
Zubut.

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

Quand les Espagnols visiterent le Roi dans son palais, il étoit assis sur le plancher, couvert d'une fort belle natte de feuilles de dattier. Ce Prince étoit petit & gros : il portoit sur sa tête une espèce de bonnet travaillé à l'aiguille, avoit une chaîne très riche au col, & un anneau d'or, orné de pierres précieuses à chaque oreille. Il étoit caché par une ceinture de basin, & le reste de son corps étoit entièrement nud : mais couvert de peintures qui représentoient des flammes & d'autres figures extraordinaires de diverses couleurs. Il avoit à côté de lui trois vases de belle porcelaine, avec des œufs cuits, & quatre autres vases qui contenoient du vin & étoient couverts d'herbes odoriférentes. Ce Prince traita l'Amiral avec toute sa suite dans son palais, où quatre de ses filles, qui étoient blanches & avoient de fort beaux traits, dansèrent toutes nues, jouant en même temps d'une espèce de tambour de basque de métal, & chantant assés agréablement.

Le Roi accorda avec plaisir aux Espagnols la permission d'enterrer un des hommes qui étoit mort à bord :

il marqua autant de satisfaction que de surprise à la vue des cérémonies que les Chrétiens observent dans leurs funérailles, & du respect qu'ils portent à la Croix ; on en plaça une à la tête & l'autre aux pieds de la fosse.

MAGELLAN,  
Chap. II.  
An. 1521.

Les peuples de ces Isles estiment particulièrement les verres à boire, lorsqu'ils sont d'un beau cristal : ils se servent de poids & de mesures, & ont un grand amour pour la justice. Leurs maisons sont de bois élevées sur des pieux : ils y montent par des degrés, & le dessous sert à loger leurs porcs, leurs poules & leurs chèvres. Ils ont un oiseau très délicat dont la peau est noire, à peu près de la grosseur d'un Corbeau : on dit qu'il se met sur la surface de l'eau pour être dévoré par la baleine, dont il perce & mange le cœur, après quoi il se fait un passage au travers de son corps. On assure qu'on en a trouvé souvent de vivants dans celles que la marée a jetté mortes sur le sable.

Coutumes  
de ces peuples.

Ces peuples donnerent de l'or, du ris, des cochons, des poules, & plusieurs effets de grand prix pour des bagatelles de très peu de valeur, & ils payerent quinze ducats pour

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

Baptême du  
Roi & de sa  
famille.

le poids de quatorze livres de fer. L'Amiral avertit le Roi de ne pas être effrayé du bruit du canon qu'on devoit tirer pour le baptême de ce Prince : Il fut instruit dans la religion Chrétienne; on l'engagea à détruire les idoles, à élever des croix en plusieurs endroits, à fléchir le genou devant elles, & à les saluer les mains jointes. On donna au Roi le nom de Charles à cause de l'Empereur, & au Prince celui de Ferdinand parce que le frere de Sa Majesté Impériale portoit le même nom. Le Roi de Messana fut appelé Jean au baptême, & le Maure dont nous avons parlé fut nommé Christophe. Il y eut le même jour plus de cinq cents hommes de baptisés avant la messe, & on leur donna différents noms Chrétiens. Ensuite le Roi & ceux qui l'accompagnoient dînèrent à bord du vaisseau Amiral, où ils furent reçus par une décharge générale de canon.

La Reine qui étoit jeune & belle fut aussi baptisée, de même que la femme du Prince, & plus de quatre cents autres femmes. La Reine vint entendre la Messe en grand appareil, avec une piece d'étoffe blanche au

tour de son corps, & sur la tête une triple couronne assés semblable à la tiarre du Pape, d'où tomboit un voile de soie brodé d'or qui lui couvroit les épaules. Elle étoit précédée de trois jeunes femmes & de trois hommes également nuds, & suivie d'une troupe d'autres femmes, qui ne portoient aucune chaussure, & avoient seulement la tête & la ceinture couvertes de voiles de soie : leurs cheveux étoient aussi épars sur leur col & sur leurs épaules.

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1522;

Presque toute l'isle étoit alors convertie, à l'exception d'un village qui refusa d'obéir aux ordres du Roi : L'Amiral le fit bruler, & l'on éleva une Croix de bois à la place où il avoit été ; on choisit cette matiere parce que le peuple en étoit idolâtre : s'il avoit été Mahométan, on auroit mis une Croix de pierre, par allusion à la dureté du cœur des gens de cette Religion.

Le frère du Roi n'étoit pas encore converti, & l'on continuoit à offrir des sacrifices à quelques Idoles qui subsistoient toujours, pour la santé de ce Prince qui étoit assés mauvaise. L'Amiral en fut informé, fut ex-

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

trêmement touché de cette circonstance, & s'engagea à perdre la tête, si le Prince ne recouvroit pas la fanté, après avoir embrassé la foi Chrétienne. Sur cette assurance, & sur quelques autres arguments, le Prince qui étoit un homme d'excellent jugement & d'un bon esprit, consentit à être baptisé, après quoi il fut réellement guéri, à la joie & au grand étonnement de toute la nation.

Mœurs des  
habitants de  
cette Isle.

A quelque distance de Zubut est l'Isle de Mathan, dont les habitants ne couvrent aucune partie de leur corps, excepté celles qui doivent être nécessairement cachées. Les mâles y portent un petit anneau d'or, & ils ont autant de femmes qu'il leur plaît d'en choisir: mais il y en a toujours une qui est considérée comme la première. Ce qu'ils ont de plus remarquables sont leurs funeraillles & le sacrifice qu'il font d'un cochon au Soleil.

Les femmes sont leurs principaux Prêtres, & ce sont elles aussi qui se chargent du soin de pleurer les morts: elles vont à la maison du défunt, entourent le corps de branches

d'arbres, & forment au-dessus une espece de tente de pieces de coton : ensuite la principale femme s'étend sur lui, en posant chacune des parties de son corps sur celle de son mari ; elle pleure de concert avec une autre qui coupe ses cheveux peu à peu : quand l'une cesse de couper, l'autre cesse ses pleurs, & commence à chanter : en même-temps on brule autour du corps de la myrrhe, du storax & d'autres parfums. Ces cérémonies durent cinq jours, durant lesquels si on veut les en croire, pendant cinq heures à commencer depuis minuit les corbeaux viennent se percher sur le toit de la maison, & croassent de concert avec les hurlements des chiens du voisinage. Après toutes ces cérémonies elles enferment le corps dans un coffre de bois.

Pour les sacrifices qui se font en l'honneur du Soleil, on commence par sonner quelques cloches, ensuite on apporte trois plats de bois, dont le premier contient du ris & du miel bouilli & roulé dans des feuilles : le second est plein de poisson rôti : & le troisieme contient un morceau d'é-

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

Leurs Sacrifices.

MAGELLAN,  
Chap. II.

An, 1521.

toffe, avec deux tresses de cheveux qu'on étend sur le plancher. Deux vieilles femmes, dont chacune porte une trompette de roseau se mettent sur la piece d'étoffe : la premiere applique une de ces tresses sur son front, auquel il y a deux cornes attachées, en sonnant de la trompette & en dansant : après différents gestes, elle fait une espee d'invocation barbare au Soleil, ce qui est précédé d'une profonde révérence, & la seconde femme répond à toutes ces cérémonies qu'elle imite : on apporte du vin, elle en met dans sa bouche, & le jette sur le cochon, qui est lié au milieu de la piece d'étoffe. Elle tue ensuite cet animal avec une lance destinée à cet usage : mais ce n'est qu'après plusieurs cérémonies ridicules : elle met une lumiere dans la gueulle du cochon, & l'autre vieille lave le bout de sa trompette dans le sang, y trempe ses doigts, & en fait des signes sur le front de son mari, de même que sur celui de tous les autres hommes qui se trouvent présents : enfin elles quittent les habillements sacerdotaux & mangent le ris : mais il n'est pas permis à aucun hom-

me de le partager avec elles : cependant il ne leur est pas alors défendu de manger de la chair du cochon, dont ils ne feroient aucun usage dans telle occasion que ce pût être, s'il n'avoit été ainsi consacré, & si l'homme n'avoit été signé par ces vieilles forcieres.

MAGELLAN,  
Chap. II.

An. 1521.

Le Gouvernement de l'isle de Marthan avoit été partagé entre deux Princes, nommés Zula & Cilapulapu : le dernier ayant refusé de payer tribut au Roi d'Espagne, l'Amiral marcha à la tête de soixante hommes, couverts de casques & de côtes de mailles pour le combattre : mais Magellan fut tué dans la bataille par une flèche empoisonnée, & par un coup d'une lance de roseau qu'il reçut dans le visage. Il y eut aussi huit ou neuf autres hommes de tués du côté des Espagnols, & quinze de celui des barbares : mais le nombre des blessés fut beaucoup plus grand entre les derniers. Cilapulapu avoit levé contre les Chrétiens trois armées, dont chacune contenoit plus de deux mille hommes bien équipés de flèches, de dards & de javelines : il ne voulut point rendre le

Mort de  
Magellan.

358 DÉCOUVERTES  
corps de Magellan quelque rançon  
qu'on lui offrit pour le retirer.

---

### CHAPITRE III.

*Barbosa & Serrano succèdent dans le commandement à Magellan : Ils brûlent un de leurs vaisseaux : Description de la Cour de Borneo : Ils prennent un cheval marin , & trouvent un arbre qui paroissoit animé : Cannibale qui pressoit des oranges sur les cœurs humains , comme sur des morceaux délicats : Les Espagnols découvrent les isles Molucques , & entrent dans Tidore : Ils approchent de l'Isle de Eude , doublent le Cap de bonne Espérance : Sont réduits à une grande détresse , & sont opprimés par le Gouverneur d'une des isles du Cap-verd : Ils arrivent dans le Port de San-Lucar : Récit abrégé du voyage du vaisseau qu'ils avoient laissé en route.*

BARBOSA,  
Chap. III.

**E**DOUARD Barbosa Portugais,  
& Jean Serrano furent choisis  
pour commander à la place de Ma-  
mandement.

gellan : mais peu de temps après le dernier fut livré par son Interprête entre les mains des insulaires.

BARBOSA,  
Chap. III.

An. 1521.

Quelques jours avant la mort de l'Amiral, les Espagnols avoient reçu diverses informations sur ce qui concernoit les isles Molucques. De Marthan ils firent voile à une autre isle fort éloignée, qu'on nommoit Bohol. Dans ce voyage ils convinrent de partager entre les autres vaisseaux la charge du navire la Conception & de le bruler, parce que leur nombre étoit considérablement diminué. Ensuite ils firent voile au Sud-ouest vers Pavilohon qui étoit habité par des Noirs.

De là ils passerent à Chippit, situé au huitième degré de latitude Septentrionale ; ils y furent reçus avec beaucoup d'amitié, & on leur fournit en abondance du ris, du gingembre, des cochons, des chèvres & des poules. Le Roi de cette isle, quand il les reçut tira du sang de sa main gauche, en mit à son corps, à son visage, & à l'extrémité de sa langue ; & les Espagnols en firent de même, parce qu'en ce pays cette cérémonie étoit une marque d'amitié.

BARBOSA,  
Chap. III.

An. 1521.

A quarante lieues de Chippit est une isle nommée Caghaian, qui n'est habitée que par les exilés de l'isle de Borneo : on y trouve beaucoup d'or, & les habitants se servent de flèches empoisonnées.

A trente lieues de Caghaian, entre l'Ouest & le Nord-Ouest, on trouve l'isle de Pulaon à neuf degrés vingt minutes de latitude Septentrionale. Le terrain en est très fertile, & l'on y voit en abondance du ris, du gingembre, des cochons, des chèvres, des poules, des cocotiers, des ananas, des cannes de sucre, des figues d'une grosseur extraordinaire, & plusieurs racines très saines. Les habitants vont nus, se servent de flèches empoisonnées; ont une passion excessive pour les combats de coqs, & boivent d'un vin ou eau de vie de ris, beaucoup plus fort que celui de palmier, ce qui les jette bientôt dans l'ivresse.

Les Espagnols arrivent à l'isle de Borneo.

A dix lieues au Sud-ouest de Pulaon, à cinq degrés cinq minutes de latitude Septentrionale, & à environ cent trente degrés de longitude est située l'isle de Borneo, qui est très grande & fort riche : la ville Capitale

rale ayant plus de vingt-cinq mille maisons. Elle est à vingt-cinq lieues de l'embouchure du port: c'est le séjour ordinaire du Roi, dont la Puissance est très étendue, & qui a sous lui plusieurs petits Souverains. Ce Prince entretient plusieurs Concubines, & occupe dix Secrétaires, qui écrivent sur des écorces d'arbres, parce qu'ils ne connoissent pas l'usage du papier. Ce sont les femmes qui régulent sa maison: on le salue les mains jointes, en les portant trois fois au-dessus de sa tête: sa Cour est magnifique, & sa garde très nombreuse. Il envoya plusieurs présents aux Chrétiens, avec deux Elephants harnachés de soye, pour conduire leurs chefs à sa Cour, & il les reçut avec de grandes marques d'amitié. Il possédoit deux perles rondes très unies, dont chacune étoit aussi grosse qu'un œuf de poule. Le 29 de Juillet les Espagnols furent attaqués par plus de cent junques ou barques du pays qu'ils repoussèrent, & en prirent quatre avec leur charge, dans l'une desquelles ils trouverent le Capitaine Général du Roi de Borneo. Il revenoit de saccager une ville,

BARBOSA,  
Chap. III.

An. 1521.

BARBOSA,

Chap. III.

An. 1521.

nommée Lao, & si le Pilote aux soins duquel il avoit été confié, ne l'eût laissé échapper, on auroit eu pour sa rançon une somme considérable. On trouve dans cette isle du camphre, qui est une espece de gomme, du gingembre, de la canelle, des limons, des oranges, des pourceaux, des chèvres, des éléphants, des chevaux, & diverses autres sortes d'animaux.

Ils passerent ensuite à Cimbubon, situé à huit degrés sept minutes de latitude Septentrionale : ils s'y arrêterent pour radouber leurs vaisseaux, & pour se munir de bois & d'eau fraîche : ils ne purent en avoir qu'avec beaucoup de fatigue, parce que leurs souliers étoient usés, ainsi que le reste de leurs habillements. Il y a dans cette isle des crocodiles, des autruches, & des cochons sauvages : on y pêche des poissons qui portent deux cornes, & dont tout le corps n'a qu'un seul os, qui forme une espece de selle sur le dos de l'animal.

Antonio Pigafetta rapporte qu'il y vit un arbre, assez semblable à un mûrier, dont les feuilles paroissent avoir de la sensibilité, & une espece de mouvement volontaire quand el-

les tombent de l'arbre. Il s'est imaginé que cet arbrisseau vivoit d'air, & dit que pendant huit jours il en conserva dans une tasse deux feuilles qui s'éloignoient de son doigt quand il les touchoit. (i)

Les Chrétiens firent ensuite route au Sud-est, pour chercher les isles Molucques. La mer en ce parage est toute couverte d'herbes, & ils virent à côté d'eux de très hautes montagnes, en passant par Zolo, & Taghima fameuse pour ses perles : c'est de cette dernière isle que sont venues les deux grosses que conserve le Roi de Borneo. En tournant au Nord-est ils prirent un canot de la grande ville de Mangdando, située à six degrés sept minutes de latitude Septentrionale, & ils reçurent, des hommes qui le montoient, de nouvelles instructions au sujet des isles Molucques. Sur les bords d'une riviere voisine, on leur dit qu'il y avoit un Cannibale très robuste &

BARBOZA,  
Chap. III.

An. 1521.

(i) Sans doute que cet arbre ou arbrisseau étoit la plante nommée Sensitive, commune à présent dans les serres des curieux en Europe, ou quelque autre douée de la même sensibilité.

BARBOSA,  
Chap. III.

An. 1521.

velu qui mangeoit cruds les cœurs des hommes, avec du jus d'orange & de limon. En cet endroit ils échangerent vingt-sept livres de canelle pour deux couteaux. Ils reprirent leur route au Sud-est, & passerent par les isles de Citoco, Bizamboia, Sarangani & Candingar.

Ils arrivent  
aux Isles Mo-  
lucques.

Après une tempête très violente, ils relacherent dans l'isle de Sarangani, d'où ils forcerent deux Pilotes de les conduire aux Molucques. Enfin le 6 de Novembre, le vingt-septieme mois depuis leur départ d'Espagne, après avoir passé un grand nombre d'autres isles, dont nous avons omis de parler pour abrégér la narration, ils arriverent à la vue des Molucques, rendirent à Dieu des actions de grâces, & firent une décharge générale de leur artillerie. La sonde dans ces mers descend toujours à cinquante & une toises, quoique les Portugais les ayent représentées comme très dangereuses, tant par rapport aux bas fonds, & aux rochers, qu'à cause de l'obscurité du Ciel: mais ils ont inventé ces fables pour intimider les autres nations, & pour les détourner d'entreprendre ce voyage.

Le 8 de Novembre 1521; les Espagnols entrèrent dans le port de Tidore, qui est la principale des isles Molucques: & le Sultan Raja Mauzor les y reçut en frères. Il étoit de nation Maure; jura sur l'Alcoran de vivre toujours en amitié avec le Roi d'Espagne, & par respect pour ce Monarque, il changea le nom de l'isle de Tidore en celui de Castille.

Le 12 de Novembre, le Roi donna aux Espagnols un magasin pour mettre leurs marchandises, & en échange de huit aunes & demie d'étoffe, ils reçurent quatre cents six livres de clous de girofle: pour environ quinze aunes d'une autre espece plus grossiere, ils eurent la même quantité de camphre: on leur en donna autant pour trente-cinq verres à boire, & pareille quantité pour un peu de vif argent.

Les vaisseaux furent munis abondamment de chèvres, de poules, de figes aussi grandes que la main, & de toutes autres sortes de provisions. Ils se fournirent aussi d'eau fraîche qui venoit d'une fontaine chaude, qui coule dans les montagnes d'où croît le girofle, dont l'o-

**BARBOSA**,  
Chap. III.  
An. 1521.

deur se répandoit sur eux comme un nuage : mais cette eau se refroidit quand elle est reposée quelque temps. Ils emportèrent aussi des muscades de la même isle.

Description  
de ces isles.

Les isles Molucques sont au nombre de cinq : Tarenate , située à vingt - sept minutes de latitude Septentrionale , & dont le Roi est en même - temps Souverain de toutes : Tidore , dont nous avons déjà parlé , & qui est à quatre minutes de latitude Méridionale : Mutir précisément sous la ligne : & Macchian à quinze minutes de latitude Méridionale , l'une & l'autre gouvernée par le peuple , comme les Républiques : enfin Bacchian , située à un degré de latitude Méridionale , est la plus grande des cinq , & est soumise à un Roi.

Le Roi de Bacchian envoya en présent au Roi d'Espagne deux oiseaux de paradis morts , de la grosseur d'une tourterelle , avec de petites têtes , de longs becs , de longues cuisses terminées en pointe , & des queues pareilles à celles des tourterelles. Ces oiseaux n'ont point d'ailes , mais seulement de grandes plumes de diverses couleurs , qui leur

en tiennent lieu, & ils ne peuvent voler que lorsqu'il souffle un peu de vent.

BARBOSA,  
Chap. III.

An. 1521.

Il n'y avoit pas plus de cinquante ans que ces isles étoient peuplées par des Maures; les anciens habitans étoient Idolâtres, & fort brutes, particulièrement les femmes, qui alloient nues, à l'exception de ce qu'elles couvroient avec des écorces d'arbres, & ces mêmes écorces quand on les trempoit dans l'eau, pouvoient ensuite être battues & amincies, au point d'avoir une consistance assés semblable à la soie.

Ces isles produisent des cannes de sucre, du coco, des melons, des citrouilles, des amandes, des grenades, des oranges, des limons, du miel fait par des abeilles plus petites que des fourmis, & une grande quantité de fruits de diverses especes, particulièrement de ceux qu'on appelle Camulicai, dont la nature est très froide. On y trouve aussi des chèvres, des brebis, des poules, & des perroquets rouges & blancs avec d'autres de diverses couleurs. Le pays produit encore du ris, du fagu, arbre dont on fait du pain, du gingem-

BARBOSA,

Chap. III.

An. 1521.

bre, des muscades, & des clous de girofle : ces derniers sont d'abord blancs, ils deviennent rouges en mûrissant, & sont noirs quand on les cueille. On en fait la récolte deux fois par an, aux mois de Juin & de Décembre : ils forment comme des grappes de vingt ou trente clous à l'extrémité d'une branche, qui est très grosse dans son milieu. L'arbrisseau qui les porte est à peu près de la hauteur & de la grosseur d'un homme, les feuilles différent peu de celles du laurier, l'écorce est de couleur olive, l'écorce, la feuille & le bois, quand ils sont verts ont une odeur aussi forte que celle du clou.

L'Isle de Gilolo est vis-à-vis celle de Tidore : il y avoit alors deux Rois, dont l'un avoit six cents enfants & l'autre six cents cinquante. Les habitants sont mêlés de Maures & de Gentils : ces derniers changent de Dieu tous les jours, parce qu'ils adorent le premier objet qu'ils rencontrent le matin. On prétend que leur Roi est très riche.

Les Souverains de cette Isle eurent beaucoup de peine à laisser partir les Espagnols : enfin le jour qu'ils les quit-

terent ils les embrassèrent les larmes  
aux yeux : envoyèrent plusieurs pré-  
sents pour l'Empereur, & les con-  
duisirent dans leurs canots à une Isle  
nommée Mare, où ils firent du bois  
& de l'eau. Un de leurs vaisseaux  
ayant une voye d'eau qu'on ne pût  
étancher, ils furent obligés de le lais-  
ser aux soins de quelques mariniers,  
qui eurent ordre de le conduire en  
Espagne si cela étoit possible.

BARBOSA,  
Chap. III.  
An. 1521.

Suite de leur  
voyage.

Réduits à quarante-fix Européens  
& à treize Indiens, les Espagnols  
firent cours au Sud-ouest en partant  
de l'Isle de Mare : passerent par celles  
de Chacuan, Lagoma, Sico, Goghi,  
Caphi, Sulacho, Lumatolo, Tene-  
tum, Buru, Ambon, Budia, Cela-  
ruri, Benaia, Ambalaø, Bandon, Zo-  
robua, Zolot, Nocevamor, Galian,  
& par plusieurs autres jusqu'à ce qu'ils  
arriverent à Mallua située à huit dé-  
grés trente minutes de latitude méri-  
dionale. Ils y demeurèrent quinze jours  
pour le radoub, & y trouverent une  
grande quantité de poivre, dont les  
feuilles sont assés semblables à celles  
des mûriers. Les habitants étoient  
Antropophages ; les femmes y por-  
toient des arcs & des flèches, & les

BARBOSA, hommes avoient les cheveux & la  
Chap. III. barbe roulés sur des roseaux.

An. 1522.

Leurs Pilotes des Isles Molucques leur dirent que dans une Isle voisine, nommée Arucetto, il y avoit des hommes dont la hauteur n'étoit que d'une coudée, avec des oreilles si longues qu'ils se couchoient sur l'une & que l'autre leur servoit de couverture. Les Espagnols n'y ajouterent aucune foi, & comme le vent & la marée leur étoit contraire, ils ne voulurent pas aller vérifier la vérité ou la fausseté de ce récit.

Ils quittent  
les Molucques.

Le 25 de Janvier 1522, ils abandonnerent les Molucques, & le lendemain ils arriverent à l'Isle de Timor, où il y a beaucoup d'or, une grande abondance de toutes sortes de provisions, du Gingembre & de plusieurs especes de fruits: les maladies vénériennes sont plus communes en cette Isle que dans aucune autre partie du monde.

De Timor après un long cours à l'Ouest-nord-ouest, ils vinrent à l'Isle d'Eude, où ils trouverent une grande quantité de canelle: il y a dans toute cette partie beaucoup d'autres Isles, qui s'étendent jusqu'à la grande Guia-

va & jusqu'au Cap de Malacha dans les Indes orientales. La petite Guiava est aussi étendue que l'Isle de Madère, & n'est qu'à une lieue de distance de la grande Guiava.

BARBOSA,  
Chap. 111.

An. 1522.

Etant partis de l'Isle de Timor le 11 de Février 1522 : les Européens laisserent à droite les côtes septentrionales, passerent au-dessous de Sumatra, éviterent la terre ferme à cause des Portugais, & furent sept semaines sans pouvoir doubler le Cap de Bonne-Espérance parce qu'ils avoient toujours le vent contraire.

Lorsqu'ils eurent enfin doublé ce Cap, quelques-uns furent d'avis de relacher à Mozambique, quoique cette place fût aux Portugais, parce que les vivres étoient en petite quantité, & que plusieurs hommes étoient malades : mais les autres s'y opposerent fortement : ils resterent encore deux mois en mer, sans relacher à aucun endroit & faisant toujours route au Sud-ouest. Ils perdirent vingt & un hommes, qui eurent les eaux pour sépulture, & peu s'en fallut que la disette ne les fit tous périr.

Ils doublent  
le Cap de  
Bonne-Espé-  
rance.

Ainsi affoiblis & dans l'état le plus fâcheux, ils furent enfin obligés de

BARBOSA,  
Chap. III.

An. 1522.

s'arrêter à Saint-Jago, l'une des Isles du Cap-verd, qui appartient aux Portugais. Ils envoyerent des députés à terre pour exposer leur situation, & pour demander du secours & des provisions. On leur accorda quelques mesures de ris, & quand elles furent consommées treize hommes qui étoient débarqués pour en obtenir davantage, ou pour avoir quelqu'autres denrées, furent jettés en prison, ce qui frappa leurs compagnons d'une si grande terreur, qu'ils leverent la voile, & partirent de cet endroit le plus promptement qu'il leur fût possible.

Leur arrivée en Espagne.

Le 7 de Septembre ils jetterent l'ancre dans le port de San-Lucar près de Seville; après avoir fait une décharge générale de leur artillerie en signe de jouissance, ils se rendirent pieds nus & en chemise à l'Eglise Cathédrale pour y rendre graces à Dieu de leur conservation.

Les Détroits qu'ils avoient découverts furent d'abord nommés Détroits de Sainte-Victoire à cause du vaisseau qui y étoit entré le premier: mais depuis on leur a donné avec plus de justice le nom du grand Magellan. L'autre vaisseau qu'ils avoient laissé à l'Isle

de Mare, retourna quelque temps après par la grande mer aux Indes occidentales, & arriva à Darien, où il n'y a qu'un petit Isthme qui sépare la mer du Sud de l'Océan occidental. C'est dans cette partie que sont situées Hispaniola, Cuba, & plusieurs autres Isles qui appartiennent aux Espagnols.

BARBOSA,  
Chap. III.

An. 1522.

*Fin des Découvertes de Magellan.*





# A B R É G É

De la Vie , des Expéditions ,  
& des Découvertes

DE FRANÇOIS DRAKE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Histoire du père de François Drake :*  
*Le fils se met en mer : Les Espagnols*  
*en agissent mal avec lui ; mais il*  
*s'échape & se trouve dans un grand*  
*embarras : Il sert la Reine Elisabeth*  
*pendant quelque temps , & fait voile*  
*contre les Espagnols avec trois vais-*  
*seaux : Il construit une pinasse au*  
*port Phaisan , & est joint par le*  
*Capitaine Rawse : Ils prennent deux*  
*petits vaisseaux : Description de la*  
*nation des Symérons. Drake s'a-*  
*vance dans le pays avec ses Pinas-*  
*ses : Il attaque Nombre de Dios , &*  
*est blessé. Rawse le quitte : Drake*

*s'empare de trois vaisseaux dans la route de Carthagène : Il fait couler à fond un des siens, & radoube les autres dans la Baye de Darien : Il descend sur la côte de Rio Grande, & est bien traité par les Espagnols : Une tempête le met en danger : Il aborde plusieurs vaisseaux, & se munit abondamment de provisions : Un de ses frères fait une ligue avec les Symérons : Mort d'un autre frère : Il se met en marche pour gagner Panama par terre : Il découvre la mer du Sud pour la première fois : On lui parle d'un grand trésor : Il le manque par la folie d'un de ses hommes : Pillage de Santa Cruz : Politesse de Drake envers les Dames : Histoire d'un riche malheureux. Drake reçoit des lumières plus étendues, & est joint par un vaisseau François.*

STOWE & Camden ne sont point d'accord sur ce qui concerne le père de François Drake : le premier de ces Auteurs assure qu'il fût homme de mer : le second prétend qu'il avoit embrassé l'état ecclésiastique, & qu'il étoit pourvu du bénéfice de Upnore,

DRAKE,  
Chap. I.

Origine de  
François Drake.

**DRAKE**  
Chap. I.

An. 1565.  
& suiv.

sur les bords de la riviere Medway. Nous sommes plus portés à suivre le dernier sentiment, malgré l'exacritude & les recherches de Stowe, parce que Camden assure qu'il en fût instruit par Drake même. Quoiqu'il en soit on est presque assuré qu'il naquit à Tavistock dans le Comté de Devon : ou au moins près de cet endroit, vers l'an 1540 : que son père étoit un homme très ardent pour la religion protestante, & qu'il se retira dans la province de Kent pendant que le fils étoit encore dans l'enfance.

Ses premières  
campagnes  
sur mer.

On ne peut douter que le père de Drake ne fût un homme estimé, puisqu'il le Comte François de Bedford lui fit l'honneur d'être le Parain de notre illustre Aventurier, & qu'il lui donna son nom : mais il paroît que ce fût le seul avantage qu'il retira de la connoissance de ce Seigneur, au moins pendant ses jeunes années. Il fut mis pour apprendre la marine sous le maître d'un bâtiment qui faisoit le commerce en France & en Hollande, & le jeune Drake gagna tellement l'amitié de cet homme, qu'il lui légua son vaisseau en mourant, n'ayant pas été marié & ne laissant point d'héri-

tiers connus. Drake fit encore quelques petits voyages sur ce navire : mais il le vendit ensuite, pour être munitionnaire sur un vaisseau qui alloit à la baye de Biscaye, & après cette expédition il fit un voyage à la côte de Guinée, n'ayant encore que vingt ans. En 1565 il fit voile avec le Capitaine Lovel aux Indes occidentales, où il eut quelque raison de se plaindre des Espagnols. En 1567 il vendit tout ce qu'il possédoit pour se joindre à Sir Jean Hawkins dans son expédition sur la côte de Guinée, où ils chargerent des Nègres, & se déterminèrent à se rendre dans les Isles Caraïbes, qui étoit l'endroit le plus favorable pour la vente : mais le fort temps les contraignit de relâcher à Saint-Jean de Ulua, Etablissement espagnol dans le Golphe du Mexique. S'ils s'étoient conduits par des vues intéressées, ils auroient pu y faire un butin considérable, en se rendant maîtres comme il leur étoit facile de quelques vaisseaux richement chargés qu'ils trouverent dans ce port : mais ils rejetterent toute pensée de tenir une conduite aussi peu honorable. Il n'en fut pas de même des Espa-

D R A K E,

Chap. I.

An 1565

**DRAKE,**  
Chap. I.  
AN. 1565.

gnols, & pour récompense de cette générosité ils faifirent la premiere occasion d'attaquer la flotte angloise : elle fut presque entierement détruite, & ils traiterent les matelots qui leur tomberent entre les mains avec toute la cruauté imaginable.

La Judith que commandoit Drake, & un autre vaisseau, furent les seuls qui échaperent des six qui composoient l'escadre de Hawkins. Ils se remirent en mer, où ils souffrirent excessivement faute de provisions, & ce ne fût qu'avec d'extrêmes difficultés que Drake regagna son pays natal, bien résolu de se venger s'il lui étoit possible de la perfidie des Espagnols. On voit par les événements glorieux de toute la suite de sa vie combien il fut constant dans cette résolution. (k)

(k) Les Auteurs Anglois n'épargnent pas ordinairement les termes injurieux quand ils parlent des Nations qui sont leurs émules, ou qu'ils regardent comme leurs ennemies. Il n'est pas de mon objet dans cette Traduction d'entrer dans des discussions qui appartiennent aux ouvrages historiques ou politiques, & il me suffit de déclarer qu'en rendant les expressions dans notre Langue, je désapprouve & condamne géné-

Il servit la Couronne pendant quelque temps , à bord d'un des vaisseaux de la Reine Elisabeth , ce qui contribua beaucoup à rétablir sa fortune dérangée. Il fit un nouveau voyage aux Indes occidentales espagnoles en l'année 1570 avec le Dragon & le Cygne , & en 1571 il en fit un autre avec le Cygne seulement , sans autre dessein que celui de bien connoître les côtes , & d'examiner plus particulièrement les forces & les richesses des Etablissements espagnols , pour être en état de frapper quand il en seroit temps un coup qui pût contribuer à sa gloire & à son avantage , en même temps qu'il abaisseroit la hauteur de cette avide nation.

La réputation d'homme d'honneur que Drake s'étoit acquise , avec celle d'habile marin & d'Officier prudent l'avoient mis dans une si haute estime , qu'aussi-tôt qu'il eût déclaré publiquement son intention de passer aux Etablissements des Espagnols en Amérique pour user de représailles , il fut joint par un nombre suffisant de vo-

ralement toutes celles qui peuvent attaquer les Princes ou les Nations qu'un Écrivain doit toujours respecter.

DRAKE,  
Chap. I.

An. 1565.

Expédition  
contre les Es-  
pagnols.

**DRAKE**,  
Chap. I.

An. 1572.

lontaires. Le 24 de Mai 1572, il mit à la voile de Plymouth, dans le Pafcha, du port de foixante & dix tonneaux, accompagné par le Cygne de deux cents cinquante tonneaux, que commandoit fon frere Jean Drake. Ces navires étoient montés de foixante & treize hommes, y compris les mouffes; ils avoient des provifions pour un an, étoient bien fournis de munitions, & il prit de plus trois pinaffes qu'on mit démontées fur les vaiffeaux, afin de pouvoir les appareiller & les mettre en mer s'il étoit néceffaire.

Le 2 de Juin ils arriverent aux Ifles Canaries, & le 29 du même mois ils paffèrent entre la Guadeloupe & la Dominique. Ils jetterent l'ancre fur la côte méridionale de cette derniere Ifle, & y demeurèrent trois jours pour fe rafraîchir. Ils y trouverent plufieurs cabanes faites de branches de palmier: mais ils ne virent aucuns habitans, d'où ils jugerent que ces cabanes fervoient feulemment de retraite à des pêcheurs qui y venoient fuivant les occafions. Ils quitterent cet ancrage le premier de Juillet, dirigerent leur cours vers le Continent

de l'Amérique, & gagnèrent le port Phaïfan, auquel Drake avoit donné ce nom dans son premier voyage, à cause de la grande quantité des oiseaux de cette espèce qu'il y avoit vûs.

DRAKE,  
Chap. I.

An. 1572.

Trouvant que ce port étoit propre pour son dessein, il s'y arrêta afin de mettre en mer ses pinasses, voyant que tout le rivage étoit couvert de bois convenable à cet usage. Quelques jours après Jacques Rawse qui montoit une barque de l'Isle de Wight avec trente hommes arriva dans le même port, où il fut informé du dessein conçu par Drake pour surprendre Nombre-de-Dios, & il se détermina à se joindre à lui.

Il est joint  
par Jacques  
Rawse.

Ils partirent de ce port le 22 de Juillet, & trois jours après ils prirent deux petits vaisseaux chargés de planches, qui venoient de Nombre-de-Dios. Ils furent informés par les gens d'équipage qu'on attendoit de jour en jour dans cette ville quelques soldats envoyés par le Gouverneur de Panama, pour la garantir des insultes des Symérons. Ces peuples qui habitoient le pays entre Nombre-de-Dios & Panama étoient originai-

Quels sont  
les Symérons?

**DRAKE,**  
Chap. I.

An, 1572.

rement des esclaves, qui quatre-vingt ans avant le temps dont nous parlons avoient pris la fuite pour échaper aux cruautés des Espagnols, & qui peu-à-peu avoient formé une nation. Drake traita avec bonté tous ceux de ce peuple qui lui tomberent entre les mains, & les fit remettre à terre, dans l'espérance que le récit qu'ils feroient de ce traitement favorable lui gagneroit l'amitié de leurs compatriotes, n'ayant pas lieu de craindre qu'ils donnassent aucune nouvelle de ce qui le concernoit à Nombre-de-Dios, parce que le chemin par terre en étoit très long.

Ayant pris avec lui cinquante-trois hommes, les tambours, les trompettes, & les munitions de guerre, Drake se mit dans les pinasses, & laissa le reste de ses gens avec les vaisseaux sous les ordres du Capitaine Rawse dans un poste aussi sûr que caché.

Il attaque  
nombre de  
Dios.

Il suivit le rivage pendant tout le jour, allant à force de rames jusqu'à la nuit où il entra dans le port. Ses pinasses passerent entre la ville, & un petit vaisseau qui arrivoit de l'ancienne Espagne, chargé de vin de Canarie & d'autres effets. Il le força de

se retirer dans la partie opposée de la baye, ce qui l'empêcha de répandre l'allarme : débarqua sans aucune résistance, & marcha au fort où il trouva seulement six canons de bronze & quelques coulevrines qu'il fit démonter. Il n'y avoit alors en cet endroit qu'un seul homme, qui prit aussi-tôt la fuite & répandit l'allarme dans la ville.

Drake laissa quelques-uns de ses gens pour garder les pinasses, quelques'autres demeurèrent dans le fort, dont ils prirent possession, & il se mit en marche lui-même pour reconnoître un terrain élevé, où il remarqua qu'on avoit eu dessein de placer quelques pieces de canons, ce qui n'avoit pas été encore exécuté. Il partagea alors les gens qui l'accompagnoient en deux partis, de seize hommes chacun, le premier commandé par Jean Oxenham eut ordre d'entrer dans la ville par la partie orientale, du côté de la place du marché, pendant que Drake lui-même conduisit le reste par la principale rue, tambours battants & enseignes déployées. Son frère Jean Drake parut en même-temps, ce qui causa tant de consternation parmi le petit nombre des habi-

DRAKE,  
Chap. I.

An. 1572.

**DRAKE**,  
Chap. I.  
An. 1572.

tants de cette ville, qui s'étoient rangés près de la maison du Gouverneur, pour couvrir la porte qui conduit à Panama & pour s'assurer une retraite, qu'ils s'imaginèrent que les Anglois étoient beaucoup plus nombreux : jetterent bas leurs armes, & prirent la fuite précipitamment, après avoir tiré deux ou trois coups. La cloche sonnoit toujours l'allarme : mais Drake donna ordre de la faire cesser, & il marcha au trésor royal, qui étoit d'une richesse immense. En passant par la maison du Gouverneur, il y vit un cheval prêt à feller, & qui paroissoit être pour quelque personne d'importance. Dans un magasin, dont on avoit laissé la porte ouverte par hazard, ou par une fuite de la confusion où l'on étoit, il trouva une quantité immense d'argent en gros lingots : mais il ne voulut pas permettre à ses gens d'y toucher, parce qu'il avoit dessein de s'emparer d'effets de bien plus grande valeur.

Un orage  
l'empêche de  
réussir. Il est  
blessé à la  
jambe.

Il survint alors un violent orage de tonnerre, d'éclairs & de pluie, ce qui est très ordinaire à ce climat : les armes des Anglois en furent endommagées, & les hommes tomberent dans

dans le découragement, qui fut augmenté par la crainte que leurs pinasses ne fussent en danger. Cette réflexion les jeta dans la confusion : mais l'intrepide Avanturier persistoit toujours pour qu'ils continuassent à marcher, & il auroit certainement exécuté son projet de piller le trésor, s'il ne fût alors tombé en foiblesse par la perte de son sang, qui couloit d'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe, & qu'il avoit cachée jusqu'à ce moment. On eut beaucoup de peine à lui persuader de la laisser bander & de se laisser emporter dans sa pinasse; mais cet accident obligea les Anglois de retourner à leurs batiments après avoir perdu un seul homme qui étoit leur trompette.

Ils se retirèrent dans une petite Isle, fertile : environ à deux lieues de la ville. Ils y prirent du rafraichissement, & furent très chagrins d'apprendre combien de richesses ils avoient abandonnées. Ils en furent instruits non-seulement par un Nègre, qui avoit passé à leur service en désertant de celui des Espagnols : mais encore par la bouche d'un Gentilhomme, qui vint les trouver avec beaucoup de

**DRAKE**,  
Chap. 1.  
An. 1572.

Le Capitaine  
Rawse le  
quitte.

politesse de la part du Gouverneur ;  
qui craignoit une seconde visite des  
Anglois.

Ils descendirent la riviere jusqu'au  
port Plenty dans l'Isle de Pines, où  
ils avoient laissé leurs vaisseaux. Ils  
les rejoignirent le premier d'Août, &  
le même jour le Capitaine Rawse les  
quitta, après avoir déclaré qu'il n'a-  
voit plus aucune espérance de réussir,  
puisqu'ils étoient découverts sur toute  
cette côte.

Drake demeura six jours dans cet  
endroit, & mit ensuite à la voile pour  
Carthagene ; mais le feu du canon &  
le son des cloches lui firent connoître  
qu'on étoit préparé à le recevoir. Ce-  
pendant il se rendit maître d'un vais-  
seau de deux cents quarante ton-  
neaux, qui étoit dans la rade, trop  
éloigné pour être secouru de la place.  
Il prit aussi deux autres petits bâtimens,  
envoyés de Nombre-de-Dios, pour  
avertir qu'il étoit sur cette côte. Il  
traita très bien les gens d'équipage  
du dernier, & les mit à terre sur la  
prière qu'ils lui en firent.

Drake fait  
brûler un de  
ses vaisseaux.

De concert avec le Charpentier du  
Cygne, il résolut de couler à fond ce  
bâtiment dans le dessein de pouvoir

mettre plus de forces sur ses pinasses. Il savoit que si les mariniers, qui en général sont très opiniâtres, en avoient connoissance, ils ne permettroient jamais que ce dessein fût mis à exécution : mais il se conduisit avec tant de précaution que le fonds de cale fut plein d'eau, avant qu'on eût aucun soupçon, au moyen de trois ouvertures que le Charpentier y avoit faites. On mit la charge en sureté avec toute la diligence possible, & comme on ne put trouver assés promptement la voye d'eau, on mit le feu au bâtiment par l'avis de Drake, crainte qu'il ne tombât entre les mains des ennemis.

Il donna à son frère le commandement de son vaisseau, & monta à bord d'une pinasse, parce qu'il savoit tirer un très grand parti de ces sortes de bâtimens. Il étoit déterminé à ne pas quitter cette côte sans en rapporter du butin, & il trouva un endroit très convenable dans le détroit de Darien, où il fit dresser des tentes pour ses gens, & préparer toutes les munitions de guerre dont il avoit besoin. Ils étoient entierement hors de vue; il cacha son vaisseau dans une

DRAKE,  
Chap. I.

AN. 1572.

DRAKE,  
Chap. I.

An. 1572.

anse voisine, & jugea qu'avec ces précautions on penseroit qu'il avoit quitté cette côte.

Il laissa son frère en cet endroit pour avoir soin du vaisseau, & du reste des hommes, & partit pour Rio-grande avec deux pinasses, se tenant hors de la vue le plus qu'il lui étoit possible. Il débarqua environ deux lieues à l'Ouest de Carthagene; les Indiens, qu'il traita avec la plus grande cordialité, lui fournirent des provisions fraîches, pour quelques jolies bagatelles qu'il leur donna en échange, & ils promirent de continuer à lui en apporter.

Il se remet  
en course vers  
Carthagène.

Le lendemain les Anglois gagnèrent l'embouchure de la riviere, où ils furent assaillis d'une horrible tempête, & se trouverent excessivement incommodés des coufins: mais ils se garantirent de leurs attaques en se frottant le corps de jus de limon. Le canal en cet endroit a vingt-trois brasses de profondeur, & est si large qu'il faut avoir la vue très bonne pour découvrir un rivage de l'autre. Ils y virent plusieurs maisons, & un Espagnol leur ayant fait un signal, ils approcherent du rivage: mais quand il

reconnut qu'ils n'étoient pas de ses compatriotes, comme il l'avoit cru d'abord, il prit aussi-tôt la fuite. Les Anglois débarquerent & trouverent en cet endroit de bon lard, du fromage, de gros pain blanc, avec diverses sortes de confitures & de conserves, outre une grande quantité de sucre, ce qui servit à fournir leurs bâtimens de plusieurs choses qui leur étoient fort utiles.

Dans leur course, ils aborderent plusieurs vaisseaux, dans l'espérance d'y trouver de l'or : mais elle fut toujours trompée, & ils n'étoient chargés que de provisions & d'autres denrées. Cependant ils apprirent par ces prises les grands préparatifs que faisoient contr'eux les Espagnols. Le 13 de Septembre, ils retournerent au port Plenty, avec des provisions qui auroient pu suffire pour une nombreuse armée, & ils les distribuerent de façon que quand les Espagnols auroient surpris une partie de l'Isle, & qu'ils en auroient enlevé les vivres, il en seroit resté suffisamment pour les autres parties.

Pendant l'absence de Drake, son frere Jean avoit formé une ligue d'a-

DRAKE,  
Chap. I.  
An. 1572.

Les Anglois  
font alliance  
avec les Sym-  
merons.

**DRAKE,**  
Chap. 1.

AN. 1572.

mitié avec les Symmerons : il promit de leur donner tout le secours possible contre les Espagnols, auxquels ces peuples avoient enlevé depuis peu une grande quantité d'or & d'argent, qu'ils avoient jetté dans la riviere : mais elle étoit si profonde qu'il ne fut pas possible d'en rien retirer. Cette nation ne faisoit aucun cas de ces métaux, & ils ne les avoient pris aux Espagnols que parce qu'ils voyoient l'extrême passion dont ils étoient animés pour ces richesses.

Les Espagnols craignoient toujours de transporter leurs trésors dans la saison pluvieuse, qui s'approchoit, & Drake résolut d'attendre, & de croiser dans ces mers jusqu'au temps où ils avoient coutume d'arriver, afin de piller un grand nombre de vaisseaux. Durant cet intervalle, plusieurs de ses gens, entr'autres son frere Joseph Drake, moururent de fièvres chaudes, & peu de temps avant son autre frere Jean Drake fut tué en abordant vaillamment une frégate qui lui échapa. Après cet accident François amarra son vaisseau, dans la résolution de ne plus paroître, jusqu'à ce qu'il fût assuré

que le trésor Espagnol étoit arrivé à Nombre-de-Dios. Il en fut instruit non-seulement par les Symmerons, qui l'avertissoient exactement de tout ce qui venoit à leur connoissance : mais encore par quelques passagers qu'il prit dans une frégate qui passa près de l'endroit où il étoit retiré, & qu'il eut beaucoup de peine à sauver de la vengeance des Symmerons. Encouragé par ceux de cette nation, & ayant des preuves convaincantes de leur fidélité, il se détermina à se rendre par terre à Panama; les Symmerons se chargerent de lui servir de guides, & de porter une grande quantité de provisions, & lorsqu'elles manquerent, ils y suppléerent par le secours de leurs arcs & de leurs flèches.

Ce voyage commença le trois de Février; Drake étoit accompagné de quarante-huit hommes, dont il y en avoit dix-huit d'Anglois, qui n'étoient chargés que de leurs armes. Le troisième jour ils trouverent une ville des Symmerons, située sur le penchant d'une montagne, assés près d'une belle riviere, & enclose de murs de terre. Les habitants étoient très propres,

DRAKE,  
Chap. I.

An. 1572.

Il se met en  
marche pour  
Panama.

An. 1573.

DRAKE,  
 Chap. I.  
 An. 1573.

différoient peu des Espagnols par les habillements, & agissoient avec la plus grande sincérité. Les compagnons des Anglois, ou plutôt leurs guides, se baignerent en cet endroit & y changerent d'habits: toutes sortes de provisions s'y trouvoient en abondance, & les habitants marquoient du respect pour la croix, quoiqu'ils ne parussent pas avoir grande notion de religion: mais Drake fit apprendre à quelques-uns l'Oraison Dominicale, & les fit instruire dans la doctrine des Protestants.

Il découvre  
 la mer du Sud.

Cette ville est située à trente-cinq lieues de Nombre-de-Dios, & à cinquante-cinq de Panama. On la garde soigneusement des entreprises des Espagnols, contre lesquels ces peuples ont conçu une haine implacable: ils les surprennent quelquefois & les taillent en pièces quand ils peuvent en rencontrer dans les bois. Drake en sortit le 7 de Février, après y avoir seulement passé une nuit; le 17 du même mois, il gagna le sommet d'une montagne très élevée, où d'un arbre que lui montrèrent les Symmerons, il vit d'un côté la mer du Nord, qu'il avoit quittée, & de

P'autre la mer du Sud. Il prit de ce moment la résolution de passer dans cette dernière avec un vaisseau Anglois, projet qu'il paroît que personne n'avoit encore formé avant ce temps. (1) Dans une plaine qu'il trouva deux journées plus loin, le terroir est si fertile que l'herbe y croît au-dessus de la portée des troupeaux, ce qui oblige à la couper cinq ou six fois chaque année : mais elle repousse en trois jours, & l'on attribue cette abondance excessive aux rosées journalières qui tombent dans ce délicieux climat.

Les Anglois découvroient alors fréquemment la ville de Panama, ce qui les obligeoit de se tenir cachés le plus qu'il leur étoit possible. Ils ne suivirent pas la grande route, & enfin après toutes ces précautions, ils arriverent dans un bois qui est sur le chemin de Nombre-de-Dios, à peu de distance de Panama. Ils envoyèrent dans cette ville un Symmeron dé-

(1) C'est-à-dire, personne des Anglois, puisque Magellan étoit entré dans cette mer, où il avoit fait un long cours, après avoir découvert les détroits qui portent son nom.

DRAKE,  
Chap. I.  
An. 1573.

guisé pour leur servir d'espion, & il revint bien-tôt leur dire que le Trésorier de Lima devoit partir la nuit suivante avec sa famille pour Nombre de Dios, d'où il avoit dessein de s'embarquer afin de retourner en Espagne : qu'il devoit avoir à sa suite quatorze mules, dont plusieurs seroient chargées d'or, d'autres d'argent, & une de joyaux de prix : enfin que la même nuit il devoit aussi passer par ce chemin deux Caravanes, chacune de cinquante mulets, chargés de provisions, & d'une petite quantité d'argent.

Il tire peu d'avantage de cette expédition.

Aussi-tôt qu'on eut reçu ces nouvelles, on surprit une sentinelle qui en confirma le récit. Drake se cacha avec la moitié de ses gens à cinquante pas du grand chemin, & Jean Oxenham, accompagné d'un chef des Symmerons, prit poste du côté opposé avec l'autre moitié. Tout étoit ainsi disposé de la façon la plus avantageuse, quand un des hommes, qui avoit bu avec excès, s'avança pour voir ce qui approchoit, dans le temps où passaient les mulets chargés de provisions, quoique Drake eût pris toutes ses mesures pour qu'on les

laissât continuer leur route sans paroître. Cet homme fut vu par un Espagnol, qui soupçonna aussi-tôt quelque chose d'extraordinaire, parce que l'Anglois avoit une espèce de sur-tout de toile blanche par-dessus ses habits, comme on en avoit fait mettre à tous pour les distinguer. L'Espagnol retourna sur ses pas en toute diligence, & répandit l'allarme, ce qui fut cause que le Trésorier détourna son bagage de la route; il n'y eut que les mulets de provisions qui continuèrent leur chemin: on en prit quelques-uns, mais au grand chagrin des Anglois, ils ne trouverent d'argent que la charge de deux chevaux, & ce fut alors qu'ils apprirent par le mulletier qu'ils avoient été découverts.

Après avoir pris du rafraîchissement, les Anglois marcherent à Santa - Cruz, & se servirent des mulets pour les y transporter: mais ils les renvoyerent quand ils furent près de la ville. Ils rencontrerent un parti de soldats, qui les sommerent de se rendre, en leur promettant bonne composition. Ils firent peu d'attention à cette offre: s'arrêterent pour recevoir le feu des Espagnols, & le leur

Il surprend  
la ville de  
Santa-Cruz.

**D R A K E**,  
Chap. I.

An. 1573.

Modération  
de Drake.

rendirent avec tant d'avantage qu'ils les mirent bientôt en fuite. Ils les suivirent de si près qu'ils entrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville, soutenus vigoureusement par les Symmerons, qui dans toute l'action se comporterent avec la plus grande intrépidité.

Santa-Cruz est composé d'environ cinquante petites maisons, & il y a un Gouverneur avec plusieurs Officiers. Les Espagnols y ont de forts magasins pour recevoir les richesses qui viennent de Nombre-de-Dios par la riviere de Chagra, & font ensuite transportées sur des mulets de Santa-Cruz à Panama. Drake y fit quelque butin, qui fut partagé également entre les Symmerons & ses gens. Il y avoit alors trois Dames qui y étoient venues passer quelque temps, parce que l'air y est beaucoup meilleur qu'à Nombre-de-Dios, où elles demeuroient ordinairement. Quand le Capitaine en fut informé, il les prit sous sa protection immédiate, & leur fit une visite le plutôt qu'il lui fut possible, pour qu'elles ne fussent point troublées par une frayeur hors de saison. L'une des principales règles de Drake en toute occasion étoit de

se comporter avec toute l'humanité & la politesse que les circonstances pouvoient permettre : conduite qui contribua non-seulement à augmenter sa réputation , mais qui servit même souvent à assurer le succès de ses expéditions.

Quoiqu'il fût déterminé à demeurer encore quelque temps sur cette côte , il étoit inquiet de son vaisseau , qu'il avoit quitté depuis environ quinze jours. Il retourna avec la plus grande diligence par le même chemin qu'il étoit venu , & trouva tout en aussi bon état qu'il l'avoit laissé , ce qui lui donna quelque satisfaction. Il tint un conseil général , dans lequel on discuta sur ce qu'on devoit entreprendre , & quelques Symmerons furent d'avis qu'on attaquât la maison de Pezoro , homme riche & malheureux , qui avoit un intérêt dans les mines , lequel lui rapportoit par jour plus de deux cents livres sterling , qu'on transportoit chez lui dans de grandes caisses. Il demouroit près de Veragua , ville à l'Ouest de Nombre de Dios , & sa maison qui étoit de pierre ne couroit aucun risque d'être consumée par les flammes. Cependant

**DRAKE,**  
Chap. I.  
An. 1572.

le Symmeron, qui avoit été anciennement à son service, promit de conduire les Anglois jusqu'à ses trésors sans beaucoup de difficultés : mais quelques-uns des gens de Drake firent observer qu'avant toutes choses il falloit pourvoir au soin de leur santé, en se fournissant de nouvelles provisions, parce qu'il n'en restoit plus qu'une petite quantité des anciennes.

Le Commandant ayant aussi jugé que cette précaution étoit la plus importante, envoya la frégate l'Ours, dont il donna le commandement à Jean Oxenham, du côté de Toulon, avec ordre d'apporter toutes les provisions qu'il pourroit trouver, pendant que lui-même à bord du Cabezas se mit en croisière, dans l'espérance d'enlever quelques barques des trésors qui passent & repassent entre Veragua & Nicaragua. Il jugea avec raison que l'expédition contre Pezoro étoit trop fatigante pour ses gens, d'autant qu'il auroit fallu faire un chemin très long par terre & au travers des bois, au lieu qu'il désiroit conserver leurs forces pour une autre expédition moins laborieuse & aussi lucrative.

Oxenham prit seulement une frégate chargée d'environ huit cents poules, de vingt-huit cochons, & d'une assez grande quantité de maiz. Drake lui-même fut obligé de se retirer ayant reconnu qu'il étoit découvert par le feu de plusieurs canons qu'on tira sur la côte. Il ne prit dans cette course qu'un petit vaisseau, où il y avoit un peu d'or : le Pilote, Génois de naissance, lui dit que la terreur des Anglois étoit généralement répandue sur toute cette côte, & que Pezoro s'étoit retiré du côté de la mer du Sud avec toutes ses richesses, crainte de tomber entre leurs mains. On apprit aussi par les prisonniers d'Oxenham qu'on avoit construit à Nombre-de-Dios deux galères qui n'étoient pas encore lancées à l'eau, pour escorter la flotte sur la Chagra. Les trésors qu'elle devoit porter excitoient particulièrement l'attention de notre Avanturier, qui pour encourager ses gens, leur donna à tous un festin somptueux le 20 de Mars qui étoit le jour de Pâques.

Les Anglois furent allarmés le lendemain à la vue d'un vaisseau qui

**DRAKE,**  
Chap. I.

An. 1573.

Un vaisseau  
François se  
joint à lui.

**DRAKE**,  
Chap. I.

An. 1573.

venoit vers eux à pleines voiles : mais ils furent rassurés quand ils le reconnurent pour un bâtiment François, dont l'équipage étoit réduit à une grande peine faute d'eau. Drake lui en fournit, & lorsque les François furent instruits de son dessein, ils offrirent de se joindre à lui. Après quelque délibération, cette offre fut acceptée, parce que ce vaisseau étoit du port de quatre-vingt tonneaux, au lieu que celui des Anglois n'étoit que de vingt, & la pinasse seulement de dix.



## C H A P I T R E I I.

*Drake se rend à Rio Francisco, où il laisse sa frégate & va en avant avec ses Pinasses : Il s'empare de plusieurs mulets chargés d'or & d'argent : Il perd deux François : Il fait une entreprise dangereuse pour sauver ses pinasses, sur lesquelles il a quelques craintes : mais enfin il réussit à les faire avancer : Le vaisseau François le quitte : Drake récompense les Symmerons & les renvoie : Preuve de sa bonne foi : Il trouve fort à propos une grande abondance d'eau fraîche : Coutumes des Symmerons : Humanité de Drake dans cette expédition : Il arrive à Plymouth : Sert contre les rebelles d'Irlande : Il est ensuite protégé par le Lord Chancelier Hatton.*

**D**RAKE laissa les deux vaisseaux dans un port sur; partit avec la frégate & les deux pinasses, montées de vingt François, de quinze Anglois, & de plusieurs Symmerons, Drake se met en embuscade pour enlever un riche convoi.

**DRAKE,**  
 Chap. II.  
 An. 1573.

& dirigea son cours vers Rio Francisco. Voyant que l'eau avoit très peu de profondeur, ils laisserent le soin de la frégate à un nommé Dubble, qui eut ordre de se tenir caché jusqu'à ce qu'ils fussent de retour avec les pinasses. Ils s'avancerent ensuite autant qu'ils le jugerent convenable, débarquerent & firent donner de nouveaux ordres à Dubble, pour qu'il les joignit trois ou quatre jours après. Ils se mirent en marche avec autant d'ordre que de silence, guidés par les Symmerons, au grand étonnement des François, qui n'étoient pas fort amis de cette nation; & ils firent halte à un mile du grand chemin, par lequel les mulets devoient nécessairement passer, se réposerent & se rafraîchirent en les attendant.

Il en enleve  
 une grande  
 partie.

Le lendemain 1 d'Avril 1573, ils furent agréablement éveillés par le bruit des sonnettes qu'on pend au col des mulets, & ils tomberent sur les trois caravannes, dont l'une étoit composée de cinquante mulets, & les autres chacune de soixante & dix, richement chargés d'or & d'argent. L'escorte étoit de quarante-cinq soldats, ils firent une dé-

charge, qui bleffa dangereusement le Capitaine François, & tua un des Symmerons: après quoi ils se retirèrent en bon ordre pour aller chercher du secours. Les aventuriers employèrent leur temps le mieux qu'il leur fut possible: se chargerent d'autant de lingots d'or qu'ils en purent emporter, & enterrèrent le reste du trésor dans le sable, pour le venir reprendre aussi-tôt qu'ils auroient mis en sûreté ce qu'ils jugeoient le plus précieux. Ils se retirèrent ensuite vers Rio-Francisco, laissant dans le bois le Capitaine François, tombé en foiblesse par la perte de son sang, & un matelot de la même nation, qui s'étoit surchargé d'or. Ce dernier fut pris par les Espagnols, qui le mirent à la torture, & il leur découvrit l'endroit où l'on avoit enterré ce qu'on n'avoit pu emporter du trésor.

Le 3 du même mois, les Anglois gagnèrent Rio - Francisco, mais ne voyant plus les pinasses, ils commencerent à craindre qu'elles ne fussent perdues, & ils eurent d'autant plus lieu de le croire qu'ils découvrirent à quelque distance sept pi-

Il croit avoir  
perdu ses pi-  
nasses.

**DRAKE,**  
Chap. II.

An. 1573.

nasses Espagnoles : mais heureusement un orage de vent & de pluye les força de s'éloigner.

Drake craignit encore, que si ses pinasses étoient prises, on ne mit ses gens à la question pour les forcer de déclarer où étoient la frégate & les vaisseaux. Cependant il fit réflexion que si ce malheur étoit arrivé, les Espagnols passeroient quelque temps avant de pouvoir gagner l'endroit où étoient ses vaisseaux : il encouragea & aida ses gens à faire un radeau, qui les pût conduire promptement à leurs navires, dans l'espérance d'y arriver avant les ennemis. Il fut accompagné dans cette entreprise par un Anglois nommé Jean Smith, deux braves François, & un Symmeron, qui fit ses efforts pour lui persuader de passer sa vie au milieu de sa nation, si ses vaisseaux étoient détruits, l'assurant que ses compatriotes lui rendroient toutes sortes de services.

Il les retrou-  
va.

Après avoir construit leur radeau le plus solidement qu'il fut possible, ils y mirent une voile faite d'un sac à biscuit, y ajouterent une espece de gouvernail, & se livrerent à la merci

dés flots, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, & souvent jusqu'aux aisselles. Après un voyage très fatigant d'environ six heures, ils découvrirent les pinasses deriere une pointe de terre, où Drake jugea qu'elles étoient à l'ancre. Il fit aborder aussitôt son radeau au rivage qui en étoit le plus proche, se rendit par terre aux pinasses, & après avoir tenu ses gens quelque temps en suspens, il leur fit part de ses succès, & déclara aux François la perte de leurs deux compatriotes, dont il promit de les dédommager. Il apprit alors qu'un vent d'Ouest violent, avoit empêché les pinasses de gagner Rio-Francisco au temps marqué: cependant les mariniers firent un effort pour y arriver la nuit suivante: ils y prirent leurs compagnons & leurs trésors, & rejoignirent la frégate & les vaisseaux, après quoi le Capitaine partagea également l'or & l'argent entre les Anglois & les François à leur satisfaction mutuelle.

DRAKE  
Chap. II.  
An. 1573.

Quelques jours après ce partage, & lorsque tout eut été réglé, Drake envoya un détachement de douze Anglois & de seize Symmerons, pour

**DRAKE**,  
Chap. II.  
An. 1573.

apporter le reste du trésor : mais ils ne trouverent que treize lingots d'argent, & quelques petits lingots d'or. Le reste avoit été découvert & emporté : on avoit même remué le terrain un mile à la ronde. Ils recueillirent toujours ce qui étoit resté, & emmenerent avec eux un François, qui n'avoit pu suivre, mais qui avoit eu le bonheur d'échaper des mains des Espagnols.

*Il se sépare  
des François.*

Les Anglois commencerent à penser sérieusement à leur retour en Europe : mais ils jugerent qu'une visite à Rio-Grande ne seroit pas infructueuse, parce qu'ils pourroient rencontrer quelques petits bâtimens chargés de provisions, dont il leur seroit très utile de s'emparer, & qui leur serviroient pour le voyage. Le vaisseau François fut congédié, & les quitta à la hauteur de Carthagene : Drake passa à deux lieues de cette ville avec le pavillon de Saint Georges à son grand mât, & le même soir il s'empara d'une frégate de Rio-Grande, chargée de maïs, de poules, de cochons, & de miel qui leur fut d'un grand secours pour les malades.

Cinq jours après ils arriverent à Cabezas, où ils demeurèrent sept jours : ils y démembrerent leurs pinasses, & permirent aux Symmerons d'en prendre tout le fer, ainsi que celui des frégates, parce qu'ils faisoient que cette nation chérissoit beaucoup ce métal. Les Anglois leur firent aussi des présents d'autres effets qu'ils jugerent leur être agréables, & le Capitaine y ajouta quelques pieces de toile & de soie pour leurs femmes & pour leurs parentes. Un Symmeron donna à Drake quatre lingots d'or par reconnoissance d'un très beau coutelas qu'il avoit reçu de lui, & Drake marqua tant de désintéressement qu'il les mit à la masse commune, déclarant qu'il croiroit injuste de ne pas les partager avec ses associés, puisqu'ils avoient payé le prix du coutelas, dont ces lingots étoient l'échange.

A la hauteur de la Havane, ils prirent une barque chargée de cuirs, & ils la renvoyerent, après lui avoir ôté sa cargaison, qui leur fut d'un très grand usage pour raccommoder leurs pompes.

Au Cap Saint Antoine, ils firent

**D R A K E**,  
Chap. II.  
An. 1573.

amas de tourterelles & d'œufs, qui leur fervirent beaucoup dans le voyage : ils étoient dans une grande difette d'eau : mais il tomba alors une quantité de pluye fi prodigieufe, qu'elle leur en fournit fuffifamment, fans qu'ils fuflent obligés de relacher, comme ils l'avoient projeté à Terre-neuve.

Ils eurent certainement les plus grandes obligations aux Symmerons pour le fuccès de cette expédition. Ces peuples animés, non-feulement par leur courage naturel, mais encore par leur juſte haine contre les Eſpagnols, donnerent aux Anglois tous les fecours imaginables. Ils leur fervirent de guides dans les paſſages les plus difficiles ; leur fournirent des vivres ; travaillerent à la conſtruction de leurs bâtimens, & porterent leurs fardeaux. Outre les proviſions qu'ils leur procurerent, ils leur firent des cabanes de branches de palmier, ſe chargerent de leur bagage le plus péſant : & même quand quelques mariniers ſe trouverent malades ou trop fatigués de la route, les Symmerons ſe joignirent deux enſemble pour les tranſporter avec plus de facilité.

cilité. Enfin en plusieurs occasions, ils marquerent autant de jugement, que de pénétration: donnerent des preuves de la fidélité la plus intégrè, & se conduisirent dans toutes les actions avec le plus grand courage.

De deux cents fregates, dont la moitié étoit du port de dix tonneaux, qui naviguoient entre Carthagène & Nombre de Dios, appartenantes à différents ports contigus, à peine y en eut-il une seule, qui dans un temps, ou dans un autre, ne tombât entre les mains des Anglois durant cette expédition. Ils les rendirent presque toutes à leurs maîtres quand ils le jugerent à propos: traiterent les prisonniers qui tomberent entre leurs mains avec la plus grande humanité; les garantirent de la fureur des Symmerons leurs ennemis mortels, & leur donnerent la liberté en temps convenable. On ne peut leur reprocher d'avoir détruit aucun vaisseau, ni d'avoir fait périr aucun des prisonniers qui tomberent entre leurs mains, à moins qu'il n'ait voulu leur nuire par trahison, ou à force ouverte.

Ils passerent du Cap de la Floride

*Tom. III.*

S

Son retour  
en Angleterre

DRAKE,  
Chap. II.  
An. 1573.

**DRAKE,**  
Chap. II.

An. 1573.

aux isles Sorlingues en vingt-trois jours, & jetterent l'ancre dans le port de Plymouth le 9 d'Août 1573, pendant le temps du Sermon. Tout le peuple quitta la Prédication à la nouvelle de leur arrivée, & courut sur le rivage pour les recevoir, avec les acclamations que méritoit une expédition aussi glorieuse.

Animé par l'esprit patriotique, Drake quelque temps après équipa à ses propres dépens, trois frégates, qu'il employa contre les rebelles d'Irlande, sous les ordres de son illustre patron Walter, Comte d'Essex, & il rendit de grands services à la Couronne. Après la mort de ce Seigneur, il fut protégé par Christophe Hatton, Vice-Chambellan, & depuis Lord-Chancelier. Ce fut par son crédit que Drake obtint de la Reine une Commission pour faire un voyage dans la mer du Sud; ses premiers succès lui attirèrent un grand nombre de volontaires, & tous ceux qui connoissoient sa personne ou ses talents, contribuerent aux préparatifs de cette expédition.

## CHAPITRE III.

*Drake met à la voile de Plymouth : ses vaisseaux sont battus par une tempête : Il arrive à Mogadore : Les habitants lui offrent du secours , mais ils le trahissent & lui enlèvent un de ses hommes , qui est renvoyé en Angleterre par le Roi de Fez : Drake prend quelques barques de pêcheurs , & s'empare d'un gros vaisseau au Cap blanc , où les habitants vendent leurs femmes & leurs enfants : Il va à l'isle de Mai : Causes de la température de l'air dans ce climat : L'isle de Saint Jago sert d'asy'e aux esclaves fugitifs : On découvre un volcan : Il approche des isles du Cap-verd , passe la ligne & est séparé du Christophe : Drake est près de périr dans la rivière de la Plata : Les habitants se familiarisent , & lui volent son chapeau : Conspiration contre l'Amiral au port Saint Jullien : Le Capitaine Doughty est pendu.*

**D R A K E,**  
Chap. III.

An. 1577.

Départ de  
Drake pour  
son voyage  
du tour du  
monde.

**L**E quinze de Novembre 1577 ; Drake mit à la voile du port de Plymouth, avec cinq vaisseaux : le Pelican, nommé depuis la Biche, du port de cent tonneaux, qu'il commandoit lui-même : l'Elisabeth de quatre-vingt tonneaux, sous le Capitaine Jean Winter : le Marigold, barque de trente tonneaux, commandée par Jean Thomas : le Cigne, Flibot, de cinquante tonneaux, aux ordres de Jean Chester ; & une Pinnasse de quinze tonneaux, commandée par Thomas Moon. Les vents contraires les obligerent de relacher à Falmouth : mais ayant été assaillis d'un violent ouragan, qui rompit le grand mât du Pelican, & jetta le Marigold sur le rivage, ils retournerent à Plymouth pour se radouber, & après avoir réparé tout leur dommage, ils remirent à la voile en bon état le 13 de Décembre, avec un vent beaucoup plus favorable que celui qu'ils avoient eu en partant la première fois.

Il arrive à  
Mogadore.

Le 25 du même mois, ils découvrirent le Cap Cantin sur la côte de Barbarie, situé à trente-deux degrés

treize minutes de latitude Septentrionale, & le 27 ils arriverent à Mogadore, dix-huit lieues plus au Sud, où ils avoient indiqué le rendez-vous, si les vaisseaux avoient été séparés par quelque accident.

Cette île est environ à un mile du Continent, sous la domination du Roi de Fez, & quoique les habitants professent la religion de Mahomet, ils boivent en secret autant de vin qu'ils en peuvent avoir. Il y a un très bon port, avec une grande abondance de toutes sortes d'oiseaux, particulièrement de pigeons: on y trouve aussi d'excellent poisson. Les Anglois y demeurèrent quatre jours, pour achever de mettre à flot une de leurs Pinasses; quelques gens du pays approcherent du rivage, faisant des signes de paix, & deux d'entre eux monterent sur la chaloupe de l'Amiral, qui l'envoya à terre pour les recevoir; & fit laisser un homme en ôtage jusqu'à leur retour. Ils déclarerent qu'ils venoient lui offrir leur amitié, & s'informer s'il avoit besoin de provisions, étant disposés à lui en fournir. Ils promirent d'en apporter le lendemain,

DRAKE,  
Chap. III.

An. 1577.

& l'Amiral leur fit présent de javelots, de fouliers, de toiles, & d'autres effets, après quoi il les renvoya; & ceux qui étoient sur le rivage, rendirent l'ôtage aussi-tôt que leurs compagnons furent de retour.

Trahison  
des Maures.

Le lendemain, on vit un gros corps de Maures sur les bords de la mer, où ils paroissoient chargés de provisions: on envoya la barque pour les recevoir, & l'un des hommes fut promptement à terre, croyant être avec des amis: mais ils se faisirent de lui aussi-tôt, & plusieurs qui s'étoient mis en embuscade ayant paru dans le même instant, les matelots furent très heureux de pouvoir sauver leur barque, en se retirant précipitamment.

Cette trahison irrita excessivement l'Amiral: il fit débarquer un corps de troupes, & s'avança assez loin dans le pays; mais il n'en retira aucun avantage: les Maures furent se garantir de sa poursuite: & le 30 de Décembre il leva l'ancre après que sa Pinasse eût été achevée.

Celui qu'on avoit fait prisonnier se nommoit Jean Fry: on le conduisit devant le Roi de Fez, qui l'in-

terrogea sur son pays & sur la destination de la flotte. Il répondit qu'il étoit Anglois de la flotte de l'Amiral Drake, chargée pour les détroits, ce que le Commandant avoit fait publier pour cacher son véritable projet. Alors le Roi de Fez renvoya Fry avec des assurances d'amitié, & quelque présent pour l'Amiral: mais les vaisseaux étoient partis avant qu'on le remit en liberté, & le Roi eut soin de le faire passer en Angleterre sur un vaisseau Marchand.

DRAKE,  
Chap. III.  
An. 1577.

Le 3 de Janvier, les Anglois tombèrent sur quelques barques de pêcheurs Espagnols, & en prirent trois: le 17, ils jetterent l'ancre au Cap Blanc, où ils trouverent un vaisseau amarré, avec deux hommes seulement pour le garder, & ils s'en emparèrent. Ils demeurèrent quelques jours en cet endroit pour se renouveler de provisions, qu'ils y trouverent en grande abondance, & l'Amiral exerça ses gens pour les rendre aussi propres au service de terre qu'à celui de mer. Les habitants étoient disposés à leur vendre quelques esclaves, & ils amenèrent une femme avec un enfant pendant à sa mamelle:

An. 1578.

DRAKE,  
Chap. III.  
An. 1578.

mais les Anglois ne voulurent pas s'en charger. Ces gens étoient en grande difette d'eau fraîche, l'Amiral leur en fit donner par compassion, & par reconnoissance ils lui firent présent d'ambre gris, & de quelques autres gommés précieuses.

Après s'être fournis de toutes les productions de l'Isle qui pouvoient leur être nécessaires, les Anglois se débarassèrent de toutes leurs prises, dont ils ne conserverent qu'une barque de quarante tonneaux, à la place d'une de leurs plus petites qu'ils laisserent derrière, & ils quitterent le Cap-Blanc le 22 de Janvier, emmenant avec eux un petit vaisseau Portugais qui alloit charger du sel aux Isles du Cap-Verd.

Les Anglois  
arrivent à  
l'Isle de Mai.

Le 27, ils arriverent dans l'Isle de Mai qui est fort élevée, & ils y trouverent quelques Portugais : ils virent que tous les villages de la côte avoient été abandonnés, & qu'on avoit aussi eu la précaution de cacher tous les endroits où il y avoit de l'eau fraîche. Drake envoya un corps de troupes commandées par le Capitaine Winter & par M. Doughty, avec ordre de s'avancer dans le pays pour le

reconnoître. Ils trouverent le terroir très fertile, avec une grande abondance de fruits, particulièrement de figes, de beaux cocos, & des raisins délicieux. L'air y étoit tempéré sain & agréable, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver, ce qui n'est pas étonnant, puisque le voisinage de l'Equateur fait que cette Isle est toujours échauffée par l'ardeur du soleil. Ils y virent beaucoup de chèvres & de chevreaux: mais trop légers à la course pour qu'il fût possible d'en prendre. Cependant on avoit mis sur le chemin plusieurs de ces animaux morts, & quelques vieilles carcasses comme pour se mocquer des Anglois, ce qui leur fit juger avec raison qu'on avoit défendu aux habitants de faire aucun commerce avec eux.

Ils découvrirent à la fin une grande quantité d'eaux fraîches, mais trop éloignées des vaisseaux pour qu'il fût possible d'y en porter. Ils virent aussi beaucoup de poules sauvages, & du sel que l'activité du soleil formoit sur le rivage en y desséchant l'eau de la mer: les habitants en font un assez bon commerce avec les Isles voisines.

Le 31 de Janvier ils arriverent à

DRAKE,  
Chap. III.

An, 1578.

Ils arrivent à  
Saint-Jago.

DRAKE,  
Chap. III.  
An. 1578.

Saint Jago, Isle dont les vallées sont habitées entièrement par les Portugais. Les montagnes servent d'asyle aux malheureux esclaves qui peuvent échaper à la tyrannie de leurs maîtres, & ils s'y font tellement multipliés qu'ils les tiennent toujours dans la terreur. Près de cette Isle, les Anglois prirent un vaisseau Portugais chargé de vins; l'Amiral mit en liberté le maître & tout l'équipage, à l'exception du pilote. Il leur donna une de ses pinasses, & leur rendit leurs habits avec un tonneau de vin. Il vit un autre vaisseau de la même nation, auquel il donna la chasse: mais il ne fut pas possible de le joindre. On doit remarquer que le Portugal étoit alors une province d'Espagne, ce qui engageoit les Anglois à poursuivre ainsi ceux de cette nation.

Quand ils partirent de cette Isle, deux ou trois petites villes qu'ils avoient en vue tirèrent quelques volées de canon, soit pour marquer leur joie d'être délivrées de ces hôtes incommodes, soit pour leur faire connoître qu'on étoit préparé à les bien recevoir.

A douze lieues au Sud-ouest de

Saint-Jago, dans la partie septentrionale d'une autre Isle, qu'on appelle Isle-de-Feu, est un volcan, dont les flammes qui s'élevent souvent jusqu'à deux & trois fois en une heure, répandent à une très grande distance une lumiere aussi éclatante que celle de la lune. Il jette aussi des pierres de ponce & d'autres substances calcinées très loin en mer; cependant il faut que la situation de cette Isle ait quelque chose d'agréable, puisque plusieurs Portugais y ont formé des établissemens.

DRAKE,  
Chap. III.

An. 1578.

Dans une autre Isle située deux lieues plus au Midi, dont l'aspect est si charmant qu'il seroit difficile de trouver un lieu plus délicieux, on voit une grande quantité d'orangers, de limoniers, de cocotiers, & un nombre infini d'autres végétaux aussi utiles qu'excellents. Les ruisseaux rafraîchissans dont elle est arrosée augmentent la beauté du paysage, dont ils entretiennent la verdure & contribuent à sa fertilité. Les Portugais lui ont donné le nom de Brava; mais comme la profondeur de la mer qui l'entourne y rend l'ancrage impraticable, les vaisseaux évitent d'en ap-

Ils touchent  
à l'Isle de Brava.

DRAKE,  
Chap. III.

An. 1578.

procher, ce qui est vraisemblablement la cause de ce que cette Isle n'est pas peuplée. Quelques-uns des gens de l'Amiral la traverserent en entier, sans trouver aucune créature humaine, excepté un pauvre Hermite qui se fauva avec assés de légereté : ils ne virent autre chose dans sa cellule qu'un autel mal construit, avec un crucifix, & quelques images d'un travail grossier.

Après avoir fait une provision d'eau suffisante, les Anglois quitterent les Isles du Cap-Verd & s'avancerent vers la ligne. A mesure qu'ils en approcherent, ils trouverent le temps plus inconstant, quelquefois absolument calme, mais souvent très orageux. Ils virent une grande quantité de Dauphins, de Bonites, & d'autres poissons de toutes espèces, particulièrement de volants. Lorsque ces animaux sont poursuivis par les goulus de mer & par les poissons voraces, ils se servent de leurs nageoires comme les oiseaux le font de leurs ailes, & par ce moyen ils s'élevent à une grande hauteur au-dessus des eaux; mais ils retombent quand elles sont séches, & l'on en prend souvent

sur le pont des vaisseaux ; le goût en est affés agréable.

**DRAKE,**  
Chap. III.

Le 17 de Février, les Anglois passèrent la ligne, & le 5 d'Avril ils découvrirent la terre pour la première fois après une navigation de plus de soixante jours. Cette terre étoit le Bresil, & aussitôt qu'ils furent à la vue de la côte, ils remarquerent qu'on allumoit de grands feux en différents endroits, ce qui leur fit juger que les habitants du pays épouvantés par la vue des vaisseaux faisoient leurs sacrifices ordinaires aux Diables. Ils étoient accompagnés d'invocations & de cérémonies infernales, par lesquelles ils espéroient exciter les tempêtes & les faire périr : mais ils furent trompés pour cette fois dans leur attente.

An. 1578.

Ils arrivèrent  
au Bresil.

Le 7 d'Avril, les Anglois furent séparés du Christophe par un orage accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluie : mais ils le rejoignirent le 11 au Cap-Joy où ils relâcherent pour faire de l'eau. Ils y trouverent un petit havre, où les vaisseaux étoient en fureté, parce que la force du vent étoit brisée par un large rocher, sur lequel il y avoit un grand nombre de

**DRAKE,**  
Chap. III.

An. 1578.

veaux marins : ils en tuerent quelques-uns qu'ils garderent pour leur servir de nourriture, & en effet cette viande est très saine, mais le goût en est peu agréable. Ils ne rencontrèrent aucunes traces d'habitants, quoique l'air y fût très doux, le terroir fertile, le pays agréable, & qu'il y eût beaucoup de Daims sauvages : cependant quelques mariniers assurerent qu'ils avoient vu des traces d'une créature humaine, qui paroïsoit au-dessus des proportions ordinaires.

Drake perd  
& retrouve  
deux de ses  
vaisseaux.

Ils continuerent leur cours vers la rivière de la Plata, où ils trouverent cinquante-trois ou cinquante-quatre brasses d'eau : mais comme il n'y avoit pas de rade sûre pour les vaisseaux, ils se remirent en mer. La nuit du 27, le Cigne & un autre petit bâtiment furent séparés de la flotte, qui trouva enfin une baye dans une situation favorable. L'Amiral, dont la vigilance étoit très grande, & qui ne croyoit, autant qu'il lui étoit possible, à aucun rapport, à moins qu'il ne lui fût confirmé par son propre jugement, descendit dans sa chaloupe pour aborder au rivage & pour

reconnoître la côte : mais il fut arrêté par un brouillard si épais qu'il jugea à propos de retourner à son vaisseau. Il auroit eu de la peine à le retrouver si le Capitaine Thomas, voyant ce temps fâcheux, n'eût fait un mouvement dans l'intention de lui donner la facilité de rejoindre. Il descendit cependant quelque temps après, & trouva en abondance de l'eau & des provisions : les habitants étoient bien faits, forts & agiles, dansant & sautant avec des signes de joie & de bonne humeur. Ils n'avoient pas d'éloignement pour le trafic : mais ils ne voulurent rien prendre de la main à la main, & on leur mit sur le rivage ce qu'on voulut leur donner, afin qu'il eussent la liberté de l'examiner. Le lendemain le Cigne rejoignit la flotte, & le Marigold qui avoit été à sa recherche ainsi que le Christophe, revinrent avec la nouvelle agréable qu'ils avoient trouvé un port sur. Ils y conduisirent toute la flotte, & l'Amiral donna ordre de brûler le Cigne, comme un bâtiment inutile, ce qu'on exécuta, après en avoir partagé les provisions & tous les fers entre les autres vaisseaux.

DRAKE,

Chap. III.

An. 1578.

**D R A K E,**  
Chap. III.

An. 1578.

Les habitants de ce canton peignent leurs visages de diverses couleurs : ils sont de belle figure , forts & bien proportionnés : ils portent une espèce de bandage autour de la tête , & mettent autour de leur ceinture la peau d'une bête , dont ils tournent le poil du côté de leur corps. Ils ont une forte de discipline militaire , & portent deux flèches , avec un arc d'environ une aune de long. Ils parurent d'abord assés peu disposés à venir près des Anglois : mais l'Amiral donna ordre d'attacher quelques baguettes à un baton qu'on ficha en terre sur le rivage , & on les leur laissa pour qu'ils prissent tout ce qui leur feroit plaisir ; ils y vinrent quelque temps après , l'emporterent , & mirent à la place des plumes d'Autruches , & d'autres effets en échange. L'Amiral , & quelques-uns de ses gens approchèrent d'une hauteur où les Indiens s'étoient rangés : mais les Anglois s'éloignerent quand ils virent que les habitants donnoient quelques signes de frayeur , & paroissoient disposés à se retirer. Cette conduite faisant connoître aux Indiens , qu'on n'avoit aucun mauvais dessein contr'eux , ils

devinrent plus familiers, & s'appriivoi-  
ferent de façon que deux d'entr'eux,  
attirés par l'éclat d'un point d'Espa-  
gne qui étoit autour du chapeau de  
l'Amiral, passerent adroitement der-  
rière lui, & le lui enleverent de la  
tête, après quoi ils s'enfuirent, &  
partagerent leur butin, l'un gardant le  
bord & l'autre le chapeau. Quelques-  
uns se teignent tout le corps de noir,  
à l'exception du col qu'ils peignent  
de blanc : d'autres ont une épaule  
blanche & une noire : il y en a qui  
après s'être noircis les jambes, pei-  
gnent dessus des lunes blanches, &  
se couvrent le corps de diverses figu-  
res bizarres. En se barbouillant ainsi  
continuellement, ils bouchent si bien  
les pores de la peau, qu'ils devien-  
nent insensibles au froid : ils man-  
gent la chair crue, & la déchirent  
avec les dents comme les chiens.

L'Amiral donna à cet endroit le nom  
de Baye des Veaux marins, à cause  
de la quantité étonnante de ces ani-  
maux qu'on y trouve ; on en tue  
deux cents en une heure. On y voit  
une espèce d'oiseau si stupide, qu'il  
attend qu'on le frappe sur la tête,  
outre beaucoup d'Autruches, dont

**DRAKE,**  
Chap. III.

An. 1578.

les cuisses font de la grosseur de celles des brebis de taille moyenne. elles ne peuvent voler, cependant il n'est pas facile de les prendre, parce qu'elles font très agiles, courent fort vite, & lancent très juste des pierres en arrière contre ceux qui les poursuivent, ayant la facilité de saisir tout ce qu'elles veulent avec leurs talons.

Le Capitaine Doughti est puni de mort pour avoir conspiré contre l'Amiral.

Les Anglois jetterent ensuite l'ancre dans un endroit que Magellan avoit nommé Port-Saint-Jullien, & l'Amiral y débarqua suivant son usage dans sa chaloupe avec six de ses gens. Il y fut exposé à quelque danger par la trahison des naturels du pays, qui tuerent son canonier, homme qu'il chériffoit beaucoup; aussi vengeat-il sa mort en tuant le meurtrier de sa propre main. Le lendemain le corps fut enterré dans le lieu même avec grande solemnité. Il y trouva un gibet, où quelques années avant, Magellan avoit fait exécuter plusieurs de ses gens, pour avoir conspiré sa mort. La justice exigeoit encore un semblable sacrifice de la part de Drake, sur le Capitaine Doughti, qui malgré les attentions particulières que l'Amiral marquoit pour lui, avoit formé

une semblable conspiration. Ce per-  
 nicieux projet fut découvert à temps,  
 & après des preuves convaincantes,  
 Doughti fut pendu dans le même  
 endroit. Quelques-uns ont voulu re-  
 garder cette exécution comme une  
 tache sur la mémoire de Drake; mais  
 on doit convenir au contraire qu'il  
 se conduisit avec toute la douceur  
 possible. Doughti fut enterré dans le  
 même endroit, on mit une grosse  
 pierre à la tête & une aux pieds de  
 sa tombe, où son nom fut gravé en  
 Latin.

DRAKE,  
 Chap. III.

AN. 1578.



## CHAPITRE IV.

*Drake arrive aux détroits de Magellan : Description de la côte & de courants : Il entre dans la Mer du Sud ; mais il est repoussé en arrière par une tempête : Il perd ses ancres , & est séparé de son Vice-Amiral : Il arrive à la Mocha : les habitants tuent deux de ses gens : Il s'empare d'un riche vaisseau à Saint-Jago , & pille la ville : Il manque d'eau , & on l'empêche d'en faire à Coquimbo : Il prend une grande quantité d'argent à un Espagnol , qui s'étoit endormi en route , & se rend maître de quelques brebis du Pérou richement chargées : Il entre dans le port de Lima , & le quitte pour poursuivre le Cacafuego : Il le joint & s'en empare : Son vaisseau est chargé de richesses immenses : Il prend la ville de Guatulco , & fait les Juges prisonniers : Tremblement de terre : Il découvre la Californie qu'il nomme Nouvel Albion : Description des habitants : Le pays se soumet à Drake , que le Roi cou-*

*ronne lui-même : Drake quitte cette*  
*côte & aborde aux Isles des Larrons.*

DRAKE,  
 Chap. IV.

An. 1578.

**L**E 17 d'Août les Anglois quitterent ce port, & ils arriverent le 20 aux détroits de Magellan. Ils y trouverent tant de détours, & eurent le vent si variable, qu'ils ne les passerent qu'avec de grandes difficultés: ces détroits ont de largeur depuis une lieue jusqu'à quatre: mais jamais ni plus ni moins. Le pays est très élevé des deux côtés, & couvert de neiges, & il en vient de fréquentes bouffées de vent, qui mirent souvent les vaisseaux en grand danger: cependant on y voit toujours de la verdure, malgré la sévérité continuelle de l'air, & plusieurs sortes de végétaux y viennent très bien.

Drake passe les détroits de Magellan.

On croyoit autrefois que dans ces détroits le courant alloit toujours du même côté: mais les Anglois observerent alors le contraire, & virent que par le flus & reflux, l'eau s'éleve de cinq brasses sur toute la côte. Le 24 d'Août ils trouverent une isle dans les détroits, & ils y virent une si grande quantité de Pengouins, qu'en un jour il en tuerent trois mille. Cet-

DRAKE,  
Chap. IV.  
An. 1578.

te espece d'oiseau est à peu près de la grosseur d'une oye, il ne peut voler, & sa chair est très bonne à manger. Il y a encore plusieurs autres isles, tant dans la partie Méridionale, que dans la partie Orientale des détroits, entre lesquelles la mer coule aussi rapidement qu'à la principale embouchure. Le 6 de Septembre ils entrerent dans la mer du Sud, après avoir doublé le Cap formé par le rivage.

Drake perd un de ses vaisseaux. Un autre revient en Angleterre.

Le lendemain ils furent chassés à plus de deux cents lieues en longitude, & à un degré au Sud des détroits par une tempête qui dura très longtemps: le 15 il y eut une éclipse de Lune, qui leur fit espérer quelque changement favorable: mais ils n'en éprouverent aucun, & ni le vent, ni les vagues ne ralentirent leur fureur. Ils perdirent alors le Marigold, commandé par Jean Thomas, dont ils n'eurent depuis aucunes nouvelles. La premiere terre qu'ils purent gagner, fut un port au Nord du Cap d'Amérique: mais ils en furent encore chassés par la continuation de la tempête, furent obligés d'abandonner une ancre, & furent séparés du Vice-Amiral l'Elisabeth, qui retourna seul en Angleterre.

Ayant regagné l'embouchure des détroits, ils jetterent l'ancre entre les isles, au cinquante-quatrième degré de latitude Méridionale, où ils trouverent de l'eau excellente, & beaucoup de plantes très salutaires, qui leur furent d'un grand usage pour les malades. Après s'être un peu reposés, & s'être remis de leurs fatigues, ils gagnèrent la côte du Chili, qui décline du Nord-est à l'Est, quoique dans les cartes ordinaires on la marque différemment, sans doute parce que cette côte n'est pas encore bien connue.

Le 29 de Novembre, ils jetterent l'ancre dans l'isle de la Moka; l'Amiral & dix de ses gens descendirent à terre, où ils furent reçus par quelques-uns des habitants, qui leur donnerent des pommes de terre, & deux moutons très gras, en échange pour quelques bagatelles: mais le lendemain ils surprirent en trahison, & tuerent deux hommes qui étoient débarqués pour faire de l'eau. Cette hostilité fut occasionnée parce qu'ils les prirent pour des Espagnols, qui avoient commis dans ce pays de grandes cruautés, dont les habitants

**DRAKE,**  
Chap. IV.

An. 1578.

Ils arrivent  
à la Mocha.  
Trahison des  
habitants.

**DRAKE,**  
Chap. IV.  
se vangeoient toutes les fois qu'ils en trouvoient quelque occasion favorable.

An. 1578.

Les Anglois pillent Saint-Jago dans le Chili,

Les Anglois continuèrent leurs cours vers le Chili: un Indien qui pêchoit sur la côte, les prenant aussi pour des Espagnols, leur apprit qu'il y avoit alors à Saint Jago un gros vaisseau chargé pour le Pérou, & il entreprit de les y conduire pour une légère récompense. L'équipage étoit composé de huit Espagnols & de trois Negres, qui les crurent leurs amis, & les inviterent à venir à bord pour boire avec eux. Les Anglois répondirent à cette invitation, en montant à l'abordage, & en mettant l'équipage sous les écoutilles. Cependant un Espagnol se jetta hardiment dans la mer, & gagna à la nage le rivage, où il répandit l'alarme, & aussi-tôt tous les habitants abandonnerent la ville. Lorsque l'Amiral eut mis en sureté sa prise, où il trouva pour la valeur de trente-sept mille pistolles de pur or de Baldivia, il se servit de la chaloupe des Espagnols & de la sienne pour descendre à terre. Il pilla la ville, ainsi qu'une petite chapelle, d'où il enleva

un Calice d'argent, deux burettes, & l'ornement d'Autel, dont il fit présent à son Chapelain. Il fit charger à bord une bonne quantité de vin du Chili, & plusieurs pieces de très beau cédre qu'il trouva en cette ville : ensuite il mit ses prisonniers à terre, & dirigea son cours vers Lima, Capitale du Pérou.

Après avoir descendu quatorze hommes dans le port de Coquimbo pour faire de l'eau, dont ils avoient besoin, ils furent découverts de la ville, & l'on envoya contre eux un corps de trois cents chevaux, & de deux cents hommes d'Infanterie qui les attaquèrent avec intrépidité. Les Anglois firent leur retraite, & ne perdirent qu'un seul homme, que les Espagnols décapiterent aussi-tôt qu'ils l'eurent vu tomber, & les Indiens percerent son corps de leurs flèches. Cependant l'Amiral envoya le lendemain un parti à terre pour l'enterrer, & les Espagnols déployerent le drapeau de trêve, comme pour demander une entrevue : mais on n'y eut aucun égard.

Le 22 de Janvier 1579, les Anglois ayant besoin d'eau, quelques

Ils s'emparèrent de quelques richesses.

**DRAKE,**  
Chap. IV.

An 1579.

Indiens de la côte offrirent de les conduire à un endroit où ils en trouveroient. Il y en avoit réellement, mais en si petite quantité qu'à peine purent-ils en retirer aucun avantage, cependant Drake récompensa libéralement ses conducteurs. A un autre endroit nommé Terapara, ils trouverent un Espagnol endormi, & ils lui ôtèrent, sans troubler son repos, dix-huit lingots d'argent, & environ quatre cents ducats, qu'il avoit posés à côté de lui. Un peu plus loin, ils s'emparèrent de huit moutons du Pérou, dont chacun étoit chargé d'environ deux cents marcs d'argent pur dans des sacs de cuir; ils emporterent l'argent aux vaisseaux, & rendirent les moutons qu'ils avoient ainsi déchargés, à l'Indien & à l'Espagnol qui les conduisoient. Les moutons du Pérou sont à peu près de la taille de nos mulets: leur laine est de la plus grande finesse, & la chair en est excellente. Les Espagnols en retirent un service étonnant; ils portent des fardeaux très pesants, & passent par des endroits où les autres animaux trouveroient à peine à mettre le pied.

Les Anglois firent voile pour un port nommé Arica, où ils prirent trois petites barques, dont les hommes d'équipage étoient descendus à terre, ne soupçonnant aucun danger. Ils y trouverent quarante-sept lingots d'argent, qui pesoient près de deux mille quatre cents marcs. N'étant pas assés forts pour attaquer la ville, ils se remirent en mer, & prirent une petite barque, dans laquelle ils ne trouverent presque rien dont ils eussent besoin, aussi l'Amiral la remit en liberté, ayant pour règle de ne causer aucun dommage, lorsque lui ou ses gens n'en pouvoient retirer de profit.

Le 13 de Février ils entrerent dans le port de Lima, où il y avoit une flotte de douze vaisseaux, sans qu'on eût laissé presque personne pour les garder, les Commandants, & la plus grande partie des hommes d'équipage étant descendus à terre. Ils en enleverent des foyes, des toilles, & une corbeille remplie de réalles de la plata. Ils sortirent de ce port pour donner la chasse au Cacafuego, riche bâtiment qu'on leur dit qui en étoit sorti depuis peu pour se rendre à

---

DRAKE,  
Chap. IV.

An. 1579.

Ilz pillent  
des vaisseaux  
dans le port  
de Lima.

**DRAKE,**  
Chap. IV.

An. 1579.

Paita. Quand ils y arriverent il en étoit déjà parti, & avoit fait voile pour Panama: mais ils en trouverent un autre qui les dédommagea amplement d'avoir manqué le premier. Il avoit à bord cent soixante marcs d'or fin, outre un grand Crucifix de même métal, orné d'émeraudes: ils s'emparèrent de ces richesses, ainsi que de plusieurs cordages, qui leur étoient pour lors très utiles.

Ils continuerent toujours à poursuivre le Cacafuego, qui fut découvert à la hauteur du Cap Saint François, à cent cinquante lieues de Panama, par M. Jean Drake, auquel l'Amiral donna pour récompense la chaîne d'or qu'il portoit ordinairement autour du col, & qu'il avoit promise à celui qui en feroit le premier la découverte.

Ils prennent  
le Cacafuego,  
richement  
chargé.

Vers six heures du soir ils atteignirent le vaisseau, & vinrent à l'abordage, après avoir laché trois volées, qui cassèrent son mât de Misaine. Ils trouverent que la cargaison répondoit au récit qui leur en avoit été fait. Elle consistoit en treize caisses pleines de réalles de la plata: cent soixante marcs d'or, vingt-six

tonneaux d'argent en lingots, & une grande quantité de joyaux, outre plusieurs marchandises très riches.

DRAKE,  
Chap. IV.

An. 1579.

Entre diverses pieces d'argenterie, on trouva deux flacons d'argent doré d'une grosseur étonnante, qui appartenoient au Pilote. L'Amiral lui dit en plaisantant, qu'avec sa permission il vouloit en garder un pour se souvenir de lui; le Pilote qui n'étoit pas en état de refuser d'y consentir, voulut paroître agir de bonne grace, & fit présent de l'autre au maître d'hôtel de l'Amiral.

Lorsqu'ils eurent déchargé le vaisseau, ils le renvoyerent pour qu'il continuât sa route à Panama, & laisserent au Capitaine, ainsi qu'aux gens d'équipage, du linge, & des autres choses nécessaires. Peu de temps après cet exploit, pendant qu'ils continuoient leur cours toujours à l'Ouest, ils s'emparerent d'un autre bâtiment chargé de toiles, de foyeries, & de très beaux vases de la Chine: ils en prirent ce qu'ils jugerent à propos, avec un faucon d'or massif, qui avoit une très belle émeraude sur l'estomach: garderent le Pilote pour en tirer du service, & mi-

**DRAKE,**  
Chap. IV.

An. 1579.

Il prend les  
Magistrats de  
Guatulco au  
siège.

rent en liberté le vaisseau & le reste de l'équipage.

Ce Pilote les conduisit dans le port de Guatulco, & il leur dit qu'il n'y avoit que dix-sept Espagnols dans la ville. L'Amiral descendit à terre avec quelques-uns de ses gens, & alla directement à la Cour de Judicature, où le Juge étoit près de rendre une Sentence contre quelques Negres accusés d'avoir formé le complot de bruler la ville. L'Amiral, sans avoir égard à l'autorité de ce Tribunal, emmena prisonniers sur son vaisseau les Juges & les Auditeurs. Il obligea le premier Magistrat à écrire une lettre à ses compatriotes, pour leur ordonner de demeurer tranquilles, & de laisser les Anglois en liberté de faire de l'eau sans aucun trouble. Ces ordres furent exécutés, & il fit mettre ensuite la ville au pillage : mais on n'y trouva rien de quelque valeur, excepté un boisseau plein de réalles. Un des gens de l'Amiral, nommé Thomas Moon, trouva un Espagnol qui fuyoit dans les bois, l'arrêta, & lui enleva une chaîne d'or, avec quelques bijoux de prix par forme de rançon.

Les Anglois mirent à terre leurs prisonniers Espagnols, avec le Pilote Portugais qu'ils avoient amenés des isles du Cap-Verd, & ils firent voile pour Canno: ils y jetterent l'ancre le 16 de Mars dans une riviere de très bonne eau, & ils y sentirent le choc d'un tremblement de terre, quoiqu'ils fussent éloignés d'un mile du rivage. Pendant qu'ils demeurèrent en cet endroit ils y eurent en abondance de l'eau, du bois, & du poisson, outre plusieurs autres commodités qui leur furent d'un grand usage. Ils en tirerent beaucoup d'un vaisseau chargé pour les isles Philip-pines, qui ne soupçonnant pas le voisinage des ennemis, avoit abordé dans cette riviere pour y prendre quelques rafraîchissements.

L'Amiral jugeant avec raison qu'il avoit suffisamment vengé sur les Espagnols, le dommage que sa patrie en avoit souffert, ainsi que ses injures particulières, commença à réfléchir sur le chemin qu'il pourroit prendre pour revenir en Angleterre. Il pensa avec prudence qu'il seroit dangereux de retourner par les détroits, d'autant que ce passage étoit

Il prend la  
résolution de  
revenir en  
Europe.

DRAKE,  
Chap. IV.

An. 1579.

fort commode pour l'attendre avec des forces auxquelles il ne pourroit résister, puisqu'il ne lui restoit qu'un vaisseau, richement chargé, mais peu fort. Le résultat de sa délibération fut donc de faire le tour des Molucques, de suivre la route des Portugais, & de revenir par le Cap de Bonne-Espérance.

Le temps étoit alors très calme, & il dirigea son cours au Nord, dans l'espérance de trouver un vent favorable: mais depuis le 16 d'Avril jusqu'au 3 de Juin, il ne put faire que six cents lieues. Il éprouva pendant ce temps un froid excessif, & ayant jetté l'ancre dans une baie, à quarante-trois degrés de latitude Septentrionale, le vent froid qui y souffloit avec quelque violence, ne lui permit pas de s'y arrêter long-temps; il fut obligé de reprendre la mer jusqu'au 17 qu'il arriva dans une bonne baie, où il entra avec un vent favorable.

Il aborda à  
la Californie.

L'Amiral donna le nom de *Nouvel Albion* à ce pays, tant pour l'honneur de sa propre nation, que par rapport aux collines qu'il voyoit à quelque distance de la mer. On

étoit alors en Eté, & cependant le temps y étoit très froid : ce pays a été connu depuis sous le nom de Californie, & il appartient présentement aux Espagnols.

**DRAKE,**  
Chap. IV.

An. 1579.

Les habitants furent très satisfaits de la conduite affable & libérale de Drake : leurs maisons sont construites près le rivage de la mer, & bien closes pour les garentir de la dureté de l'air. Ils font le feu en général au milieu de la maison, ils s'asseoient autour sur des roseaux, qui sont posés à platte terre. Les femmes portent une ceinture aussi de roseau travaillée comme le chanvre, & elles ont ordinairement une peau de daim sur les épaules : mais les hommes vont entièrement nus.

Ils envoyerent à l'Amiral un présent de quelques plumes, & de coëffures semblables à des filets. Il les reçut avec politesse, & leur donna aussi quelques bagatelles qu'il pensa leur être agréables : ensuite un grand nombre d'entr'eux vinrent le trouver avec un nouveau présent de très belles plumes, & de plusieurs sacs de tabac.

Un des habitants monta sur une

**DRAKE,**  
Chap. IV.

An. 1579.

petite hauteur, au bas de laquelle l'Amiral avoit fait élever quelques tentes, & fit une longue harangue, qu'il paroiffoit lui adreffer: ensuite il descendit accompagné d'un grand nombre de ses compatriotes, & après avoir mis bas leurs armes, ils marquerent leur soumission à l'Amiral. Les femmes demeurèrent sur la hauteur, où elles firent des cérémonies singulières, entre autres celle de s'arracher les cheveux, & de hurler comme des furies, ce qui fit juger avec raison, qu'on faisoit alors un sacrifice.

L'Amiral de son côté donna ordre de célébrer le service Divin, dont la décence & la solemnité surprirent & frapperent beaucoup tout ce peuple.

Un Roi du  
pays visite  
Drake.

Quelques jours après, deux habitans avec le caractère d'Ambassadeurs se rendirent auprès de Drake, & l'un d'eux lui fit une harangue qui dura près d'une demi-heure. On comprit par son discours que le Roi lui-même avoit dessein de lui faire une visite, pourvu que Sa Majesté put être assurée par quelque signe particulier d'être bien reçue, com-

me étant en pleine paix. Cette demande fut aussi-tôt accordée, & le Roi parut peu de temps après avec une suite nombreuse, qui marquoit une dignité rustique, mais respectable : tout le peuple poussant de grands cris autour de lui tout le temps qu'il fut en chemin.

Le Roi étoit un très bel homme, d'un aspect noble, & d'une figure majestueuse. Il étoit précédé d'un de ses sujets de bonne mine, qui portoit son sceptre, auquel pendoient deux couronnes d'une espece de rézeau, très bien travaillé avec des plumes; il portoit aussi trois chaînes d'or, qui sont des marques d'honneur, servant à distinguer un petit nombre de personnes de mérite. Le Roi étoit environné d'une garde de grands hommes bien faits, & couverts de peaux de lapins, dont il y a une quantité prodigieuse en ce pays. Enfin venoit le commun peuple en foule, & sans aucun ordre: quelques-uns avoient le visage peint de noir, d'autres de blanc, ou de diverses couleurs, & tous jusqu'aux enfants portoient quelque chose par forme de présent.

**DRAKE,**  
Chap. IV.

An. 1579.

**DRAKE,**  
Chap. IV

An. 1579

L'Amiral rangea tout son monde en ordre de bataille pour recevoir le Prince, & les troupes Angloises demeurèrent au-dedans des retranchements qui renfermoient les tentes. Les Indiens s'arrêterent à quelque distance, en observant un profond silence; celui qui portoit le sceptre fit une harangue d'une demi-heure, qu'il termina par une danse, & en même-temps il commença une espece de chanson, en quoi il fut imité par le Roi, les Nobles, & le Peuple. Après différents gestes le Roi fit lui-même plusieurs discours à l'Amiral, & celui-ci étant bien convaincu que le Prince n'avoit aucunes mauvaises intentions, lui permit enfin d'entrer dans l'intérieur du rempart qu'on avoit élevé pour se garantir de toute trahison.

Il lui met  
sa couronne  
sur la tête.

Dans cette entrevue le Roi se démit de ses Etats en faveur de Drake, avec le consentement unanime de ses sujets: il lui mit sa propre couronne sur la tête, & le revêtit des autres marques de la Royauté, ce que l'Amiral accepta, dans l'espérance que cette preuve de soumission tourneroit un jour à la gloire

de son souverain, & à l'honneur de l'Angleterre.

**DRAKE,**  
Chap. IV.

On fut également surpris des respects que cette nation rendit même aux gens de Drake, & ils allèrent jusqu'à leur offrir des sacrifices, particulièrement aux plus jeunes. On eut beaucoup de peine à empêcher cette profanation, & à leur faire entendre qu'il y avoit un Etre tout-puissant, auquel seul étoient dûs de tels honneurs.

An. 1579<sup>a</sup>

L'Amiral & quelques-uns de ses gens pénétrèrent assés avant dans le pays, où ils trouverent de grands daims, & de ces lapins dont nous avons déjà parlé, dont les peaux servent à faire des habillements, & dont la chair est une nourriture excellente. Ils ne sont pas plus gros que ceux de Barbarie: leurs pieds ressemblent à ceux des taupes; ils ont des queues comme les rats, & une espece de sac de chaque côté de leurs machoires, où ils conservent ce qu'ils ne peuvent manger immédiatement, jusqu'à ce qu'ils en aient besoin.

Les Espagnols n'avoient jamais été sur ce rivage, & ils n'avoient fait

Drake prend possession pour l'Angleterre.

**DRAKE**,  
Chap. IV.  
An. 1579.

aucunes découvertes au Sud de ce pays. L'Amiral avant de partir y fit élever un pilier, avec une plaque qu'on y attacha, sur laquelle furent gravés le nom & les armes de la Reine, ainsi que la date de l'année & du jour, où l'Amiral, dont le nom fut aussi inscrit, y étoit arrivé: on y ajouta le don volontaire que le Roi avoit fait de sa couronne & de ses Etats au Souverain d'Angleterre.

Drake munit son vaisseau de provisions suffisantes pour subsister pendant un espace de temps assés considérable, & ensuite il mit à la voile le 23 de Juillet. Tout le peuple fit des lamentations à son départ, & l'on alluma des feux sur les montagnes, sans doute par forme de sacrifice, jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue le navire Anglois.

Il arrivent  
aux Isles des  
Larrons.

L'Amiral voyant que le froid augmentoit: que le vent de Nord devenoit plus violent, & que le Soleil perdoit beaucoup de son activité, désespéra de trouver un passage pour gagner les mers du Nord, & il prit la route des isles Molucques. Le 13 d'Octobre il arriva à celles des Larrons, d'où il vint plusieurs canots

qui apportèrent des cocos, des fruits, du poisson, & diverses autres provisions pour les vendre aux Anglois. Ils parurent d'abord disposés à trafiquer honnêtement : mais quand ils eurent commencé à se familiariser avec les Européens, ils volèrent tout ce qui leur tomba sous la main, sans qu'il fut possible de leur faire abandonner les effets dont ils s'étoient une fois emparés. Les Anglois voyant qu'ils persistoient dans la même conduite, refuserent de commercer avec eux, & les empêcherent de venir à bord du vaisseau. Ils en furent tellement irrités, qu'ils commencerent à lancer des pierres contre le navire : mais on tira un coup de canon, qui suffit pour les intimider, car ils se jetterent dans l'eau pour se mettre à couvert, & se cachèrent sous leurs canots, jusqu'à ce qu'ils vissent le vaisseau à quelque distance : alors ils rentrèrent légèrement dans leurs petites barques, & gagnèrent le rivage, en regardant souvent derriere eux.

Ces peuples coupent en rond le bas de leurs oreilles, & les étendent sur leurs joues, en y mettant des poids considérables : leurs dents sont

**DRAKE,**  
Chap. IV.

AN. 1579.

aussi noires que du jay: ils portent tous une certaine herbe & une poudre qu'ils mâchent continuellement, ce qui contribue à leur conserver cette couleur. On pourroit croire qu'ils voudroient se servir de leurs ongles pour armes défensives, puisqu'ils les laissent croître au moins d'un pouce au-delà de leurs doigts.

Leurs canots en général sont construits d'une grosse piece de bois, creusée avec art, & bien rabotée, l'avant & l'arrière sont bien travaillés & ornés de coquilles blanches, avec une forte piece de bois de chaque côté, & une longue canne de rozeau qui y est attachée pour empêcher le canot de renverser.

Vers le 6 d'Octobre l'Amiral passa plusieurs isles, dont quelques-unes lui parurent très peuplées, entre autres Tagulada & Zeilon, dans la première desquelles il trouva de très bonne cannelle, & il remarqua que les habitants de la plus grande partie de ces isles étoient amis des Portugais.

*Fin du Tome troisieme.*



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce troisieme Volume.

### A

- A** **L B E R T** est laissé Gouverneur du fort Charles par Ribaut. Sa mauvaise conduite, 269. Il est tué par ses gens, 270.
- Alcon** Espagnol, à qui l'amour fait perdre l'esprit, 19.
- Almagro** (Diego de) s'associe avec Pizarre pour faire des découvertes, 4. Son origine, 5. Il joint Pizarre, & perd un œil, 8. Il fait des recrues à Panama, 9. Il est nommé Gouverneur de Tumbez, 22. Son mécontentement. Pizarre lui cède le titre d'Adelantade, 24. Il le rejoint à Caxamalca, 51. Il est joint par Alvarado, 67. Il est nommé Maréchal du Pérou, 71.
- Il se met en route pour le Chili, 74. Fatigues qu'il éprouve, 77. Il revient au Pérou, 80. Il s'empare de Cuzco, & fait prisonniers Ferdinand & Gonzales Pizarre, 85. Ses succès, 86. Il refuse de les faire mourir. *Ibid.* Il est trompé par le Marquis, 89. Il est fait prisonnier, 91. Il est étranglé, 93.
- Almagro**, fils du précédent, est reconnu pour Gouverneur du Pérou après la mort du Marquis, 104. Sa conduite imprudente, 111. Il fait tuer un de ses Généraux, 113. Il livre bataille à de Castro, 114. Son imprudence cause sa perte, 115. Il est arrêté, 117. Il est condamné à

Tom. III.

V

mort, & exécuté, 118.  
*Alvarado* (Pedro de) compa-  
 gnon de Cortez passe  
 au Pérou, 65. Avanta-  
 ges qu'il en retire, 66.  
 Il joint ses troupes à cel-  
 les d'Almagro, 67. Il  
 retourne dans son Gou-  
 vernement, 71.  
*Atabaliba*, Roi de Quito  
 à l'arrivée de Pizarre,  
 30. Il est pris dans une  
 bataille & se sauve, 31.  
 Il prend son frere pri-  
 sonnier, 31. Il reçoit les  
 Espagnols, 38. Sa mo-  
 dération, 41. Il est fait  
 prisonnier par Pizarre,  
 42. Il est mis aux fers,  
 46. Trésors prodigieux  
 qu'il offre pour sa ran-  
 çon, 46. Il fait mourir  
 son frere Huefcar, 50.  
 Son chagrin au départ  
 de Ferdinand Pizarre,  
 53. Il méprise François  
 Pizarre, 55. Il est bap-  
 tisé & étranglé, 56.  
*Atauchi*, frere d'Atabali-  
 ba, défait les Espagnols,  
 62. Il fait étrangler celui  
 qui avoit fait périr son  
 frere, 63.  
*Ayllon* (Luc Vasques d')  
 fait une expédition in-  
 fructueuse à la Floride,  
 151.

## B

*BARBOSA* (Edouard)  
 succède au commande-  
 ment après la mort de  
 Magellan, 358. Il arri-  
 ve à Borneo, 360. Il  
 passe aux Molucques,  
 364. Son retour en Eu-  
 rope, 370. Il arrive en  
 Espagne, 372.  
*Barré*, Commandant Fran-  
 çois à la Floride, 270.  
 Il se met en mer pour  
 revenir en France. *Ibid.*  
 Un des François est tué  
 & mangé par ses com-  
 patriotes, 271.  
*Borneo*. Description de  
 cette isle, & mœurs des  
 habitants, 360.  
*Bathuan*, isle découverte  
 par Magellan, 341. Pa-  
 lais du Roi, où l'on mon-  
 te par une échelle, 342.

## C

*CABOT* (Sebastien) dé-  
 couvre le premier la Flo-  
 ride, 148.  
*Californie* (la) est décou-  
 verte par Drake, 440.  
 Il en prend possession,  
 445.  
*Candie* (Pierre de) fait  
 un voyage dans les ter-

- res, qui encourage Pizarre, 15. Il est gagné par de Castro, 114.
- Capillana*, Dame Péruvienne, qui fait une visite à Pizarre, 17.
- Carolin*, fort élevé par Laudonniere dans la Floride, 276. Les Espagnols s'en emparent, 310.
- Castro* (Vaca de) Commissaire d'Espagne envoyé au Pérou, 107. Ses grandes qualités, 108. Il est reconnu par Gonzalez Pizarre, 110. Il remporte une victoire sur Almagro, 117. Sages réglemens qu'il fait au Pérou, 120. Il se soumet à Nunez, 121. Il est arrêté, 122. Il repasse en Espagne, 124.
- Caxamalca*, ville où Atabaliba reçoit les Espagnols, 38. Massacre qu'on y fait des Péruviens, 42.
- Centeno*, Officier Espagnol surprend Cuzco, 129. Il est mis en déroute, 133.
- Charles - quint* encourage Pizarre pour la découverte du Pérou, 22.
- Chaves* (François de) fait un traité avec les Péruviens, 63. Il est tué par les partisans d'Almagro, 105.
- Chili*, pays découvert par Almagro, 76.
- Cocotier*, description de cet arbre & de son fruit, 338.
- Cofachiqui*, ville de la Floride, dont la Reine visite Soto, 210.
- Coligni*, Amiral de France envoie une Colonie de Protestants à la Floride, 266. Il en envoie une seconde, 272.
- Cordoue* (François de) mouille à la Floride, & est blessé à mort, 151.

## D

- DRAKE* (François) ses commencemens, 375. Ses premiers voyages en mer, 376. Il entreprend une expédition contre les Espagnols, 379. Il est joint par Jacques Rawse, 381. Il attaque Nombre de Dios, 383. Cette entreprise a peu de succès, 385. Il s'empare de quelques vaisseaux, 386. Il fait alliance avec les Symmerons, 390. Il perd ses deux freres. *Ibid.* Il marche à Panama, 391.

Il manque à s'emparer du trésor, 395. Il pille Santa Cruz, 396. Il est joint par un vaisseau François, 400. Il pille un riche convoi, 402. Il regagne ses Pinasses sur un radeau, 404. Il quitte les François, 406. Ses succès, 409. Son retour en Angleterre, 410. Il part pour faire le tour du monde, 412. Il arrive à Mogadore, 413. Il aborde au Cap-blanc, 415. Il mouille à Brava, 419. Il découvre le Brésil, 421. Conspiration contre lui. Il fait pendre un Capitaine, 427. Il passe le détroit de Magellan, 429. Il perd un vaisseau, 430. Il arrive à la Mocha, 431. Il prend un bâtiment Espagnol, 432. Il pille douze vaisseaux dans le port de Lima, 435. Il prend le Cacafuego richement chargé, 436. Il emmène les Juges de Guatulco, 438. Il découvre la Californie, qu'il nomme *Nouvel Albion*, 440. Un Roi lui met la Couronne sur la tête, 444. Il arrive aux îles des Larrons, 447.

## F

*Ferdinand* de Lucques fait société avec Pizarre, 4. Il est nommé Protecteur général des Péruviens, 22. *Floride* (la) pays découvert par Cabot, 148. Origine de ce nom, 149. Voyez *Narvaez & Nunez*. Mœurs des habitants, 167. Voyez *Soto*. Les François y abordent. Voyez *Ribaut & Laudonniere*.

## G

*Gasca* (Pierre de la) est envoyé au Pérou en qualité de Président, 126. Sa conduite prudente, 127. Il fait de nouvelles loix défavorables au pays, 130. Ses forces augmentent de jour en jour, 136. Il se retire en Espagne. Sa mort, 145. *Guayanacapa*, Inca du Pérou avant l'arrivée de Pizarre, 30. *Guzman* (Jean) quitte les Espagnols pour vivre avec les Indiens, 243.

## H

- HOLGUIN*, Commandant Espagnol prend les armes pour s'opposer au jeune Almagro, 106. Il joint Vaca de Castro, 107. Il est tué à la bataille de Chupas, 116.
- Huescar* succède au trône du Pérou, ses divisions avec Atabaliba, 30. Il est fait prisonnier, 33. Son frere le fait tuer, 50.

## I

- INCA*, nom des Empe-reurs du Pérou, 29.

## L

- LARRONS* ( isles des ) découvertes par Magellan, 335. Description des habitants 336. Leurs barques, 448.
- Laudonniere* ( René de ) commande une Escadre pour la Floride, 272. Il met à la voile, 273. Il est bien reçu des Indiens, 274. Il élève le fort Carolin dans les Etats de Saturiova, 276. Mécontentement de ses gens, 280. Il refuse de
- fournir des troupes à Saturiova, 284. Il intercepte les lettres des François, 286. Une partie se révolte, 287. Il est mis aux fers, 288. Il recouvre la liberté après le départ des Mutins, 290. Il trouve deux Espagnols chez les Indiens, 293. On découvre des traces d'or dans les montagnes, 298. Voyage des révoltés. *Ibid.* Ils reviennent à la Floride. Laudonniere fait punir leurs chefs, 301. Misère où il se trouve 302. Il reçoit du secours des Anglois, 303. Il se prépare à revenir en France, 304. Il est joint par Ribaut, 305. Il s'oppose au projet d'attaquer les Espagnols, 308. Il se sauve du fort Carolin, 310. Son retour en France, 311.
- Lima*, ville du Pérou, fondée par Pizarre, 71.

## M

- MAGELLAN* ( Ferdinand ) ses commencements, 318. On lui donne le commandement d'une

Escadre, 319. Il arrive dans le pays des Patagons, 322. Il fait punir quelques Mutins, 328. Il découvre le détroit qui porte son nom, 329. Il entre dans la mer du Sud, 330. Il observe les étoiles du pôle Méridional, 332. Il découvre les isles des Larrons, 335. Il arrive aux isles Philippines, 340. Il est visité par les Rois de Messana & de Zubut, 349. Il fait baptiser ces Princes, & un grand nombre d'habitants, 352. Il est tué dans l'isle de Mathan, 357.

*Mango-Capac* est reconnu Inca après la mort d'Atabaliba, 61. Il s'échappe de Cuzco, & se dispose à attaquer les Espagnols, 81. Il assiege Cuzco, 82. Il se retire dans les montagnes, 83. Il arrête les progrès des Espagnols, 96.

*Mathan*, isle des Philippines. Mœurs des habitants, 354.

*Mississipi*, fleuve découvert par Soto, 232.

*Molucques*. Description de ces isles, 366.

*Mascoso* (Louis de) suc-

cède à Soto dans le commandement à la Floride, 249. Il veut faire croire que son Prédecesseur est allé au Ciel, 250. Il prend une mauvaise route, 251. Il retrouve le Mississipi, 252. Il fait construire des brigantins, 253. Il est averti d'un complot des Indiens, 254. Il s'embarque sur le fleuve, 257. Il perd trente-six hommes, 259. Il arrive au Mexique, 261.

*Mucoso*, Cacique de la Floride visite les Espagnols, 180.

## N

*NARVAEZ* ( Pamphile de ) fait une descente à la Floride, 152. Il en prend possession pour le Roi d'Espagne, 153. Il se met en route pour Apalachen, 154. Il se rend à Aute, 160. Il fait construire des bateaux sur la riviere de la Magdelaine, 160. Il perd une partie de ses gens, 161. Il est blessé à la tête, 162. Il périt dans une tempête, 163.

*Nunex* ( Alvaro ) prend

le commandement après la perte de Narvaez, 163. Il perd sa dernière barque, 164. Miracles qu'on lui attribue, 165. Il se trouve réduit à deux hommes, 168. Il trouve des Espagnols qui en agissent mal avec lui, 170. Son retour au Mexique, 172.

*Nunex* (Blaise) est nommé Viceroy du Pérou, 121. Il fait arrêter de Castro, 122. Ses violences & sa cruauté, 123. Les Juges le font arrêter. *Ibidem*. Il se retire dans les montagnes de Quito, 125. Il est tué, 126.

## O

*ORTIZ* (Jean) Espagnol que Soto trouve avec les Indiens de la Floride, 178.

*Otiçni*, Lieutenant de Laudonniere dans la Floride, découvre les Timagoas, 281.

## P

*PARACOSI*, Cacique de la Floride, qui refuse une entrevue avec Soto, 182.

*Patagons*, peuples découverts par Magellan, 322. Portrait des habitants, 323. Leur superstition, 326.

*Paullu*, frere d'Atabaliba refuse de monter sur le trône, 60. Il joint Pizarre, 61. Il se joint à Almagro pour la conquête du Chili, 74. Intégrité de sa conduite, 82. Il embrasse la religion Chrétienne, 120.

*Payta*, port du Pérou que Pizarre nomma Santa-Cruz, 16.

*Pérou*, découvert par François Pizarre, 16. Premier fort qu'on y bâtit, 28. Troubles dans cet Empire à l'arrivée des Espagnols, 29. Traditions & prophéties qui leur sont favorables, 37. Simplicité des Péruviens, 78. Description des moutons du Pérou, 434.

*Philippillo*, Interprète des Espagnols au Pérou. Son peu d'intelligence, 39. Il est cause de la mort d'Atabaliba, 56. Il accuse Paullu, & est mis lui-même à mort, 82.

*Philippines*, isles où aborde Magellan. Mœurs des

- habitants , 341.
- Pizarre* ( François ) Son origine , 2. Commencement de sa fortune , 3. Il forme une société pour faire des découvertes , 4. Il se met en mer , 7. Il aborde au Port de Pines , 8. Plaintes de ses gens , 10. Il reste avec quatorze hommes , 14. Il est encouragé par le récit de Pierre de Candie , 15. Il arrive à Payta , 16. Il reçoit & rend une visite à une Dame Péruviene , 17. Il passe en Espagne , 20. Il est nommé Capitaine Général du Pérou , 22. On lui donne des Missionnaires , 23. Commencement de ses divisions avec Almagro , 24. Il pille une ville sans sujet , 25. Suites facheuses de sa mauvaise conduite , 26. Il s'empare de Tumbes , 27. Il construit un fort , 28. Il partage ses trésors avec ses gens , 29. Il va à Caxamalca voir Atabaliba , 35. Il fait ce Prince prisonnier , 42. Richesses étonnantes qu'il en tire , 52. Il le fait mourir , 56. Il se joint à Mango-Capac , 61. Il le reconnoît pour Inca , 65. Il joint Almagro & Alvarado , 69. Il fonde la ville de Lima , 71. Et celle de Truxillo , 72. Il est nommé Marquis , 73. Il se rend à Cuzco. *Ibid.* Sa conduite perfide envers Almagro , 89. Sa cruauté envers les partisans de ce Commandant , 98. Conspiration contre lui à Lima , 100. Il est tué par les amis d'Almagro , 102.
- Pizarre* ( Ferdinand ) se joint à son frere , 24. Son ambassade auprès d'Atabaliba , 38. Il part pour l'Espagne , 52. Réussite de son voyage , 73. Il est fait prisonnier par Almagro , 86. Il l'accuse de haute trahison , 92. Sa dureté envers ce Commandant , 93. Il le fait mettre à mort. *Ibid.* Se retire en Espagne , 96. Il est mis en prison , 97.
- Pizarre* ( Gonzalez ) se joint à son frere , 24. Il est fait prisonnier par Almagro , 86. Il devient Gouverneur de Quito , 97. Il reconnoît l'autorité de Castro , 110. Il

se souleve contre Nunez, 122. Il est reconnu pour Gouverneur du Pérou, 124. Ses succès contre Nunez, 125. Il refuse un accommodement, 128. Il remporte une victoire sur Centeno, 133. Il refuse de suivre de bons conseils, 137. Ses troupes l'abandonnent, 139. Il se rend à Centeno, 140. Sa fermeté, 142. Il est jugé & exécuté avec plusieurs de ses Officiers, 143.

*Pizarre* (Jean) se joint à son frere, 24. Il est tué à Cuzco, 83.

*Plata* (la) ville fondée par Pizarre, 97.

*Ponce* (Jean) de Leon fait une expédition à la Floride, 148.

*Potozi*, pays abondant en argent, découvert par Almagro, 75.

## Q

*QUISPI*, Général Péruvien s'empare de la Province de Cuzco, 59. Il est attaqué par les Espagnols, 68. Cessation des hostilités, 69.

## R

*RIBAUT* (Jean) est envoyé à la Floride par l'Amiral de Coligni, 266. Il entre dans la riviere de Mai, 267. Il prend possession du pays pour la France. *Ibid.* Il y bâtit un fort, & revient en Europe, 268. Son retour à la Floride, 305. Les Espagnols y débarquent, 307. Une partie des vaisseaux François périt par une tempête, 309. Son Fils périt en mer, 312. Le pere revient au fort qu'il trouve pris par les Espagnols, 313. Il est massacré avec ses gens, 314.

*Rumnavi*, Général Péruvien, s'empare de la Province de Quito, 59. Il brûle le palais & les richesses des Incas, 65.

## S

*SATURIOVA*, Cacique de la Floride, visite les ouvrages des François, 276. Il leur fournit des travailleurs, 279.

*Sétebos*, nom d'un Diable des Patagons, 327.

*Soto* ( Ferdinand de ) entreprend une expédition à la Floride , 173. Il est nommé Gouverneur de Cuba , Président de la Floride , & Marquis , 174. Il débarque dans la Floride , & entre dans la Ville d'Ucita , 176. Il trouve un Espagnol avec les Indiens , 177. Il reçoit la visite du Cacique Mucozo , 180. Il marche à Paracossi , 183. Il est bien reçu à Vitacucho , 187. Il évite les embûches d'un Cacique , 190. Il envoie des Esclaves en présent à Cuba , 197. Il se met en route pour Cofachiqui , 199. Il élève une Croix à Achese , 202. Le Cacique de Cofachi joint ses troupes aux Espagnols , 204. *Soto* perd sa route dans un désert , 207. Il renvoie les Indiens à cause de leur cruauté , 208. Il est visité par la Reine de Cofachiqui , 210. Suite de son voyage , 216. Il ne trouve que du cuivre au lieu d'or , 218. Il châtie l'insolence de ses gens , 220. Le Cacique de *Tascatulsa* veut le faire

périr , 223. Il livre une bataille , & défait les Indiens , 226. Il perd tout son butin , 230. Il découvre le fleuve de *Mississipi* , 232. On lui amène des aveugles pour les guérir , 233. Il reçoit deux femmes du Cacique de *Capaha* , 238. Il arrive à *Anilco* , 245. Ses alliés y mettent le feu , 247. Il veut qu'on le croie fils du Soleil. *Ibid.* Sa mort , 249. *Symmerons* , peuple de l'Amérique , ennemis des Espagnols , 381. Leur origine , 382. Ils font alliance avec *Drake* , 390. Avantages qu'il en retire , 408.

## T

*TOALLO* , ville Indienne de la Floride. Mœurs des habitans , 200. *Truxillo* , ville du Pérou ; fondée par *Pizarre* , 72. *Tumbez* , ville du Pérou ; découverte & prise par *Pizarre* , qui y trouve de grandes richesses , 27.

## V

*VALVERDA* ( Vincent de )

- Moine Espagnol: son discours à Atabaliba, 40. Il est cause du massacre des Péruviens, 41. Sa conduite criminelle envers l'Inca, 58.
- Ucita*, Cacique de la Floride, attaque les Espagnols, 176. Il se retire aux Montagnes, 177.
- Viracocha*, Divinité des Péruviens, 36.
- Vitacucho*, Cacique de la Floride, veut faire périr les Espagnols, 188. Ses gens sont massacrés, 190. Sa perfidie, 192. Il est tué par les Espagnols, 193.
- Z
- ZUBUT*, isle des Philippines, dont les habitants se convertissent, 349. Mœurs des Indiens de cette isle, 351.

*Fin de la Table des Matieres.*









